



L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXVI.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROIS.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire;
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXVI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE I.

ÉPITRE A L'AMITIÉ, qui a été lûe le lundi 13 Février 1786, à l'assemblée publique de l'Académie Françoise, le jour où M. le Comte de Guibert y est venu prendre séance, à la place de M. Thomas; par M. Ducis, *Secrétaire ordinaire de* MONSIEUR, *Frère du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoise, avec cette épigraphe prise de Fenelon:* Il seroit à désirer que tous les bons Amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. *A Paris, chez* Gueffier, *Imprimeur au bas de la rue de la Harpe.*

NOUS avons eu, Monsieur, beaucoup de Poëtes qui ont chanté l'Amour,

& fort peu qui aient célébré l'Amitié. Rien de si commun que des beaux-esprits amoureux de maîtresses qui les ont bien ou mal traités, ou qu'ils n'ont jamais vues; mais deux Poëtes vraiment amis, rien n'est si rare. Les exemples fameux de Virgile & d'Horace, de Racine & de Boileau, n'ont guère eu d'imitateurs. Il est bien glorieux pour MM. *Ducis* & *Thomas*, d'avoir été les émules de ces grands hommes, du moins en amitié. Si le goût avoit encore présidé à cette union, comme à celle de Despreaux & de Racine, M. *Thomas* auroit garanti M. *Ducis* de ses écarts tragiques, & M. *Ducis* auroit tâché de guérir M. *Thomas* de son enflûre oratoire; mais il y avoit entr'eux une sympathie d'esprit & de talens, qui a peut-être autant contribué à leur liaison que la sympathie du cœur & des sentimens. En effet, le mérite de l'un & de l'autre de ces Ecrivains consiste en une certaine élévation de pensées, en des mouvemens énergiques qui expriment fortement la nature, quand par hasard ils l'ont saisie. Leurs défauts

sont aussi les mêmes; de l'exagération, de la roideur, de la déclamation, de la boursoufflure, & tout ce qui tient au mépris des règles & des genres.

Cette *Epître à l'Amitié* en est une nouvelle preuve, de la part de M. *Ducis*. On y retrouve le mérite que nous aimons à lui reconnoître, & ces défauts dont nous souhaiterions qu'il fût exempt. Il veut faire une *Epître*, & il oublie d'abord quel doit être le ton de l'*Epître*; il s'exhale en apostrophes, en exclamations, en tirades ampoulées & théâtrales. Il parle de l'*Amitié*; & au lieu de ces sentimens pleins de douceur & de tendresse qui coulent facilement du cœur, on voit des convulsions de sensibilité, une expression pénible, un style gêné & tendu. Tout cela est racheté par de beaux mouvemens & des vers heureux; mais c'est rarement le ton d'un ami vivement affecté, qui épanche son ame; c'est plutôt celui d'un Poëte qui songe à échauffer sa verve, en raisonnant sur l'*Amitié*. Vous allez voir si je me trompe, par le compte détaillé que je

vais vous rendre de cette eſpèce de Poëme ; je dis Poëme, parce qu'il débute dans le haut genre, & qu'il ſe ſoutient preſque par-tout à la même hauteur.

Noble & tendre Amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux ſemés dans l'univers,
Par tes ſoins conſolans, c'eſt toi qui nous ſoulages.
Tréſor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le Ciel te fit pour l'homme, & tes *charmes* touchans
Sont nos derniers plaiſirs, *ſont nos* premiers *penchans.*
Qui de nous, lorſque l'ame encor naïve & pure
Commence à s'émouvoir, & s'ouvre à la nature,
N'a pas ſenti d'abord, par un inſtinct heureux,
Le beſoin enchanteur, ce beſoin d'être deux,
De dire à ſon ami, ſes plaiſirs & ſes peines ;

D'un zéphir indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés ;
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, & vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
Qu'un ami *sur mes bords* soit jetté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
Moi-même entre ses bras, si le flot m'a jetté,
Je ris de mon naufrage & du flot irrité.

Il me semble que le Poëte ouvre une bien grande bouche dans le premier vers, pour ne dire ensuite que des choses assez communes. Il y a beaucoup trop de mots pour si peu d'idées & de sentimens. La tournure de ce morceau est lâche. Que d'hémistiches

oiseux ! Par exemple, au second & au troisième vers, à quoi servent *semés dans l'univers*, & *par tes soins consolans ?* N'est-il pas plus simple & plus naturel de dire :

> Du poids de tant de maux c'est toi qui nous soulages.

Il est bon de faire observer à un membre de l'Académie Françoise, que des *charmes* ne sont pas des *penchans*. *Sentir un besoin par un instinct*, n'est ni François ni d'aucune langue, parce que l'idée n'est pas juste. Ce n'est point l'*instinct* qui fait naître le *besoin* ; c'est le besoin qui éveille l'instinct. *Le besoin d'être deux*, qui peut offrir une image peu délicate, & même grossière, n'est pas assez noble pour l'*Amitié*. La métaphore des onze derniers vers de ce morceau présente un peu de galimathias. *Si mon vaisseau est conduit vers des bords enchantés ; si mon ami y est jetté par l'orage ; si moi-même j'y suis jetté par les flots*. C'est abuser d'une métaphore, que de la faire plier ainsi en tout sens. Que ces vers sont pénibles & martelés ! Que de phrases incidentes, qui n'ajou-

tent rien à l'image, & qui appésantissent la phrase! N'y a-t-il pas de l'affectation, & peut-être une opposition forcée, à dire qu'on ne peut pas *supporter tout son bonheur*, quand on est *chargé d'ennui*? Je ne crois pas non plus que *sur mes bords*, soit François, à moins qu'on ne fasse parler le Dieu d'un fleuve. Enfin je ne vois pas, dans tout ce début, un seul vers qui exprime vivement le charme de l'*Amitié*. Continuons.

Oui : contre deux amis la fortune est sans
armes;
Ce nom répare tout : sçais-je, grace à ses
charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur, & ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la scène ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme & me rassure.

C'eſt avec mon ami que ma raiſon s'épure;
Que je cherche la paix, des conſeils, un appui.
Je me ſoutiens, m'éclaire, & me calme avec lui.
Dans des pièges trompeurs, ſi ma vertu ſommeille,
J'embraſſe en le ſuivant ſa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son eſprit eſt à moi, ſes tréſors ſont les miens.
Je ſens dans mon ardeur, par les ſiennes preſſées,
Naître, accourir en foule, & jaillir mes penſées...
Mon diſcours s'attendrit d'un charme intéreſſant,
Et s'anime à ſa voix, du geſte & de l'accent.

Encore des réflexions & point de ſentimens. Auſſi, que de froideur & de ſécherеſſe! *Sais-je ſi je donne ou j'accepte?* Eſt-ce là de la poëſie? A quoi ſert cette répétition, *ce mot* de bienfaiteur & *ce mot* de bienfaits?

Il est aisé de remplir ainsi un vers, & M. *Ducis* abuse un peu trop de ce moyen facile. D'ailleurs, la pensée n'est pas nette : le nom d'*ami* n'efface pas *à jamais* celui de *bienfaiteur*. Le bien qu'on fait à son ami, on le fait à soi-même : voilà ce que le Poëte vouloit dire ; mais il a subtilisé son idée, & il en a ôté le naturel. La répétition de ce mot *d'un ami*, annonçoit un mouvement tendre, & il n'y en a point. Elle n'est même qu'un remplissage : aussi est-elle très-froide. D'*un ami ! ce nom seul me calme & me rassure*. Quel besoin l'Auteur a-t-il d'être calmé & rassuré ? Jusqu'à présent, il a eu le sens très-rassis. Il prodigue trop le mot de *charme*. Le mot n'est pas la chose ; & l'on aimeroit mieux trouver l'une que l'autre dans son *Epître*. *Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées* ; on croit d'abord que *les siennes*, signifient *ses ardeurs*, & il faut achever le vers suivant, pour entendre que *les siennes* ce sont *ses pensées* ; ce qui rend la phrase louche. *Mon discours s'anime à sa voix du geste & de l'accent*. Cette chute est bien foible. On anime ses

discours du geste & de l'accent, en toute sorte d'occasions, & sans parler à son ami. Dans tout ce passage, les idées sont trop communes & trop délayées ; il n'y a que ce vers qui ait de la vivacité & de la précision :

J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui
m'éveille.

L'Auteur, qui n'a point fait de plan, qui n'a cherché que des détails & des tirades, sans y mettre de liaison ni d'ensemble, s'en va au village avec son ami ; & là, il nous peint les plaisirs champêtres qu'ils goûtent ensemble ; ou plutôt il ne peint rien. Ce sont toujours des réflexions. Il nous dit que leurs deux cœurs, comme deux lys qui viennent d'éclore, *l'un vers l'autre en naissant se sont d'abord penchés. Deux cœurs qui se penchent l'un vers l'autre*, est une expression bien forcée. Deux cœurs ont du penchant, mais ils ne se penchent point. *Se pencher* ne s'employe jamais au figuré. Il nous rappelle les momens agréables qu'Horace passoit à Tibur, avec Virgile. Horace, dit-il :

Entendoit, sur des fleurs, *ce vers* magique
& tendre,
Qui fit plaindre Euriale, & peignit Troye
en cendre.

Les Latins disoient fort bien *carmen* pour *carmina*; mais en François, *ce vers* ne peut se dire pour *ces vers*.

Le Poëte veut nous faire sentir combien l'*Amitié* est préférable à l'Amour, & voici comme il peint cette passion brûlante :

Sans doute il est un âge où, bouillant dans
nos veines,
De désirs, de transports, notre sang allumé
Dans ses étroits canaux, avec peine en-
fermé,
Comme un torrent de feu, court & se pré-
cipite.
L'esprit est agité, le cœur s'enfle & pal-
pite.
Le jeune homme, à l'aspect de la jeune
beauté,
De surprise & d'amour, soupire épou-
vanté.....
Trop semblable à Circé, Vénus a son
poison.

De ce poison charmant la jeunesse est avide ;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de désir,
Et vole avec fureur aux tourmens du plaisir.

Quand M. *Ducis* auroit voulu parler des amours du tigre, il n'auroit pas cherché de couleurs plus étonnantes. Qui a jamais vu un jeune homme, à l'aspect d'une jeune beauté, *épouvanté d'amour* ? Et qui est-ce qui a jamais réuni deux expressions si opposées : *soupire épouvanté* ? Les *tourmens du plaisir* sont encore une exagération qui n'est pas moins froide ; car rien n'est plus froid que le style forcé. Les vers suivans ont le même défaut :

Amour, sous ton empire,
Pourquoi les noirs soupçons, les dépits orageux
Portent-ils la terreur & la foudre avec eux ?

Les dépits qui portent la foudre, ne présentent qu'une image boursouflée.

Cette autre peinture est d'un meilleur ton de poësie :

Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire ?
Dans ses muscles tremblans la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie, il s'enfuit enchanté !
Les yeux brûlans d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sous ce pied délicat, qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrase, & fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les Dieux, ni la flèche d'Alcide ;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

On voit bien que M. *Ducis* a peint d'après un tableau, & sa copie n'est

pas indigne du modèle. Nos Poëtes ont grand beſoin aujourd'hui que d'autres voient la nature pour eux, & leur préſentent des objets d'imitation. C'eſt d'après le peintre, que notre Poëte a fait ces vers heureux : *Dans ſes muſcles tremblans la volupté reſpire. En regardant ſa proie, il s'enfuit enchanté. Son cou nerveux s'embraſe, & fléchit de plaiſir.* Je crois pourtant que *s'embraſe* eſt outré ; mais *fléchit de plaiſir* eſt admirable. C'eſt d'après Racine, qu'il a fait ce beau vers : *Il s'enivre en nageant d'une charge ſi belle.* Racine a dit, dans *Andromaque* :

Il s'enivre, en marchant, du plaiſir de la
voir.

M. *Ducis* n'a pas été auſſi heureux imitateur, en changeant ce vers :

Ariane aux rochers contant ſes injuſtices,

en celui ci :

Ariane au déſert contant ſon abandon.

Nous trouvons auſſi qu'il eſt reſté bien au-deſſous d'Homère, dans cette autre imitation :

Ô qu'Achile *jadis*, emporté par sa rage,
Achille, *en apparence*, oubliant la pitié,
Par un excès plus noble, honora l'amitié !
De ce Lion sanglant que la fureur est
tendre !
Ce cri : « Patrocle est mort » ce cri s'est
fait entendre.
Achille oub ie alors qu'*Achille* est outragé.
Il court. Patrocle est mort ! Il faut qu'il
soit vengé.
Hector, déjà trois fois, sous sa main meur-
trière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la
poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible & furieux,
Il s'écrie : ô Patrocle ! il le demande aux
Dieux.
Il va *bientôt enfin*, vaincu par *sa prière*,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheu-
reux père.
Il se lève, il menace, il repousse ses pleurs;
Il promène, à grands pas, ses féroces
douleurs ;
Il appelle Patrocle, & dans un tel délire,
C'est encore, en tremblant, l'amitié que
j'admire.

le ſeul trait de ſentiment que nous ayons trouvé juſqu'ici. *Je crus me reſſaiſir de la nature entière*, eſt une penſée bien vraie & fortement rendue. Tout le reſte eſt aſſez languiſſant. Cet ami eſt enfin M. *Thomas*, qui paroît ſur la ſcène, & qui ne la quittera plus. Je ne ſais pas pourquoi M. *Ducis* n'a pas oſé riſquer ſon nom en vers; il ne le nomme pas une ſeule fois. Quelle gêne il a dû avoir! car le nom d'un ami doit venir ſans ceſſe ſur nos lèvres. De ce rocher fatal, M. *Ducis* eſt tranſporté à Lyon, & va paſſer quelque tems avec M. *Thomas*, dans la maiſon de campagne de M. de Montazet. Enfin, il annonce le départ de ſon ami, pour *Nice*; c'eſt ici qu'on trouve les quatre meilleurs vers de cette *Epître*. Horace, dans ſon Ode ſur le départ de Virgile, lui en a fourni le ſentiment, & nous croyons qu'il l'a embelli:

Tu pars: climats heureux, je le confie à
vous!
Zéphirs, apportez-lui vos parfums les plus
doux!
De vie & de bonheur chargez l'air qu'il
reſpire!

Pour prix de vos bienfaits, vous entendrez
sa lyre.

L'avant-dernier vers est d'une hardiesse très-forte & très-heureuse. L'énergie poëtique vient toujours de celle du sentiment. Mais tandis que le Poëte forme des vœux pour la vie & le bonheur de son ami, cet ami touche à son dernier moment. Il paroît que la plus grande partie de ce Poëme avoit été faite avant la mort de M. *Thomas*; car l'Auteur nous apprend que son ami, dans ses derniers adieux, avoit sans cesse à la bouche ces deux vers qui l'avoient le plus frappé;

De vie & de bonheur chargez l'air qu'il
respire.
Qu'il est doux de revoir le Ciel & son Ami!

Le reste du Poëme est consacré à l'Eloge funèbre de M. *Thomas*. Le Poëte évoque les Mânes des Héros que cet Orateur a célébrés, *pour lui rendre justice*. Il n'oublie pas feu Mgr. le Dauphin:

Trop tard connu peut-être, & sitôt moissoné,

Qui goûtoit près du trône, épris des mœurs antiques,
Ce charme attendriſſant des vertus domeſtiques;
Qui, cher à ſes enfans, ſe mêloit à leurs jeux;
Qui pleuroit ſes amis, & fut pleuré par eux;
Qui léguoit à ſon fils, notre douce eſpérance,
A ſon dernier ſoupir, le bonheur de la France.

Cet éloge, ſi ſimple & ſi vrai, finit par une belle idée & une belle expreſſion : *Léguoit à ſon fils le bonheur de la France* ; mais je crois que ces deux derniers vers ſont mal tournés. Quand une hardieſſe de langage eſt auſſi juſte & auſſi heureuſe, il faut rapprocher le plus qu'on peut les mots qui forment cette hardieſſe ; ſinon, elle ne produit plus ſon effet. D'autant plus qu'*à ſon dernier ſoupir, le bonheur de la France*, forme une équivoque déſagréable. J'aimerois donc mieux :

A ſon dernier ſoupir.....................
Il léguoit à ſon fils le bonheur de la France.

Il ne faut pas chercher une vérité bien exacte dans les louanges suivantes. L'enthousiasme d'un ami qui s'exagère le mérite & la gloire de son ami, est bien excusable. Nous allons rapporter ce passage, où l'on trouvera tantôt de fort beaux vers, tantôt des vers d'un très-mauvais goût :

Ami, vois ces Héros, en t'offrant leurs couronnes,
Rendre à ton nom fameux l'éclat que tu leur donnes.
C'est toi, qui nous montrant notre propre grandeur,
De nos astres François rallumas la splendeur.
C'est toi qui le premier, dans ce Louvre où nous sommes,
Dans ce Palais des Rois, consacras nos grands hommes ;
Qui de sa voix *terrible* armant la vérité,
Achevas, sous nos yeux, leur immortalité.
C'est toi qui, le premier, par tes mâles ouvrages,
Dans un bronze invisible as fondu leurs images.

C'est *de là* que l'arbitre & l'appui des Beaux-Arts,
Quand tu charmois l'esprit, sut charmer nos regards,
Illustra nos Héros par un nouvel hommage,
Fit fleurir sur leur tête un laurier qu'il partage.
Que de nos Phydias l'empressement jaloux,
Dans des marbres vivans les plaça devant nous;
Que sur leurs nobles fronts, leur main plus exercée,
alluma l'éloquence, imprima la pensée;
Fit éclore d'un bloc, ces aigles vigoureux,
Dont tu peignis le vol, en planant auprès d'eux.
Descartes, Bossuet, vous respirez encore!
Et toi, *noble* artisan, que ta hache décore,
Dont mon ami traça le port audacieux;
Toi qui semblois *t'accroître* & grandir à ses yeux;
Toi, le Héros *chéri* de son plus *cher* ouvrage:
Roi, soldat, matelot, législateur sauvage,
Né pour tout entreprendre & pour tout achever,

Géant

Géant qu'à ta hauteur il brûloit d'élever ;
Qui prenois sous ses mains ta taille toute
entiére ;
Que tu perds de lauriers, en perdant ton
Homère !

Voilà des mots bien magnifiques ; mais *si rien n'est beau que le vrai*, que penser de tout ceci ? *Sunt verba & voces, prætereaque nihil.* De grands mots, de vains sons, & puis rien autre chose. Comment s'imaginer que nos Héros étoient sans gloire & sans éclat, avant les Eloges de M. *Thomas* ? Cependant c'est un vers très-brillant que celui-ci :

De nos astres François rallumas la splen-
deur.

Mais c'en est un bien mauvais que cet autre :

Dans un bronze invisible, as fondu leurs
images.

Quelle idée se former d'un *bronze invisible*, où l'on fond des images qui sans doute sont *invisibles* aussi ! Et comment un éloge académique est-il un *bronze invisible* ? C'est abuser du galimathias. Nous soupçonnons

aussi quelque chose d'outré dans l'éloge de cet arbitre des Beaux-Arts, qui partage le laurier des Héros, dont il a fait exécuter les bustes & les statues. Combien tous ces détails de louanges, répugnent à la douleur qui n'est point si louangeuse, ni si emphatique ! Dans ce dénombrement, trop long & trop froid pour une Epitre élégiaque, il faut rendre justice à ce trait, qui est frappé fièrement & avec vigueur ;

Fit éclore d'un bloc ces aigles vigoureux ;
Dont tu peignis le vol, en planant auprès d'eux.

Ce que M. *Ducis* a le plus maltraité, c'est ce qui concerne le Héros de la *Pétréide*. Presque tous les traits en sont forcés, & d'un faux goût. *Noble artisan* ne dit rien. *Prince artisan* auroit dit quelque chose. Est-ce que dans un Poëme, on *trace le port* d'un Héros ? Diroit-on qu'Homere a tracé le port d'Achille ? *Toi qui semblois s'accroître*, n'est pas François. Un Héros peut *croître* à mes yeux, à mesure que je le considère ; mais il ne s'*accroît*

pas. *Accroître* marque l'étendue, & non la hauteur. Une Ville *s'accroît*; un temple *croît* & s'élève. Ce qui est du style le plus ampoulé & le plus ridicule, ce sont ces deux vers :

> Géant qu'à ta hauteur il brûloit d'élever,
> Qui prenois sous ses mains ta taille toute
> entière.

Je n'ai point de terme pour exprimer tout ce qu'il y a de choquant dans cet incompréhensible langage. Un Poëte tâche de s'élever à la hauteur de son sujet & de son Héros; mais *élever* un Héros, & qui pis est, *un géant à toute sa hauteur*, qu'est-ce que cela signifie? Ce géant a la hauteur qui lui est propre. Ce n'est point lui qu'on peut élever; mais on doit s'élever jusqu'à lui. *Prendre sa taille toute entière sous les mains* du Poëte, est burlesque. Au reste, si ces expressions avoient quelque sens, elles signifieroient que M. *Thomas* vouloit traiter son sujet d'une manière gigantesque, en faisant d'un grand homme un géant, & c'est là un singulier éloge. Nous verrons par les six premiers chants de la *Pétréide*,

les seuls qui soient en état de paroître, si nous aurons beaucoup perdu à ce que les dix-huit autres n'ayent pas été achevés ; car M. *Thomas* vouloit remplir une carrière de 24 chants ; mais nous doutons que Pierre-le-Grand ait perdu un Homère dans la personne de M. *Thomas* ; cet écrivain n'avoit pas assez de souplesse dans le génie, pour se plier à tous les tons qu'exige le Poëme épique ; il avoit une chaleur factice, plus supportable dans une déclamation oratoire, que dans la Poësie ; & sa manière sentencieuse, qui paroît dans les vers qu'on a déjà vus de lui, est le défaut le plus fatiguant pour un long Poëme, Un ami sincère de M. *Thomas*, auroit dû lui conseiller d'écrire sa Pétréide en prose ; cet ouvrage auroit été davantage à la portée de son talent ; il auroit pu l'achever ; il n'auroit point épuisé ses forces & sa vie, par un travail contre nature ; & la gloire n'auroit pas été médiocre d'être l'émule de Fenelon, si la Pétréide avoit été digne de figurer à côté de Télémaque, M. *Ducis* termine ainsi son Poëme funèbre ;

O vous qu'en foule ici son souvenir rassemble,
Pour honorer les mœurs & les talens ensemble,
Que de votre douleur, mon cœur est attendri !
Mais vous qu'il a connus, vous qui l'avez chéri,
Vous savez, à nos pleurs, s'il a droit de prétendre,
S'il fut mortel plus vrai, plus modeste & plus tendre ;
Si son ame aisément s'ouvroit à la pitié ;
S'il cultiva sur-tout, la céleste Amitié ;
Si ce doux sentiment l'enivra de ses charmes.
Si sa main nous manqua pour essuyer nos larmes ;
Oh ! comment honorer son génie & ses mœurs !
Donnez-moi, mes amis, des lauriers & des fleurs,
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.

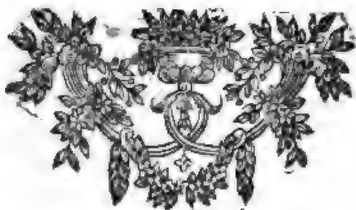
Oui, mon ami, c'eſt moi, mon accent t'eſt
connu,
C'eſt moi que, tout ſanglant, tes bras ont
ſoutenu.
Quoi ! c'eſt moi qui renais, & c'eſt lui qui
ſuccombe !
Hier, contre ſon ſein ! aujourd'hui, ſur ſa
tombe !
Repoſe, ô mon ami ! dans les bras paternels
Du Dieu dont Boſſuet encenſa les autels !
Non, tu ne la vois plus cette double cou-
ronne
Que t'offrent les talens, que la vertu te
donne.
Hélas ! tous ces lauriers dont je veux te
couvrir,
Pourront orner ta tombe, & non pas la
r'ouvrir.
J'y vais graver ces mots : il eſt un cœur
ſenſible,
Noble, pur, bienfaiſant, ſincère, incor-
ruptible,
Digne de l'âge d'or, de ſon antique foi ;
Et mon ſiècle attendri, l'a pleuré comme moi.

Il y a du moins de la ſimplicité &
de la douceur dans ce morceau. Il

nous semble que l'Auteur n'a pas tiré assez de parti de ce mouvement ; *mais son cercueil frémit*, &c. Ce mouvement pouvoit le conduire à terminer son Poëme avec plus de chaleur. Rien n'est plus froid que le ton didactique & tranquille avec lequel il dit qu'il va faire l'épitaphe de son ami. En général, cette Epître annonce plutôt l'intention que le génie de la sensibilité. Les sentimens y sont rares, les réflexions trop prodiguées. Un plan vague & mal tracé ; des lambeaux sans ordre, assortis au hasard, & cousus les uns aux autres par des transitions peu naturelles. De beaux vers semés de loin en loin ; mais un style inégal, négligé, forcé, obscur, amphigourique. Une versification pénible, contournée, surchargée de mots oiseux & de répétitions parasites ; rien qui coule de source, qui entraîne, qui ait cette rapidité d'une verve féconde, & qui donne de l'enthousiasme au lecteur. Des fautes contre la langue, trop fréquentes, qui ne sont point palliées par des beautés, & qui sont peu excusables dans un Académicien Fran-

çois. Le talent de M. *Ducis* a besoin, pour se soutenir, de situations dramatiques, du mouvement de la scène, & de la déclamation d'un acteur. Tel fait bien une scène, qui n'écrira pas cent vers supportables dans le genre didactique ou narratif; & ce qu'il y a de plus rare aujourd'hui, c'est un Poëte qui ait un peu d'ensemble dans les idées & dans le style.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Histoire de France, depuis l'établissement de la Monarchie, jusqu'au règne de Louis XIV; par M. Garnier, *Historiographe du Roi & de Monsieur pour le Maine & l'Anjou, Inspecteur & ancien Professeur du Collège Royal, de l'Académie des Belles-Lettres. Tomes vingt-neuvième & trentième; prix 6 liv. rel. à Paris, chez la veuve* Desaint, *Libraire, rue du Foin-Saint Jacques.* Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, Quartier St. André-des-Arcs.*

CES deux volumes, Monsieur, renferment les quatre premières années du règne de *Charles IX*, c'est-à-dire, depuis 1560, jusqu'à 1565. Bien des personnes vont peut-être se récrier sur la lenteur de la marche de

l'Historien, & l'esprit impatient de jouir, voudroit voir enfin terminer un ouvrage aussi important. Deux volumes pour quatre années! d'après un tel calcul, qui de nous peut se flater de posséder jamais l'*Histoire de France* en entier? Et en souhaitant à M. *Garnier*, les jours les plus longs, cet Auteur peut-il espérer de voir la dernière main mise à ses travaux, & de se reposer jamais à l'ombre de ses lauriers?

Pour moi, Monsieur, tout en partageant cette impatience, j'avouerai cependant que je sais gré à M. *Garnier* de la sage lenteur avec laquelle il procède, & je pense qu'il y a beaucoup de mérite de sa part, à ne pas précipiter sa marche. C'est être d'abord au moins très Philosophe, que de savoir fermer l'oreille à des plaintes générales, & de sacrifier son agrément particulier, peut-être même ses intérêts, à la seule vue du bien public, & la gloire du moment à une gloire qui pour être plus solide, ne sauroit être aussi flateuse, puisque l'Auteur court risque de ne pas en recueillir lui-même

les fruits. Ainſi *Fabius* eut autrefois le courage d'immoler ſon honneur au ſalut de ſa patrie.

En ſecond lieu, les temps que parcourt ici l'Hiſtorien, féconds en intrigues, en grands évènemens, en ſcènes tragiques, demandent des développemens très-étendus. Il faut expoſer les cauſes de toutes ces révolutions, préſenter dans leurs principes les motifs qui faiſoient agir les différens partis, peindre les perſonnages, moins par des portraits généraux, que par leurs actions & leurs diſcours, & porter la lumière ſur une foule d'objets que la haine & la paſſion ont obſcurcis & dénaturés.

Enfin, nous devons conſidérer que cette Hiſtoire eſt une Hiſtoire nationale. L'Auteur ne peut donc rien omettre de tout ce qui touche à l'adminiſtration. Son ouvrage doit être comme une eſpèce de dépôt qui conſerve & tranſmette à la poſtérité le droit public, la légiſlation, ce qui concerne les finances; en un mot, tous les principes conſtitutifs de la Monarchie & du Gouvernement. Et

ces détails, nous osons le dire, ne peuvent se faire en peu de mots.

Ce qui a gâté parmi nous l'Histoire, est ce vain étalage de philosophie, par lequel on s'est imaginé en rehausser l'éclat. En voulant tout ériger en systême, nos Historiens philosophes sont parvenus à tout obscurcir, à tout embrouiller. Ne prenant parmi les faits, que ceux qui cadrent avec leurs idées, & dépouillant les faits eux-mêmes qu'ils citent, des circonstances essentielles qui les gênent, ils substituent ce qu'ils pensent à ce qu'on devroit penser, & jugent souverainement, quand ils devroient mettre leurs lecteurs à portée de juger eux mêmes. Ce sont des espèces de tyrans qui veulent exercer un empire despotique sur les esprits, & qui ne craignent pas de les tromper, pourvu qu'ils les enchaînent.

Tel est le défaut qu'a voulu éviter & qu'a évité réellement M. *Garnier*, & cette sagesse vraiment philosophique, ne pouvoit être plus nécessaire qu'à l'époque où il est arrivé. Il s'agit de prononcer, pour ainsi dire, en der-

nier reſſort, ſur des perſonnages que chacun a jugés diverſement juſqu'ici, ſelon ſa paſſion. Ce ſont *Catherine* & *Charles*; *Condé* & les *Guiſes*, le *Connétable* & *l'Amiral*, les *Catholiques* & les *Proteſtans*. Loin de s'ériger en arbitre ſuprême, & de donner, comme nos Hiſtoriens à la mode, ſes déciſions pour des oracles, notre Ecrivain ſenſé rapporte ſimplement & avec candeur, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit; enſorte que le lecteur le moins éclairé eſt en état d'aſſeoir par lui-même, un jugement fondé ſur chacun d'eux, & d'apprécier au juſte leurs vices & leurs vertus.

Et qu'on ne s'imagine pas que cette manière d'écrire l'Hiſtoire, évidemment beaucoup plus utile que l'autre, ſoit moins agréable. Les deſcriptions, les détails, les circonſtances qu'elle préſente, produiſent ſur les eſprits une toute autre ſenſation, que les réflexions froides ou les déclamations forcenées de nos Ecrivains ſoi-diſans Phiſophes. Sans entrer dans aucune paſſion, le véritable Hiſtorien fait éprouver à ſon lecteur, toutes les Paſſions. C'eſt tantôt

la pitié, tantôt l'indignation, tantôt la haine, & tantôt l'admiration. Le Philosophe tout entier à son systême, n'exerce que la pensée qu'il se plaît souvent à égarer. L'un réfléchit, l'autre peint ; l'un raisonne, l'autre marche & agit ; l'un enfin glace & endort, l'autre échauffe & anime. C'est d'après ce sentiment que les vrais Poëtes épiques ont mieux aimé peindre leur Héros par leurs actions & leurs discours, que par des portaits généraux : voilà pourquoi on éprouve tant de plaisirs avec *Homère* & *Virgile*, & que l'on baille avec la *Henriade*. Je mets en effet, autant de différence entre ces deux manières d'écrire l'Histoire, qu'il y en a entre la vue & le récit d'un spectacle. L'un peut-il jamais faire une impression aussi agréable que l'autre ? Sans aller chercher mes preuves plus loin, je pourrois citer plusieurs morceaux de ces deux volumes, qu'on ne lit qu'avec la plus douce émotion. Tel est entr'autres, le départ de la jeune *Marie Stuart* pour l'Ecosse.

« Lorsque tout fut prêt, le Duc de » *Guise*, qui étoit allé la chercher à

» la Cour de Lorraine, la ramena à
» St. Germain, pour prendre congé
» du Roi & de la Famille Royale:
» *Catherine* délivrée de ses inquiétudes,
» & intéressée au contraire à regagner
» la confiance & l'amitié de la Sou-
» veraine d'un Etat, dont l'alliance
» étoit toujours précieuse, s'efforça
» de réparer par des caresses extraor-
» dinaires, ses froideurs passées: toute
» la jeunesse de la Cour, sensiblement
» affligée du départ de la Reine, & tou-
» chée du danger qu'elle couroit dans
» le trajet, brigua l'honneur de l'accom-
» pagner dans ses Etats. A leur tête
» paroissoit Damville, second fils du
» Connétable, qui, malgré la haine
» qui avoit long-tems divisé les deux
» maisons, s'étoit attaché de préfé-
» rence à la servir, & qu'elle avoit
» dans toutes les rencontres, distingué
» de la foule des chevaliers empressés
» à lui plaire. Malgré les soins que
» cette brillante jeunesse prenoit de
» l'amuser ou de la distraire, elle fon-
» doit en larmes; &, comme si elle
» eût eu un pressentiment secret des
» malheurs qui l'attendoient dans sa

» patrie, à mesure qu'elle avançoit,
» elle sentoit son cœur se déchirer.
» Faisant un dernier effort sur elle-
» même à la vue du fatal vaisseau qui
» alloit l'emporter, elle s'y élança
» comme hors de sens, courut à la
» poupe où, la tête penchée, les deux
» bras appuyés sur un banc, & les
» yeux attachés sur le rivage tant que
» le jour dura, elle exprima ses re-
» grets en des strophes plaintives,
» qu'elle interrompoit souvent par ce
» refrein : *Adieu, France, je ne te re-*
» *verrai plus* ».

Combien cette manière de peindre si vraie & si touchante, n'est elle pas préférable au ton sentencieux & épigrammatique de tous nos Historiens modernes ? L'Auteur n'a pas besoin de nous dire quel étoit le caractère de *Catherine* ; sa dissimulation perce assez dans les fausses caresses qu'elle prodigue à *Marie*.

Ce morceau n'est pas le seul de ce genre. Mais il n'en est pas de l'Histoire comme d'un discours ou d'un Poëme, dont on peut détacher plus aisément les endroits brillans, les tirades élo-

quentes. Le ton de l'Histoire, toujours simple, toujours égal, offre moins de ces détails qu'on peut isoler & extraire du corps de l'ouvrage. C'est en le lisant de suite, & en suivant la chaîne des évènemens, que l'esprit les saisit & en est vivement frappé. Tout ce que je puis dire, c'est que le morceau de la bataille de Dreux est un chef-d'œuvre de narration. L'Auteur y tient parfaitement l'ame en suspens, & ménage adroitement l'intérêt, qui va toujours en croissant. Au moment où l'on croit que tout est perdu pour l'Armée Royale, la scène change, & par un retour inattendu, la victoire échappe aux Protestans. Cette révolution est l'ouvrage d'un seul homme. Le Connétable étoit prisonnier, le Maréchal de St. André venoit de perdre la vie. *Guise* seul restoit; *Guise* qui, content du rang de simple Officier, n'avoit voulu prendre aucun commandement général.

« Depuis le commencement de la
» bataille, il s'étoit tenu à l'écart
» avec son petit corps de réserve,
» observant d'une éminence tout ce

» qui se passoit, se dressant de tems
» en tems sur ses étriers, quoiqu'il
» fût d'une haute taille, & répondant
» à ceux qui le conjuroient de les
» mener à l'ennemi ; *Il n'est pas encore*
» *tems*. Ayant enfin reconnu que l'in-
» fanterie du Prince étoit détruite,
» qu'une partie de ses reitres s'étoient
» dispersés pour piller les bagages de
» l'Armée, tandis que les autres
» n'osant soutenir le choc du Maré-
» chal de *St. André*, s'étoient retirés
» du champ de bataille, & n'avoient
» écouté aucun des messages qu'il
» leur avoit adressés pour les y ra-
» mener, que sa Gendarmerie déja
» épuisée par tous les combats qu'elle
» avoit soutenus, avoit perdu ses
» lances, & ne se battoit plus qu'à
» l'épée, il étendit la main vers sa
» troupe, & cria à haute voix : *mar-*
» *chons, Amis, ils sont à nous*.

Déja la nouvelle de la défaite de l'Armée Royale avoit répandu la consternation à la Cour & dans Paris. Quelques Historiens ont écrit, qu'en l'apprenant, *Catherine* avoit répondu froidement : *Eh bien, nous prierons*

Dieu en François. M. *Garnier* prouve jusqu'à l'évidence la fausseté de cette anecdote. Cette Princesse étoit au contraire en proie aux plus vives alarmes. Quoique fâchée intérieurement de devoir la victoire au Duc de *Guise*, qu'un si glorieux succès alloit rendre trop puissant, elle partagea avec la capitale la joie de cet heureux évènement.

Guise fut reçu avec tout l'enthousiasme qu'inspiroit un aussi grand service que celui qu'il venoit de rendre à la Religion & à l'Etat. S'étant présenté à la Cour, il s'inclina profondément devant le Roi & la Reine Mère, & demanda s'il plairoit à Leurs Majestés de lui accorder un moment d'audience. *Jesus, mon Cousin*, répondit Catherine, *que parlez-vous d'audience? doutez-vous du plaisir que le Roi & moi aurons à vous entendre?*

Tout ce qui tient à l'administration est parfaitement exposé dans cette Histoire. L'Auteur y rend le compte le plus exact & le plus circonstancié de ce qui s'est passé aux Etats d'Orléans. Cette session vraiment impor-

portante, qui retrace les anciennes assemblées nationales, présente en même tems un tableau fidèle de l'état où étoit alors la France, divisée par les partis, & déchirée par mille factions différentes.

Le seul reproche que l'on puisse faire à M. *Garnier*, est d'avoir porté trop loin le scrupule sur une foule de détails qui ne sont pas toujours très-intéressans. On peut approuver plusieurs discours très-longs du Chancelier de l'*Hôpital*, parce qu'ils nous donnent une idée de son caractère & de l'éloquence du tems, & qu'ils roulent sur des objets vraiment essentiels. Mais l'Historien n'eût-il pas fait sagement de laisser de côté une multitude de discours indirects, qui n'instruisent pas infiniment, & qui intéressent encore moins? Je doute qu'il y ait beaucoup de monde qui ait la patience de les lire jusqu'au bout, & qui ne soit tenté de sauter par-dessus, pour reprendre au plutôt la suite des faits, au milieu desquels ces harangues incidentes forment une interruption désagréable. Sous bien des rapports,

cet ouvrage ressemble plutôt à des *Mémoires* qu'à une véritable Histoire.

Au reste, Monsieur, ces deux volumes vous mettront à portée d'apprécier avec justesse, plusieurs personnages que la haine & la passion ont souvent défigurés. Vous verrez dans la plûpart de grandes vertus, des vices souvent plus grands encore; vous verrez la Religion servir de prétexte à l'ambition démesurée des chefs de parti, & les uns n'être Protestans, que parce que leurs ennemis sont Catholiques. Vous verrez dans *Catherine*, tout le manège d'une fausse politique; dans *Guise*, une ame ambitieuse sans doute, mais grande & sublime; dans l'*Amiral*, un génie vaste, un cœur intrépide, mais en même tems je ne sais quoi de sombre & d'atroce, qui révolte plus qu'il n'intéresse. L'assassinat indigne du Duc de *Guise*, dont l'Amiral étoit instruit; celui du brave *Charri*, exécuté par ses ordres, vous paroîtront deux attentats que rien ne peut justifier. Vous rendrez grace à l'Auteur, qui a exposé tous ces faits avec candeur & impartialité; & si quelques

longueurs excitent quelquefois votre impatience, vous en ſerez amplement dédommagé par beaucoup de morçeaux pleins d'agrément & d'un véritable intérêt.

Je ſuis, &c.

On trouve chez les mêmes Libraires, la collection des Portraits des Grands Hommes, dont il eſt fait mention dans les 30 volumes *in*-12. de cette Hiſtoire, avec le renvoi aux pages auxquelles ils ont rapport, 2 vol. *in* 4°. rel. 36 liv.

On y trouve auſſi le tom XV. *in* 4°. de cette Hiſtoire, comprenant les deux volumes *in*-12.; prix rel. 10 liv.; le même avec les Portraits qui y correſpondent, rel. 12 liv.

Le ſieur *Nyon* vient auſſi d'imprimer les *Etabliſſemens de St. Louis*, ſuivant le texte original, & rendus dans le langage actuel, avec des commentaires; par M. l'Abbé de *Saint-Martin*, ouvrage qui peut ſervir de ſupplément au règne de *St. Louis*,

pour l'Histoire de France de *Velly*, &c. *in-12.*; prix 3 liv.

On en a tiré quelques exemplaires *in-8°.*, auxquels on a joint le Panégyrique de St. Louis; par le même Auteur, rel. prix, 7. Liv.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage, qui fait beaucoup d'honneur aux lumières & aux recherches de M. l'Abbé de *Saint-Martin*.



LETTRE III.

L'Exemple et les Passions, ou Aventures d'un Jeune Homme de qualité ; par M. de M..., *Officier d'Infanterie, avec cette épigraphe, tirée de l'Art d'aimer, de Bernard :*

Dans le chaos d'un Monde séducteur,
Tout est Spectacle, & chacun est Acteur.

deux volumes in-12. ; *à Londres, & se trouve à Paris, chez* Delalain *le jeune, Libraire, rue St. Jacques,* N°. *13, 1785.*

On ne sait plus, Monsieur, quelle forme donner aux Romans, pour les rendre piquans ; les titres bizarres & singuliers sont épuisés. Il n'est pas jusqu'à cette forme épistolaire, qui est devenue triviale & rebattue : l'Auteur du Roman que je vous annonce, a imaginé de le partager en seize petits contes.

contes. Voilà ce qui s'appelle du neuf; & c'est quelque chose que cela. Ordinairement, les contes étoient un petit ouvrage, qui avoit son intrigue & son héros; & quand ce conte étoit fini, tout étoit dit. Ici, c'est autre chose. Dans les seize contes, c'est toujours le même héros, c'est toujours *Felix*. De sorte qu'à proprement parler, ces contes sont autant de chapitres qui partagent le Roman, comme dans *Gil-blas*, dans *Tom Jones*, &c. Ces chapitres ont chacun leur titre : il en est de même de ces contes; l'un a pour titre, *le Début dans le Monde;* l'autre, *le Délire des Sens*; un autre, *l'Inconséquent*; & ainsi de suite. Vous voyez donc que cette nouveauté se réduit à peu de choses. Mais le mot est changé; & souvent cela suffit. Essayons, Monsieur, de vous tracer rapidement l'analyse de chacun de ses contes. Plusieurs sont si vuides, que l'analyse sera bientôt faite.

Dans le premier conte, qui a pour titre, *le Début dans le Monde*; *Felix* a quinze ans; il aime déjà, & il est aimé : mais il part pour son régiment;

& il eſt bientôt oublié ; bientôt auſſi il s'en conſole. Il voit une jeune perſonne, & il en eſt épris. Mais ſa mère la ſurveilloit de ſi près qu'il ne peut lui parler. Il lui écrit, une vieille Duegne eſt ſon Mercure. Elle ne remet point la lettre, & fait elle-même la réponſe. Cette correſpondance dure long-temps ; mais, à la fin, il n'eſt pas plus avancé, & on ſe moque de lui, quand il paroît. Un troiſième amour le conſole : il aime une Dame, & il eſt aimé d'elle ; mais elle finit par faire ſa paix avec ſon mari, aux dépens de l'amant : heureuſement il en eſt quitte pour de la confuſion. Voilà un joli *Début dans le Monde* : qu'en dites-vous, Monſieur.

Le ſecond conte n'offre rien de neuf ni de piquant. *Félix* ſe livre à la débauche ; dépenſe, joue, ſe noie de dettes. Heureuſement ſes parens viennent à ſon ſecours.

L'Inconſéquent, c'eſt le troiſième conte, offre un trait bien bizarre. *Félix* accompagne à Paris un parent qui va s'y marier. Ils y reſtent quinze jours *incognito* ; ſon parent meurt, *Felix* ſe

présente sous son nom chez le beau-père, & lui plaît, mais la jeune personne en aimoit un autre. *Félix* parle de son enterrement qui se fera le lendemain, & on le croit fou. Enfin tout s'éclaircit, & l'amant aimé épouse. Mais quel est le but moral de cette intrigue? Où en est même le sel? Je ne crois pas, Monsieur, que j'aye le courage de poursuivre mon analyse jusqu'au bout.

Le héros du *Danger de la Confiance*, quatrième conte, est un scélérat qui abuse de la confiance de *Felix*.... Ma plume se refuse à tracer le tissu de ses horreurs: mais il en est lui-même la victime; je passe légèrement *aux Amis dans le Plaisir*, encore n'y resterai-je pas long-temps: car c'est une véritable orgie, & tout en essayant, à la fin, d'en dégoûter son lecteur, l'Auteur expose à nos yeux des objets qui font rougir.

Le conte sixième intitulé, *le Jaloux*, est invraisemblable. *Felix* soupçonne d'infidélité une femme qu'il aime. Piquée jusqu'au vif de ses soupçons, elle lui demande la mort, comme un bienfait, & il consent à lui apporter du

poiſon. Elle l'avale & ſe croit morte. Il tombe alors à ſes pieds, & lui demande grace pour cette épreuve. Ce n'étoit point du poiſon.

Je gliſſe ſur les tracaſſeries amoureuſes du cinquième conte, & me voici au *Voyageur*. On y peint aſſez bien la frivolité de nos voyageurs françois, qui vont étaler leurs travers & leur parure, au lieu de s'inſtruire & d'obſerver, & qui vont joindre des françois étourdis, au lieu de rechercher les gens ſages & réfléchis. Du reſte le quiproquo des phraſes allemandes que *Felix* applique mal à propos, n'eſt pas fort plaiſant.

La *Coquette* eſt un ſujet bien rebattu, qui n'eſt pas rajeuni dans le conte neuvième. Le *Préſomptueux* contient des leçons ſages, mais froides. Plus d'un *jeune protecteur* pourroit ſe reconnoître dans le conte onzième; & dans le ſuivant, plus d'un *ſéducteur*. Mais à quoi bon conſacrer plus de ſoixante pages au tableau de la ſéduction; & peindre *Felix* trompant quatre femmes à la fois, la femme, la veuve, la vierge innocente. On lit

avec plus d'intérêt & moins de danger dans le conte treizième, le *Pouvoir de la Vertu*, sur un époux infidèle & volage. Dans le conte qui suit, se prépare le retour de *Felix* à la vertu & à la raison. Un amour innocent & pur, sous le nom d'amitié, ouvre son âme aux impressions douces & honnêtes, & il est digne enfin d'épouser sa tendre amie. Ce *Felix*, dont la jeunesse fut si orageuse, qui fut tour-à-tour étourdi, présomptueux, libertin, joueur, séducteur, mérite le portrait suivant qui vous donnera une idée du style de l'ouvrage, en général très-négligé.

» *Felix* fut vraiment heureux, dès » qu'il ne troubla plus le bonheur » de personne, & qu'il contribua au » *bonheur de beaucoup.* Sans être mi- » santhrope, inquiet, envieux, ni fron- » deur ridicule; il ne supportoit pas » cependant les défauts de ses amis, » autant pour leur bonheur, que pour » ne pas s'exposer lui-même à la con- » tagion qui, en effet, commence or- » dinairement par l'indulgence. Etre » sans précaution, étant une des fautes » ordinaires de la jeunesse, pour ne

» la plus commettre, il se préparoit
» à tous les événemens, sans se méfier
» de personne. Sans ambition, pour
» n'être pas trop aux ordres des grands,
» il ne fut point cependant sans amour
» de la gloire, de peur de tomber au
» dessous de sa naissance. Se souvenant
» plus alors de penser que de parler;
» il ne s'occupoit plus, comme autre-
» fois, de faire rire la société, sentant
» que cette ridicule pantomime finit
» presque toujours par faire rire, aux
» dépens du plaisant, dès qu'il cesse
» d'amuser » . . . .

. . . .

» Dès que *Felix* ne prit plus leçon que
» de son cœur, de la raison & de l'ex-
» périence, & non pas de l'exemple
» & de ses passions, il devint heureux.
» Attentif & complaisant avec les
» femmes, honnête & bon avec les
» hommes; prévenant, empressé en-
» vers les malheureux; estimant &
» servant les gens de mérite; vrai &
» obligeant pour tout le monde, il
» eut l'art de se faire beaucoup d'amis,
» & le talent encore plus rare de se
» les conserver tous. »

Vous voila, Monsieur, à portée d'apprécier ces *Contes*, ce *Roman*, ou ces *Aventures*, comme il vous plaira. Quant à moi, que vous dirai-je, sinon que c'est un Roman à ajouter à la liste des mille & un Romans qui ont déjà paru?

CLOTURE

Des Comédies Françoise & Italienne.

On ne se rappelle pas d'avoir vu à la Comédie Françoise, même aux premières représentations de *Figaro*, un concours plus nombreux que celui qu'ont attiré le jour de la clôture, les quatre Acteurs que ce Théâtre vient de perdre, & particulièrement les sieurs *Brizard* & *Préville*. On vouloit les voir encore pour la dernière fois, & cette curiosité paroît d'autant plus naturelle, qu'on peut juger, d'après le cours des choses & la décadence générale de tous les talens, qu'une pareille perte ne sera pas réparée. Dans

cinquante ans d'ici, lorſque le Théâtre François, qui doit s'appauvrir de jour en jour, ſera en proie à des Acteurs ſans goût, ſans intelligence & ſans ame, nos neveux envieront le ſort de ceux qui auront vu *Préville*, qui auront vu *Brizard*; mais ils n'en applaudiront pas moins les Comédiens de leur tems: la fureur des Spectacles n'en augmentera pas moins, en raiſon inverſe du mérite des Acteurs & des Actrices.

On peut regarder le ſieur *Préville* comme un des plus grands Comiques qui ait exiſté, & ſupérieur à *Poiſſon*, auquel il ſuccéda. C'eſt un évènement bien rare, qu'on ne verra peut-être plus, qu'un Acteur excellent ſoit remplacé par un meilleur. Au maſque admirable que lui avoit donné la nature, il joignoit une connoiſſance profonde de ſon art, une intelligence, une fineſſe, un feu qui rendoient ſon jeu extrêmement piquant & original. Il y avoit de l'eſprit & du génie dans ſes tons, dans ſes attitudes, dans ſa pantomime; & ce qui le diſtingue ſurtout d'une manière très-avantageuſe; c'eſt qu'il a toujours bien ſaiſi la nuance

qui sépare la gaieté du vrai comique, d'avec la farce ignoble & grossière. Son talent n'étoit pas borné à l'emploi des valets plaisans; on se souvient avec quelle supériorité il rendoit celui de *Turcaret*, & plusieurs autres caractères originaux, &c. Il a possédé au plus haut degré, l'expression théâtrale; & si l'on eût pu désirer quelque chose dans un Acteur aussi parfait, c'eût été peut-être un peu plus de naturel, une gaieté plus franche.

Brizard remplaça *Sarrasin* dont nos vieillards parlent encore avec attendrissement; il paroît que *Sarrasin* étoit plus vrai, plus pathétique, avoit plus d'entrailles, mais que *Brizard* eut plus de noblesse: il seroit difficile de voir au Théâtre dans cet emploi, une plus belle tête, un physique plus imposant; mais il a toujours eu un organe ingrat & voilé, & on lui a reproché d'être un peu froid.

Mde. *Préville* rendoit admirablement les ridicules, le jargon & le manège des grandes Coquettes & des Femmes qu'on appelle du bon ton. Beaucoup de dignité, de décence, &

ſur-tout de fineſſe, rendoient ſon talent très-précieux à ce Théâtre; mais on remarquoit de la monotonie, de l'apprêt dans ſon jeu & dans ſon débit.

Quoique Mlle. *Fanier* n'ait jamais joui dans ſon emploi, d'une auſſi grande réputation que les Acteurs précédens, elle plaiſoit infiniment au public, par la gaieté, la vivacité, l'abandon, & ſi l'on peut parler ainſi, l'étourderie de ſon jeu : ſa voix étoit un peu dure, mais ce défaut étoit réparé par le feu d'une phiſionomie ſpirituelle & agaçante.

Le public eſt toujours aſſez poli, pour bien recevoir les complimens qu'on lui adreſſe le jour de la Cloture; mais celui que M. *St. Fal* a prononcé a été d'autant mieux accueilli, qu'il contenoit l'éloge des quatre Acteurs qui ſembloient réunir ſur eux tout l'intérêt de cette repréſentation.

Les Italiens ont donné le même jour *Richard Cœur-de-Lyon* : on peut juger de la prodigieuſe affluence des ſpectateurs. Il y a dans cette pièce, une ſcène parfaitement belle, une ſituation vraiment neuve au Théâtre, & très-

intéressante. Mais ce n'est ni cette scène ni cette situation qui ont fait la grande fortune de *Richard* : avant que l'ouvrage eût subi les derniers changemens, le succès étoit raisonnable : qu'est-ce qui lui a donc attiré un succès fou ; faut-il le dire ? c'est l'attaque du fort, c'est le fracas d'un siège. Cependant les connoisseurs sont d'avis que dans cette partie seulement *Nicolet* a l'avantage sur les Italiens, que les évolutions du *fameux siège* se font mieux chez lui & avec plus de vérité, & auroient par conséquent encore plus de droit à l'admiration publique ; c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Je me rappelle seulement qu'Horace, cet écrivain d'un goût si délicat, se plaignoit que la bonne compagnie de son tems, préféroit aux plus belles situations, aux meilleures scènes, l'attirail d'un vain spectacle, & interrompoit les pièces les plus intéressantes, pour demander, à grands cris, des combats d'animaux, des courses de chariots, des pompes triomphales, &c.

Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas ;

Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.

Au reste, le siège qui fait le dénouement de *Richard*, n'est pas malheureux pour M. *Sedaine*, s'il est vrai qu'il lui ait servi à prendre l'Académie d'assaut.

Le sieur *Favart* fils est depuis longtems en possession de faire les complimens de Clôture aux Italiens, & s'en acquitte avec beaucoup de succès : cette année il a dû être encore plus applaudi, puisque c'est aux Femmes que son compliment s'adresse : il suppose que les paysans viennent célèbrer la délivrance de *Richard*, & lui offrir des fleurs ; mais *Richard* ne reçoit la couronne que pour en faire hommage aux Femmes, par ce couplet galant :

AIR : *Iris demande son Portrait.*

C'est un tribut bien mérité
Que vous offre notre ame ;
Nous le devons à la beauté,
Son aspect nous enflamme :
Recevez donc le prix flatteur
Qu'en ce jour on me donne,
Sexe charmant, sexe enchanteur ;
C'est à vous la couronne.

VERS pour le Portrait de Mde. la Présidente Ogier, *âgée de 83 ans, & peint par M.* Kimly; *insérés dans le Journal de Paris, du 17 Janvier 1786.*

La beauté prit plaisir à lui rester fidèle :
Du feu de son esprit ses yeux brillent toujours ;
Un charme, en l'écoutant, vous retient auprès d'elle,
Et l'amitié la croit au printems de ses jours.

Par M. le Chevalier DE LA MARVILLE.

TRADUCTION.

Fida olli semper mansit nativa venustas :
Ingenii usquè micant oculis vivacibus ignes ;
Illecebris raptus, cingis cupida aure loquentem ;
Ipsi & amicitia ætatis ver surgere credit.

Par M. AUDET DE LA MÉSENQUERE, *Maître-ès-Arts & de Pension à Picpus, ancien Professeur & membre de l'Académie de Châlons-sur-Marne.*

VERS destinés à être mis au bas du Portrait de M. Thomas.

Ses écrits de ses Mœurs nous offrent le
tableau.
Il joignit l'art des vers à la haute élo-
quence,
Tous les dons de l'esprit à la douce inno-
cence,
Et la tendre amitié pleura sur son tombeau.

Par M. Ducis.

TRADUCTION.

Scripta hujus nitidos pingunt illustria mores,
Eloquio junxit præclaram carminis artem,
Ingenii dotes vitæ integritatis honori,
Fletu & amicitia inspersit gemebunda sepul-
chrum.

Par le même.



Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

OSEROIS-JE vous prier de vouloir bien insérer dans votre Journal, cette bagatelle littéraire, dans laquelle, sans proscrire les Drames, je crois du moins les avoir appréciés à leur juste valeur.

LES TROIS PHILOSOPHES, nouvelle Grecque.

Dans la Grèce étoit un homme qui pleuroit toujours : cet homme se nommoit Héraclite ; il étoit grand, beau, bien fait, mis avec autant de décence que de goût & de somptuosité, chaussé d'un cothurne, couvert d'un manteau royal ; il tenoit dans ses mains un sceptre, & portoit sur sa tête une couronne.

Du haut d'un tréteau il peignoit avec énergie au peuple, les malheurs

& les infortunes des Rois ; & le peuple, pour se consoler de sa bassesse, alloit l'entendre, & revenoit satisfait de voir que la royauté n'est point sans peine, & sans ennuis.

Héraclite profitoit de cet empressement du peuple, pour remplir son ame d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. Pour y parvenir, tantôt il lui présentoit la vertu triomphante & heureuse, tantôt il l'amenoit à préférer le sort du vertueux opprimé à celui du vicieux oppresseur. Le peuple versoit des larmes à ses récits ; mais il trouvoit du plaisir à les répandre, & après l'avoir entendu, il croyoit être devenu meilleur.

Héraclite avoit un génie vaste, une imagination vive & réglée, un style noble, correct, harmonieux ; il étoit éloquent en beaux vers ; il consoloit, il instruisoit le peuple ; faut-il s'étonner si le peuple se pressoit chaque jour autour de son tréteau, quoiqu'il eût besoin de monter sur des échasses pour l'entendre.

Mais bientôt un autre homme partagea l'attention des Grecs : cet homme

étoit en tout point, contraire au premier. Pour chaque larme que répandoit Héraclite, Démocrite faisoit un éclat de rire.

La nature l'avoit fait bossu par derrière : aussi se plaignoit-il sans cesse, en riant, de la nature. On se doutera peut-être qu'il se plaignoit de ce qu'elle avoit affublé son dos d'une bosse ; point du tout ; c'étoit de ce qu'elle ne lui en avoit donné qu'une seule. Bien des gens auroient été plus que contens, & n'auroient point formé de souhaits ultérieurs : lui, au contraire, appelloit l'art au secours de la nature ; & mettoit une bosse pardevant, afin, *disoit-il*, qu'aux yeux des spectateurs la face du derrière n'eût point la préférence.

Mais son amour pour la symmétrie se démentoit pourtant quelquefois ; car, par exemple, le soque qui lui servoit de chaussure, blanc à une jambe, étoit noir à l'autre.

Sa coëffure varioit chaque jour ; tantôt ses cheveux étoient poudrés & parfumés comme ceux d'un jeune sybarite, tantôt son chef étoit couvert

de la perruque noire d'un grave aréopagite.

Un jour il avoit le juſte-au-corps étroit d'Harpagon, le lendemain l'habit ample & doré du Lydien Créſus; mais quel que fût ſon vêtement, il étoit également ridicule.

Quelquefois on croyoit voir en lui, le célibataire Alcibiade, le fléau des maris; plus ſouvent encore, à la corne qui de derrière ſa tête s'élevoit audeſſus de ſes cheveux, on ne pouvoit méconnoître l'homme marié.

Démocrite avoit de petits yeux vifs & malins; il avoit une large bouche, ornée de fort belles dents; & pour en faire parade, il rioit toujours.

C'étoit les mœurs des Grecs que Démocrite tournoit en ridicule; ſes diſcours étoient un miroir où chacun ſe fût reconnu, ſi l'amour-propre ne l'eût couvert à ſes yeux d'un voile. Ses diſcours n'avoient ni l'élévation, ni la pureté, ni la décence de ceux d'Héraclite; mais ils avoient bien auſſi leur mérite; & le peuple, après avoir long-tems déploré les infortunes des Rois, venoit s'égayer quelques inſtans au

tréteau du rieur, afin de rentrer joyeux chez lui.

Tels étoient les passe-tems du peuple Grec, lorsque Diogène éleva un tréteau entre celui des deux autres.

Diogène n'avoit rien d'extraordinaire dans la figure ni dans la manière de se vêtir ; cependant la nouveauté attira la foule à son tréteau : il ne cherchoit ni à faire toujours verser des larmes, ni toujours à faire rire ; mais selon l'occasion, on rioit & pleuroit en l'écoutant.

Ce n'étoit ni les Rois infortunés, ni les bourgeois ridicules qu'il peignoit ; c'étoit la vie de l'homme ordinaire, mêlée de blanc & de noir comme un échiquier.

Rarement il plaisantoit, plus rarement encore s'élevoit-il à des sujets nobles ; mais aussi ses tableaux étoient-ils à la portée de tout le monde : ils n'étoient point en perspective comme ceux d'Héraclite ; on n'avoit pas besoin d'échasses pour l'entendre. A ce titre, il prétendoit même intéresser plus que son rival. Par malheur, un mauvais plaisant se trouvant parmi la foule, dit : « Il a raison, Messieurs,

» c'est l'intérieur même de nos maisons » qu'il nous peint ; rentrons-y donc, » croyez-moi, car il commence à faire » froid ici ».

En effet, Diogène n'avoit pas plus la chaleur d'Héraclite, que l'art du rieur pour manier le ridicule.

Quand Diogène vit que le peuple l'abandonnoit, il s'écria : eh ! Messieurs, n'ai-je pas aussi le don de vous instruire & de vous plaire ! Ne suis-je pas Philosophe aussi moi ? Ne parlai-je pas purement ? Ah ! lui dit le plaisant ; s'il vous plaît, ne touchons pas cette corde ? --- Mais quoi, ajoute Diogène, ne suis-je pas moi aussi le créateur d'un nouveau genre : ne peins-je pas aussi la nature ?

Le mauvais plaisant qui l'avoit déjà interrompu, lui dit : Diogène, mon ami, sais tu ce qui m'arriva l'an passé ? Tu n'ignores pas que je suis Statuaire. J'avois de l'or & de l'argent dans mon attelier ; je m'avisai de mêler ces deux métaux, & de faire une Vénus avec ce mêlange ; je ne me donnai pas trop la peine de la polir, & je l'exposai en vente.

« Elle n'est pas d'or, me dit l'un ;

» elle n'eſt pas d'argent, me dit l'autre, » elle n'eſt pas polie, me dit un troi- » ſième ». Il eſt vrai, répondis-je, tous trois ; mais c'eſt une perfection de plus ; j'ai imité la nature telle qu'elle eſt dans la mine, où l'or & l'argent bruts ſont mêlangés. L'ami, me dit l'un d'eux, ſouviens-toi que ce n'eſt pas la nature brute qui plaît, mais la belle nature.

En achevant ces mots, le mauvais plaiſant fit un éclat de rire au nez de Diogène, tourna le pied, & tout le peuple le ſuivit ; les uns pour aller rire au théâtre du petit boſſu ; un plus grand nombre, pour pleurer avec Héraclite :

Utrumque..... digna ſilentio
Mirantur....., ſed magis
.... Exactos tirannos
Denſum humeris bibit aure vulgus.

Hor. Carm. L. II.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, MALET, Avocat à Génève.

De Metz le 18 Mars. Sur le chemin

d'ici à Trèves, se trouve sur les frontières de France une Hôtellerie isolée. Un Officier François, voyageant à cheval, suivi d'un seul Domestique, fut dans le cas d'y descendre il y a quelque tems. Le Cavalier se fait donner une chambre, le Valet conduit les chevaux à l'écurie. Revenu près de son Maître, ils causoient ensemble sur l'air sombre & féroce de l'Hôte & la tristesse qu'inspiroit le désordre qui régnoit dans l'Hôtellerie. Pendant qu'ils se faisoient part mutuellement de leurs conjectures à ce sujet, ils entendent un grand bruit dans l'écurie. Les chevaux ne s'y tenoient point tranquilles; leurs hennissemens, les coups de pieds réitérés forcèrent le Domestique d'aller en chercher la cause. Il revint tout pâle, raconter à son Maître, qu'un de leurs chevaux, à force de battre sur le pavé, avoit dérangé quelques pierres, & qu'il avoit cru appercevoir dans la terre la main d'un cadavre. *Nous sommes prévenus*, dit le Maître, *cela nous suffit. Nous sommes ici dans un lieu dangereux; mais que peuvent craindre deux hommes armés. J'espère que tu me seconderas? Jusqu'à la mort*, répondit le Domestique.

Sur ces entrefaites, une jeune fille entre dans leur chambre pour y mettre le couvert. L'Officier l'interroge, il n'en peut tirer aucune réponſe; il voit ſeulement quelques larmes s'échapper de ſes yeux. Mais ſes prières ni ſes menaces ne peuvent en arracher aucun éclairciſſement. Le Maître & le Domeſtique redoublent leurs inſtances. Enfin l'infortunée leur fait entendre par ſes ſignes, qu'ils ne devoient point toucher aux mets qu'on leur préſentera. Un moment après entre l'Hôte avec le ſouper qu'il place ſur la table, en invitant les étrangers à manger. Ceux-ci s'en excuſent, apportent divers prétextes; l'Hôte inſiſte, ils tiennent bon: L'Aubergiſte ſort & rentre, accompagné de trois hommes auſſi robuſtes, auſſi farouches que lui, qui ſignifient, en entrant, à l'Officier qu'il doit ſe réſoudre à manger; l'Officier & ſon fidèle Domeſtique, ne répondent à cette politeſſe d'un nouveau genre, qu'en brûlant la cervelle aux deux aſſaſſins qui ſe trouvèrent le plus près d'eux; les deux autres prennent auſſitôt la fuite. Les vainqueurs les pourſuivent, & les forcent de ſortir de

ſa maiſon, puis barricadant fortement les portes, ils reviennent auprès du feu pour attendre le jour, & tiennent leurs armes prêtes à ſoutenir un aſſaut en cas de beſoin. La précaution ne fut pas inutile. Vers le milieu de la nuit, ils diſtinguèrent les voix de pluſieurs perſonnes qui travailloient à enfoncer la porte. Les aſſiégés ſe rendent au lieu de l'attaque. Les ennemis avoient déjà fait brêche : le plus hardi veut entrer le premier, il eſt auſſi-tôt puni de ſa témérité : il en reſtoit quatre, que la mort de leur camarade rendoit plus circonſpects ; pendant qu'ils délibérèrent, l'Officier & ſon Valet les ſaluent de deux décharges répétées de leurs armes, en voient encore tomber un, & les trois autres prendre la fuite, grièvement bleſſés, à ce qu'il parut par les traces de leur ſang. Les Voyageurs furent tranquilles le reſte de la nuit ; au point du jour ils remontent à cheval, en faiſant un détour par précaution, arrivent à la Ville, & y dépoſent tout ce qui leur eſt arrivé. On eſt actuellement à la pourſuite des brigands qui ont échappé aux coups de nos deux intrépides Voyageurs.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

NUMA POMPILIUS, second Roi de Rome, par M. de Florian, *Capitaine de Dragons, & Gentilhomme de S. A. S. Mgr. le Duc de Penthièvre, de l'Académie de Madrid, &c. A Paris, de l'Imprimerie de* Didot *l'aîné.*

NUMA est connu dans l'Histoire, comme un Roi juste, bienfaisant, pacifique, plein de sagesse & de prudence, ami de la religion, de l'agriculture & des arts utiles; qui sut adoucir les mœurs d'un peuple de

brigands, & asservir aux loix des guerriers féroces; qui eut l'art de tromper les hommes pour les rendre heureux. Avant d'avoir lu l'ouvrage de M. de *Florian*, je m'imaginois sur le titre seul, qu'il s'étoit plu à nous tracer le tableau d'un gouvernement équitable, tableau qui devoit être d'autant plus intéressant pour la nation Françoise, qu'il n'auroit point excité ses regrets, & que les vertus de ses augustes Maîtres ne lui laissent rien à envier aux sujets de *Numa* & d'*Egerie*. L'influence de la religion, des loix & des arts sur le bonheur d'une société naissante, pouvoit fournir au génie de l'Auteur, des développemens très-profonds & très-philosophiques; & les Historiens nous ayant laissé fort peu de détails sur l'administration de *Numa*, l'imagination de M. de *Florian* pouvoit rassembler dans un cadre intéressant, tous les moyens que fournissent la politique & la morale, pour assurer la félicité publique. La fiction n'eût pas été si poëtique, ou plutôt si romanesque; mais elle eût été plus philosophique, plus utile, plus digne à

tous égards, de notre ſiècle, & plus conforme à ſon goût. Quelle a été ma ſurpriſe, quand j'ai vu le grave & paiſible *Numa*, traveſti en Héros de roman, en Chevalier errant, qui court le pays, & cherche les aventures. Ce que l'Hiſtoire nous apprend de la jeuneſſe de *Numa*, auroit dû faire perdre à l'Auteur l'envie de défigurer par de vaines fables, des vérités ſi touchantes. J'avoue que le ſimple récit de l'éducation & des vertus du jeune *Numa* dans la retraite, me plaît & m'intéreſſe davantage que la brillante peinture de ſes amours, de ſes courſes & de ſes exploits.

Voici comment s'exprime Plutarque dans ſa vie de *Numa* (1) : « Naturellement porté à la vertu, il s'étoit encore poli & perfectionné par l'éducation, par la patience & par la philoſophie, & avoit purgé ſon ame, non ſeulement de toutes les paſſions honteuſes, mais de celles qui paſſoient pour des vertus parmi les Barbares, comme de l'avarice & de

(1) Traduction de Dacier.

» la violence, estimant que la vérita-
» ble force consistoit à réformer ses
» desirs, & à les tenir toujours sous
» l'empire de la raison. Avec ces sen-
» timens, il bannissoit de sa maison
» toute sorte de luxe & de magnifi-
« cence, se livroit autant aux étran-
» gers qu'aux citoyens, pour être leur
» conseil, leur arbitre & leur juge, &
» employoit tout le loisir qui lui
» restoit, non pas à se plonger dans
» les voluptés, ou à amasser des ri-
» chesses, mais à servir les Dieux &
» à connoître par raison, leur nature
» & leur puissance ; ce qui lui avoit
» acquis tant de réputation & de
» gloire, que *Tatius* qui régnoit à
» Rome avec *Romulus*, l'avoit choisi
» pour son gendre, & lui avoit donné
» sa fille unique *Tatia.* Ce mariage
» ne le rendit pas plus vain, *ne le*
» *porta pas même à aller trouver son*
» *beau-père ; il demeura toujours dans le*
» *pays des Sabins, pour avoir soin de*
» *la vieillesse de son père*, avec *Tatia*,
» qui, de son côté, préféra une vie
» tranquille & obscure avec son mari,
» à tous les honneurs dont le Roi son

» père l'auroit fait jouir à Rome. Elle » mourut treize ans après son ma- » riage ; & *Numa* quittant le séjour » de la Ville, se retira à la campagne, » où il se promenoit toujours seul, » passant sa vie dans les bois des Dieux, » dans les prairies sacrées, & dans les » lieux les plus solitaires & les plus » déserts ».

Comment après avoir lu ce passage de Plutarque, M. de *Florian* n'a-t-il pas renoncé au dessein de faire de *Numa*, une espèce de paladin qui a des maîtresses, donne de grands coups de lance, & court par monts & par vaux ? Cela étoit bon du tems de Scuderi & de la Calprenede ; encore le judicieux Boileau leur a-t-il reproché l'outrage qu'ils faisoient aux grands noms de l'antiquité :

Des siècles, des pays étudiez les mœurs,
Gardez-vous de donner ainsi que dans Clelie,
L'air & l'esprit François à l'antique Italie ;
Et sous des noms Romains, faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, ou Brutus dameret.

Si l'Auteur vouloit faire un roman, il falloit choisir un personnage moins connu & moins vénérable. Pour vous mettre à portée de juger si réellement M. de *Florian* a observé les mœurs & le costume, & s'il nous a peint *Numa* sous ses véritables traits : voici une légère esquisse de sa fable.

Il suppose que *Pompilius*, Prince du sang des Rois Sabins, s'avisa de mener sa femme *Pompilia*, dans le neuvième mois de sa grossesse, & prête d'accoucher, à des jeux que *Romulus* célébroit dans sa nouvelle Ville ; il falloit bien avoir la fureur du spectacle, & c'étoit une grande imprudence. Au signal donné, les Romains se jettèrent sur les spectateurs, & enlevèrent leurs filles. Plutarque dit expressément qu'ils ne touchèrent point aux femmes mariées, encore moins à celles qui paroissoient prêtes d'accoucher. Cependant M. de *Florian* représente une cohorte Romaine, sans égard pour l'état où se trouvoit *Pompilia*, état tout-à-fait contraire aux vues des ravisseurs, arrachant cette femme des bras de son époux, qui la défend

comme un lion ; quoique ſeul & ſans armes, il réſiſte à toute une cohorte, reprend ſa femme, la porte dans ſes bras pendant tout le chemin qui ſépare Rome de la Ville de Cures, malgré les larges bleſſures dont il eſt couvert, & par leſquelles ſon ſang s'écoule à gros bouillons. Il y a peu de faits plus incroyables dans les romans de Chevalerie.

Arrivé au temple de Cérès, *Pompilius* expire, ſon épouſe accouche, & perd auſſi la vie. *Numa*, orphelin au berceau, eſt élevé par le Grand Prêtre *Tullus*, comme ſon fils, juſqu'à l'âge de ſeize ans : alors le bon vieillard rêve que Cérès lui ordonne de révéler à ſon élève, le ſecret de ſa naiſſance ; il obéit à un ordre auſſi reſpectable, met entre les mains de *Numa*, l'épée de ſon père, un billet tracé par ſa mère & quelques boucles de ſes cheveux blonds ; avec cet équipage, il l'envoie auprès de *Tatius*, Roi des Sabins, qui régnoit alors à Rome, conjointement avec *Romulus*. Un père qui, du fond de la province, envoie ſeul à Paris, un fils tendrement aimé,

ne tremble pas plus pour ſes mœurs, que le bon *Tullus* en faiſant partir *Numa* pour Rome; mais autant que les frayeurs du père de province ſont fondées, autant celles du Grand Prêtre doivent paroître plaiſantes à ceux qui ſavent que Rome, fondée depuis ſeize ans, n'étoit qu'un amas de miſérables chaumières, habitées par des ſoldats pauvres, ignorans, groſſiers; que les femmes étoient de la plus grande rareté, & vivoient dans une extrême retenue; qu'on n'y connoiſſoit pas l'ombre du luxe; aſſurément les délices de cette capitale ne devoient pas être redoutables pour un jeune homme auſſi bien élevé que *Numa*.

Cependant ſa malheureuſe étoile veut que peu de jours après ſon arrivée, étant allé dans le bois ſacré d'*Egerie* au Temple de Minerve, pour obéir auſſi à un ſonge, il y rencontre un objet bien capable de troubler ſa dévotion, une jeune fille de quinze ans, armée de pied en cap, profondément endormie ſous un berceau de verdure, & abſolument ſeule: pour un Miniſtre des Autels, nouvellement

échappé du Temple, la rencontre étoit dangereuse ; mais il faut avouer aussi, que pour la fille d'un Roi de Rome, *Hersilie* étoit bien mal gardée ; il falloit que l'on comptât beaucoup sur la pureté des mœurs publiques, pour laisser une charmante Princesse courir ainsi les champs parmi des gens de-guerre. *Numa* la prend pieusement pour la Divinité du Temple. *Hersilie* le désabuse, & part comme un éclair, laissant le pauvre jeune homme pétrifié, & plus amoureux que feu Céladon.

Je suis surpris qu'un si bon fils se prenne tout-à-coup d'une belle passion pour la fille d'un Prince, qu'il doit regarder comme le meurtrier de son père & de sa mère : d'ailleurs comment, avec des inclinations aussi pacifiques, peut-il avoir tant de goût pour une *Virago*, pour une Amazone, qui n'a d'autre amusement que de répandre du sang, & qui s'est dépouillée de toutes les qualités morales de son sexe : les Chevaliers errans, qui ne respiroient que les combats, pouvoient aimer dans leurs maîtresses, cette conformité de

goût; mais le paiſible *Numa* ne doit avoir que de l'averſion pour cette humeur ſanguinaire dans une jeune fille, dont la modeſtie & la pudeur ſont le premier ornement. Il n'eſt pas moins étonnant qu'après avoir été frappé dans ſon voyage, du tableau déſolant des horreurs & des ravages de la guerre, il n'héſite point à ſe rendre complice des crimes qu'elle fait commettre, & qu'il prenne les armes pour ſervir l'ambition & l'injuſtice d'un Roi féroce. L'amour dans un cœur noble & vertueux, n'étouffe point les ſentimens honnêtes; & c'eſt outrager *Numa* que de nous le peindre comme un jeune fou, ſans principes, ſéduit par la beauté ſeule, jouet d'une paſſion groſſière, & qui uniquement pour plaire à ſa maîtreſſe, va répandre le ſang des hommes.

On dira peut-être: ne faut-il pas qu'un Prince deſtiné au trône, apprenne l'art de la guerre, & ſache défendre ſes Etats? Télémaque conduit par Minerve, ne combat-il pas dans l'armée des Alliés? Sans doute un Prince qui veut maintenir la

paix dans ses Etats, doit être en état de faire la guerre; il doit même en connoître les maux, pour les craindre, & pour les éviter. Mais *Numa* n'a pas besoin de cette connoissance & de cet apprentissage; on sait d'avance que son règne doit être celui d'une paix continuelle, qu'il sera aimé & respecté de tous ses voisins, & que sa vertu en imposera plus que ses armes; c'est une de ces vérités si constamment établies, qu'aucune fiction ne peut les altérer: c'est la merveille de l'administration de *Numa*; c'est le triomphe de son caractère. Dès-lors, il ne peut résulter aucun intérêt de tous les exploits militaires qu'on lui prête; c'est du sang qu'on lui fait répandre en pure perte.

D'ailleurs, si M. de *Florian* vouloit absolument faire de *Numa* un guerrier, il falloit du moins l'engager dans une guerre légitime; il falloit lui mettre les armes à la main pour venger l'injure faite à son Roi, & défendre les droits de ses citoyens. Télémaque, dans l'armée des Alliés, combat contre des perfides & des traîtres.

La justice & l'humanité applaudissent à sa valeur ; mais *Numa* suit les drapeaux d'un brigand farouche, qui ne vit que de rapines & de violences ; ce n'est pas même pour lui ni pour ses intérêts particuliers qu'il prend les armes ; c'est pour l'injuste querelle du méprisable Roi des Campaniens, qu'il va attaquer les Marses, peuple libre, pauvre & vertueux.

C'est une autre invraisemblance bien choquante, de supposer que *Romulus*, établi depuis seize ans dans l'Italie, & fort embarrassé à se soutenir contre ses voisins, abandonne ses propres affaires & entreprend une guerre lointaine pour l'intérêt d'autrui : est-il possible qu'un Prince aussi puissant, aussi éloigné de Rome que le Roi des Campaniens, choisisse pour Allié un misérable aventurier, qu'il doit à peine connoître, & qui n'a pas encore une existence assurée. Mais pour revenir à *Numa*, le rôle qu'il joue dans cette guerre est absolument indigne de lui, quoique la plûpart des incidens de cette partie du roman, soient visiblement pris dans Télémaque.

Eſt il naturel qu'un jeune homme de ſeize ans, qui n'a jamais manié les armes, qui n'a aucune expérience, ſoit élu Général des Sabins? Cérès préſide à l'art qui nourrit l'homme, lui convient-il de favoriſer l'art meurtrier qui les détruit, de fournir des armes à ſon protégé, & de faire tomber du Ciel à ſes pieds, un bouclier d'or? Qu'a de commun la Déeſſe des moiſſons avec la guerre qui les ravage, & de quoi ſe mêle-t-elle? Enfin, ce *Numa* qui, libre de former des ſouhaits, avoit choiſi la ſageſſe, avoit aſſûrément à ſe plaindre de Cérès, qui n'accompliſſoit pas ſon vœu, & qui lui laiſſoit faire tant de folies.

Quoi qu'il en ſoit, *Numa* fait préſent à ſa Maîtreſſe de ſon bouclier d'or, qui rend invincible celui qui en eſt couvert, & ne ſonge qu'à faire éclater ſa valeur aux yeux d'*Herſilie*; mais à la tête de l'armée ennemie, eſt un certain *Leo* qui, ſans avoir de bouclier d'or, fait paſſer une bien mauvaiſe nuit à *Romulus* & à ſes troupes; il le ſurprend dans ſon camp, fait un

horrible carnage de ses soldats, & le blesse lui-même. Le lendemain il prend d'assaut la Ville d'Auxence, où le Roi des Campaniens s'étoit réfugié avec ses trésors, & fait ce Prince prisonnier. Dans ce désastre on tient conseil; les plus vieux guerriers semblent avoir perdu leur expérience. *Numa* seul ouvre un avis qui sauve l'armée; il attire les ennemis dans les défilés des Monts-Trébaniens, où les Romains les accablent, par le seul avantage du poste.

Le terrible *Leo* attaque *Numa*, qui ne se tire d'un si mauvais pas, que par le secours de Cérès: l'art de l'Auteur n'empêche pas que son Héros n'ait l'air d'un enfant devant son redoutable adversaire, qui l'auroit écrasé de sa massue, si le bras invisible de la Divinité n'eût détourné le coup: on est toujours fâché de voir Cérès faire les fonctions de Pallas, & la victoire que *Numa* remporte, ne lui fait point d'honneur. Cependant *Hersilie* doit en être le prix. Mais, prêt à se marier, il apprend que le Grand-Prêtre *Tullus* se meurt, il court auprès de lui, & recueille le dernier

ſoupir de ce bon vieillard, qui lui fait avant de mourir, de très-fortes remontrances ſur ſa ridicule paſſion pour *Herſilie*; mais *Numa* eſt incorrigible, & d'autant moins excuſable, qu'il eſt aimé de *Tatia*, fille de *Tatius*, Princeſſe douce, timide & modeſte, d'un excellent caractère, & qui lui convient beaucoup mieux qu'*Herſilie*; mais *Numa* a le goût militaire, & il faut pour lui faire entendre raiſon, un moyen bien violent.

Romulus fait aſſaſſiner le bon Roi *Tatius*, Prince pacifique, qui s'oppoſe aux projets guerriers de ſon collègue, & qui lui rompt en viſière; *Numa* ſe trouve par haſard près de l'endroit où le Roi Sabin eſt poignardé. Il accourt, & le trouve noyé dans ſon ſang: *Tatius* en mourant, lui fait promettre d'épouſer ſa fille, & de rejetter toute alliance avec ſon meurtrier. *Numa*, fidèle à ſon ſerment, épouſe *Tatia* le jour même de l'enterrement de ſon père; mais il devient veuf preſqu'auſſitôt qu'époux. *Tatia* meurt empoiſonné, & *Numa* eſt exilé des Etats de *Romulus*, qui heureuſement ne s'éten-

doient pas bien loin ; mais l'envie de voir le pays, lui fait courir l'Italie.

Par un de ces hasards qui n'arrivent que dans les romans, il rencontre ce *Leo* qui avoit pensé le tuer d'un coup de massue, & qui est aussi banni pour s'être laissé surprendre par les Romains: ils deviennent grands amis. *Leo* lui raconte ses aventures. Dès-lors *Numa* n'est plus qu'un personnage subalterne; c'est *Leo* qui occupe la scène, & n'en déplaise au Prince Sabin, cette épisode est la partie la plus agréable & la plus intéressante du roman.

Leo étoit un Berger de l'Apennin, qui vivoit dans les montagnes avec sa mère *Myrtale*. Un jour il sauve la vie à une Amazone, prête à se noyer en poursuivant un cerf. (M. de *Florian* aime beaucoup les Amazones). *Leo* devient amoureux de celle-ci, qui par reconnoissance lui rend de fréquentes visites sans se faire connoître : malheureusement cette Amazone, nommée *Camille*, étoit fille du Roi des Vestins : le Roi des Maruces la demandoit en mariage pour son fils, qui étoit sur le point de revenir de ses

voyages : *Telemante*, Roi des Salentins, la demandoit pour lui : tout cela ne s'arrangeoit pas avec son amour pour un Berger. Cependant il se présente un expédient. Le fils du Roi des Maruces meurt en route ; & son père consent à adopter *Leo*, à le faire passer pour son fils, & à lui donner en cette qualité, *Camille* pour épouse. C'est *Camille* elle-même qui en fait la proposition à *Leo* ; mais cet honnête Berger aime mieux rester auprès de sa mère, à qui son secours est nécessaire : d'ailleurs, il ne veut pas devoir sa fortune à une fourberie.

Quelque tems après il perd sa mère, qui lui apprend en mourant, qu'il n'est point son fils, & qu'elle l'avoit trouvé dans un berceau, blessé & mourant, sur les frontières des Peligniens. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, il court sur les traces de sa maîtresse, & apprend qu'elle est partie pour épouser le Roi des Salentins ; dans son désespoir, il va offrir son bras aux Maruces, qui le choisissent pour Général. Là finit le récit de *Leo*. Il reprend avec *Numa*, le chemin de

ſon ancienne cabane , & les deux voyageurs s'égarent en chaſſant ; *Leo* ne trouve rien de ſon côté ; mais *Numa* , très-heureux pour les rencontres , trouve encore une jeune fille dans un petit bois de laurier, ſous un berceau de jaſmins ſauvages, aſſiſe ſur un banc de gazon ; celle-ci n'eſt pas endormie, mais elle a un livre ſur les genoux. Voilà encore *Numa* devenu amoureux. Cependant il ne paſſe qu'une nuit dans la cabane , où ſa nouvelle maîtreſſe vivoit avec ſon vieux père , & il en repart le lendemain, accompagné de ſon ami.

En arrivant à ſa cabane, *Leo* trouve *Camille* qui l'y attendoit. Le vaiſſeau qui la conduiſoit à Salente, avoit fait naufrage ; & comme ſi ce naufrage l'eût abſolument diſpenſée de toute obligation envers ſon père & ſon époux futur, dès qu'elle eſt ſauvée des flots, elle oublie l'un & l'autre, elle gagne l'Appennin, ſe rend à la cabane de *Leo*, & dès qu'il eſt de retour, elle ſe marie avec lui, ſans le conſentement de ſon père, ſans aucune autre formalité ; c'eſt *Numa* qui fait la cé-

rémonie du mariage. Voilà *Leo* heureux ; mais *Numa* ne l'eſt pas : il a *laiſſé* dans une certaine cabane, une jeune fille qui lui tient fort au cœur.

La petite ſociété s'achemine vers le beau vallon, habité par le vieillard & ſa charmante fille, & arrive très-à-propos au moment où des brigands aſſaſſinent le vieillard & enlèvent ſa fille : vous jugez de quel air les deux Héros fondent ſur ces ſcélérats. Quand ce ſeroit une armée entière, il faudroit bien qu'elle fût exterminée par deux hommes ; c'eſt la loi des romans : ce ſervice rendu avance prodigieuſement les affaires de *Numa* ; & les bleſſures qu'il a reçues pour ſauver le père & la fille, plaident très-éloquemment en ſa faveur.

Pour l'amuſer dans ſa maladie, le vieillard a la complaiſance de lui raconter ſes aventures ; c'eſt encore un uſage antique & ſolemnel des anciens Romans. Le bleſſé & ſa compagnie apprennent avec une grande ſurpriſe, que cette humble chaumière ſert d'aſyle au fameux *Zoroaſtre*, fondateur de la ſecte des Ma-

ges adorateurs du feu : la persécution de Sardanapale, Roi de Ninive, l'avoit forcé d'ensevelir son nom & sa personne dans cette retraite inconnue. Le vieillard dogmatise avec beaucoup de chaleur sur son systême de religion, invective beaucoup contre les persécuteurs, prêche la tolérance avec le ton du fanatisme, ce qui est fort inconséquent. Le récit est terminé par une reconnoissance des plus merveilleuses. Le Berger *Leo* se trouve le fils de *Zoroastre*.

Après avoir donné les premiers momens à la tendresse filiale, il s'occupe de son ami *Numa*, & demande pour lui sa sœur *Anaïs* en mariage. *Zoroastre* objecte la différence de religion. Le pieux, le religieux *Numa* se montre ici fort indifférent sur le choix d'une religion ; il les trouve toutes bonnes : le vieillard, quoique très-attaché à sa secte, dont il est le martyr, se laisse cependant fléchir ; mais au moment de conclure, on frappe à la porte, des Députés Romains, qui cherchoient *Numa*, par toute l'Italie, & qui tom-

bent là comme des nues, lui apprennent qu'il est élu Roi.

Son premier mouvement est de refuser une dignité qui ne s'accorde pas avec son amour; mais *Anaïs* & son père, pour ne pas mettre obstacle à son élévation, disparoissent, laissent une lettre sur la table, qui instruit *Numa* des motifs de leur départ: *Numa* est d'ailleurs déterminé par l'ombre de *Tatius*, qui revient de l'autre monde, lui dire qu'il est en enfer, & qu'il y restera jusqu'à ce que les Romains aient un bon Roi. Il faut donc délivrer son ame de peine, & aller s'asseoir sur le trône de Rome. *Leo*, de son côté, part pour aller chercher son père & sa sœur.

Ainsi c'est dans le onzième livre de ce roman, qui en a douze, qu'on commence à *voir Numa* tel à peu-près que l'Histoire nous le représente, faisant le bonheur de son peuple par la douceur de son gouvernement & sa sagesse: cela est étonnant dans un jeune homme tel que *Numa*, qui, suivant la supputation la plus favorable, ne peut pas avoir plus de dix-

huit ans, au lieu que dans l'Hiſtoire, *Numa* eſt un homme de quarante ans, lorſqu'il commence à régner. C'eſt apparemment pour rendre plus vraiſemblable la ſageſſe précoce de ce jeune Prince, qu'il lui fait dicter toutes ſes opérations politiques, par une Nymphe inviſible dans le bois d'Egerie. Il y a d'excellentes choſes dans les conſeils de cette Nymphe; mais elle oublie qu'à Rome, tout citoyen étoit ſoldat; que l'état militaire n'étoit pas un état particulier, mais la condition commune de tous les Romains; qu'on ne diſtinguoit point chez eux les gens qui portoient l'épée, d'avec ceux qui ne la portoient pas; ce qu'elle dit à cet égard, annonce beaucoup d'ignorance des mœurs Romaines.

L'Hiſtoire nous aſſure qu'il n'y eut point de guerre ſous le règne de *Numa*; M. de *Florian* ſuppoſe que la jalouſe *Herſilie* ſouleve pluſieurs peuples d'Italie pour détrôner l'ingrat qui l'a dédaignée; elle échoue dans ſon projet, & ſe tue de déſeſpoir; *Numa* continue de faire régner avec lui la juſtice & la paix, & trouve dans la Nymphe

qui lui dictoit des oracles, sa chère *Anaïs*, cachée dans le bois d'Egerie, avec son père *Zoroastre* dont elle n'étoit que l'écho; il l'épouse en secret, & chaque jour de sa vie se dérobant à sa Cour, il vient puiser auprès d'elle, la sagesse, la vertu & le bonheur.

Cette image de deux époux tendrement unis, & qui semblent n'être placés sur le trône que pour la félicité publique, doit intéresser tous les François, puisqu'ils ont continuellement sous les yeux un pareil spectacle; c'est ce qu'il y a de plus heureux dans ce roman. Au reste, presque toute la fable est sans vraisemblance; c'est un amas d'aventures bizarres, sans suite, sans plan, sans dessein, inférieures par là même, aux plus médiocres romans, qui du moins offrent une intrigue principale, à laquelle tous les incidens se rapportent.

De ce défaut de plan naît le défaut total d'intérêt; c'est cependant l'intérêt qui excuse souvent l'absurdité & l'extravagance de la fiction. Que *Numa* soit vainqueur ou vaincu; qu'il épouse ou non *Hersilie*, *Tatia*, *Anaïs*;

qu'il ſoit exilé de ſon pays ou qu'il y reſte ; qu'il ſoit Roi ou ſujet, c'eſt ce dont perſonne ne s'embarraſſe : ce froid Héros, juſqu'au onzième livre, joue le rôle le plus mince ; il n'éprouve que des diſgraces très-communes, & ne ſe trouve jamais dans un danger qui faſſe trembler pour lui ; ſes amours ſont fades & inſipides ; il n'a point de caractère ſaillant & prononcé, & on eſt toujours fâché de ne trouver dans ce grave & reſpectable perſonnage de l'Hiſtoire, qu'un jeune homme eſclave de ſes paſſions, quoique grand diſcoureur de vertu, & faiſant beaucoup de ſottiſes avec de grandes prétentions à la ſageſſe.

Mais le plus grand reproche qu'on puiſſe faire à cet ouvrage, c'eſt de ne point avoir de but moral, & de ne racheter par aucune inſtruction, par aucune utilité, l'ennui qu'il cauſe ; indépendamment de la richeſſe d'imagination, de l'heureux uſage de la Mythologie & de l'agrément des fictions qui diſtingue le Télémaque, indépendamment du vif intérêt qu'inſpire un jeune Prince infiniment aimable, que la piété filiale expoſe

exposé aux plus grands dangers. Ce roman poëtique, est peut-être le plus sublime ouvrage qui soit sorti de la main des hommes, par la grandeur & l'importance de son objet; c'est la leçon des Rois, c'est l'art de régner mis en action, c'est la cause de l'humanité plaidée avec toute l'éloquence de la vertu; c'est un préservatif contre le poison de la flatterie, contre les fraudes de l'intrigue & de la calomnie; c'est le tableau le plus frappant qui existe, des devoirs d'un Souverain & des dangers attachés à son rang; & ce livre immortel devroit être la base de l'éducation de tous les Princes. Mais que nous apprennent les aventures de *Numa*? & que s'est proposé M. *de Florian* dans cet amas de fables? Je n'en sais rien. On y voit beaucoup de traits de vertu & d'humanité, mais vagues & communs, & qui n'ont point de rapport à un objet principal.

N'y a-t-il donc rien à louer dans cet ouvrage? avec l'esprit & le talent de M. *de Florian*, est-il possible de faire un ouvrage qui soit absolument sans mérite? Non sans doute. Vous trou-

verez donc dans *Numa*, un ſtyle pur, élégant, gracieux, beaucoup plus ſoigné, mais auſſi bien moins naturel, bien moins touchant, & ſur-tout d'une harmonie bien moins variée que celui de Télémaque, qui, dans ſa ſimplicité, & même dans ſa négligence, a un charme particulier : je n'aime pas que M. *de Florian* ait entaſſé dans ſa fable, les lieux communs de l'Epopée, qui ſe trouvent par-tout, & où il reſte toujours au-deſſous des originaux qu'il copie : ce catalogue ou dénombrement qu'il fait de l'armée de *Romulus*, a quelque choſe de meſquin pour une auſſi petite guerre, qui n'eſt qu'un très-petit incident du roman : je ne crois pas auſſi que l'Auteur ait été fort adroit, de multiplier dans ſon livre les imitations de morceaux excellens & très-connus, qui ne ſervent qu'à décéler ſa foibleſſe. Telle eſt la comparaiſon de l'armée des Campaniens avec celle des Romains, imitée de la comparaiſon des Perſes & des Macédoniens, dans *Quinte-Curce*; le diſcours des Marſes, copié d'aprés le diſcours des Scythes, du même Hiſ-

rorien ; les plaintes d'*Hersilie* abandonnée, qui rappellent celles d'*Armide*; la description d'une peste, d'après Thucidide, Lucrece, Virgile, Boccace & autres ; la plûpart des descriptions de batailles, & des comparaisons qui se rencontrent dans tous les Poëtes épiques.

Voici quelques morceaux qui pourront vous donner une idée de la manière dont ce livre est écrit. Dans le second livre, *Numa* traverse le pays des Fidenates, & arrive dans le territoire de Rome.

« Il le distingue aisément de celui » de ses voisins : les campagnes y sont » désertes; les terres incultes n'y pro« duisent que de l'ivraie; les trou» peaux foibles & dispersés y trouvent » à peine leur nourriture : point de » moissonneurs qui recueillent les pré» sens de Cérès ; point de glaneuses » qui suivent en chantant la famille » du laboureur ; point de berger qui, » sur le penchant d'un côteau, tran» quille sur ses brebis que son chien » fidèle empêche de s'écarter, chante » sur sa flûte la beauté d'Amaryllis.

» ou les douceurs de la vie champêtre. Tout eſt triſte, morne, ſilencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes & des vieillards. Celle ci pleure ſon époux, celle là ſon frère, tués dans les combats. Ici c'eſt un vieillard qui va mourir ſans conſolation & ſans ſecours : il n'a plus d'enfans, le dernier vient de lui être enlevé pour ſervir dans l'armée de Romulus. Ce père au déſeſpoir, jette des cris plaintifs, ſe meurtrit le viſage, arrache ſes cheveux blancs, & maudit les armes de ſon Roi. Là, c'eſt une mère qui fuit avec le ſeul fils qui lui reſte ; elle eſt ſûre qu'on viendroit l'arracher de ſes bras : elle aime mieux quitter ſon pays, ſa maiſon, le champ qui la nourriſſoit, pour aller mendier du pain chez un peuple qui lui laiſſera du moins ſon fils. Par-tout la triſteſſe, la pauvreté, la déſolation étalent leur affreuſe image; & les ſujets de Romulus, depuis que leur maître connoît la gloire, ne connoiſſent plus ni le repos ni le bonheur.

Dans le huitième livre, l'Amazone *Camille*, à qui le berger *Leo* a sauvé la vie, vient le voir quelque tems après, & lui demande ce qui manque à son bonheur. *Leo* répond en baissant les yeux.

« O vous que je ne sais comment » nommer, vous qui m'inspirez ce » respect que je n'ai senti que pour les » Dieux, vous avez daigné vous sou- » venir d'un Berger ! vous avez daigné » revenir le voir ! Ah ! cette bonté est » plus grande que le service que je vous » ai rendu ; dès ce moment, c'est moi » qui vous dois de la reconnoissance. » Vous me demandez ce qui me man- » que pour être heureux : avant de » vous avoir vue, il ne me manquoit » rien. Nous sommes riches ma mère » & moi, nous avons une chaumière » qui nous garantit des injures de » l'air, un jardin qui nous nourrit, » un troupeau qui nous habille : en- » core vais-je souvent dans les villages » voisins porter le superflu de notre » laine, vendre quelques agneaux qui » grossiroient trop le troupeau ; & je » rapporte à ma mère des pièces d'ar-

» gent, bien inutiles pour nous, mais
» que nous donnons avec joie aux
» vieillards pauvres qui, de tems en
» tems, viennent nous demander l'hospitalité. Vous n'avez donc qu'un
» seul moyen de rendre mes jours plus
» heureux; c'est celui que vous prenez aujourd'hui; car voici le plus
» beau jour de ma vie ».

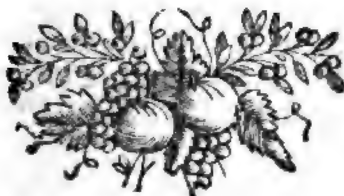
M. *de Florian* réussit beaucoup mieux dans les détails qui convienent à l'Idylle, que dans ceux qui appartiennent à l'Epopée; sa lyre, trop foible pour célébrer les Dieux & les Héros, ne paroît faite que pour chanter les Bergers & les bois: qu'il continue de jouer de la flûte, & n'essaye point d'emboucher la trompette; qu'il retourne aux moutons & aux tourterelles d'Elicio; qu'il peigne l'amoureuse inquiétude de Galatée, & qu'il laisse là les Rois & les combats. C'est à l'Auteur de *Numa*, qu'on doit appliquer ce qu'Horace se dit à lui-même par modestie, à la fin de la première Ode du second Livre:

Sed ne relictis, Musa procax, jocis.

Cæ retractes munera næniæ
Mecum dionæo sub antro
Quære modos leviore plectro.

Muse téméraire, pourquoi abandonner les ris & les jeux, pour retracer des scènes sanglantes & tragiques; viens avec moi dans l'antre de Vénus, essayer des accords plus convenables à ta foiblesse.

Je suis, &c.



LETTRE V.

PARIS ET LA PROVINCE, ou *Choix des plus beaux Monumens d'Architecture, anciens & modernes en France, dessinés par M.* Testard, *& gravés en couleur par M.* J. A. Le Campion; *Premier quartier, la Cité; première livraison, avec cette épigraphe*: Non Urbs, sed Orbis; *petit* in-4°. *Prix 6 l. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Jacques, à la Ville de Rouen*, N°. 8; *& chez* Lesclapart, *Libraire de MONSIEUR, rue du Roule*, N°. 11, *1786.*

DEPUIS quelques années, on est rebattu, Monsieur, des *Descriptions de Paris*, sous différens titres, où la plûpart des Auteurs se répètent, se copient sans pudeur, & cherchent à égayer au dépens des Moines & sou-

vent de la Religion. Dans l'ouvrage que je vous annonce, on a cru devoir ce petit tribut à l'esprit du jour. L'Auteur, cependant, pouvoit dédaigner ces moyens méprisables, il annonce des connoissances ; l'ouvrage est orné de gravures, & ces accessoires piquans lui donnoient un grand avantage dans un genre où il n'est besoin que de parler aux yeux. Je vais parcourir avec vous, Monsieur, les Monumens contenus dans cette *première livraison*.

Je ne sais si les gens de goût seront de l'avis de l'Auteur, lorsqu'en parlant de la Basilique de Notre-Dame, il compare les pyramides d'Egypte, ces *lourdes masses* qui attestent l'ignorance des Arts, à la colonnade du Louvre, qui est un chef-d'œuvre ! Il prétend encore que celle-ci ne fait pas *la même impression à nos yeux* que l'Eglise de Notre-Dame. On auroit pu louer la hardiesse, la délicatesse de la construction de la Métropole ; mais préférer cet édifice gothique à ce que l'Architecture offre de plus accompli, c'est annoncer bien peu de connois-

ſances, ou un furieux penchant pour les paradoxes. A qui perſuadera-t-on jamais que *pour en impoſer à l'œil exigeant de l'homme inſtruit, on eſt diſpenſé du goût, de la grace, & de toutes les reſſources de l'Art?*

Après avoir dit qu'à Notre Dame, on célèbre l'Office Divin avec toute la dignité poſſible, l'Auteur ajoute qu'on doit regretter un uſage du treizième ſiècle, où l'on voyoit, aux Fêtes de Vierges, de jeunes filles, vêtues de blanc, venir offrir des fleurs à la Mère de Dieu, dans un Temple jonché de fleurs. Ne ſeroit-ce point la première ſcène de l'Opéra de *Panurge* qui auroit occaſionné les regrets de l'Auteur?

Vous lirez avec plus de ſatisfaction, Monſieur, l'article des Enfans trouvés; l'on y rend un juſte hommage à *St. Vincent de Paul, qui, ſans avoir jamais connu les plaiſirs & les devoirs de la paternité, porta dans ſon cœur tous ces enfans non réclamés*, & trouva dans le zèle de la charité, les moyens d'aſſûrer leur exiſtence.

Parmi les réflexions de l'Auteur ſur

les nouveaux Bâtimens qui décorent le Palais de Justice, il y en a plusieurs de très-sages; il rend hommage au mérite & au génie de l'Artiste qui a personnifié *la Loi*, figure placée sous les galeries neuves, près la Ste. Chapelle; sur le livre que tient cette figure, on lit l'épigraphe heureuse que voici: *In Legibus salus.*

En rapportant deux Médaillons gothiques, qu'on voit encore dans la maison qu'occupoit le Chanoine *Fulbert*, oncle d'*Héloïse*, (1) l'Auteur ne se contente pas de rappeller les malheurs de ces deux Amans, qui ont plus d'une fois exercé la verve de nos Poëtes, il propose à ce sujet de faire graver *sur le seuil* de la maison de *Fulbert*, l'inscription suivante, qui vous donnera, Monsieur, une idée des talens de l'Auteur dans le style lapidaire.

---

(1) Cette Maison est située Cloître Notre-Dame, sous l'Arcade qui conduit au Pont-Rouge.

ICI
HÉLOISE & ABEILARD,
Couple aſſorti par l'Amour,
Profeſſèrent
L'Art d'aimer;
Et
Furent heureux
Un moment,
Pour ne plus l'être
Le reſte de leur vie.

On ne voit pas trop d'abord pourquoi cette *inſcription* ſeroit plutôt *ſur le ſeuil* de la maiſon que dans un autre endroit plus apparent; je ne dis rien de ce couple *aſſorti par l'amour*, c'eſt une cheville mal-adroite; mais que ſignifient ces mots: *profeſſerent l'Art d'aimer*? Ne diroit-on pas qu'*Héloïſe & Abeilard* donnoient publiquement des leçons d'amour, comme le Grand Albert en donnoit de Philoſophie dans la Place qui porte encore ſon nom? (1)
On ne s'attendoit ſûrement pas à

(1) La Place *Maubert*, mot formé par corruption de *Mtre. Albert*.

trouver dans le *Choix des plus beaux Monumens d'Ardhitecture*, le portail de *St. Pierre-aux-Bœufs*, qui certainement n'a rien de remarquable ; mais comment laiſſer échapper l'occaſion d'égayer ſon ouvrage, en rapportant le miracle, vrai ou ſuppoſé, qui a fait donner à cette petite Paroiſſe le ſurnom qu'elle porte !

C'eſt dans le même eſprit, ſans doute, que l'Auteur, en parlant de *St. Landry*, aſſure qu'*on n'eſt pas ic certain de l'exiſtence du Patron de cette Paroiſſe, quoiqu'on ait le bonheur de poſſéder à St. Germain-l'Auxerrois, ſes vêtemens & ſon corps tout entier.* Cela ne vous paroît-il pas, Monſieur, avoir un grand rapport avec *les plus beaux Monumens d'Architecture* ?

Je ne dirai que deux mots des ſix Eſtampes qui accompagnent cette première livraiſon ; elles ſont d'un effet agréable. La première repréſente le portail de Notre-Dame ; la ſeconde, l'intérieur de la Chapelle des Enfans trouvés ; la troiſième, l'extérieur de cet Hôpital ; la quatrième offre la vue du Palais de Juſtice, nouvellement re-

construit; la cinquième, les médaillons d'Abeilard & d'Héloïse, avec le portail de St. Pierre aux-Bœufs; & la dernière, le tombeau de Girardon, avec le portail de St. Pierre-des-Arcis, dont il n'est point parlé dans le texte.

Le plan de cette ouvrage auroit pu devenir intéressant, s'il eût été mieux rempli; si le goût avoit présidé aux *choix des Monumens*; s'ils étoient rendus avec plus de fidélité. *Le Voyage pittoresque de Paris*, par M. d'*Argenville*, est jusqu'à présent le meilleur ouvrage dans ce genre; il est vrai qu'on n'y trouve nulle plaisanterie sur les Saints, les miracles, &c. Mais vous conviendrez, Monsieur, que les lumières, les connoissances des Beaux-Arts, un jugement solide sur leurs productions, sont infiniment préférables à de misérables facéties, répétées de toutes parts, jusqu'à la satiété.

Je suis, &c.



*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE, *sur l'*Essai Comparatif, *donné par MM.* Hoffman, *dans le Journal* Polytype, N°. 17.

AMATEUR zélé de toutes les découvertes utiles, je suis très-éloigné, Monsieur, de vouloir contester à MM. *Hoffman* la gloire d'être les inventeurs du *Polytypage*; mais comme, de leur aveu, *Ged* imprima en 1725 un Saluste *en planches solides*, & que M. *Pierres*, premier Imprimeur du Roi, possède une des planches de métal qui ont servi à cet ouvrage, je fus également curieux de connoître & la *planche de métal*; & la lettre que M. *Pierres* écrivit à ce sujet dans l'Année Littéraire en 1773 (1). Quelques réflexions sur ces deux objets, pourront intéresser vos lecteurs dans les circonstances actuelles:

(1) Tom. IV, page 234 & suivantes.

je commence par un extrait de la lettre :

En faiſant des recherches ſur ſon Art, M. *Pierres* apprit qu'un Orfèvre d'Edimbourg, nommé *Williams Ged*, avoit imprimé en 1739, un *Saluſte*, *non en caractères mobiles, ſuivant l'uſage ordinaire, mais avec des planches ou feuilles de métal jettées en fonte.* Surpris d'une découverte dont aucun Bibliographe n'avoit parlé, M. *Pierres* fit des recherches, parvint à ſe procurer un exemplaire de cet ouvrage, & même une des pages en fonte qui avoit ſervi à l'imprimer (1); c'eſt un petit *in*-12., de 150 pages. Dans une Deſcription très-détaillée que M. *Pierres* donne ſur le *Saluſte* de *Ged*, il expoſe clairement la manière dont il penſe que cet ouvrage a pu être exécuté.

Voilà donc, ſi je ne me trompe, Monſieur l'Art du *Polytype* découvert & pratiqué depuis près d'un demi-ſiècle, & publiée dans l'*Année Litté-*

---

(1) La page 44, qui appartient actuellement à M. *Pierres*, & dont le caractère eſt *petit texte*, fondu ſur le corps de *gaillarde*.

raire depuis treize ans, avant qu'il fût question de MM. *Hoffman* & du *Polytypage*. J'ai vu, depuis cette époque, plusieurs essais dans ce genre qui ont très bien réussi, par différens moyens, mais que des amateurs n'ont tenté que par curiosité, parce que ce procédé présente très-peu d'avantages, & qu'ils ne peuvent compenser une multitude d'inconvéniens qui en résultent.

Mon but n'est pas d'entrer ici dans cette discussion, ni d'observer si *Ged a emporté en mourant, son secret avec lui*, si ce procédé a été connu avant & depuis l'Orfèvre d'Edimbourg, ou si MM. *Hoffman* l'ont réellement imaginé. Je me borne à répondre simplement à la question proposée dans leur Journal; savoir, laquelle des deux pages de l'*Essai Comparatif* a servi à *polytyper* l'autre? « Si quelques personnes, di-» sent MM. *Hoffman*, ont pu s'y mé-» prendre, nous nous applaudirons » de leur erreur, & ce sera la meilleure » réponse que nous puissions faire aux » critiques, auxquelles nous avons pu » être en butte ».

Il faut avouer qu'à la première inspection, ces deux pages offrent une ressemblance étonnante ; voyons si, en les examinant avec un peu d'attention, nous n'y trouvons point quelque différence. Observons d'abord qu'il est de nécessité absolue que les mots, les lettres, les espaces soient précisément conformes dans les deux pages, puisque l'une est le résultat de l'empreinte fidelle de l'autre.

Je ne dis rien des petites défectuosités qu'on remarque dans la page N°. 1, & qui font deviner aisément que c'est cette page qui a dû être *polytypée* ; peut-être sont-ce les suites inévitables du procédé de MM. *Hoffman* ; mais je les prie de vouloir bien me dire pourquoi le point-virgule de la ligne troisième, N°. 1, se trouve au milieu de l'espace, tandis qu'il est placé près du mot *fabuleux*, dans l'autre page ? Pourquoi le même point-virgule, ligne neuvième, se trouve encore au milieu, dans la page N°. 1, & qu'il est près du mot *Lybie* dans le N°. 2 ? Comment enfin, il peut se faire que ce même signe soit en caractère Romain dans une page, & en Italique dans l'autre ? Je

n'ose pousser plus loin mes observations, MM. *Hoffman* ne manqueroient pas de me dire que c'est disputer sur des points & virgules ; mais voici quelque chose de plus étrange.

On voit à la page N°. 1, ligne 20, le mot *Acrat*, ortographié comme je le fais ici, & dans l'autre page, on lit *Arcat*! Comment une pareille transposition s'est-elle pu faire, puisque ces deux pages ont été tirées *l'une sur le caractère, & l'autre sur le Polytype*? J'avoue que toute ma pénétration est à bout, & je défie tous les Œdipes du monde de deviner cette énigme, à moins que l'une des pages, dans l'état qu'on la présente, n'ait pas servi à *polytyper* l'autre ; mais dans ce cas, il y auroit autant de mal-adresse que de mauvaise foi, & mon intention n'est certainement point d'avoir de pareils soupçons sur MM. *Hoffman* ; mais, *pour leur honneur & celui de l'Art polytype*, je *les sollicite ardemment* d'expliquer la cause d'une disparate aussi inconcevable.

Je suis, &c.

TYPOPHILE.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

IL me ſemble qu'on ne peut paſſer devant le nouveau Palais de Juſtice, ſans être ſaiſi d'admiration à la vue de ce beau monument : du moins c'eſt un ſentiment que j'éprouvai moi-même ces jours derniers ; & tout en contemplant cet Edifice ſuperbe, je fus tranſporté par mon imagination dans l'intérieur du Temple, où je crus voir aſſemblé un Sénat vénérable, chargé du maintien des Loix, Protecteur des opprimés, & ennemi irréconciliable du crime. Ce ſpectacle m'a donné l'idée de l'Inſcription Latine que je vous envoie. Si vous la trouvez vraie, juſte & préciſe, je vous prie de l'inſérer dans vos Feuilles. La voici :

Hîc miſeros ſperata ſalus, hîc certa ſceleſtas
Pœna manet : gaudete boni, pallete nocentes.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur JULIEN, Profeſſeur au Collège de Navarre.

ANNONCES.

GRAVURES.

Le Sauveur du Monde, Estampe *de huit pouces & demi de haut, sur sept pouces de large, gravé par M.* Klauber, *d'après* Stella, *& dédiée à S. A. R. Mgr.* l'Archevêque-Electeur de Trêves.

Le Petit Ecolier, *autre* Estampe *de sept pouces de haut, sur six de large, gravée par le même Artiste, d'après* Corneille Polembourg, *& dédiée à S. E. M. le Baron de* Lehrbach ; *à Paris, chez les sieurs* Basan *&* Poignant, *rue & hôtel Serpente ; & à Ausbourg, chez les frères* Klauber.

La première de ces Estampes représente *Jesus* enfant, tenant le globe du Monde racheté par son sang ; idée qui est exprimée par un des Cloux de la Croix, que tient le Sauveur. La seconde a pour sujet, un Jeune homme enveloppé dans un manteau, & tenant un livre sous le bras. Ces deux figures annoncent les plus heureuses dispositions de la part de l'Artiste, pour le

de la culture de cette racine, donne les moyens de la conserver pendant l'hiver, à l'abri des gelées, indique différentes manières de la préparer pour en faire, pour les hommes, une nourriture saine & agreable; ceux de l'employer pour la nourriture de différens animaux; les moyens d'en tirer & extraire la farine pour en faire du pain, de la pâtisserie, des gelées, &c. avec la gravure d'un Moulin propre à cet usage; la manière enfin, d'en tirer l'eau-de-vie la plus spiritueuse.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Lettre écrite à un Ami de Province, ou Analyse raisonnée de l'Oraison funèbre de M. le Duc d'Orléans par M. l'Abbé Fauchet.

Vous êtes surpris, mon cher Ami, que l'Année Littéraire n'ait point parlé des Oraisons funèbres qui ont été prononcées dans la capitale, en l'honneur de M. le Duc d'Orléans, & vous me priez de suppléer à ce silence, dont vous ne pouvez concevoir la cause. L'amitié sincère qui nous unit depuis l'enfance, me fait un devoir

de cet acte de complaisance, qui, je vous l'avoue, me coute infiniment; mais j'y mets une condition, c'est que vous n'admettrez point de tiers dans cette confidence, & que vous garderez inviolablement mon secret. Jamais notre littérature n'a produit tant d'écrivains médiocres, & jamais l'amour-propre des écrivains n'a été si sensible ni si *irritable*. La moindre remontrance, quelque respectueuse qu'elle soit, les met en fureur, & il étoit réservé à notre siècle, de voir des querelles nées sur le Parnasse, se transformer en procès-criminels, & se vuider devant les Tribunaux. On a beau crier à ces Messieurs;

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières,

N'importe, toute critique est à leurs yeux une satyre, un libelle diffamatoire; ils en appellent aux Ministres de la Justice, qui sont sans doute les premiers à rire de ces graves démêlés, & ils leur disent sérieusement, comme l'avare qui croit avoir perdu son trésor: *Tous les Magistrats sont intéressés à prendre*

cette affaire en main. Aussi, pour éviter ces sortes de prise-à-parties, on loue tout aujourd'hui ; & c'est sur-tout à présent, qu'on peut dire :

On loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde ;
Tout est d'un grand mérite également doué :
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet-de-chambre est mis dans la gazette.

Vous sentez d'après cela, quelles clameurs vous exciteriez contre moi, si vous alliez me trahir (1).

(1) Cette Lettre, comme on voit, n'étoit pas destinée à paroître au jour. Mais on a tant prié l'Auteur d'en permettre la publicité, qu'à la fin il y a consenti, malgré toutes les bonnes raisons qu'il avoit d'exiger qu'elle fût secrette. *Note de l'Auteur.*

Quatre Orateurs ont célébré M. le Duc d'Orléans ; mais il n'y en a que deux dont le Panégyrique soit imprimé. C'est de celui de M. l'Abbé *Fauchet*, qui passe pour le meilleur, que je vais vous rendre compte, après vous avoir exposé quelques notions préliminaires & indispensables, sur le genre de l'Oraison funèbre.

Vous savez que le Panégyrique, ou cette sorte de discours, qui a pour objet les morts célèbres, se divise en trois espèces ; l'Eloge historique, l'Eloge funèbre & l'Oraison funèbre. Le premier est entièrement prophane. On s'en sert pour payer un juste tribut de louanges à des citoyens illustres, uniquement comme citoyens : de la clarté, de la pureté, voilà tout ce qu'il demande ; & si l'on y joint une certaine élégance, fine & ingénieuse, comme Fontenelle, on est arrivé au dernier degré de la perfection. L'Eloge funèbre tient le milieu entre la simplicité de l'Eloge historique & la pompe de l'Oraison funèbre. Celle-ci veut toutes les richesses, & pour ainsi dire, tout le faste de l'élocution. Mais cela

ne suffit pas. L'Oraison funèbre de Louis XIV, par Massillon, est peut-être une de celles où toute la magnificence de l'expression est étalée avec le plus de profusion. Cependant on ne la met pas au rang des grands morceaux dans ce genre. Pourquoi ? C'est qu'elle n'a pas la sorte de beautés qu'il exige. Il faut qu'elles ayent quelque chose d'austère & de sombre, & qu'un crêpe lugubre en intercepte, en quelque façon, l'éclat. On ne sauroit aussi y mettre trop de grandeur & d'élévation. Le peu de succès de Massillon dans cette carrière, prouveroit assez ce que dit Longin, * que parmi les Orateurs, ceux-là communément sont les moins propres pour les Panégyriques, qui sont les plus pathétiques; & que ceux au contraire, qui réussissent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions. Un autre caractère essentiel à l'Oraison funèbre, est de tout rapporter à la morale chrétienne; de s'appuyer par-tout sur l'Écriture &

* Traduction de Longin par Boileau.

les Pères ; de montrer l'homme toujours sous la main de la Divinité, & de prouver par d'illustres exemples, qu'il n'est & ne peut être heureux, qu'autant qu'il obéit & s'attache à son Créateur. Voilà les vrais principes, & il étoit nécessaire de les rappeller, afin de fixer nos idées, dans un tems où tous les genres sont confondus, où l'ignorance réglant tout, brouille tout ; enfin, où l'on fait des Oraisons funèbres comme l'Abbé Cotin faisoit des madrigaux & des énigmes.

Le texte de M. F. est tiré de St. Paul : *Beneficentiæ & communionis nolite oblivisci. N'oubliez jamais les devoirs de la bienfaisance & de la fraternité*. Et il part de ce texte pour établir la division & les soudivisions de son Discours. *Les vertus nationales & les vertus domestiques du Prince nous montreront toujours l'empreinte de sa bonté.* Voilà la division générale. Les soudivisions de la première partie sont : *l'attachement au Souverain, le courage pour la défense de la Patrie, le respect pour les Loix, l'amour du Peuple, la fidélité à la Religion. Le Duc d'Orléans eut toutes*

tes vertus, & les embellit encore par le charme de la bonté sociale, qui étoit sa qualité suprême. La seconde partie n'a point de soudivisions. Elle n'offre point, comme la première, des vertus distinctes de *la qualité suprême* du Prince. Elle roule uniquement sur la bienfaisance qu'il exerça envers les malheureux, envers ses serviteurs, ses amis, ses proches & lui-même.

L'exorde est un lieu commun sur la bonté. Il a le défaut d'être trop vague, & de ne contenir rien qui ne puisse également convenir à tout autre Prince, dont la bonté auroit fait le caractère. Si l'Orateur vouloit louer, par exemple, le Duc de Brunswick, il pourroit garder son exorde tout entier, en substituant seulement le nom de ce Prince à celui du Duc d'Orléans. Il dit que son Héros *auroit résisté à son naturel heureux, s'il eût cessé un moment d'être bon, & que sa bienfaisance n'étoit que l'action simple & comme nécessaire d'une ame pour qui la sensibilité fut l'existence.* Plus bas, au commencement de la première partie, il dit encore que l'attachement du Duc d'Orléans à son

Souverain, n'étoit ni *un sentiment produit par l'exemple & les leçons de ses ayeux, ni l'effet d'une éducation heureuse, mais une inclination innée, un mouvement nécessaire.* Si la vertu étoit chez lui une action, un mouvement nécessaire, il n'avoit donc pas de mérite à la pratiquer. Ce n'étoit donc qu'une espèce d'instinct; & au lieu de le louer d'avoir été ce qu'il lui étoit impossible de ne pas être, il suffisoit de le féliciter en deux mots, d'être né avec la prérogative d'un Ange. Vous voyez que l'Auteur n'annonce pas beaucoup d'adresse dès le commencement de son Discours.

Dans la première soudivision de la première partie, il parle de la dernière maladie de Louis XV, & des marques d'attachement qu'il reçut alors du Duc d'Orléans. Ce morceau est écrit avec une briéveté énergique & pittoresque : *renfermé, immobile dans l'enceinte du lit royal, qui n'étoit plus que le théâtre affreux, où la mort assise avec la corruption, s'acharnoit visiblement sur sa proie, & menaçoit de dé-*

voir à tous les spectateurs de sa rage implacable, il auroit voulu rassembler sur lui toutes ses fureurs.

A l'occasion du courage du Duc d'Orléans pour la défense de la patrie, M. F. dit que le Prince achetoit dans ses campagnes, des marais & des jardins couverts d'abondans légumes, & qu'il les abandonnoit aux soldats. Ce trait est suivi d'une exclamation qui m'a paru bien emphatique. *O Prince vraiment bon, Ange des camps, qui en écartez le mal, & y versez les biens, providence des armées, auguste image de la bonté, de la paternité suprême, vous êtes l'honneur de la nature, & vos aimables vertus sont un embellissement à l'univers.* Cette éruption inattendue n'annonce-t-elle pas un enthousiasme factice, un feu de commande, une chaleur de tête, plutôt qu'un cœur vraiment sensible.

Autant M. F. est exalté dans cet endroit, autant sa marche est languissante, gênée, incertaine dans celui où il traite l'affaire des Magistrats, sous Louis XV, à l'occasion du respect du Prince pour les loix. Je conviens que

la matière étoit très-délicate, & qu'elle demandoit beaucoup d'art. Mais si M. F. ne se sentoit pas assez de génie pour atteindre au mérite de la difficulté vaincue, il pouvoit du moins l'éluder, & acquérir la gloire d'Orateur prudent, en gardant sur ces objets sublimes un silence respectueux. Il est d'autant plus repréhensible de n'avoir pas pris ce parti, qu'il a bien vu lui même qu'il auroit dû le prendre: *Il est des évènemens, dit-il, dont notre ministère ne se permet pas d'approfondir les causes; il les couvre de son silence; il se renferme dans son objet, &c.*

Je trouve aussi qu'il étoit au moins inutile, pour prouver l'amour du Prince envers le peuple, de parler dans une Oraison funèbre, *des plaisirs & des fêtes*, qu'il procuroit dans son Château de St. Cloud, aux heureux habitans de la capitale, quoique le Prédicateur appelle tout cela *des jouissances pures.* Mais ce que j'aurois désiré, c'est qu'il se fût étendu davantage sur l'attachement du Prince pour la Religion, attachement qu'il appelle la cinquième

vertu nationale de son Héros; & malheureusement tout se réduit à une froide déclamation contre les athées, qu'il nomme *impies*; encore dit-il qu'il n'en veut qu'aux impies manifestes; il respecte les hommes foibles ou trompés, qui ont le malheur d'avoir des incertitudes & des nuages, ou de se permettre des négligences ou des oublis *sur les vérités* de la Religion; & de peur qu'on ne s'apperçoive pas assez des ménagemens qu'il a pour eux, il prie son auditoire d'y faire attention.

J'ai dit que la seconde partie rouloit sur la bienfaisance domestique du Prince, & l'Orateur en cite plusieurs traits, si beaux par eux-mêmes, que la manière dont il les raconte, ne peut en étouffer tout l'intérêt.

Vous êtes maintenant au fait, mon cher Ami, du plan, de la marche & du développement de l'Oraison funèbre de M. le Duc d'Orléans. Outre le défaut de régularité & de cohérence, il a encore celui de n'être pas assez fondé sur la religion, & ce défaut est

eſſentiel, parce qu'il eſt contre la nature des diſcours de ce genre. Retranchez de celui-ci deux lignes à la fin de la première partie, & deux pages à la fin de la ſeconde; le reſte ne roulant plus que ſur la bonté naturelle, pourra ſe débiter par-tout, à Boſton devant une aſſemblée de Quakers, auſſi bien qu'à St. Euſtache, devant un auditoire de Catholiques.

Paſſons maintenant à l'élocution, c'eſt-à dire, aux penſées & au ſtyle. Quelqu'intéreſſante, quelque néceſſaire même que ſoit cette diſcuſſion aujourd'hui que nos Ecrivains outragent ſi cruellement le bon ſens & la langue, je l'abrégerai le plus qu'il me ſera poſſible, afin de ne pas faire de cette lettre un volume.

M. F. parlant des Loix & du reſpect que tout homme, dans un état, doit avoir pour elles, s'exprime ainſi: *Les deſpotes eux-mêmes obſervent encore quelque modération légale; ſinon rien ne pourroit ſubſiſter ſous leur empire; ce ſeroit un paſſage continuel, un continuel retour de la violence à l'anarchie, de l'anarchie à la violence; juſqu'à ce que*

le corps social fût entièrement dissous ou reçût de l'influence nécessaire de la nature, une organisation harmonique & un nouvel être. Quel fracas de paroles! tout autre auroit dit : lorsqu'un Etat est en proie à l'anarchie, il faut qu'il périsse ou que des circonstances heureuses y fassent renaître l'ordre, parce que c'est une situation trop violente pour être de longue durée. Mais cette pensée, si elle eût été claire, auroit été trop commune. Pour lui donner une apparence de profondeur, il a fallu la rendre inintelligible. Remarquez sur-tout ce passage continuel, ce continuel retour de la violence à l'anarchie, de l'anarchie à la violence, c'est-à-dire ce passage & ce retour de la même position à la même position; la violence & l'anarchie étant la même chose, ou du moins l'une étant inséparable de l'autre.

Veut-on dire que ce Prince témoignoit son respect pour les loix, non seulement par son zèle à en défendre le précieux dépôt, mais encore par sa fidélité à les observer lui-même; voici comme on s'énonce : *Le Duc*

d'Orléans n'avoit pas seulement pour les loix cette sorte de respect éclatant qu'exigent leur puissance générale & leurs vastes rapports ; il y étoit fidèle dans leurs relations plus obscures & leurs moindres détails.

Habite les riantes campagnes ; dit l'Orateur à son Héros, *vis avec toi-même & la famille de ton cœur.* Savez-vous quelle est cette famille ? Voici un signalement, à la faveur duquel vous pourrez peut-être la reconnoître : *elle est nombreuse cette famille d'un cœur affectueux & vaste jusques dans son intimité.* Eh bien ! comprenez-vous ? *Les malheureux y sont admis pour y connoître le bonheur* : quoi ? cela ne vous paroît pas encore clair ? *L'humanité, l'amitié, la nature, la divinité sur-tout consacrent cet asyle recueilli* : je vois qu'il faut aller jusqu'au bout, & tout vous dire ; *& dans cette solitude heureuse abonde la multitude des vertus.* Avec quel art M. F. a caché dans ces derniers mots, la clef de son énigme ; car, je m'imagine que c'est cette multitude de vertus qui est

la famille du cœur du Duc d'Orléans.

Je voudrois que nos jeunes Prédicateurs eussent sans cesse présent à l'esprit ce bon mot de feu M. l'Evêque d'Amiens. Un Ecclésiastique nouvellement arrivé de la capitale, avoit prêché devant lui, & son discours étoit à la moderne, c'est-à-dire, qu'on n'y comprenoit rien. M. de la Mothe le fait venir, & lui demande ce qu'il a voulu dire dans tel & tel endroit; le Prédicateur les lui explique: eh! que ne disiez-vous donc cela, quand vous étiez en chaire, lui répond plaisamment le Prélat. Cette saillie étoit une excellente leçon de goût.

M. F. parle-t-il clairement, alors ses pensées manquent de justesse. *La grandeur est importune, quand la bonté ne la fait pas chérir, & le pouvoir odieux, si la bienfaisance ne le rend pas adorable.* Cette maxime est fausse, parce qu'elle est outrée. Il y a un milieu entre la haine & l'adoration; c'est le respect qu'inspirent les grandes qualités, & même la juste sévérité d'un Souverain. *Celui qui n'obtient pas ce*

titre vraiment auguste, (le titre de bon Roi, de bon Prince, de bon Maître), *est indigne de son élévation. Il a des esclaves, & ne possède pas un cœur.* Louis XIV n'a pas été regardé comme un bon Roi, c'est-à-dire, comme un Roi bon; (car c'est là le sens de l'Auteur). En a-t-il pour cela été jugé indigne de son élévation, & ne peut-on pas dire au contraire, qu'il a été, en quelque sorte, l'objet de l'idolâtrie de ses sujets, & celui de l'admiration de l'Europe entière? Qui dit trop ne dit rien.

Dieu ne peut pas se tromper dans le gouvernement du monde. Voilà, par exemple, une proposition d'éternelle vérité; & *cependant il laisse quelquefois à son peuple la liberté de lui dire, en subissant ses loix, pourquoi sont-elles ainsi?* Ceci commence à n'être plus aussi évident, à moins que l'Auteur ne veuille dire que Dieu laisse aux hommes la liberté de l'interroger, comme il leur laisse celle de faire le mal, en les avertissant qu'il les punira, s'il le font. Mais ce sens feroit

contraire à la thèse qu'il soutient, & la suite fait voir de plus en plus, que ce n'est pas là ce qu'il entend : *Dieu doit même entrer un jour en jugement avec le genre humain, & rendre dans l'assemblée de l'univers solemnellement raison à ses serviteurs.* Vous voyez que l'idée de l'Auteur s'explique parfaitement, & pour la prouver, il cite ces deux passages : *Dominus ad judicium veniet..... Rationem ponere cum servis suis.* Mais malheureusement ces deux textes signifient tout le contraire de ce qu'il leur fait dire. Le sens du premier est que Dieu viendra pour juger les hommes, & non pour en être jugé ; & celui du second est, qu'un Roi, auquel J. C. compare le royaume des cieux, voulut, non rendre compte à ses serviteurs, mais leur faire rendre compte de leur administration.

M. F. dit dans un autre endroit : *Si la modestie* (de certains guerriers de nos jours), *nous laissoit la liberté de les nommer, on aimeroit à citer ensemble ces grands noms, dont les plus*

jeunes ont déjà la renommée des noms antiques, comme si la postérité se fût devancée elle-même pour les marquer plutôt du sceau éternel de la gloire. Je ne vous dirai rien de ces noms *jeunes* qui ont déjà une renommée, & une renommée de noms *antiques*. Ce n'est-là que du Galimathias simple. En voici du double, comme disoit Boileau. Par le mot *postérité*, on entend les siècles à venir. *Devancer*, suivant le Dictionnaire de l'Académie, signifie : *prévenir quelqu'un en arrivant avant lui*. Ainsi, cette queue de phrase : *comme si la postérité se fût devancée elle-même*, veut dire : comme si les siècles à venir se fussent prévenus eux-mêmes en arrivant avant eux-mêmes jusqu'à nous. Vous voyez que l'Orateur parle à-peu-près comme Sosie :

Ce moi, plutôt que moi s'est au logis trouvé,
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

& certainement on peut lui dire aussi

ce qu'Amphytrion répond à son valet :

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?

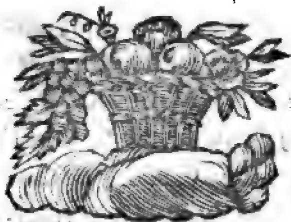
Vous avez dû remarquer dans tous ces passages, mon cher Ami, combien le style en est néologique, incorrect & guindé. On seroit quelquefois tenté de croire que M. F. ne sait pas même les premiers élémens de sa langue. *O mortels, en quelque rang où vous ait placés la providence.* *Où* est une faute ; il faut *que* : en quelque rang que vous ait placés la providence, ou bien, quelque soit le rang où elle vous a placés. *Le Prince restoit serein, comme s'il eût été dans la sécurité de ses palais.* Cela n'est pas François. *Sécurité* ne peut convenir qu'aux personnes, & jamais aux choses inanimées. *L'amour du peuple* signifie l'amour que le peuple a pour quelqu'un, & non pas l'amour que quelqu'un a pour le peuple. *Le mépris du pauvre* : la même chose. *Les yeux sont insatiables de les contempler* : on ne met jamais de verbe après le mot *insatiable. Rénégats des nations, apostats*

du genre humain : rénégats & apostats ont par eux-mêmes une signification déterminée, & ils marchent toujours seuls. *Telle est la base de vérité sur laquelle pose la religion* : il faut au moins *repose*. *Poser* est un verbe actif qui ne va jamais sans un régime, & qui n'est employé comme verbe neutre, que par la dernière classe du peuple. *Les caractères menteurs lui étoient seuls antipathiques* : antipathiques à quelqu'un, solecisme grossier...... La plume me tombe des mains, & je finis par une réflexion bien humiliante pour notre siècle. Il y a long-tems qu'on a dit que les arts sont frères. Mais c'est entre les différentes parties de la littérature, que règne principalement l'union la plus intime, & il n'est guère possible que l'une brille ou s'éclipse, sans que les autres n'éprouvent à-peu-près le même sort. Lorsque Bossuet & Flechier prononçoient ces belles Oraisons funèbres, monumens éternels de l'art & du génie, le théâtre de la nation s'enrichissoit de chef-d'œuvres de toute espèce. Maintenant vous voyez quelles Oraisons funèbres

on nous débite, & nous en sommes à la quatre-vingt-deuxième représentation de Figaro, & le public est encore *insatiable de contempler* cette pièce.

Je suis, &c.

FERLET, Chanoine de St. Louis du Louvre.



idées, que le peuple de l'ancienne Grèce, & notre populace moderne. Que falloit-il pour charmer les Grecs assemblés ? Un fait de leur Histoire, représenté avec pompe, mais avec simplicité, développé naturellement par un dialogue facile & vrai, & relevé par la beauté du style & l'harmonie des vers. Cette simplicité d'action, cette éloquence de la poësie, tant louées, & si rarement imitées, n'étoient pas faites pour produire une grande sensation sur la foule de nos spectateurs peu instruits, & dont le goût romanesque a influé plus long-tems sur nos représentations théâtrales, que le gothique sur notre amphitéâtre. De là est venue cette complication d'intrigue, de situations forcées, de coups de théâtre postiches, dont Racine a tâché envain de purger la scène, & qui ont repris après lui, plus de faveur que jamais. Ainsi, il s'est formé deux classes de spectateurs. L'une, qui est composée d'un très-petit nombre de connoisseurs, n'approuve au théâtre, que ce qui lui plaît à la lecture, c'est-à-dire, une imita-

tion

tion vraie, soutenue de la beauté des vers. Le parti de la multitude, insensible à ce double mérite, fait un accueil assez froid aux pièces modelées sur l'antique, & réserve son affluence & ses acclamations pour les pièces chargées de ces ornemens gothiques & romanesques qui offusquent l'édifice de la scène moderne. Il est arrivé que cette classe nombreuse, n'ayant ni le loisir, ni peut-être l'esprit de bien lire, & n'ayant point reçu de la nature, ni de l'éducation, ce goût du beau, cette sensibilité pour les charmes de la poësie, qui distinguoit les anciens ; on a établi, pour ainsi dire, comme une règle fondamentale, qu'il étoit inutile qu'une pièce de théâtre fût bien écrite, & par conséquent fût digne d'être lue. Nous avons donc aussi deux classes de tragédies : les unes, en petit nombre, qui font les délices des connoisseurs, soit à la représentation, soit à la lecture ; & beaucoup d'autres qui attirent la foule, & qu'on ne relit presque jamais.

Cette prévention d'une ignorance grossière, qu'un Poëme dramatique

eſt diſpenſé du mérite du ſtyle, & n'eſt pas fait pour être jugé à la lecture, a dû condamner à l'oubli, parmi nous, preſque toutes les pièces du théâtre Grec, dont le ſyſtême eſt ſi différent du nôtre, & qui n'offre plus à notre curioſité, qu'une imitation ſimple & vraie, & des beautés poëtiques, reprouvées aujourd'hui par la multitude.

C'eſt-là ce qu'avoit bien ſenti le P. *Brumoi*, en ne traduiſant en entier, que certaines tragédies de Sophocle & d'Euripide, & faiſant connoître, par des extraits ſeulement les autres pièces du théâtre ancien. Pour ne parler que d'Eſchyle, dont les ouvrages ſont à la tête de cette nouvelle édition, ſa réputation a preſque tout à perdre par une traduction entière, où l'on ne voit que les ébauches de la création dramatique, & qui fait languir dans une proſe timide, les hardieſſes de cette poëſie ſublime, ſi admirée des anciens, & que ſi peu de gens aujourd'hui ſont à portée d'entendre & d'admirer.

M. *de Pompignan* avoit déjà pris

la peine de traduire tout Eſchyle, & ſa traduction, eſtimée de quelques hommes inſtruits, n'a pas fait une grande ſenſation dans le public. M. du *Theil* n'a été découragé ni de ce froid accueil, ni d'avoir été dévancé par un écrivain célèbre; il a eu l'eſpérance & la noble émulation de faire encore mieux; c'eſt ce que nous allons examiner, ſans chercher à analyſer les pièces qui compoſent ce ſecond volume; car il ne s'agit pas de faire ſentir le mérite d'Eſchyle, mais celui des deux traducteurs.

La tragédie d'Agamemnon finit par une très-belle ſcène, dans laquelle Egiſte & Clitemneſtre oſe ſe juſtifier devant le Chœur, d'avoir aſſaſſiné ce Héros. Le Chœur fait éclater toute ſon indignation, avec une force & une chaleur qui devoient produire un grand effet dans une république, où l'on aimoit à voir le peuple réſiſter avec courage, à la fureur des tyrans. Nous commencerons par la traduction de M. *de Pompignan*.

EGYSTHE.

O jour heureux! ô jour à qui je dois

ma vengeance ! je croirai désormais que les Dieux veillent du haut du ciel, sur les crimes de la terre. Je le croirai, puisque je vois le corps de mon ennemi dans ce voile tissu par les furies. Les crimes du père sont expiés par le fils. Atrée, Roi de Mycènes & père d'Agamemnon, disputa le Royaume avec Thyeste son frère, de qui je tiens le jour. Il le chassa de la Ville & du Palais paternel. L'infortuné Thyeste revint suppliant dans sa patrie, & n'évita la mort que par sa soumission. Atrée feignit de le recevoir avec amitié. Il voulut signaler sa joie par un festin, & il fit servir à mon père, la chair de ses propres enfans. Il en sépara les membres qu'on eût pu reconnoître. Le déguisement de ces mets horribles, trompa mon père. Mais ayant reconnu son erreur, il jetta des cris pitoyables, & repoussa de lui la table affreuse du festin, en faisant mille imprécations contre les descendans de Pélops. Ainsi périt la famille de Plistène. C'est en punition de ce crime, qu'Agamemnon a été tué ; c'est moi qni suis l'auteur de sa mort. Troisième enfant de Thyeste, j'étois

encore au berceau, quand le fils d'Atrée me bannit avec mon malheureux père. La vengeance m'a ramené. J'ai préparé par mes conseils, la perte d'Agamemnon, & je l'ai frappé sans être présent. La mort désormais me sera douce; mon ennemi n'est plus, & je suis vengé.

LE CHŒUR.

Peut-on s'applaudir de ses forfaits! Quoi donc, Egysthe, vous vous glorifiez d'avoir été le meurtrier volontaire du Roi, & d'avoir seul *machiné* sa mort! Non, vous n'éviterez pas la fureur du peuple.

CLYTEMNESRE.

Est-ce ainsi que des sujets s'élèvent contre leurs maîtres? Vieillards insensés, on ne reprend point impunément ceux qui gouvernent. La foiblesse de votre âge & vos propres calamités serviront de frein à votre audace. Voyez cet objet lugubre. Ne vous roidissez pas contre le joug; ce seroit le moyen de l'aggraver.

LE CHŒUR.

O femme, c'étoit donc peu de déshono-

ser le lit de votre époux. Falloit-il encore assassiner ce Héros victorieux ?

EGYSTHE.

Ces emportemens vous attireront de nouveaux malheurs. Vous ne ressemblez point à Orphée ; tout cédoit à la douceur de sa voix. Mais vous ne cherchez qu'à nous aigrir par des injures impuissantes. On saura vous rendre moins insolents & plus soumis.

LE CHŒUR.

Lâche, vous régneriez sur les Argiens, vous qui n'avez pas eu le courage d'exécuter vous-même vos complôts !

EGYSTHE.

La fraude & la surprise ne conviennent qu'à des femmes. J'étois, depuis longtems, suspect au Roi. Maître aujourd'hui de ses richesses, je m'en servirai pour subjuguer ses sujets. Les fers, les cachots, la faim viendront à bout de ces rebelles.

LE CHŒUR.

Homme sans cœur, que n'avez-vous

attaqué, le glaive à la main, votre ennemi! Une femme, ô honte, ô sacrilège! Une femme vous a prêté son bras. Mais Oreste vit encore. Que les Dieux propices vous le rendent, & que ces deux parricides meurent sous ses coups.

EGYSTHE.

C'est pousser trop loin l'insolence. Vous éprouverez bientôt......

LE CHŒUR.

Au secours: citoyens, le moment presse; au secours. Vengez les loix par l'épée.

EGYSTHE.

Et moi, s'il le faut, je mourrai l'épée à la main.

LE CHŒUR.

Nous acceptons l'augure. La fortune en décidera.

CLYTEMNESTRE.

Ah! cher Egysthe, ne multiplions pas nos maux; il est tems de les terminer. C'est assez de sang & de carnage. O vieillards,

retournez dans vos maisons ; ne vous exposez pas à de nouvelles calamités. Ce que nous avons fait, nous avons été forcés de le faire. Si nous devions *y avoir regret*, la colère du ciel suffiroit pour nous en punir. Prenez conseil d'une femme ; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

EGYSTE.

Ne souffrons pas que ces hommes téméraires nous insultent, qu'ils provoquent les Dieux contre nous, & qu'ils s'opposent à nos sages desseins.

LE CHŒUR.

Non : les Agiens ne reconnoîtront point un tel maître.

EGYSTHE.

Vous n'en aurez jamais d'autre que moi.

LE CHŒUR.

Ah ! si les Dieux ramènent Oreste dans ces murs.

EGYSTE.

Les proscrits se repaissent toujours d'espérances vaines.

LE CHŒUR.

Jouissez, tyran, jouissez de votre fortune. Outragez la justice, vous le pouvez.

EGYSTHE.

Cette folle insolence ne restera pas impunie.

LE CHŒUR.

Triomphez avec orgueil devant une femme.

CLYTEMNESTRE.

Rentrons, Egysthe; méprisez ces vains murmures. Maîtres de ce Palais, nous saurons bien nous faire obéir.

Cette traduction a de la noblesse, de la simplicité, de la précision; les formes de dialogue sont rendues avec beaucoup de naturel & de facilité; c'est ce qui est sûrement la partie la plus difficile de cette sorte d'ouvrage. On reprochera seulement au premier discours d'Egysthe, des phrases décousues, défaut un peu trop général dans cette version; M. de *Pompignan*

ſemble y avoir affecté le ſtyle coupé, pour atteindre à l'énergie ; mais il n'y a point de force ni de chaleur ſans mouvement, & le ſtyle trop briſé détruit le mouvement ; ajoutez qu'il ne produit plus ſon effet dans les occaſions où il eſt néceſſaire. Voyons maintenant la traduction de Mr du *Theil.*

EGYSTHE.

O douce clarté du jour de la juſtice ! je dirai donc qu'il eſt des Dieux vengeurs, qui veillent d'en haut ſur les maux des mortels, puiſque mes regards ſatisfaits voient cet homme couché dans ce voile tiſſu par les furies, expiant la ruſe cruelle de celui dont il tenoit la naiſſance. Le père d'Agamemnon, Atrée, Roi de ce pays, diſputant le ſceptre à Thyeſte ſon frère & mon père, vous vous en ſouvenez, le chaſſa de ſa maiſon & de ſa patrie. L'infortuné Thyeſte *revenu*, ſuppliant dans ſes propres foyers, obtint l'aſſurance que ſa mort n'enſanglanteroit point le Palais de ſes ancêtres ; mais, pour préſent d'hoſpitalité, l'impie Atrée, l'invitant, avec une perfidie

joie, à célèbrer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres enfans, dont il avoit caché sous la cendre, les membres mutilés. Le malheureux père goûta de ce mets déguisé, devenu fatal aujourd'hui à la race d'Atrée. Le forfait reconnu, il gémit, rejetta de son sein l'horrible nourriture, renversa la table, & dévoua les Pélopides au plus affreux destin. Dès-lors dut périr la race de Plysthène; dès-lors fut arrêtée la mort d'Agamemnon: c'est avec justice que j'en suis l'artisan. Troisième fils d'un père infortuné, dès mon berceau, je fus exilé avec lui. Nourri pour le venger, la justice m'a ramené; c'est moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup: mes conseils ont tout fait. Désormais je puis mourir content sur l'ennemi tombé dans le piège de la vengeance.

LE CHŒUR.

Egysthe, l'insolence dans le crime est horrible à mes yeux. Vous osez vous vanter d'avoir été l'assassin de ce Prince, d'avoir seul conseillé sa mort déplorable. Ah! vous en répondrez sur votre tête.

Un juste supplice & les imprécations du peuple vous attendent.

EGYSTE.

Est-ce vous qui parlez ainsi au Pilote, vous, assis au dernier banc des rameurs? Vieillards, on dit, vous le savez qu'il est difficile d'apprendre la sagesse à votre âge; cependant les fers, les horreurs de la faim sont de grands maîtres, même pour la vieillesse, *ils guérissent l'erreur*. Ne voyez-vous rien en voyant ces objets? Ne vous roidissez pas contre le joug; craignez de l'aggraver.

LE CHŒUR.

Femme cruelle! c'étoit donc ainsi que vous attendiez votre époux, au retour des combats! C'étoit peu d'avoir déshonoré sa couche, vous prépariez la mort d'un héros.

EGYSTHE.

Ah! ces mots vous couteront bien des larmes. Vous ne ressemblez point à Orphée, qui *entraînoit tout* par les charmes de sa voix, vous qui nous aigrissez par vos cla-

meurs insensées ; vous serez traînés dans les fers ; *la force* vous adoucira.

LE CHŒUR.

Croyez-vous règner jamais sur les Argiens, vous, qui, après avoir préparé la mort de leur Roi, n'avez pas osé la lui donner vous-même ?

EGYSTE.

Son épouse seule pouvoit le tromper : notre haine antique me rendoit trop suspect ; mais je saurai me servir de *sa puissance* pour règner à sa place. J'accablerai d'un joug pesant le coursier indocile qui refusera d'obéir ; enfermé dans un lieu obscur, les ténèbres & la faim le dompteront.

LE CHŒUR.

Lâche, que ne l'avez-vous immolé vous-même ! Il falloit qu'une femme, l'exécration d'Argos & de nos yeux, vous prêtât son bras. Mais Oreste vit encore. Les Dieux, les justes Dieux le rameneront ; &, vous deux, vous serez ses victimes.

EGYSTE.

Puisque vous voulez sans cesse *agir & parler ainsi*, vous connoîtrez bientôt.... Holà, gardes, à moi, le moment presse ; préparez vos épées.

LE CHŒUR.

Avec l'épée aussi je saurai me défendre, ou mourir.

EGYSTHE.

Mourez ; j'en accepte l'augure...... *interrogeons le sort.*

CLYTEMNESTRE.

Ah, cher Egysthe, n'ajoutons pas à nos maux. N'en avons-nous pas recueilli une déplorable moisson ? C'est assez de désastres, ne versons plus du sang. Vieillards, rentrez dans vos maisons ; n'attendez pas qu'on vous y force. Les circonstances exigeoient ce que nous avons fait : *s'il nous faut une peine*, c'est assez que nous soyons frappés par le *courroux pesant* du ciel. Tel est le conseil d'une femme ; daignez l'écouter.

EGYSTHE.

Quoi donc, ils jouiront du fruit de leur audace; ils iront par-tout invoquer les Dieux; ils oseront accuser leurs maîtres!

LE CHŒUR.

Jamais, jamais les Argiens ne flatteront un traître.

EGYSTHE.

Je saurai *vous rejoindre quelque jour.*

LE CHŒUR.

Ah! si le ciel ramène jamais Oreste!

EGYSTHE.

Toujours les proscrits se repaissent d'espérance.

LE CHŒUR.

Poursuivez; jouissez; outragez la justice; vous le pouvez.

EGYSTE.

Vous payerez cher cette folle insolence.

LE CHŒUR.

Triomphez avec audace, auprès de votre conquête.

CLYTEMNESTRE.

Méprisez, cher Egysthe, ces vaines injures. Maîtres du Palais, nous saurons bien, vous & moi, nous faire obéir.

Vous voyez que M. *du Theil* a évité, dans le commencement de la scène, le défaut que nous avons reproché à M. *de Pomvignan*; mais il est tombé dans le défaut contraire; il a lié les phrases d'une manière traînante; on sent la gêne & l'effort dans ces gérondifs & ces participes pénibles; *couché dans ce voile*, *expiant la ruse*, & *l'infortuné Thyeste revenu suppliant*, &c. même en traduisant, il faut écrire selon le génie de sa langue. Vous avez dû remarquer, dans un endroit de cette scène, que les deux traducteurs ont suivi deux leçons différentes. M. *de Pompignan* a conservé l'ancienne, que nous croyons la bonne, lorsque révolté des menaces d'Égysthe, le Chœur s'écrie: *au fer*

cours, citoyens, le moment presse; au secours, &c. Le cri de ces vieillards soulevés contre le tyran, jette un grand mouvement dans le dialogue. M. *du Theil* a adopté le changement de Stanley & de Paw, qui font disparoître la beauté de cet endroit, en dérangeant l'ordre des interlocuteurs. D'après ce changement, c'est Egysthe qui dit : *Holà, gardes, à moi; le moment presse*; & cela devient froid, d'autant plus que le Chœur ne cesse point ses outrages, & que le tyran ne se sert point de ses gardes pour lui fermer la bouche. N'est-ce pas le rendre trop ridicule? La suite de ce dérangement gâte absolument le dialogue. Il faut toujours se méfier des commentateurs & de leurs nouvelles leçons. Pour un mot qu'ils auront heureusement changé, ils s'avisent mal-à-propos, de substituer leurs idées à celles de l'original, & ils corrompent un Poëte, au lieu de l'éclaircir. Si M. *du Theil* n'a adopté ce changement, que pour ne pas ressembler à son prédécesseur, c'est une petite erreur de l'amour-propre que l'auto-

rité des commentateurs ne sauroit justifier. Il y a dans sa traduction, quelques autres petites taches, que nous ne releverons pas, de peur de paroître minutieux.

Ce second volume est terminé par l'*Ajax furieux*, de Sophocle ; cette traduction est de M. *de Rochefort*. Nous nous réservons à dire ce que nous pensons, quand la suite aura paru, pour ne pas revenir trop souvent sur des matières qui n'intéressent plus guère aujourd'hui qu'un petit nombre de gens de lettres ; car, on a beau traduire les Anciens, je ne vois pas que le goût de l'antiquité en renaisse davantage ni dans les auteurs ni dans les lecteurs ; & plus ce goût s'affoiblit, moins les traductions sont propres à le ranimer.



Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, 8 Avril 1786.

La Notice sur le Pape Pie II, insérée dans le Journal Encyclopédique du 15 de Mars dernier, pag. 509 & suiv., est très-informe. Elle a servi de prétexte pour donner la prétendue traduction d'une lettre écrite par ce Pape, pendant sa jeunesse, lorsqu'il étoit encore dans l'effervescence de l'âge, & bien avant qu'il fût engagé dans l'état Ecclésiastique; lettre déjà assez connue, pour que la prudence ne permît pas de la reproduire, même par une traduction fidelle. Mais ce qui manifeste une très-mauvaise intention de la part du traducteur, c'est l'excessive licence avec laquelle il travestit l'original latin. Dans sa prétendue traduction, l'anonyme insère cette phrase étrange : « *S'il est juste de blâmer un* » *penchant* que la nature a mis dans » toutes les créatures, pour pourvoir » à la conservation des espèces, *je ne*

» *conçois plus rien à ce qu'on appelle juf-*
» *tice* ». Il n'y a pas un mot de tout cela dans le Latin.

Mais voici une fuppofition encore plus hardie. Enéas Sylvius, pour excufer fon crime, écrit en ces termes à fon père : « Vous me direz que l'on » ne doit jamais fe livrer au penchant » de l'amour, qu'en vertu des nœuds » du mariage : j'en conviens ; mais..... » ne doit-on pas auffi boire, manger, » parler avec réferve ? Eh ! qui eft-ce » qui eft affez fage pour fe contenir » dans les bornes, &c. » ? A ces dernieres lignes, le prétendu Traducteur fubftitue la phrafe fuivante. « J'en » conviens ; mais vous favez auffi » qu'*en defendant le mariage aux Prê-* » *tres, on n'a pu leur défendre d'être* » *hommes*. S'il y a eu quelques bonnes » raifons pour leur interdire cet acte » civil, qui *les met hors de la claffe* » *des citoyens*, pour en faire des *ef-* » *pèces d'êtres furnaturels, il y en a* » *encore de beaucoup meilleurs pour le* » *leur permettre* ». Cette phrafe entière appartient au traducteur, & il n'y en a pas la moindre trace dans la lettre

Latine qu'il prétend traduire. Ainsi, ce traducteur ose prêter à Enéas Sylvius, sa propre opinion sur l'interdiction du mariage aux Prêtres ; il ose lui faire dire qu'il y a, pour le leur permettre, de *beaucoup meilleures raisons*, que pour le leur défendre. Nous avons vu des Théologiens hors de notre Communion, s'élever avec une vivacité extrême contre le célibat des Ecclésiastiques ; nous avons même vu des Catholiques Romains, écrire en faveur de leur mariage (1) ; mais il

---

(1) Les principaux Auteurs hétérodoxes qui ont écrit contre le célibat des Ecclésiastiques, sont Juste *Jonas*, François *Lambert*, Jean *Bugenhagius*, & George *Calixte*. Dans le sein de l'Eglise Romaine, quelques Ecrivains se sont aussi occupés de la même matière ; on connoît le livre imprimé (selon le frontispice), à Bruxelles, en 1760, *in*-12., 2 vol., sous ce titre : *Avantages du Mariage, & combien il est nécessaire & salutaire aux Prêtres & aux Evêques de ce tems-ci, d'épouser une fille chré-*

étoit réservé à l'anonyme d'oser, sous le prétexte de traduire une lettre latine, faire dire à l'Auteur de cette lettre, ce qu'il ne dit point: une pareille supposition est révoltante, & les honnêtes gens ne peuvent la voir sans indignation contre celui qui se l'est permise. Elle m'a paru si étrange, si incroyable, cette supposition, que cherchant moi-même à justifier, s'il étoit possible, le traducteur, j'ai voulu consulter plusieurs éditions de cette lettre, pour voir si dans quelques-unes, je trouverois au moins quelque chose d'approchant à ce que présente sa prétendue traduction; mais toutes les éditions que j'ai vues sont uniformes sur ce point; & dans aucune, je n'ai apperçu la plus légère trace de ce que fait dire le traducteur à l'original latin, sur le mariage des

---

tienne. Il est attribué assez généralement à un Chanoine d'Etampes, nommé *Desforges*, le même qui avoit fait un Cabriolet volant, dont l'usage faillit à lui couter la vie.

Prêtres. Pour que le lecteur puisse aisément se convaincre, j'indique ici les éditions que j'ai vues des lettres d'Enéas Sylvius, avec la cote des feuillets où se trouve, dans chacune, la lettre en question.

Celle à la fin de laquelle on lit la souscription suivante; *finiunt per me Joannem Koelhoff de Lubeck, Colonie incolam anno Incarnationis M. CCCC. lviij.*, date fausse, & à laquelle il faut substituer celle de 1478. Dans cette édition, *in-folio*, en caractères gothiques, sans chiffres aux feuillets, & avec des signatures, qu'un amateur, de mes amis, m'a communiquée, la lettre se trouve sous le titre *de Sobole*, & avec la date *ex Constantia xx die Septembris 1443*, aux feuillets septième & huitième de la signature *h*. Il doit y en avoir un exemplaire à la Bibliothèque du Roi.

Celle de Louvain, Jean de Westphalie, 1483, *in-folio*. La lettre y est sous le titre *de Sobole*, aux feuillets cinquième & sixième de la signature *m*, & elle y porte la date, évidemment fausse, *ex Constantia 20 Septembr.*

1463. Cette édition est dans la Bibliothèque Mazarine, n°. 543.

Celle de Nuremberg, *impensis Anthonii Koberger*, 16°. *kal. Augusti 1486 in-4°.*, caractères gothiques. La lettre y est, sans aucune date, aux feuillets sixième & septième de la signature *b* (dans la Bibliothèque de St. Victor, VV. n°. 36).

Celle de Lyon, Jean Moylin, *aliàs* de Cambray, 1518, *die 15 Aprilis*, *in-4°.*, grand format, caractères gothiques. La lettre y est intitulée *de Filio suo*, & sans date, au cinquième feuillet de la signature *a*, (à la Bibliothèque Mazarine, n°. 544).

Celle de Bâle, *Officina Henric-Petrina*, 1571, *in-folio*, qui fait partie du recueil des Œuvres d'Enéas Sylvius. La lettre y est, aussi sans date, aux page 510, 511 & 512. Cette édition est dans presque toutes les grandes Bibliothèques.

Il est donc démontré que, pour faire circuler dans un Journal répandu, son opinion particuliere sur le mariage des Prêtres, le traducteur François de la lettre d'Enéas Sylvius, a osé

là

la lui prêter, dans l'espérance de l'accréditer à l'abri de cet Auteur devenu Pape. Comment peut-on se permettre de pareilles fraudes? Au lieu de reproduire, avec des additions supposées, cette lettre de Sylvius, n'étoit-il pas plus séant de l'abandonner à l'oubli auquel l'avoit condamné Sylvius lui-même? Ne valoit-il pas infiniment mieux remettre sous les yeux du public, les autres lettres de Sylvius, écrites dans un âge mûr, quand l'orage des passions étoit passé; ces lettres, où il déplore les égaremens de sa jeunesse, & où il fait sentir avec tant d'énergie, les suites funestes de la passion de l'amour? Que l'anonyme lise, par exemple, celle à Jean *Vrunt* ou *Frund*, Secrétaire de la Ville de Cologne, c'est la 83e; il veut le consoler de l'abandon d'une maîtresse. Comme il y fait connoître le danger des liaisons avec les femmes! « *Consideranda fuit instabilitas mulierum, quarum voluntas in horas mutatur*, &c. » Qu'il lise encore la lettre à un militaire de Bohëme, nommé *Procope de Ravenstein*, c'est la 41e;

« *Viennæ degis*, lui dit Sylvius, *ubi* » *Veneris chorus latè patebit. Sed cave ne* » *vincaris verbo aut blanditiis alicujus*, » *quia postquam inescatus est homo, dere-* » *linquitur, estque derisui*, &c. » Que notre anonyme lise encore la lettre 106, à Nicolas de Wartenburg, intitulée *Amoris illiciti medulla*, dans laquelle Sylvius tient le langage d'un Philosophe & d'un Chrétien. Je ne finirois pas, si je voulois indiquer toutes les lettres où Sylvius, instruit par l'expérience, parle de l'amour tout autrement qu'il n'avoit fait dans une lettre de jeune homme entraîné par la fougue de la passion ; mais je ne peux me dispenser de citer la 395e, adressée à Charles Cyprianicus, & intitulée *de Amore*, où il rougit de ce qu'il avoit autrefois écrit sur cette matière ; « *De amore quæ scripsimus* » *olim juvenes, contemnite ô mortales*, » *atque respuite, sequimini quæ nunc* » *dicimus, & seni magis quàm juveni* » *credite. Nec privatum hominem plures* » *facite quàm Pontificem ; Æneam re-* » *jicite, Pium suscipite*, &c. » Rétractation édifiante, qu'un de nos Poëtes

du seizième siècle, *Albin de Avenelles*, Chanoine de la Cathédrale de Soissons, a rendue par ces vers naïfs :

Vous devez croire à ma sage vieillesse
Beaucoup plutôt qu'à ma folle jeunesse ;
Et si devez le Pontife de Rome
Plus estimer qu'un autre privé homme ;
Jettez Enée & Pie recevez, &c.

J'ai dit, en commençant, que la Notice sur Pie II, donnée par le traducteur, étoit tout-à-fait informe & superficielle. Pour justifier ce jugement, je me borne à deux assertions de cet anonyme : 1°. il affirme que, par l'indigence de ses père & mère, Sylvius fut obligé de *garder les troupeaux pour vivre*. Jacques Lenfant avoit dit, (*Histoire du Concile de Bâle*, tom. 2, pag. 94), que Sylvius étoit né de parens si pauvres, qu'il fallut d'abord qu'il *gagnât sa vie à la sueur de son visage* ; ce que Bruys a répété mot à mot, tom. 4, pag. 188 de son Histoire des Papes ; avant Lenfant, Platine avoit déjà écrit : *parce adeò ac duriter vitam ducens, ut omnia ruris*

officia ob inopiam adire sit coactus ; mais ni Jean Stella, dans son Histoire des Papes, ni Jean-Antoine Campanus, Evêque de Téramo dans l'Abruzze (1),

(1) L'édition faite à Bâle en 1571, *in-folio*, des Œuvres d'Enéas Sylvius, où se trouve sa vie, écrite par Platine, par Stella, par Trithème & par Campanus, qualifie ce dernier *Episcopus Aretinus ;* c'est une faute typographique, au lieu d'*Aprutinus*. Cette vie de Pie II, par Campanus, fait partie des Œuvres de cet Auteur, imprimées à Rome en 1495, *in-folio*, & à Venise, *per Bernardin. Vercellensem*, sans date, aussi *in-folio* ; & elle se retrouve dans le tome troisième, partie première des *Rerum Italic. Scriptores* de Muratori ; ses lettres & ses poësies latines ont été réimprimées avec sa vie en tête, par Jean-Burchard Mencken, à Leipsic en 1707, *in*-8°., édition plus correcte que celles du quinziéme siècle, & qui présente pourtant de singulières fautes d'impression. Par exemple, dans la lettre 16, liv. 2, page 82, l'Auteur dit de Mithridate : *cum quo*

dans la vie de Pie II, ni Trithème dans ses Ecrivains Ecclésiastiques, n'ont parlé de cette circonstance, que Sylvius eût été obligé *de garder les troupeaux pour vivre*; & l'Auteur auroit bien fait d'indiquer la source inconnue où il a puisé une pareille anecdote : en attendant qu'il en prenne la peine, j'aime mieux m'en rapporter à Gobellin, Secrétaire du Pape Pie II, ou plutôt à Pie II lui-même, que l'on croit le véritable Auteur des Mémoires, auxquels Gobellin n'a fait que prêter son nom. Ces Mémoires disent expressément que Sylvius alla à Sienne à l'âge de 18 ans. « *Cùm diu* » *apud patrem* civili exercitatione » *quævis officia ruris* animi levandi » causâ, *prout à nobilioribus fieri solet*, » *obiisset* ». Voyez *Commentar. Pii II*, *lib.* 1, *pag.* 2, édit. de Francfort, 1614, *in-folio*.

Porro quadraginta, ut ferunt, annis bellum variâ fortunâ gessit. Ce mot *porro* ne signifie rien ; il faut lui substituer *Po. Ro.* abrégé de *Populus Romanus*.

2°. L'anonyme assûre que Sylvius écrivit sa lettre 15e pendant une de ses Ambassades *Apostoliques* à Strasbourg, *après avoir été couronné* Poëte par l'Empereur Frédéric, en 1439, & il laisse croire qu'à l'époque de cette lettre, Sylvius étoit engagé dans les Ordres : or, il est constant que c'est par le Concile de Bâle que Sylvius fut envoyé trois fois à Strasbourg, non *après* avoir été couronné Poëte, mais bien avant ce couronnement, qui n'eut lieu qu'à la suite de sa Légation auprès de l'Empereur, par le Pape Felix V. Il est encore constant que, lors de l'élection de Félix V, en 1439, & par conséquent bien après les Ambassades de Sylvius à Strasbourg, il n'étoit pas encore engagé dans les Ordres, & que pendant le Concile de Bâle, il refusa de contracter cet engagement. Voici ce que portent les Mémoires de sa vie, page 8. « *Quia nondum sacris Ordinibus initiatus, incapax ejus officii videbatur,* » *litteras ei dedere* (*Basileenses*) *quarum* » *vigore unâ die, extra tempora à jure* » *statuta*, Subdiaconatum & Diaco-

» natum cum minoribus Ordinibus » *assumere posset :* ſed noluit Eneas.... » ſacris ſe imbuere » (1). C'eſt dans de pareilles ſources qu'il falloit puiſer, auſſi bien que dans les lettres de Jacques Amannati, Secrétaire de Pie II, connu depuis ſous le nom de Cardinal de Pavie, pour donner ſur ce Pape une notice ſatisfaiſante. Mais il paroît que l'objet de l'Auteur anonyme, en publiant la traduction Françoiſe d'une lettre licencieuſe, a été d'y inférer ſon ſentiment particulier contre le célibat Eccléſiaſtique, pour le faire paſſer à l'abri d'un nom reſpectable. Du reſte, ce traducteur eſt ſi ſuperfi-

(1) Ce récit s'accorde parfaitement avec la lettre cinquantième de Sylvius, à Pierre de Noxeto, à qui il écrit lui-même : « *Adhuc cavi ne me ſacer Ordo involveret ;* » *timeo enim continentiam quæ licèt laudanda* » *ſit, verbis tamen quàm factis probabilior eſt* » *Philoſophis magis quàm Poëtis conve-* » *niens*, &c.

ciel, si inattentif, qu'il nous dit que cette lettre de Sylvius est la quinzième *du livre premier*; comme si les lettres de cet Ecrivain, étoient partagées en plusieurs livres. Notre anonyme a lu, au haut de la page, *Epist. Lib. I*, & il a cru que cela vouloit dire livre *premier*.

Avant que de terminer cette discussion, la bonne foi ne permet pas d'oublier ce que rapporte le fameux Flaccus Illyricus, dans son Catalogue des témoins de la vérité, à l'article d'Enéas Sylvius. Parmi les maximes proverbiales de ce Pape, Flaccus compte la suivante : *Sacerdotibus magnâ ratione olim ademptum conjugium, majori restituendum*; puis il ajoute que Sylvius est du même avis dans le livre second de son Histoire du Concile de Bâle. J'ouvre cette Histoire (*En: Sylvii opera*, pag. 58 & 59.), & j'y vois en effet, qu'à propos d'Amédée, qu'il s'agissoit de nommer Pape, quelques-uns dirent qu'il n'étoit pas convenable d'élire un homme marié, & qui avoit des enfans; sur quoi un membre du Conclave, qui n'est

pas nommé, mais qui connoissoit particulièrement Amédée, éleva la voix en sa faveur, & dit, pour répondre à l'objection tirée de son mariage : *Fortasse non esset pejus Sacerdotes quàmplures uxorari, quoniam multi salvarentur in Sacerdotio conjugato, qui steriliter in presbyteratu damnantur.* Mais il est évident que celui des Pères du Concile qui parla ainsi, n'étoit pas & ne sauroit être Sylvius lui-même, puisqu'il ne connoissoit pas intimement Amédée, & que de plus, les Pères lui avoient inutilement offert de prendre les Ordres pour lui donner sa voix dans l'élection, comme je l'ai déjà dit, d'après ses Mémoires. Ainsi, Flaccus Illyricus se méprend, peut-être volontairement, en attribuant à Sylvius, les discours & les sentimens d'un autre.

A l'égard de la maxime proverbiale que, d'après Platine & Sabellicus, le même Flaccus attribue à Sylvius, il est sûr que vers la fin de la vie de ce Pape, Platine rapporte la maxime en question, parmi celles qu'il dit être de lui. Mais on sait en

général, ce qu'il faut penser de ces principes, que les Historiens mettent trop souvent dans la bouche des hommes célèbres, à qui ils ne font que prêter leurs propres pensées ; on connoît en outre, le jugement que la Critique a porté sur la sincérité de Platine. Et d'ailleurs, quelle certitude peut-on avoir qu'un Auteur admettoit tels ou tels principes, quand ces principes ne se trouvent pas dans ses ouvrages authentiques ? Au surplus, il n'est pas question des sentimens ou des maximes attribués à Pie II. Il s'agit de savoir si la traduction Françoise de la quinzième lettre de ce Pape, est fidelle & conforme à l'original latin. Je crois avoir prouvé qu'elle ne l'étoit point du tout, puisque l'anonyme y a inséré des phrases entières qui n'y appartiennent pas : cette infidélité a paru devoir être dénoncée au public.

Je suis, &c.

L'Abbé DE ST. L***.



LETTRE VIII.

*VOYAGE D'AMÉRIQUE. Dialogue en vers, entre l'Auteur & l'*Abbé ***. *A Londres; & se trouve à Paris, chez* Pichard, *Libraire, quai & près des Théatins. Brochure de 160 pages; prix 1 liv. 4 s.*

CET ouvrage, Monsieur, nous dit-on dans une courte Préface, a été composé avant la fin de la dernière guerre. L'éditeur ignore absolument le nom de l'Auteur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce qui fait le fond de ce petit Poëme, est le résultat d'une conversation entre l'Auteur & l'Abbé ***, mort depuis quelque tems.

« Ce dernier étoit un homme singu-
» lier, assez instruit, gai, quoiqu'un
» peu caustique, aimant, *comme on dit*,
» à narrer, mais dont les narrations,
» sous un air de naïveté, renfermoient

» presque toujours des allusions plus
» ou moins voilées. Il avoit encore
» un autre défaut, ou, si l'on veut,
» un autre talent ; c'étoit cette tour-
» nure d'esprit qui ne manque presque
» jamais de trouver un côté plaisant
» aux choses les plus sérieuses, sou-
» vent même les plus tragiques, &
» qui par des rapprochemens bisarres,
» transformeroit, s'il étoit possible,
» les atrocités en ridicule ».

Ainsi, l'on doit s'attendre à trouver dans cette pièce, des tirades plaisantes, & un peu de cette gaieté qui se perd tous les jours. Le Dialogue entre l'Auteur & l'Abbé ***, a pour objet les mœurs, le climat, les productions de l'Amérique. L'Auteur est supposé arriver tout récemment de ce pays. Et l'Abbé, qui ne connoît l'Amérique que par les descriptions des voyageurs, le questionne, l'interroge, pour savoir si ce qu'il en a lu est conforme à ce qu'a vu l'Auteur.

L'Abbé débute en apprenant à l'Auteur que l'espace immense qu'occupe actuellement l'océan, étoit, se-

lon plusieurs Auteurs, une terre habitée qui joignoit l'Espagne & l'Amérique ; que c'étoit-là qu'étoit la fameuse Atlantique de *Platon*. Ce qui m'étonne, c'est la surprise de l'Auteur à cette nouvelle. Comment donc un Auteur ignore-t-il les rêveries de mille Ecrivains à ce sujet ?

Comme tout est changé ! Vers le tems de Lamec
Vous auriez pourtant fait ce voyage à pied sec.

L'AUTEUR.

Bon !

On n'entend pas grand chose à la digression que fait ensuite M. l'Abbé, pour prouver que c'est de cette Isle que viennent les Arts & les Sciences. Le principal mérite de la plaisanterie, est de joindre la finesse à la clarté. Je doute que vous trouviez aucune de ces qualités dans les vers suivans. Il s'agit de la *défunte Atlantique* :

C'est aussi, comme on sait, dans le même entrepôt

Que très-discrétement nos Encyclopédistes
Des Sciences, des Arts dont ils suivoient les pistes,
Par ordre alphabétique ont trouvé le dépôt.
Mais ce livre Atlantique avoit un grand défaut ;
On osoit y prêcher la paix, la tolérance ;
Et l'article *morale*, & sur-tout *bienfaisance*
Sont cause que *cette Isle* hélas ! a fait *capot*.
Cette Isle alors en proie à de prétendus sages,
Qui des peuples *trompés en tout tems*, *en tout lieu*,
Eclairoient les esprits par leurs mauvais ouvrages,
Et comme ce Socrate, *objet de vains hommages*,
Avoient l'impiété de n'adorer qu'un Dieu ;
Mais où l'on a du moins compté jusqu'à trois Vierges,
Des jardins d'Hesperus ces fidelles concierges, &c.

M. l'Abbé loue-t-il ? blâme-t-il ? c'est ce que j'ignore. Et ces phrases à

la toise, sont-elles bien propres au genre plaisant ?

J'aime encore mieux le ton grave de l'Auteur, que la pesante gaieté de son interlocuteur. On trouve au moins dans quelques-uns de ses tableaux, de la force & de l'énergie. On a beaucoup vanté de nos jours, les sauvages, leurs mœurs, leurs usages, leur bonheur ; l'Auteur a le bon esprit de ne point se laisser engouer de ces peintures romanesques & exaltées, & les présente tels qu'ils sont, fort insensibles, fort féroces & fort malheureux.

Quoiqu'en dise Rousseau, que j'aime & que j'honore,
Si l'homme en nos cités n'est pas exempt de maux,
Le sauvage est cent fois plus misérable encore.
Et vices & malheurs, il a tous les fléaux ;
Sans plaisirs, sans vertus, sans devoirs qu'il respecte,
Son cœur est aussi vil que sa vie est abjecte.

M. l'Abbé craint que l'Auteur à son tour, n'exagère.

Ami du genre humain, mais ami très-caustique,
Rousseau, le bon Rousseau n'est pas exemt d'humeurs ;
Je le sais, il a pu, dans sa verve caustique,
Faire de son sauvage un beau panégyrique !
Exprès pour déprimer & certe injustement,
Nos pauvres citadins qui le célébroient tant.
Mais ne donnez-vous point dans un excès contraire ?

L'Auteur répond à ces vers mieux tournés, plus libres & plus faciles que les premiers, en persistant dans son opinion ; il présente le sauvage insensible à l'amitié, à la pitié, à l'amour.

Insensible, ô nature, à tes plus tendres vœux,
Il méconnoît l'amour, c'est un monstre à tes yeux.

L'Auteur n'est pas plus satisfait du sol & des productions de l'Amérique, que des mœurs de ses habitans. J'es-

père que vous le serez, Monsieur, du tableau qu'il trace de ces sauvages contrées. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous le présenter en entier.

Tandis que, pour orner le sol de nos climats,
Les arbres vers les cieux s'élèvent en portique,
Leur famille trop vaste au sein de l'Amérique,
Y surcharge la terre & ne l'embellit pas.
Vous n'y verrez jamais leur tige libre & pure,
Agiter dans les airs sa jeune chevelure.
Dégradés, vils appuis des plus vils végétaux,
Du lichen qui les souille empruntant la verdure,
Au milieu des buissons, leurs indignes rivaux,
Ils cachent d'un front nud la honteuse parure.
Sur cet amas confus d'avortons languissans,
Les débris entassés d'arbres morts & mourans,

Elèvent une voûte impénétrable, obscure;
Inaccessible à l'air, tombeau de la nature.

. . . .

Là, des vallons noyés sous d'immobiles
eaux,
S'élèvent dans la nuit de funèbres oiseaux,
Dont les lugubres cris & le sombre plu-
mage
Semblent du noir Cocyte annoncer le ri-
vage;
Tandis qu'un long essain d'insectes veni-
meux,
De reptiles impurs les sifflemens affreux,
Et tout l'air infecté d'une vapeur immonde,
Tourmentant l'odorat & l'oreille & les yeux,
Répandent à l'entour une terreur profonde.

. . . .

Mais que vois-je? parmi ces neiges, ces
frimats,
De ces monts couronnés par d'autres monts
de glace,
Une épaisse fumée a couvert la surface;
La foudre à chaque instant brille & tombe
en éclats;
Des flots impétueux vomis par cent nuages,

Inondent à grand bruit ces funestes rivages ;
La terre épouvantée & tremblant sous mes pas,
Par un murmure sourd répond à la tempête.

. . . .

A l'aspect de ces feux transformés en torrens,
Aux éclats de la foudre, aux murmures des vents,
A ces convulsions de la terre & de l'onde,
A ce combat affreux de tous les élémens,
Seul parmi ces débris & *ces renversemens*,
Revenu par degrés de ma terreur profonde,
En élevant au ciel mes bras reconnoissans,
Je me crois échappé des ruines du monde.

Après avoir ainsi réfuté les diverses objections de M. l'Abbé, l'Auteur termine ce dialogue par un éloge des nouveaux Etats de l'Amérique, & du sage Monarque qui les a rendus libres; tout bon François applaudira sans doute, au sentiment qui a dicté ce morceau.

Les bonnes ou mauvaises plaisan-

teries de M. l'Abbé, forment quelquefois avec le ton de l'Auteur, un effet trop disparate. D'ailleurs, ce dialogue est généralement bien écrit. Les vers sont harmonieux, pittoresques, & à quelques obscurités près, d'un beau coloris.

Le reste du volume est rempli de notes quelquefois bisarres, mais plus souvent curieuses & instructives. Elles embrassent une foule d'objets, dont un grand nombre pourroit être susceptible de discussion.

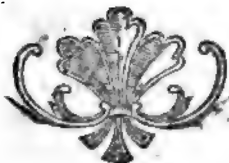
M. l'Abbé est un mauvais plaisant, quand il se moque de l'histoire d'*Hercule*, faite par M. *Chompré*, qu'il appelle *le bon Licencié*. Cet article, ainsi que tous ceux du Dictionnaire de la Fable, s'il n'est pas d'une vérité réelle, est d'une vérité convenue. Quoiqu'il n'y ait rien de vrai dans la Mythologie; la Mythologie est vraie.

Quoiqu'ami de la tolérance, l'Auteur ne la porte point jusqu'à vouloir qu'on permette publiquement la lecture des livres dangereux en matière de religion. Il est étonné avec raison, qu'*Emile* soit entre les mains de tout

le monde, & que les Bonnes l'amalgament avec le Magasin des Enfans. Il lui semble que la profession de foi du *Vicaire Savoyard* est un étrange supplément à leur cathéchisme.

Au reste, ce qu'il y a de bon dans cet ouvrage, est sur le compte de l'Auteur. M. l'Abbé se charge de la partie la plus délicate, & la moins édifiante. Je doute, malgré ses efforts pour être plaisant, qu'il ait beaucoup de rieurs de son côté; ce ne seront pas du moins les gens sensés.

Je suis, &c.



GRAMMAIRE DES DAMES, ou *Nouveau Traité d'Orthographe Françoise, réduite aux régles les plus simples, & justifiée par des morceaux choisis de Poësie, d'Histoire, &c. ouvrage dédié à Madame la Comtesse* de Genlis; *par M. l'Abbé* Barthelemy, *de Grenoble. A Genève, chez* Paul Barde, *Imprimeur-Libraire; & se trouve à Paris, chez* Buisson, *Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins*, N°. 13.

Cette Grammaire justifie parfaitement tout ce que son titre promet. Les règles en sont simples, claires & nettes. Les jeunes Demoiselles peuvent s'en servir avec fruit pour apprendre très-facilement l'Ortohographe. Les préceptes secs & arides par eux-mêmes, sont égayés par des exemples

choisis avec goût, & tirés de nos meilleurs Ecrivains, tant en prose qu'en vers. Le prix est de 36 sols, broché, chez le Libraire, & 45 sols franc de port, par la poste. On affranchit l'argent & la lettre d'avis.

DICTIONNAIRE *pour l'intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant sacrés que profanes, contenant la Géographie, l'Histoire, la Fable & les Antiquités, Dédié à Mgr. le Duc* de Choiseul; *par M.* Sabathier, *Professeur-Emérite au Collège de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Etrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c. Tome trente-unième; à Paris, chez* Delalain *l'aîné, Libraire, rue St. Jacques.*

Nous ne dirons rien du mérite de ce grand Ouvrage. Tout le monde le

connoît, & ſait qu'il renferme tout ce que l'Antiquité offre de plus curieux & de plus intéreſſant. Ce volume n'eſt point inférieur à tous ceux qui précèdent; l'annoncer au public, eſt lui rendre un véritable ſervice.



L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.



LETTRE IX.

DESCRIPTION générale de la Chine, ou Tableau actuel de cet Empire, &c. rédigé par M. l'Abbé Grosier, *Chanoine de St. Louis du Louvre; à Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.*

SECOND EXTRAIT.

LA plûpart de nos politiques ont beaucoup vanté le gouvernement Chinois, sous le nom de *Despotisme*

légal. Cette dénomination ne m'a jamais paru fort heureuse; elle n'auroit rien de dur, si, selon la valeur primitive du mot *despote*, elle signifioit seulement un Etat où les Loix sont maîtresses; mais nous avons attaché une autre idée au mot *despotisme*, que nous envisageons comme une autorité arbitraire & tyrannique; &, dans ce sens, le *despotisme légal* n'est pas aisé à concevoir. Un gouvernement où régneroient despotiquement des Loix arbitraires, seroit un Etat vraiment tyrannique. J'aurois donc mieux aimé dire la *Souveraineté légale*; mais il n'est pas vrai que les Loix seules soient souveraines à la Chine, ou que l'Empereur ne gouverne que selon des Loix fixes & immuables; puisque les actes de la tyrannie la plus cruelle n'y ont pas été rares dans tous les tems. Il paroît que l'autorité Patriarchale a été la base de cet ancien gouvernement; mais cette autorité si naturelle & si convenable dans les sociétés primitives & peu nombreuses, ne peut que dégénérer en despotisme dans un Etat immense. On a beau dire que l'Emper

reur de la Chine ſe regarde toujours comme le père d'une grande famille ; cela n'eſt plus vrai que par métaphore, & l'on en peut dire autant de tous les Rois qui, comme lui, châtient ſouvent leurs enfans d'une manière très-dure & très-ſévère. Nul Potentat ne jouit d'un pouvoir plus illimité que le Souverain de cette nombreuſe Nation. Toute puiſſance réſide en lui, & en lui ſeul ; il eſt l'arbitre irréfragable de la vie & de la mort de ſes ſujets ; & par une ſuite heureuſe de ce pouvoir ſans bornes, nulle ſentence de mort, prononcée par les Tribunaux, ne peut être exécutée ſans ſon aveu. Soin prodigieux dans un Empire auſſi étendu, auſſi peuplé ; mais ſoin néceſſaire, pour obliger les Tribunaux à ſe ſurveiller eux-mêmes.

Les arrêts purement civils, ſont ſoumis à la même réviſion. Aucun d'eux n'a de force que l'Empereur ne l'ait confirmé. Ceux qu'il prononce, au contraire, ſont exécutés ſans délai. Chaque ordonnance qui émane du Trône, eſt pour tout le reſte un oracle ſacré. On les enregiſtre, on les

publie ſans retard, ſans repréſentations. L'Empereur diſpoſe ſeul de toutes les charges de l'Etat : il établit les Vice-Rois & les Gouverneurs; les change & les deſtitue à ſon gré ; il a droit de ſe choiſir un ſucceſſeur, ou parmi ſes enfans, ou dans le reſte de ſa famille, & même parmi ſes autres ſujets ; & il peut encore revenir de ſon choix, nommer un autre ſucceſſeur, & le premier eſt entièrement oublié. Dans tout cela, je vois bien que la Loi n'eſt autre choſe que la volonté du deſpote ; mais je n'y vois point l'empire de la Loi, qu'on veut appeller *deſpotiſme légal*.

La dignité de Prince du ſang eſt généralement révérée à la Chine. Toutefois il dépend de l'Empereur d'empêcher celui à qui la nature l'a donnée, d'en prendre le titre. Ceux-mêmes à qui on permet de le conſerver, n'ont ni puiſſance ni crédit : ils jouiſſent de revenus proportionnés à leur rang ; ils ont un Palais, des Officiers, une Cour ; à cela près, moins d'autorité que le dernier des Mandarins. Il n'y a que deux ordres à la Chine, la

Nobleſſe & le Peuple ; mais la première n'eſt point héréditaire ; c'eſt l'Empereur qui la donne, ou qui la continue. Un fils n'a point le droit d'aſpirer à tel emploi, parce que ſon père s'y eſt diſtingué ; il doit ſe montrer en état d'y briller lui-même.

Ce ſont les Mandarins de lettres, & ceux d'armes, qui compoſent ce qu'on appelle la Nobleſſe ; mais il s'en faut de beaucoup qu'un Mandarin de guerre jouiſſe de la même conſidération qu'un Mandarin lettré. C'eſt un très-grand inconvénient, puiſqu'il détruit l'émulation dans la haute claſſe militaire, & qu'il affoiblit néceſſairement l'eſprit guerrier, premier ſoutien de la puiſſance. Cette foibleſſe, fruit du découragement pour les armes, valut aux Tartares la conquête de la Chine ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Tartares n'ont rien changé à cette conſtitution, & n'ont point fait rendre plus d'honneur aux armes qui les avoient rendus maîtres de l'Empire. La morale & l'inſtruction étant la première baſe de la politique Chinoiſe, ce ſyſtême du Gouvernement a

dû faire accorder la préférence aux lettrés, qui devenant plus utiles pour l'administration intérieure, y tiennent le premier rang, & jouissent du plus grand crédit. Pour arriver à ce grade, il faut en avoir franchi plusieurs autres; tels que ceux de Bachelier, de Licencié, & de Docteur. Plusieurs Gouvernemens viennent-ils à vaquer, on en informe l'Empereur, qui appelle à sa Cour un pareil nombre de lettrés, inscrits sur la liste. On place dans une boîte les noms des Gouvernemens vacans; les candidats tirent chacun, à leur tour, & chacun est élu Gouverneur de la Ville dont le nom lui est échu. Il existe huit ordres de ces Mandarins, & c'est sur eux que roule toute l'administration de la Chine. L'hommage que rend le peuple à tout Mandarin en place, est presqu'égal à celui qu'on rend à l'Empereur même. Le grand nombre des Mandarins lettrés ne nuit pas aux hommages qu'ils exigent. Leur nombre n'est guère au-dessous de quatorze mille, & la vénération que le peuple a pour eux est toujours la même.

Jamais les Mandarins d'armes n'ont la plus légère part au Gouvernement de l'Etat. Il y a plus ; leurs Tribunaux sont surveillés par des lettrés. Ainsi, tout concourt à rendre le Chinois doux & pacifique ; mais il est des vertus, telles que la franchise, la générosité, la grandeur d'ame, que l'homme n'aura jamais, s'il n'a pas le courage. Aussi le Chinois est-il fourbe avec beaucoup de civilité, fripon avec beaucoup de gravité, & lâche avec beaucoup d'urbanité.

Le nombre des troupes de cet Empire excède sept cens mille hommes, bien vêtus, bien payés, bien armés ; mais ce que nous venons de dire prouve assez que ces troupes nombreuses ne sont que pour la montre & l'ostentation ; elles ne servent guère qu'à passer des revues de parade, où l'on visite leurs armes. Celles du Cavalier, tant offensives que défensives, consistent en un casque, une cuirasse, une lance, & un large sabre. Le Fantassin est armé d'une pique, d'un sabre, & les uns d'un fusil, les autres d'un arc & d'un carquois. Si quelqu'une

de ces armes se trouve en mauvais état, si l'on y remarque tant soit peu de rouille, cette négligence, est à l'instant même, punie par trente ou quarante coups de bâton, si le coupable est Chinois ; ou d'un pareil nombre de coups de fouet, s'il est Tartare.

Chaque partie de l'administration à son Tribunal, & chaque Tribunal suprême a son Censeur. C'est un Officier purement passif, qui ne décide rien, mais qui observe tout. Il assiste à toutes les assemblées, en revoit tous les actes, ne fait aucune observation au Tribunal sur ce qu'il peut y avoir d'irrégulier, mais en informe sur le champ l'Empereur. Il l'informe également des fautes que les Mandarins commettent, soit dans l'administration publique des affaires de l'Etat, soit dans leur conduite particulière. Il reprend même quelquefois l'Empereur sur la sienne. Ces rigides Censeurs sont redoutés & respectés de toutes les classes de l'Etat. On ne les déplace jamais que pour les élever à de plus hauts grades. Leur moindre sort est de rester dans leur emploi ;

& cette sécurité soutient le courage qu'ils déployent contre les abus. Ce n'est pas tout; ces mêmes Censeurs forment en particulier, un Tribunal qui a inspection sur tout l'Empire. Ils ont le droit de faire à l'Empereur toutes les remontrances qu'exige ou l'intérêt du Prince, ou celui du public. Leur inspection s'étend sur tous les hommes publics de robe ou d'épée; sur tous les ordres de citoyens; ils sont, pour ainsi dire, placés entre le Prince & les Mandarins, entre ceux-ci & le peuple & les familles, entre les familles & les particuliers; & ils joignent communément à l'importance de leurs fonctions, une probité incorruptible, un courage que rien ne peut abattre. Le Monarque peut, à toute rigueur, leur ôter la vie; mais plusieurs ont souffert la mort plutôt que de trahir la vérité, que de tolérer un abus. Il ne suffit point alors d'en frapper un, il faut les frapper tous: le dernier qu'on épargneroit n'en suivroit pas moins la trace de tous les autres. Les Annales d'aucune autre Nation n'offrent d'exemple d'un pareil

Tribunal ; & il ſeroit néceſſaire chez toutes ſans exception. Il ne faut pas toutefois préſumer que les privilèges d'un Cenſeur lui donnent le droit de manquer au Souverain, ni d'inſtruire le public des obſervations qu'il oſe lui faire : il ſeroit puni de mort, s'il en faiſoit part ſeulement à un de ſes collègues ; il ſeroit puni de mort, s'il lui échappoit dans ſes repréſentations, un ſeul terme qui s'éloignât de la modération & du reſpect.

Le Tribunal de l'Hiſtoire n'eſt pas moins ſingulier. Il eſt compoſé des plus beaux génies de l'Empire, de ſes hommes de lettres les plus profonds. Ils ont ſubi, avant que d'y être admis, un examen rigoureux. C'eſt à eux qu'eſt confiée l'éducation de l'Héritier du Trône, & la rédaction de l'Hiſtoire générale de l'Empire. Cette dernière fonction les fait redouter de l'Empereur lui-même. Ils ont prouvé qu'il pouvoit plutôt les opprimer que les ſéduire. Ce n'eſt pas tout ; l'oppreſſion ou les tentatives de ſéduction feroient, malgré lui, conſignées dans l'Hiſtoire.

Les lois civiles des Chinois ne sont presqu'autre chose que des préceptes de morale ; la piété filiale en est la base, comme elle est celle du Gouvernement. Tout Mandarin Gouverneur, soit de Province, soit de Ville, est obligé de les enseigner deux fois par mois au peuple, qui se rassemble autour de lui. Voici quelques-unes de ces maximes.

« Que la profession des laboureurs » & de ceux qui cultivent les vers à » soie, jouisse de l'estime publique ; » on ne manquera jamais de grains » pour se nourrir, ni de vêtemens » pour se couvrir.

» Qu'on entretienne avec soin, » les écoles publiques ; & sur-tout, » qu'on y forme les Etudians aux » bonnes mœurs.

» Qu'on extirpe, avec soin, les » sectes dès leur naissance ; il seroit » trop tard après.

» Qu'on inculque souvent au peuple, » les loix pénales établies par l'au- » torité souveraine. Les esprits gros- » siers & indociles, ne peuvent être » contenus que par la crainte ».

Les loix qui concernent les mariages, sont très-étendues. Un Chinois ne peut avoir qu'une femme légitime; mais il lui est permis d'avoir plusieurs concubines, qui sont reçues dans la maison sans difficulté. N'y a-t-il pas au moins de l'inconséquence à permettre un tel abus dans un pays affamé, pour ainsi dire, de son excessive population, & dans lequel on est réduit à tolérer la barbarie des pères qui exposent ou font périr les enfans dont ils sont surchargés? Au reste, ces femmes de la seconde classe, dépendent totalement de la femme légitime; elles sont, ou doivent être toujours à ses ordres, & leurs enfans sont réputés les siens. Le divorce est permis à la Chine, comme il le fut chez tous les peuples anciens, mais avec moins de facilité & dans certains cas seulement, tels que l'adultère, l'antipathie, la désobéissance absolue, la stérilité, & des maladies habituelles qui se communiquent.

La procédure criminelle des Chinois est peut-être la plus parfaite de

toutes celles qui existent. Sa lenteur devient la sauve-garde de ceux qu'on accuse injustement. Les criminels n'y gagnent rien, puisque le tems découvre la vérité, qui ne peut pas leur être favorable. Tout accusé est soumis à l'examen de cinq à six Tribunaux; chacun d'eux reçoit la procédure, & l'information n'est pas uniquement dirigée contre l'accusé, elle l'est aussi contre les accusasateurs & contre les témoins.

La moindre de toutes les punitions, c'est la *bastonnade*. Le plus ou moins de gravité de la faute, détermine le nombre de coups de bâton; le moindre nombre est toujours de vingt; cette punition n'a rien d'infamant. Souvent même l'Empereur la fait donner à quelques-uns de ses courtisans; ce qui n'empêche pas qu'il ne le reçoive ensuite, & ne le traite aussi bien qu'auparavant. Cela s'appelle une correction paternelle. Ce bâton est de bambou, un peu applati, large du bas, poli du haut, pour être manié plus aisément. Tout Mandarin peut en

uſer à ſa volonté dans certains cas, ſoit lorſqu'on oublie de le ſaluer ſoit lorſqu'il tient ſon Tribunal. On peut dire que le bâton eſt le Lieutenant de Police de la Chine ; mais il prévient beaucoup de déſordres qui néceſſiteroient de plus grands châtimens.

L'homicide eſt puni de mort. L'homme qui, dans une ſimple rixe, aura tué ſon adverſaire, eſt étranglé ſans rémiſſion ; mais la potence eſt inconnue à la Chine. Un ſupplice qui ne déshonore point parmi nous, celui d'avoir la tête tranchée, eſt regardé chez les Chinois, comme le plus honteux des châtimens. On le réſerve pour les aſſaſſins & pour ceux qui ont commis quelque crime de la même énormité. Nul arrêt de mort, comme nous l'avons déjà dit, n'eſt mis à exécution, ſans avoir été ratifié par l'Empereur. On lui préſente une copie au net de toute la procédure ; on en tire un nombre d'autres copies, tant en langue Chinoiſe, qu'en langue Tartare, & l'Empereur les ſoumet à l'examen d'un pareil nombre de Doc-

teurs, Tartares & Chinois. L'Empereur ne ſigne jamais un arrêt de mort, qu'après s'y être préparé par le jeûne. On vante bien moins à la Chine, la ſagacité d'un Juge qui a ſu démêler un coupable à travers tous les détours qu'il emploie pour échapper au châtiment, qu'on n'eſtime, qu'on n'admire celle du Juge qui a ſu reconnoître un innocent à travers toutes les ruſes que la calomnie employoit pour le perdre ; & l'Empereur place au nombre des années qui honorent le plus ſon règne, celles où le glaive de la juſtice a eu le moins d'occaſions de frapper.

La police générale de l'Empire eſt adminiſtrée avec un ſoin ſcrupuleux ; elle veille ſérieuſement à la ſûreté des voyageurs, à la commodité du tranſport des hommes & des denrées. Dans les grandes routes, on trouve dans la Ville qu'on eſt prêt à quitter, pluſieurs bureaux de porte-faix, qui ont une correſpondance établie dans celle où l'on veut ſe rendre. On fait, avant le départ, inſcrire dans l'un de ces bureaux, tous les objets qu'on veut

faire transporter. A-t-on besoin de 400 porteurs ? on les trouve ; tout est pesé sous les yeux du chef, & le prix du port est de dix sous par cent livres chaque jour. Vous payez d'avance ; dès ce moment, vous n'êtes plus obligé de vous mêler de rien : vous retrouvez à votre arrivée dans l'autre Ville, tous vos effets chez le correspondant, & ils vous sont remis fidélement.

L'abondance des matières nous fait passer rapidement sur beaucoup de choses intéressantes, qu'il faut lire dans l'ouvrage avec tous leurs détails. Voici quelques particularités sur les finances, qui paroîtront bien étranges, parce qu'elles sont bien naturelles. A la Chine, la plûpart des impôts se payent en denrées. Le cultivateur des vers à soie paye en soie, le laboureur en grain, le jardinier en fruits, &c. Les denrées perçues dans telle ou telle Province, y sont consommées presque sans déplacement, par un grand nombre de Mandarins, d'Officiers, de soldats, de pensionnaires de toute espèce, à qui le Souverain fournit ainsi en na-

ture, de quoi se nourrir & se vêtir. Ce qui en reste, est vendu au profit du Trésor Impérial. Les seuls tributs en argent proviennent de la vente du sel, des droits d'entrée, perçus dans les Ports, & des droits imposés sur le Commerce. A cela près, le Commerçant ne paye à l'Etat aucune autre espèce de rétribution. L'artisan ne lui paye rien du tout. C'est sur le cultivateur que tombe le poids des taxes permanentes & personnelles. On a pris les plus grandes précautions, pour qu'il ne soit ni trop surchargé par la taxe, ni trop vexé pour le recouvrement. Cette répartition est facile à faire. Le cadastre des terres, si souvent & si inutilement projetté en France, existe depuis long-tems à la Chine, malgré la prodigieuse étendue de cet Empire. Les revenus de l'Empereur sont équivalens à plus d'un milliard de notre monnoie.

Les Chinois ont sur le Commerce un systême bien opposé à celui de toute l'Europe; il ne leur paroît utile, qu'autant qu'il se borne à leur enlever des choses superflues, pour

leur en procurer de néceſſaires. Delà ils regardent comme nuiſible, celui qu'ils font à Canton. Il nous enlève, diſent-ils, nos ſoies, nos thés, notre porcelaine ; ces objets augmentent de prix dans toutes nos Provinces ; dès-lors il ne peut être avantageux à l'Empire. L'argent que nous apportent les Européens, les précieuſes bagatelles qui l'accompagnent, ſont de pure ſurabondance pour un Etat tel que le nôtre. Il ne lui faut qu'une maſſe d'argent relative à ſes beſoins en général, & aux beſoins relatifs de chaque individu particulier. *Kouant-ſé* diſoit, il y a deux mille ans : « Il n'y a de » Commerce long-tems avantageux, » que celui des échanges néceſſaires » ou utiles : le Commerce des objets » de faſte, de délicateſſe, ou de » curioſité, ſoit qu'il ſe faſſe par » échange ou achat, ſuppoſe le luxe : » or le luxe, qui eſt l'abondance du » ſuperflu chez certains citoyens, » ſuppoſe le manque du néceſſaire » chez beaucoup d'autres. Plus les » riches mettent de chevaux à leurs » chars, plus il y a de gens qui vont

» à pied; plus leurs maiſons ſont vaſtes
» & magnifiques, plus celles des pau-
» vres ſont petites & miſérables; plus
» leur table eſt couverte de mets, plus
» il y a de gens qui ſont réduits uni-
» quement à leur riz. Ce que les hom-
» mes en ſociété peuvent faire de
» mieux, à force d'induſtrie & de tra-
» vail, d'économie & de ſageſſe, dans
» un Royaume bien peuplé, c'eſt
» d'avoir tous le néceſſaire, & de pro-
» curer le commode à quelques-uns ».

La piété filiale eſt un des plus grands reſſorts du Gouvernement Chinois. Ce n'eſt pas, comme ailleurs, une ſimple règle de bienſéance, un devoir purement naturel; c'eſt un point de religion, ſcrupuleuſement obſervé. L'objet de la piété filiale eſt de ne laiſſer voir au Souverain, dans ſes ſujets, que ſes véritables enfans; & aux ſujets, dans leur Souverain, que le père commun de la Nation. Les anciens l'appelloient même le *père & la mère de l'Empire*. Nous voudrions pouvoir tranſcrire le Code de la piété filiale; nous diſons Code, parce que ce livre claſſique a acquis

force de loi. On n'y a rien oublié, je ne dis pas des marques d'amour & de respect, mais des égards, des déférences, des plus petites attentions que les enfans doivent à leurs pères, & dont l'inobservance passeroit pour un crime. L'Empereur lui-même y est aussi soumis que le dernier de ses sujets. C'est une espèce de culte qu'il rend à l'Impératrice-Mère, si elle a survécu à son époux. Aucune mère, dans le monde entier, ne jouit d'un hommage aussi marqué, aussi éclatant, aussi public. C'est sur-tout le premier jour de chaque année, qu'il se renouvelle de la manière la plus imposante. Nous n'avons point de Fête qui égale cette auguste cérémonie.

On ne cesse de nous dire qu'il est ridicule d'établir des loix somptuaires dans un grand Etat, & cependant la Chine a ses loix somptuaires. Ce Code économique détermine dans le plus grand détail, la forme des habits pour toutes les saisons, le prix de ces habits pour tous les états, pour tous les âges. L'habit ou le costume autorisé dans telle ou telle classe, est tellement in-

diqué par le Code ſomptuaire, qu'on diſtingue à ſon premier aſpect, de quelle claſſe eſt celui qui le porte. Il eſt tellement économiſé, qu'il met un frein au luxe du riche, & ne gêne point le pauvre.

L'agriculture eſt ſingulièrement honorée à la Chine; on ſait que l'Empereur, à l'ouverture du printems, donne à tous ſes ſujets, l'exemple de ſon reſpect pour la charrue, en traçant lui-même quelques ſillons; ce ſont quarante laboureurs d'élite, qui arrangent l'attelage, & préparent les grains que l'Empereur doit ſemer, & on leur diſtribue par ſon ordre, quatre pièces de coton à chacun pour ſe faire des habits. On fait le même préſent à une quarantaine d'autres plus âgés, qui ont ſeulement été ſpectateurs de cette cérémonie.

Quel que ſoit le pouvoir des Gouverneurs de Province, ils en doivent uſer avec beaucoup de circonſpection; car ils ſont ſurveillés ſans ceſſe par des Viſiteurs que le Souverain envoie dans les Provinces; & ce qui eſt vraiment admirable, l'Empereur

prend quelquefois le parti de remplacer lui-même ces Visiteurs. *Kan-hi*, un des plus célèbres Monarques de la Chine, & qui vivoit au commencement de ce siècle, donna, dans une pareille circonstance, un exemple mémorable de sévérité & de justice. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné de sa suite, il apperçut un vieillard qui pleuroit amèrement. Qu'avez-vous, lui demanda l'Empereur? Seigneur, lui répondit le vieillard, sans le connoître, je n'avois qu'un fils; il faisoit toute mon espérance, & pouvoit devenir l'appui de ma famille. Un Mandarin Tartare me l'a enlevé: je me vois par là privé de tout secours, & n'en espère aucun; car jamais un homme foible & pauvre comme moi, n'obtiendra justice du Gouverneur, contre un homme puissant. On vous la rendra, lui répondit l'Empereur, toujours sans se faire connoître; montez en croupe derrière moi, & conduisez-moi à la maison du ravisseur. Le bon homme accepta, & après deux heures de route, ils arrivèrent chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à cette visite. La suite de

l'Empereur arriva presqu'en même tems que lui ; la maison du Mandarin fut bientôt remplie & entourée. Le Mandarin ne put nier la violence dont on l'accusoit, & l'Empereur le condamna à perdre la tête ; ce qui fut exécuté. Alors se retournant vers le vieillard, il lui dit du ton le plus grave & le plus imposant : *je vous donne la charge du coupable qui vient de mourir ; ayez soin de la remplir avec plus de modération que lui, & profitez de sa faute & de sa punition, de peur qu'à votre tour, vous ne serviez d'exemple aux autres.*

Lisez entièrement les chapitres sur l'*Administration Militaire*, sur l'*Administration de la Famille Impériale*, sur le *Code des Empereurs*, sur le *Gouvernement actuel* ; je vous en donnerois une trop foible idée en en détachant quelques morceaux. Les matières me pressent, & je passe au second livre de cette seconde partie, qui traite de la Religion des Chinois.

La doctrine sur l'existence & les attributs d'un souverain Etre, sur le culte & les hommages qui lui sont dus, a subsisté à la Chine, sans alté-

ration & ſans mélange, pendant une longue ſuite de ſiècles. Les ſectes & les ſuperſtitions ſont venues par la ſucceſſion des tems; elles partagent l'eſprit du peuple; mais il paroît que les grands & les lettrés ſont reſtés attachés à la ſeule religion naturelle. 603 ans avant notre Ere, naquit *Laot-ſé*, l'Epicure de la Chine; ſa philoſophie n'étoit autre choſe que l'athéiſme voilé & raffiné. Ses diſciples levèrent le voile, & affichèrent la plus groſſière impiété. Comme l'état paſſif, le calme parfait de l'ame, auquel ils vouloient parvenir, étoit ſans ceſſe troublé par la crainte de la mort, ils publièrent qu'il étoit poſſible de trouver la compoſition d'un breuvage qui rendît l'homme immortel. Cette folle idée les conduiſit d'abord à l'étude de la Chymie, enſuite à la recherche de la Pierre Philoſophale, & bientôt ils ſe livrèrent à toutes les extravagances de la Magie. Le deſir & l'eſpérance d'éviter la mort par la découverte d'un précieux breuvage, attirèrent une foule de partiſans à la nouvelle ſecte, ſur-tout les grands, les riches

&

& les femmes. Les Empereurs eux-mêmes accréditèrent l'erreur par leur crédulité, & bientôt la Cour fut remplie d'une foule innombrable de ces faux Docteurs, auxquels on avoit décerné le titre de *Docteurs célestes*. *You-ti*, cinquième Empereur de la Dynastie des *Han*, montra la plus vive ardeur pour l'étude des livres magiques. La mort avoit enlevé à ce Prince, une de ses femmes, qu'il aimoit éperdument. Un de ces impôsteurs trouva, dit-on, le moyen, par ses prestiges, de procurer encore une fois à l'Empereur la vue de cette femme. Cette effrayante apparition l'attacha de plus en plus aux extravagances de la nouvelle secte. Toutes les représentations de ses Ministres furent infructueuses. Affligé d'un engouement aussi extraordinaire, un des grands de l'Etat, se trouvant un jour chez l'Empereur, au moment où on lui apportoit le breuvage mystérieux, se saisit de la coupe, & but toute la liqueur. Outré de cette hardiesse, le Monarque le fait aussi-tôt arrêter, & donne ordre de le mettre à mort. « Cet ordre est inutile,

» répond le courtisan avec tranquil-
» lité ; il n'est pas en votre puissance
» de me faire mourir, puisque je viens
» de me rendre immortel. Cependant,
» si la mort a encore prise sur moi,
» Votre Majesté me doit une récom-
» pense, puisqu'Elle séra convaincue
» que cette liqueur n'a pas la vertu
» qu'on lui attribue, & que ces im-
» posteurs la trompent ». Cette ré-
ponse lui sauva la vie ; mais elle ne
corrigea point le Monarque. Quoiqu'il
eût pris plusieurs fois le breuvage
d'immortalité, bientôt le dépérisse-
ment de sa santé lui fit enfin connoître
qu'il n'en étoit pas moins mortel. Il
mourut en déplorant sa crédulité.

Qui jamais auroit pu croire que
cette ancienne folie des Chinois re-
vivroit parmi nous, & qu'on y accueil-
leroit les prédicateurs de l'immortalité
du corps ?

Les Bonzes, ou sectateurs du Dieu
Fo, sont une autre classe d'imposteurs,
livrés à la débauche & à l'hypocrisie.
L'anecdote suivante servira à faire
connoître leurs mœurs voluptueuses,
& leur vie secrétement incontinente.

Il existoit autrefois, près de la Ville de *Fou-tcheou*, un Pagode fameux, où demeuroient les Bonzes les plus distingués de la Province. La fille d'un Docteur Chinois, en se rendant à la maison de campagne de son père, accompagnée de deux suivantes, & portée, selon l'usage, dans une chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans ce Temple, & envoya prier les Bonzes de se tenir éloignés, tandis qu'elle y feroit sa prière. Le principal Bonze, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derrière l'Autel: il ne la vit que trop bien, & il en devint si éperduement épris, que son imagination échauffée, écartant toute idée de péril, ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à enlever une fille foible & mal accompagnée. L'exécution suivit de près le projet. Il ordonna à quelques autres Bonzes, ses confidens, d'arrêter les deux suivantes, & il ravit cette fille, malgré ses cris & ses larmes. Le Docteur n'ignora pas long-tems la cause de l'absence de sa fille; il sut qu'elle étoit entrée dans le Pagode, & qu'elle y avoit disparu,

il la réclama ; les Bonzes répondirent à toutes ses demandes, qu'il étoit bien vrai qu'elle avoit visité le Pagode, mais qu'elle en étoit sortie après avoir fait sa prière. Le Docteur élevé dans le mépris pour les Bonzes, comme le sont tous les lettrés, s'adressa au Général des Tartares de cette Province, & lui demanda justice contre les ravisseurs de sa fille. Les Bonzes qui s'imaginoient trouver dans ces deux hommes, une confiance aveugle, leur apprirent mystérieusement que le Dieu *Fò*, étant devenu amoureux de la jeune personne, l'avoit enlevée. Le Bonze, auteur du rapt, voulut ensuite, par une harangue pathétique, faire comprendre au Docteur, combien *Fo* faisoit d'honneur à toute sa famille, en jugeant sa fille digne de sa tendresse & de sa société ; mais le Général Tartare ne se paya point de toutes ces fables ; s'étant mis à parcourir le Pagode, pour en examiner les plus secrets réduits, il entendit quelques cris confus, sortir du fond d'un rocher ; il s'avança vers ce lieu, & apperçut une porte de fer

qui fermoit l'entrée d'une grotte. L'ayant fait rompre, il descendit dans un lieu souterrein, où il trouva la fille du Docteur, & plus de trente autres femmes qu'on y avoit renfermées. Elles sortirent de leur prison & du Pagode; aussitôt après, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, & brûla le Temple, les Dieux, & leurs infâmes Ministres.

Nous allons parcourir fort rapidement le troisième livre, qui parle des mœurs & des usages des Chinois, en recueillant ce qu'il nous offrira de plus curieux, bien fâché que les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur un article aussi intéressant.

Les Chinois sont peu jaloux d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maisons; on n'y voit ni miroirs, ni tapisseries, ni dorures. D'ailleurs, ils ne reçoivent de visites que dans une salle particulière, destinée à cet usage. Elle est placée en avant de toutes les autres, sans que ceux qu'on y admet, puissent communiquer avec les appartemens intérieurs. Le cérémonial de

leurs visites & de leurs invitations est d'une civilité gênante & puérile. Une invitation à un repas, n'est supposée réelle, qu'après avoir été renouvellée jusqu'à trois fois, par écrit. On écrit la veille du festin, on écrit le jour, dans la matinée ; on écrit encore à l'heure où tout est prêt, & qu'il ne s'agit plus que de se mettre à table. On n'oublie pas, le jour suivant, de remercier par un billet, l'*Amphitrion* de la veille. C'est toujours avant le dîner, qu'il faut rendre visite à ses supérieurs ; & il faut la leur rendre, sinon à jeun, du moins sans avoir bu de vin. La manière de saluer, même entre particuliers d'un état médiocre, est bien moins expéditive que la nôtre. Là on ne s'en tient pas quitte pour une révérence, ou un simple coup de chapeau. Le salut ordinaire consiste à joindre les mains devant la poitrine, à les remuer d'une maniére affectueuse, & à recourber tant soit peu la tête, en se disant réciproquement *tsin-tsin*, mot de compliment qui signifie tout ce qu'on veut, comme les nôtres. Au surplus, la politesse est répandue

à la Chine, dans les Villages comme dans les Villes même ; & comme on l'a érigée en loi, elle n'est guère plus sincère dans les uns que dans les autres. Aussi la Chine est-elle le pays du monde où la défiance est le plus nécessaire ; elle est même autorisée par l'usage & par la loi. Celui qui achete, doit porter avec lui sa balance, autrement il risque fort d'être trompé sur le poids des pièces qu'on doit lui vendre ; car le poids seul en règle la valeur. La maxime du marchand est, que l'acheteur a pour principe de donner toujours le moins qu'il peut ; & par cette raison, il se croit fondé à tirer de lui le plus qu'il lui est possible. Ce n'est pas le marchand, disent-ils, qui trompe ; c'est l'acheteur qui se trompe lui-même.

Les Foires de l'Europe les plus fréquentées, ne sont qu'une foible image de cette foule incroyable de vendeurs & d'acheteurs qui s'agitent sans cesse dans les grandes Villes de la Chine. On peut dire que la moitié est occupée à tromper l'autre. C'est sur-tout contre les étrangers, que les marchands Chi-

nois exercent sans ménagement, leur insatiable rapacité. Entre mille exemples, en voici un. Le Capitaine d'un vaisseau Anglois, avoit fait un marché avec un Négociant Chinois de Canton, d'un grand nombre de balles de soie, que ce dernier devoit lui fournir. Quand elles furent prêtes, le Capitaine va, avec son Interprète, chez le Chinois, pour examiner par lui-même, si tout étoit bien conditionné, on ouvrit le premier ballot, & il la trouva telle qu'il la souhaitoit; mais les ballots suivans, qu'il fit ouvrir, ne contenoient que des soies pourries : sur quoi le Capitaine s'échauffa fort, & reprocha au Chinois, dans les termes les plus durs, sa méchanceté & sa friponnerie. Le Chinois l'écouta de sang-froid, & pour toute réponse : *prenez-vous-en, Monsieur*, lui dit-il, *à votre fripon d'Interprète; il m'avoit protesté que vous ne feriez pas la visite des ballots.*

Les mœurs des Tartares, conquérans de la Chine, diffèrent par de fortes nuances, des mœurs de la nation conquise; ils n'ont pris d'elle que des

usages, & ont gardé leur caractère. Le Tartare est obligeant, libéral, ennemi de toute dissimulation, & plus occupé à jouir de sa fortnue, qu'à l'augmenter. Il apporte dans les travaux, même du cabinet, une pénétration qui en abrége pour lui les difficultés, & dans les affaires, cette activité expéditive qui en est l'ame. Un jugement prompt, rapide, le sert mieux, & toujours plus à propos, que la profonde & tardive méditation du Chinois. En un mot, c'est peu d'avoir sur lui l'ascendant des armes; le Tartare peut encore lutter avec lui sur tout le reste.

Vous pouvez vous instruire agréablement, dans le livre quatrième, de la littérature, des sciences & des arts des Chinois. Il faut lire en entier, ce qui concerne leur langue & & leur Poësie. Tout ouvrage licencieux & obscène, est prohibé par les loix. Tout Auteur qui écrit contre le Gouvernement, est puni de mort, ainsi que ceux qui ont concouru à l'impression ou à la distribution de ses ouvrages. La comédie est plutôt to-

K v

nois exercent sans mém...
insatiable rapacité. En...
ples, en voici un. L...
vaisseau Anglois, ...
ché avec un Né...
Canton, d'un gr...
de soie, que ...
fournir. Qua...
Capitaine v...
chez le Ch...
lui-même...
tionné, ...
lot, & ...
souhai...
qu'il ...
des ...
rain...
Ch...
d...

acte
odestie
fille des
urs de ces
, s'ils osoient
jusqu'à l'entre-
succès d'un mime,
e, des graces & de
Comédienne.

urs académiques n'ob-
plus de succès à la Chine,
nous. Tous les bons lettrés
nt sur le faux goût qu'a in-
uit cette éloquence académi-
enne : ils appellent les Auteurs de
toutes ces bagatelles oratoires, *bouches d'or & langues de bois.*

...é leur caractère.
...nt, libéral
...on, & plus
...e, qu'à
... tra-

... jardins Anglois ne
... imitation des jar-
... la Chine, où
... souvent dé-
... construc-
... caprice
... rs for-
... Kang-ti,
... qu'ils ..., les avoit
... ons ils donnèrent
... ne ... d'un Censeur
... pouvons mieux
... rapportant le discours
... urageux de ce respectable
... « Plus les ponts inutiles de
» jardins, anciens & nouveaux,
» s'embellissent & se multiplient, plus
» les ponts nécessaires se détériorent
» & diminuent dans toutes les Pro-
» vinces. Les nombreux essaims d'ar-
» tistes qui accourent dans votre ca-
» pitale de toutes les extrémités de
» l'Empire, ne feront pas des soldats
» contre les Tartares, qui nous me-
» nacent; & après avoir bâti un plus
» grand nombre de ponts qu'aucun
» de vos prédécesseurs, il est bien à
» craindre que vous n'en trouviez pas

» pour fuir le vainqueur. Votre hum-
» ble sujet en sèche d'affliction, &
» ne dit ses justes craintes à Votre
» Majesté, que parce qu'enivrée des
» mensonges de ses flatteurs, Elle ne
» voit que les fleurs de la coupe
» empoisonnée qu'ils lui présentent.
» Songez, Seigneur, qu'un vieil Offi-
» cier qui vous dit la vérité au péril
» de sa tête, craint plus la mort pour
» Votre Majesté que pour lui ».

Je suis, &c.



LETTRE X.

*GALERIE HISTORIQUE universelle; par M. P***, première & seconde livraison; avec privilège du Roi, 1786.*

SOIT qu'on réfléchisse, Monsieur, sur les exploits d'Alexandre, de César; soit qu'on médite les ouvrages de Socrate, de Platon, de Virgile ou d'Horace; soit qu'on admire les vertus des Titus, des Marc-Aurele, & des Princes qui leur ressemblent; soit enfin, qu'on applaudisse aux chef-d'œuvres des Raphaël, des Michel-Ange, ou bien aux découvertes sublimes des Galilée, des Newton, quelle sensation agréable ne fait point éprouver la vue de leurs portraits! On cherche à démêler dans les traits de ces hommes immortels, l'empreinte de leur ame, de leurs vertus, de leurs talens, de leur génie: l'art, les ressuscite, en quelque sorte, pour les offrir à nos

yeux; & d'un seul trait, les peint plus facilement que les descriptions les plus détaillées. Nous jouissons de ces avantages, sans presque nous en appercevoir, parce que l'habitude émousse les plaisirs; mais ils n'en sont pas moins réels, lorsqu'on sait les apprécier.

Tels sont les motifs qui auront engagé M. *de P**** à donner au public cette nombreuse & intéressante collection, qui sera composée de mille portraits, chacun accompagné de trois pages de discours, & formera dix volumes. Les notices sont claires, précises, impartiales; &, ce qui est assez rare dans une pareille entreprise, *dessins, gravures, & texte, tout est de la même main.*

Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme l'abrégé d'un dictionnaire historique, & peu susceptible d'extrait, je me borne, Monsieur, à vous indiquer les portraits contenus dans les deux premiers cahiers qui viennent de paroître. Dans l'un, on trouve les portraits d'*Alexandre*, d'*Anne de Boulen*, de *Cicéron*, de *Fénélon*, de *Mannozielle*,

de *Stanislas*, Roi de Pologne, de *Guillaum Tell*, & de *Watteau*; le second contient ceux de *Le Bas*, Graveur, de *Bossuet*, de *J. César*, de *Christine*, Reine de Suède, de *Henri IV*, de *Magaloti*, du *Titien*, & de *J. de Witt*.

Pour la distribution de ces portraits, on a préféré l'ordre alphabétique dans chaque cahier, afin de satisfaire le goût varié des Souscripteurs, & l'on donnera, à la fin de la collection, une table des noms, pour faciliter cet arrangement.

Les portraits ne sont gravés qu'en simples traits, à l'eau forte; ils seroient sans doute infiniment plus intéressans, si l'on y eut ajouté quelques ombres légères, pour imiter au moins le relief d'une médaille; car un portrait en gravure ne peut avoir d'effet, que par l'intelligence de la lumière & de l'ombre; mais les traits de M. *de P**** sont d'ailleurs si ressemblans, & touchés avec tant d'esprit, que l'on pardonne aisément à ce qui pourroit les faire valoir davantage. La partie typographique est due aux soins de

M. *Didot* le jeune, & c'eſt aſſez dire qu'on n'a rien négligé de ce qui pouvoit mériter les ſuffrages du public.

Cet ouvrage eſt propoſé par ſouſcription, qui ſera ouverte juſqu'au premier Janvier 1788, chez *Merigot* le jeune, Libraire, quai des Auguſtins; à Valenciennes, chez *Giard*; & chez les Libraires des principales Villes du Royaume & de l'Europe. Les Souſcripteurs ne payeront chaque cahier, que 3 liv. 12 ſ., & le prix ſera de 4 liv. 10 ſ. pour les perſonnes qui n'auront point ſouſcrit.

Je ſuis, &c.

CONCERT SPIRITUEL.

NOUS ne répéterons point ce que nous avons déjà dit des talens du ſieur *David*. Conſidéré comme chanteur, il a parfaitement ſoutenu, pendant cette quinzaine, la brillante réputation qu'il s'étoit acquiſe. On a ſeule-

ment remarqué que dans le *Stabat*, où il n'y a ni difficultés, ni tours de force, ni points d'orgues, ne pouvant employer qu'une seule espèce de voix, il étoit moins étonnant & moins supérieur ; se trouvant sur-tout, à côté du Sr. *Laïs*, dont les sons nourris & veloutés, faisoient mieux sentir ce que la voix de l'Italien a de maigre, & de grêle. Les amateurs de l'art, qui honorent le talent par-tout où il se trouve, ont vu avec plaisir les Chanteurs François réunis avec le sieur *David*, exécuter même sa musique, avec autant de zèle que d'intelligence, & sacrifier aux plaisirs du public cette rivalité nationale, qui ne peut convenir qu'à des artistes médiocres. . . . .

Parmi les Cantatrices, mademoiselle *Vaillant* a chanté avec succès, plusieurs airs Italiens ; le Directeur toujours attentif à ce qui peut donner plus d'intérêt & d'agrément à son Concert, avoit fait venir du pays de l'harmonie, Mlle *Tomeoni*, sans doute sur sa réputation ; mais il a éprouvé plus d'une fois, combien la réputation

eſt trompeuſe : il s'eſt trouvé que Mlle *Toméoni* avoit des moyens dont elle ne ſavoit pas faire uſage ; que ſa voix étoit douce, flexible & ſonore ; mais ſa manière de chanter, froide, ſans goût & ſans expreſſion : & pour mettre le comble au plaiſir des auditeurs, elle a exécuté une muſique ſans mélodie & ſans caractère, qu'une excellente Cantatrice eût à peine rendue ſupportable : cette muſique étoit, dit-on, de ſon époux ; mais le public ne lui a pas ſu gré de cet excès de complaiſance qui lui faiſoit ſacrifier ſa gloire à l'amour conjugal. Mlle *Meliancour* a fait entendre dans le *Regina Cœli* de M. *Rigel*, une voix légère, juſte & gracieuſe. Nous dirons ici en paſſant, que ce jeune ſujet, qui languit encore *dans les honneurs très-obſcurs* des chœurs de la Comédie Italienne, eſt une nouvelle preuve qu'*il n'y a qu'heur & malheur en ce monde :* nous l'avons vue jouer le rôle de la *Servante-Maîtreſſe*, rôle qu'on ſemble abandonner aujourd'hui aux eſſais des débutantes : elle l'a rendu avec un goût, un naturel, une intel-

ligence, qui nous semblent aujourd'hui assez rares; sans avoir rien de très-brillant ni d'extraordinaire dans la voix, elle a chanté de manière à faire plaisir à tout le monde; il ne lui manquoit qu'un peu de chaleur, que les encouragemens du public & la certitude de plaire lui donneroient bientôt. Une autre Actrice devenue très-célèbre par l'étonnante flexibilité de son organe, a joué plusieurs fois depuis quelque tems, ce même rôle de la *Servante-Maîtresse*, & toujours avec un succès fou; nous rendons justice avec tout le monde, aux agrémens infinis de son chant, mais elle nous a paru, pour le jeu, très-inférieure à Mlle *Meliancour*; & on sait que sur un Théâtre, même lyrique, le jeu est encore préférable à la voix.

MM. *Duport*, *le Brun*, *Ozi*, *Bertheaume* ont reçu du public, l'accueil auquel ils sont accoutumés. On a entendu avec beaucoup de plaisir, pour la première fois, MM. *Turner* exécuter sur la flûte, une symphonie concertante. Quelques enfans ont étonné par des prodiges d'habileté pour leur

âge, sur la harpe & le piano ; il faut distinguer Mlle *Lescarsin*, dont le concerto de harpe a excité un enthousiasme général : parmi les violons, M. *Kreitz* se fait toujours remarquer par une exécution brillante, surtout très-rapide, & une très-belle qualité de son ; mais il n'a point encore de style ; le public a encouragé les travaux du sieur *Aldée*, jeune homme qui promet beaucoup, dont les progrès sont sensibles, & qui profite très-bien des leçons qu'il a l'avantage de recevoir de M. *Viotti*.

Le mérite des anciens compositeurs, tels que M. *Rigel*, *Cambini*, &c., est assez connu, & leurs ouvrages sont en possession des applaudissemens. Parmi ceux qui commencent à se faire un nom, M l'Abbé *Le Sueur*, Maître de Musique des Innocens, & digne des grands artistes auxquels il a succédé, est celui qui s'est montré le plus souvent ; il annonce un talent précieux ; mais il devroit tâcher de mettre dans son chant plus de mélodie, & dans ses accompagnemens, plus d'effet que de bruit. M. *le Berton* fils, a

donné deux morceaux qu'on a trouvés d'un bon goût & d'une belle manière. En continuant de se perfectionner à l'école de M. *Sacchini*, dont il est élève, il peut tenir un rang parmi les Musiciens dont la France s'honore. Avide de toute espèce de gloire, M. *David* a voulu réunir aux talens du chanteur, ceux du compositeur : c'est ainsi que plusieurs Comédiens ont été Auteurs dramatiques, mais il est rare d'exceller dans les deux genres, & un très-bon Acteur n'est souvent qu'un Poëte médiocre : c'est assurément un grand avantage pour un chanteur de savoir assez la musique, pour être même un compositeur ordinaire, & c'est ce qui manque sur-tout à la plûpart de nos Chanteurs François ; mais il me semble que le sieur *David* a trop présumé de ses forces, en voulant lutter contre *Pergolèse*. Il peut composer de la musique très-agréable, quoique le *duo* de sa façon, qu'il a chanté avec Mlle *Vaillant*, ait paru froid & monotone ; mais je ne crois pas que son génie le porte au grand pathétique & au sublime de l'expression musicale ;

c'eſt cependant ce qu'exige la compoſition du *Stabat*.

J'ai vu avec plaiſir qu'on avoit exécuté deux fois cette année, celui de *Pergoleſe*. Ce chef-d'œuvre qui ſera toujours nouveau pour les cœurs ſenſibles & les connoiſſeurs délicats, ſemble acquérir encore plus de prix, par les efforts que l'on fait pour l'imiter & pour l'égaler; c'eſt comme ſi on eſſayoit de refaire *Cinna* & *Iphigénie*. *Hayden*, ce Muſicien ſi célébre dans l'Europe, par ſes admirables ſymphonies, eſt égal & même ſupérieur à *Pergoleſe*, dans quelques verſets que celui-ci a négligés, comme prêtant peu à l'expreſſion; car *Pergoleſe*, ainſi que la plûpart des hommes de génie, n'eſt pas toujours grand; il a, comme *Homère*, ſes momens de ſommeil; mais dans les morceaux où le talent peut ſe développer dans les verſets qui préſentent un objet vraiment pathétique, à quelle diſtance l'Allemand n'eſt-il pas de l'Italien? Avec toutes les reſſources d'une imagination féconde & très-originale, *Hayden* eſt obligé de ſe traîner ſur les traces de *Pergaleſe*, de

rentrer dans ses motifs & dans ses intonations, & de revenir à ces vrais accens de la douleur, dont son devancier s'est emparé; en vain pour déguiser l'imitation, il couvre d'une riche broderie, une étoffe plus précieuse que l'or; *Pergolese* est encore le seul qui ait su imprimer à la douleur un caractère religieux, donner à la tristesse une empreinte auguste & sacrée; il est le seul qui ait su peindre la terreur, la désolation, le silence même de la nature à la mort de son Auteur; & avec quoi produit-il ces grands effets? Avec quelques grosses notes que la basse fait entendre de tems en tems. Le sieur *David* a encore brodé la broderie d'*Hayden*, & singulièrement dans le verset *Pro peccatis suæ gentis*, &c. Il y a des chants agréables dans sa composition, mais qu'on pourroit appliquer avec succès à tout autre sujet.

Le *Stabat* de *Pergolese* est pour les Musiciens actuels, ce que sont les antiques pour les Peintres & les Sculpteurs modernes: c'est un modèle d'unité, de simplicité, de goût &

d'expreſſion, qui doit être ſouvent préſenté aux artiſtes, dans un tems où la muſique étouffée ſous des ornemens frivoles & ſous une foule d'acceſſoires, perd ſon véritable caractère, & paroît auſſi corrompue que la littérature.

EPIGRAMME.

QU'ILS me ſont doux ces champêtres
concerts,
Où roſſignols, pinçons, merles, fauvettes,
Sur leurs théâtres, entre des rameaux
verts,
Viennent *gratis* m'offrir leurs chanſonnettes;
Quels opéras me feroient auſſi chers!
Là n'eſt point d'art, d'ennui ſciëntifique!
Gluk, Piccini n'ont point noté les airs;
Nature ſeule en a fait la muſique,
Et M...... n'en a point fait les vers.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XI.

Le Théologien Philosophe, deux volumes in-8° *; à Paris, chez* Guillot, *Libraire de* Monsieur, *Frère du Roi, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

C'EST très-bien fait, Monsieur, aux défenseurs de la religion & des mœurs, de revendiquer le titre de *Philosophe*, usurpé par une certaine classe d'écrivains : ils devroient même ne plus les désigner sous ce nom de *Philosophes*, & prendre à tâche de démontrer que ce qui manque à leurs

ouvrages ; c'eſt préciſément la Philoſophie. Il me ſemble que dans la littérature, ces ſoi-diſant Philoſophes ſont à-peu-près ce que ſont dans le monde ces aventuriers, qui ſe décorent des titres les plus pompeux de la nobleſſe, & parviennent enfin, à force d'impudence, à perſuader que le nom qu'ils ſe donnent, leur appartient en effet. Que leurs dupes les appellent *Comtes* ou *Marquis*, c'eſt une ſuite naturelle de l'erreur où ils ſont ; mais que les gens éclairés, qui démaſquent leur impoſture, leur prodiguent auſſi ces titres d'honneur, ce ne peut être que par dériſion ; rien au contraire, n'eſt plus propre à confondre ces faux nobles, que de leur rappeller leur véritable nom.

Des critiques ont reproché au *Théologien Philoſophe*, trop peu de ménagement pour ceux qu'ils appellent *ſes adverſaires*. On ſeroit tenté de croire qu'il s'agit de la diſcuſſion de quelques opinions douteuſes ou indifférentes ; il eſt vrai qu'alors le bon ton & la dignité même des ſciences exigent qu'on mette beaucoup d'égards

& de politesse dans la dispute. Mais les hommes que *le Théologien* combat, ne sont point précisément *ses adversaires*, ce sont les ennemis de la société ; ce ne sont pas de vaines spéculations qu'il réfute, ce sont des systêmes pernicieux à l'humanité. Peut-être qu'alors une ame généreuse, échauffée par le zèle du bien public, a bien de la peine à ne pas laisser éclatter son mépris & son indignation. L'honnête-homme qui surprend la main d'un fripon dans sa poche, ne s'amuse point à lui faire des révérences. Une tragédie pitoyable, un plat discours, un poëme ennuyeux, n'ont rien de dangereux pour l'Etat ; l'Auteur seul est à plaindre, il est assez puni par le ridicule ; & la critique ne sauroit le traiter avec trop de douceur ; à moins cependant que ce mauvais ouvrage n'ait du succès ; car l'on peut & l'on doit alors s'élever contre le faux goût, qui a trop de liaison avec les mœurs & l'esprit d'une nation, pour être indifférent aux yeux du Philosophe & du citoyen. Mais lorsque des intrigans, uniquement pour s'établir une répu-

tation d'esprit utile à leur fortune ; voudront persuader aux hommes rassemblés, que Dieu ou n'existe pas, ou, ce qui revient presqu'au même, n'exige aucun culte ; qu'il ne punit ni ne récompense ; qu'il n'y a rien à espérer ni à craindre après la mort ; que l'homme n'est pas libre ; que toute la morale se réduit à l'intérêt personnel, & autres dogmes sublimes que la prétendue Philosophie de notre siècle nous a révélés : ce ne sont plus alors des gens de lettres qu'il faut juger, ce sont des imposteurs qu'il faut confondre ; ce ne sont point des fautes de goût qu'on relève, mais des crimes qu'on dénonce, Je sais qu'on affecte aujourd'hui de ne pas sentir l'influence que peuvent avoir certains écrits sur l'esprit national ; on veut que chacun ait la liberté de dire ce qu'il pense, & l'on traite de fanatiques ceux qui s'échauffent & se tourmentent pour combattre des opinions. Le monde est plein de ces doucereux *Philintes*, « de ces honnêtes gens dont les maxi- » mes ressemblent beaucoup à celles » des fripons, de ces gens si *modérés*,

» qui trouvent toujours que tout va » bien, parce qu'ils ont intérêt que » rien n'aille mieux ; qui sont tou- » jours contens de tout le monde, » parce qu'ils ne se soucient de per- » sonne, &c. ». (*Rousseau de Genêve ; Lettre sur les Spectacles*) ; mais le vrai Philosophe, les bons citoyens disent, avec l'Alceste de Moliere :

Tête-bleu ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Un Ecrivain très-connu a dit : *aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumières ! victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine celui qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui a donnés la nature !* Et ce n'est pas un Prêtre ni un fanatique qui a dit cela, c'est un Protestant, c'est un Philosophe, c'est Jean-Jacques Rousseau. Ainsi, l'Ecrivain qui ne se sert de son esprit que pour corrompre les

hommes, fût-il le plus beau génie de l'univers, ne mérite ni autels, ni statues, ni couronne; on ne lui doit, suivant le citoyen de Genève, que du mépris & de la haine.

L'objet du *Théologien Philosophe* est de montrer que la science, la raison, la Philosophie même, viennent à l'appui de la Religion. Ce n'est pas avec des argumens théologiques, ni des preuves mystiques qu'il confond les incrédules; c'est avec leurs propres armes qu'il les combat; il les accable du poids de cette même raison qu'ils prétendent faire valoir contre les vérités révélées. Je veux, Monsieur, vous rendre spectateur d'un de ces combats, & vous faire juger avec quelle vigueur le Théologien écrase ces prétendus Philosophes; & ce n'est pas un foible adversaire que je lui mets en tête, c'est le grand, le redoutable, le divin *Voltaire*, que vous allez voir terrassé.

Vous avez peut-être lu dans le fameux Essai du *grand homme* sur l'Histoire générale, un article assez considérable sur un des Sacremens les plus

respectables & les plus utiles de la Religion Chrétienne, la Confession; *Voltaire* entreprend d'anéantir ce Sacrement, & voici comment il s'exprime :

« La Confession auriculaire s'étoit » introduite, dit-on, dès le sixième siè- » cle. Les Evêques exigèrent d'abord » que les Chanoines se confessassent » à eux deux fois l'année, par les canons » du Concile d'Attigny en 763; & » c'est la première fois qu'elle fut com- » mandée expressément. Les Abbés » soumirent leurs Moines à ce joug, » & les Séculiers peu-à-peu le por- » tèrent.

» La Confession publique ne fut ja- » mais en usage dans l'Occident; car » lorsque les Barbares embrassèrent » le Christianisme, les abus & les » scandales qu'elle entraînoit après » elle, l'avoient abolie en Orient, » sous le Patriarche Nectaire, à la fin » du quatrième siècle : mais souvent » les pécheurs publics faisoient des » pénitences publiques dans les Egli- » ses d'Occident, sur-tout en Espagne, » où l'invasion des Sarrasins redou-

» bloit la ferveur des Chrétiens humiliés.

» Je ne vois aucune trace jusqu'au douzième siècle de la formule de la Confession ni des Confessionaux établis dans les Eglises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la Communion. Aux huitième & neuvième siècles, il y avoit trois Carêmes, & on se confessoit d'ordinaire à ces trois tems de l'année. Les Commandemens de l'Eglise, qui ne sont bien connus qu'après le quatrième Concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui sembloit auparavant plus arbitraire.....

» Il étoit permis de se confesser à un laïc, & même à une femme en cas de nécessité. Cette permission dura très-long tems. C'est pourquoi Joinville dit qu'il confessa en Afrique, un Chevalier, & qu'il lui donna l'absolution, selon le pouvoir qu'il en avoit. Ce n'est pas tout à fait un Sacrement, dit St. Thomas, mais c'est comme un Sacrement.

Tous les lecteurs que la Confession gêne & humilie, ne doutent point, d'après l'autorité du patriarche *Voltaire*, que la Confession ne soit vraiment une institution humaine, qui s'est introduite peu-à-peu par la politique des Prêtres, fiers d'exercer cet empire sur les consciences, & d'être les dépositaires des plus importans secrets. Les gens du monde iront-ils ouvrir des *in-folio*, & dépouiller les actes des Conciles, pour se convaincre que la Confession est un précepte divin ? Ils ne se mettront pas tant en frais pour découvrir une pareille vérité, & ils trouveront plus commode d'en croire l'Auteur sur sa parole; c'est ainsi que la bonne compagnie, qui n'examine rien, est dupe du premier charlatan qui veut la tromper; qu'un vrai savant essaye de désabuser les esprits, il n'est lu que de ceux qui ont su se garantir de l'erreur: ceux à qui son livre seroit le plus nécessaire, craignent de l'ouvrir, dans la crainte qu'il ne soit pas amusant.

Concevez-vous, Monsieur, l'impudence d'un Ecrivain qui, à la face de

tous les savans, & dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ose débiter sérieusement une suite de mensonges historiques, un tissu de fables & de faussetés, comme s'il n'y avoit plus ni lumières, ni Bibliothèques, & qu'on fût retombé dans les ténèbres de la barbarie: aussi son adversaire le foudroye sous une nuée de témoins & d'autorités, qui prouvent de la manière la plus lumineuse, que la Confession auriculaire existoit dès les premiers siècles de l'Eglise; qu'elle a toujours été regardée comme nécessaire au salut; que la Confession faite aux laïcs, encore moins aux femmes, n'a jamais été permise, ni en usage; mais que dans l'impossibilité absolue d'avoir un Prêtre, cette marque d'humilité & de repentir, sans avoir en aucune manière, l'effet & la valeur du Sacrement, étoit jugée méritoire. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les actes du Concile sur lequel le savant *Voltaire* appuye sa rare doctrine, n'existent pas.

Une autre réfutation très-importante, & qui fait beaucoup d'honneur

aux connoiſſances & à la ſagacité de l'Auteur, c'eſt celle du chapitre de *Beliſaire* ſur la tolérance. C'eſt une des matières ſur laquelle nos modernes raiſonneurs ont le plus déraiſonné; & leurs inepties ſur cet article important, ſuffiroient ſeules pour prouver à tout lecteur impartial, qu'ils n'entendent rien en morale & en politique; leurs déclamations contre les perſécuteurs, reſſemblent plus au fanatiſme qu'à la Philoſophie. Un Philoſophe réduit cette doctrine de la tolérance à un petit nombre de principes clairs & inconteſtables, tous fondés ſur la raiſon la plus ſimple, & abſolument indépendans des idées ſurnaturelles.

Il faut dans tout Etat une Religion, & il eſt intéreſſant pour le bien de la paix, qu'il n'y en ait pas pluſieurs; cependant lorſque pluſieurs ſectes ne s'anathématiſent pas réciproquement, comme injurieuſes à la Divinité, & ne pouvant conduire au ſalut, il eſt peut-être poſſible de les réunir dans le même Gouvernement; comme en Angleterre & en Hollande, où chaque

secte convient qu'on peut faire son salut dans une autre. Mais lorsqu'une Religion, intolérante par sa nature, parce qu'elle est la seule véritable, la seule qui conduise au salut, lorsqu'une pareille Religion domine dans un Etat, c'est la plus lourde faute en politique, d'en laisser établir une autre. C'est alors que la plus grande intolérance devient non-seulement prudence, mais humanité. Que de sang eût épargné la sévérité du Magistrat qui eût réprimé Luther & Calvin, dès le moment qu'ils commencèrent à dogmatiser ! nos Sophistes s'égayent dans des lieux communs contre la cruauté des persécuteurs, tandis que le vrai sage, l'homme instruit déplore la foiblesse & les variations du Gouvernement, qui laissa les nouvelles opinions se répandre, qui, tantôt favorable, tantôt contraire aux Protestans, défendoit aujourd'hui ce qu'il permettoit hier, qui autorisoit des disputes & des colloques, dont l'unique effet étoit d'aigrir les esprits : dès qu'une Religion est établie dans un Etat, il ne faut plus ni l'examiner ni la comparer avec une autre, il faut

la suivre. Jamais ce qu'on appelle la persécution, ne s'est étendu sur les consciences & sur la manière de penser : les loix du Royaume n'ont jamais ordonné à un citoyen de penser telle ou telle chose; mais elles lui ordonnent de se conformer à tel ou tel usage, de faire tel ou tel acte extérieur. Celui qui désobéit n'est pas hérétique, il est rébelle. C'est ce que l'Auteur de Belisaire & autres déclamateurs de cette force, perdent toujours de vue, soit par mauvaise foi, soit par ignorance. J. J. Rousseau, que j'ai déjà cité, & qui n'est point suspect, prétend que non seulement celui qui dogmatise contre la Religion établie, mais celui même qui ne la pratique pas, mérite la mort. Pourquoi sur l'article seul de la Religion, seroit-il permis de désobéir au Souverain & à la Loi ? & pourquoi la punition due à la désobéissance, qui dans tout autre cas est justice, s'appelleroit-elle persécution & fanatisme, lorsqu'il s'agit de Religion ?

A propos de tolérance, l'Auteur cite une assez singulière anecdote.

« Une Dame de qualité qui avoit lu
» dans les papiers publics, la pompeuse
» annonce d'une pension de la Capi-
» tale, après avoit fait ses réflexions,
» prend la poste, & arrive à Paris.
» Là elle s'informe de l'établissement
» dont il s'agissoit, présente son fils au
» Maître de cette pension, qui jouis-
» soit d'une grande renommée au loin;
» convient de tout avec lui, conclut,
» dit adieu à son cher enfant qu'elle
» dépose avec confiance en de si bon-
» nes mains, remonte dans sa voiture,
» & alloit partir, lorsque le Mentor
» vient tout-à-coup sur ses pas pour
» demander à la Dame, *dans quelle*
» *Religion elle vouloit que son fils fût*
» *élevé.........* Quoique notre illustre
» Provinciale ne se fût point du tout
» attendue à une pareille question,
» elle en sentit tellement la consé-
» quence, que, sous prétexte de con-
» sulter un moment le goût & les
» dispositions de son fils, sur un
» objet aussi important, elle le fait
» rentrer dans le carrosse, &, sans
» autre cérémonie, le ramène aussi-
» tôt à l'hôtel. Elle n'eut pas de peine

» à trouver ensuite une Maison, où
» l'éducation, un peu moins célèbre
» peut-être, étoit du moins plus con-
» forme aux loix fondamentales du
» Royaume très-Chrétien ».

Cette petite histoire, réellement arrivée depuis peu, doit faire gémir tous les bons citoyens, sur les maux que préparent à l'État & à la société, cette foule de charlatans mercenaires répandus dans les fauxbourgs de la Capitale, & auxquels d'aveugles parens confient la plus précieuse jeunesse du Royaume. On s'embarrasse fort peu quelle Religion, quelle morale, quelles instructions les enfans puisent dans ces Académies; il suffit qu'on s'imagine qu'ils y respirent un bon air.

Les mêmes critiques qui ont trouvé que notre Théologien s'échauffoit un peu trop contre les modernes Philosophes, lui ont aussi reproché de n'offrir qu'un amas confus de traits vagues, décousus, & une foule de petits chapitres isolés & soigneusement numérotés : il est vrai que l'Auteur n'a pas prétendu composer un

traité suivi & méthodique ; la plus grande partie de son Ouvrage est remplie de pensées & de réfléxions détachées ; mais peut-être cette manière est-elle aujourd'hui la plus favorable & la plus analogue à la frivolité & à la paresse du siècle ; les gens du monde, ceux pour lesquels on écrit, ceux qui font les réputations, deviennent désolans pour les gens de lettres ; car ils ne lisent plus rien ; & en cela même, peut-être donnent-ils une preuve de bon goût, car il ne paroît presque plus rien de lisible. Jugez de quel air on auroit reçu dans la bonne compagnie, deux énormes volumes *in*-8°. qu'il eût fallu lire de suite. Des morceaux détachés flattent la curiosité, sans fatiguer l'attention ; sur quelque page que l'on tombe, on recueille un trait intéressant, & l'on ne ferme point le livre, sans être payé de la peine qu'on a prise de l'ouvrir. Tantôt ce sont des pensées courtes & vives, dans le goût de celle-ci. « Qu'est-» ce qu'un beau génie sans mœurs ? » sinon un astre qui s'encroute ? Le » monde littéraire est bien différent

» du monde phyſique. On y découvre
» peu d'étoiles, beaucoup de planet-
» tes & une effroyable quantité de
» cométes ».

Quelquefois c'eſt une anecdote morale & inſtructive : telle eſt l'aventure ſuivante, qui nous apprend que le monde eſt plein de fous, qui ſacrifient leur véritable bonheur à des chimères.

« Un grand Seigneur s'étant pris
» d'une belle paſſion pour une Dame
» célèbre, entreprit de la lui déclarer
» d'une manière nouvelle & plus pi-
» quante, dans un drame qu'il com-
» poſa exprès, & qu'on nomma Co-
» médie. La pièce parut belle à la
» plûpart des connoiſſeurs, quoiqu'ils
» n'en pénétraſſent pas le deſſein. En
» particulier l'Héroïne, qui en étoit
» l'objet, y remarqua des traits ſi
» fins, ſi délicats, qu'elle voulut en
» faire les honneurs, & la jouer elle-
» même un jour de réjouiſſances pu-
» bliques.

« L'Auteur étoit au comble de ſes
» vœux ! Auſſi ſe chargea-t-il volon-
» tiers des frais de la repréſentation ;
» l'on peut bien penſer qu'il n'épargna
» rien pour rendre la Fête ſuperbe,

» habits, décorations, symphonie,
» tout fut magnifique, admirable. Les
» seules machines employées à ce
» spectacle, lui couterent plus de
» trente mille écus. Or, dans une de
» ces machines étoit cachée la Dame
» en question, sous une grande nuée
» qu'il avoit fait peindre avec une
» attention singulière. Il se tenoit fort
» près de là, lorsqu'au signal qu'il
» donna à un homme tout dévoué à
» ses ordres, le feu prit à la toile de la
» nuée. La maison, qui valoit cent
» mille écus, fut presqu'entièrement
» réduite en cendres ; mais la perte
» d'un million d'or ne l'auroit pas
» touché dans cette circonstance fa-
» vorable, où, pour dérober aux
» flammes sa Dulcinée, sa belle, il
» lui fallut bien l'emporter dans ses
» bras ; &, ce que tous les Céladon,
» les Dom Quichote estiment une
» fortune en ce pays-là, il eut le plai-
» sir indicible de toucher à son pied...

» Mais qu'il paya cher ce bonheur
» si court ! La plus cruelle destinée
» en fut la suite. Témoin de ce qui
» s'étoit passé, un petit Page eut l'in-

» discrétion d'en parler à la personne » du monde la plus intéressée à cette » nouvelle extrêmement désolante à » toutes sortes d'égards ; & l'on apprit » peu de jours après, que le malheu- » reux Seigneur, étant seul dans son » carrosse, avoit été tué d'un coup » de pistolet ».

Ici l'on rencontre un dialogue piquant, là une fable ingénieuse, plus loin on est égayé par des traits de mœurs pleins de vérité & de bon comique ; de ce genre est le parallèle que l'Auteur établit entre les petits-Maîtres & les Philosophes.

» Changer de modes & de person- » nages, c'est le goût & la passion » du François. Le rôle de petit- » Maître paroît à peine tombé, que » celui du Philosophe le remplace » avec avantage. Aussi est-il plus aisé » à remplir. Il ne laissoit pas que d'en » couter à nos petits-Maîtres en bre- » loques, en diamans, en colifichets, » en broderie, dentelle, frisure, &c. » Il falloit des bijoux ruineux, des » petits meubles précieux, des équi- » pages, des habits, des valets d'un

» goût original. Il falloit encore je ne » sais quelle tournure, un air d'im- » portance, certain ton avantageux, » un art de grimacer, de se démonter » le visage, de se disloquer le corps, » art aussi difficile à définir qu'à saisir. » Il falloit rire, saluer, s'asseoir, » marcher, parler, chanter, raison- » ner, plaisanter tout autrement que » les autres; & ce persifflage univer- » sel, ce papillonnage éternel deman- » doit une sorte d'exercice ou d'ap- » prentissage gênant, en outre des » dispositions favorables. Aussi tous » n'y réussissoient pas également; au » lieu que pour être Philosophe, eh! » qu'est-ce qu'il en coute? Il ne faut » pour cela ni talens, ni figure, ni » esprit, ni mémoire, ni jugement, » ni naissance, ni fortune. Un peu de » lecture avec beaucoup de suffisance » & de présomption: ajoutez-y un » vernis de scepticisme ou d'incrédu- » lité, voilà déjà plus des trois quarts » du mérite de la secte à la mode. Il » y a de petits endroits où l'on en est » quitte pour faire venir le M*** & » le Journal politique très-peu dispen-

» dieux, & très-peu philoſophique
» aſſurément. Enfin, jamais titre auſſi
» honorable ne fut auſſi mal appliqué,
» & ne devint en conſéquence auſſi
» bannal. Ne voyons-nous pas en effet,
» que la Capitale & les Provinces,
» déjà preſque rivales, ſe font égale-
» ment honneur de ſacrifier à cette
» nouveauté ? La Philoſophie du jour
» eſt ſi plaiſante, c'eſt un air ſi reve-
» nant, que tout le monde eſt tenté
» de s'ériger en Philoſophe, & que
» chacun prétend l'être à ſa façon, le
» Marchand & le Colonel, le Magiſ-
» trat & le Baigneur; le Valet l'eſt
» quelquefois de meilleure grace que
» ſon Maître.

» Ces deux rôles, celui de petit-
» Maître, & celui de Philoſophe, ſont
» du genre comique, avec cette diffé-
» rence pourtant, que le premier ap-
» partient au comique bouffon, & le
» ſecond au comique larmoyant ».

Souvent vous tombez ſur des portraits & des caractères d'une touche ſaillante & vigoureuſe, & qui ne ſeroient pas indignes du pinceau de la Bruyere. Il réſulte de ce mêlange, un

ouvrage aussi amusant qu'utile, où la raison est embellie des couleurs de l'imagination, où l'esprit & la piété, la Théologie & la Philosophie se réunissent pour rendre la Religion intéressante, & faire aimer la saine morale.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

L'HABITANT de la Guadeloupe, Comédie en trois actes; par M. Mercier. *A Paris, chez* Poinçot, *Libraire, rue de la Harpe; près St. Côme,* N°. 135; *& à Versailles, rue Dauphine.*

Ce drame, Monsieur, a été joué avec succès aux Italiens, le Mardi 25 Avril dernier. On auroit dû l'appeller *l'Epreuve.* Ce titre eût été plus convenable au sujet; mais il y a déjà tant de pièces connues sous ce nom. Un par-

ticulier nommé *Vanglenne*, après avoir fait une fortune immense à la Guadeloupe, revient à Paris, lieu de sa naissance; les plus proches parens qui lui restent, sont un cousin & une cousine. Pour éprouver leur bon cœur, il se présente dans l'etat le plus triste d'abord chez le cousin, homme riche, avancé dans la finance, qui a maison, équipage; il lui expose sa situation, & demande de l'emploi: on le reçoit fort mal, & après quelques promesses vagues, on se hâte de le congédier: delà, *Vanglenne* se rend chez la cousine; c'étoit une pauvre veuve, qui vivoit à un quatrième étage, du travail de ses mains: dès qu'il se fait connoître, on l'accueille avec la plus tendre amitié, on le fait déjeûner, on lui donne un demi-Louis, on lui offre le logement & la table. *Vanglenne* attendri, ne pousse pas plus loin la feinte: au lieu d'un mendiant; c'est un millionnaire, qui met toute sa fortune entre les mains de sa généreuse cousine; il la conduit sur le champ dans un magnifique hôtel. L'inhumain Financier, instruit par un Agent de change, de l'état & de

l'opulence de ſon couſin, court avec ſa femme, lui rendre viſite à cet hôtel, & s'efforce de réparer ſa ſottiſe. *Vanglenne* jouit de leur humiliation & de leurs baſſes avances; & la ſeule vengeance qu'il tire de leur dureté, c'eſt de combler de biens & d'épouſer en leur préſence, cette pauvre couſine, qu'ils ne daignoient pas regarder auparavant.

M. *Mercier* a trouvé cette aventure intéreſſante, dans un roman Anglois, traduit en François par M. l'Abbé Prevoſt, intitulé *Miſſ Sidney Bidulph*; & il a eu peu de choſes à faire pour l'ajuſter au théâtre. Il eſt étonnant qu'un homme qui a fait des drames toute ſa vie, & qui s'eſt érigé en réformateur de la ſcène, connoiſſe ſi peu la marche théâtrale : bien différent de certains Auteurs dramatiques, & en particulier, de M. Sedaine, qui ſavent embellir encore les ſujets les plus heureux par la manière de les préſenter, M. *Mercier* ſemble avoir pris à tâche d'affoiblir, par des longueurs & une conduite vicieuſe, une fable auſſi touchante. Si ſon drame n'a pas tombé,

tombé, ce n'eſt pas ſa faute ; c'eſt qu'il eſt impoſſible de gâter une ſituation ſi belle, & que le pathétique du ſujet l'emporte ſur la mal-adreſſe du Poëte.

La première ſcène prouve que M. *Mercier* connoît peu le monde, la nature & les mœurs actuelles. Le Financier, nommé d'*Ortigni*, & ſa femme, s'entretiennent enſemble de leurs affaires, & ſe font mutuellement des confidences abominables que les ſcélérats ne ſe font jamais ; le plus méchant homme cherche à ſe déguiſer ſa mechanceté à lui-même, à plus forte raiſon ne la découvre-t-il point à autrui : je ſais que ce défaut eſt très-commun ſur notre théâtre ; que dans la tragédie, comme dans la comédie, les principaux perſonnages font à leurs confidens ou à leurs valets, des aveux odieux ; mais un légiſlateur, tel que M. *Mercier*, un reſtaurateur de l'art dramatique, devoit corriger de pareils défauts & non les imiter. Quelle femme a jamais dit de ſang froid, à ſon mari : « *Monſieur*, » *faut-il vous répèter ce que je vous ai dit*

» *cent fois, que je ne vous ai épousé que*
» *pour écarter la gêne sous laquelle j'étois*
» *avant de me marier?* » Qui jamais a
révélé sa turpitude & ses basses manœu-
vres, comme le fait Madame d'*Ortigni*:
« *Quelle femme est plus attentive que*
» *moi à déterrer les vieux malades qui*
» *payent les complaisances? Mes soins*
» *assidus auprès de ce moribond pen-*
» *dant trois semaines que je l'ai dor-*
» *loté, m'ont valu mes nouvelles boucles*
» *d'oreilles............ elles sont superbes,*
» *quelqu'autre malade payera l'aigrette* ».
Sur quoi le mari très-satisfait, répond;
« *Ne les prenez que bien mourans, Ma-*
» *dame; qu'ils n'aillent point traîner ou*
» *en revenir* » *J'en couche un en joue,*
» reprend Madame d'Ortigni, *& je*
» *vous proteste que j'en attraperai un*
» *bon legs; il n'ira pas plus de quatre*
» *mois...., que je trouve l'occasion d'être*
» *couchée sur un testament, & je ne crain-*
» *drai pas d'appliquer de mes mains les*
» *flanelles sur les membres souffrans du*
» *testateur goutteux* » Ces détails sont
plus dégoutans que comiques: d'ail-
leurs, cette manière de gagner de
l'argent n'est guère en usage parmi les

femmes d'un certain état. Le mari avoue de son côté, ses friponneries, il se complaît dans l'énumération de ses infamies, & dit naïvement : *heureusement que rien ne me rebute, & que pour gagner un écu, je ne trouve rien de difficile.*

La grossièreté & la dureté avec laquelle ils reçoivent leur cousin *Vanglenne*, est absolument éloignée de nos mœurs; il n'y a plus de Financiers faits sur ce modèle là; il eût été plus conforme à l'esprit actuel de la Nation, de donner au Financier & à sa femme, cette politesse, cette apparence même de sensibilité stérile, que l'on sait si bien concilier avec l'égoïsme; mais la marche de la pièce exigeoit quelque chose de plus tranchant : d'ailleurs, c'est un drame romanesque, où il s'agit moins de peindre les mœurs, que d'attacher par l'effet théâtral. *Vanglenne*, que son impitoyable cousin pousse hors de chez lui, est reconnu par un Agent de change, nommé *Mulson*, qui entre dans le même moment, & celui-ci apprend à M. & à Mdme d'*Ortigni* que cet homme

qu'ils mettent à la porte, eſt un des plus riches particuliers du Royaume. Cet incident peu naturel par lui-même, ravit aux ſpectateurs tout le plaiſir de la ſurpriſe, & ôte la moitié de ſon prix à la belle ſcène où *Vanglenne* eſt ſi bien accueilli par ſa couſine ; on ſait déjà que *Vanglenne* eſt riche, & payera bien l'hoſpitalité qu'il reçoit. Le dénouement eſt abſolument prévu, & l'intérêt conſidérablement affoibli ; mais un trait d'humanité eſt ſi touchant par lui-même ; on a tant de plaiſir à voir la vertu récompenſée, le vice humilié & puni, qu'il ſemble que des objets ſi intéreſſans n'ayent pas beſoin de l'artifice du théâtre. Je remarque que ces ſujets ſi beaux, ces ſituations intéreſſantes, qui portent leur ſuccès avec elles, & diſpenſent l'Auteur d'avoir du talent, ont communément été déterrés par des Poëtes médiocres ; nos grands Ecrivains tragiques & comiques, ſe ſont preſque toujours attachés à des ſujets ingrats & difficiles, où il falloit tout créer, & qui ne pouvoient être traités que par un génie ſupérieur ; ils ſemblent

n'avoir pas cherché ces bonnes fortunes dramatiques, qui ne supposent aucun mérite dans celui qui les obtient, & sont la ruine de l'art.

C'est particulièrement au troisième acte, qu'on remarque combien la conduite de la pièce est bisarre. Lorsque M. & Mdme d'*Ortigni* arrivent dans un hôtel magnifique, où le riche cousin a logé sa généreuse cousine, il s'éloigne, sous prétexte que ce n'est pas là son domicile; & se jettant dans un fauteuil, il prend un livre qu'il lit négligemment: cette incivilité est une platte vengeance; & d'autamt plus ridicule, que le lecteur éloigné du cercle, n'en continue pas moins la conversation: n'eût-il pas été plus piquant & plus délicat d'accabler de cérémonies & de politesses, ceux qui l'avoient accueilli si grossièrement: ce persifflage eût mieux valu que les sarcasmes amers de *Vanglenne*. On ne s'attendoit pas à trouver tant d'érudition dans un être aussi brutal que le financier d'*Ortigni*, qui s'avise de rappeller au cousin l'aventure du Général Philopœmen, à qui sur sa mau-

vaise mine, une hôtesse, qui ne le connoissoit pas, fit fendre du bois; mais ce trait scientifique est encore fort raisonnable en comparaison de la dissertation sur les Journaux & du commentaire sur l'Epître à mon Habit, de M. Sedaine. Quel Auteur dramatique s'est jamais avisé au moment où les spectateurs attendent le dénouement, de faire le scholiaste, & d'expliquer vers par vers, une pièce très-connue, & qui n'a pas besoin d'explication: qu'ont de commun les Journaux avec l'aventure de l'*Habitant de la Guadeloupe*? Si M. *Mercier* a des raisons pour ne pas aimer les Journaux & les Journalistes, il choisit très-mal son tems pour leur faire une querelle; il y a d'ailleurs de l'injustice & de la mauvaise foi à mettre dans la bouche du Financier, des éloges ridicules des Journaux, qui donnent trop d'avantage à *Vanglenne*; & M. *Mercier* triomphe trop aisément, puisque c'est lui qui fait les objections & les réponses.

Il y a peu de naturel & de vérité dans le dialogue de cette pièce; c'est toujours M. *Mercier* qui parle par la bouche de tous ses personnages, &

qui moralise jusqu'à la satiété; comme sa tête est toujours exaltée, il lui échappe quelquefois des traits énergiques; mais il faut les acheter par beaucoup de lieux communs & de déclamations usées.

Le style ne m'a pas paru aussi boursoufflé & aussi néologique que celui de plusieurs de ses ouvrages; mais il manque souvent de correction, de netteté, & sur-tout de précision: par exemple, *j'intercède un emploi*, *mon travail est le seul gage de ma subsistance*, sont des façons de parler peu exactes: le morceau suivant est du véritable galimathias.

« Ne prendra-t-on jamais dans la » manière de s'habiller, au lieu de ces » ajustemens recherchés, le goût sim- » ple & délicat *qui sème les graces dans* » *les plis qu'il forme*, *qui rend la toile* » *légère & la fleur des champs une pa-* » *rure naïve*. Ce goût naturel pourroit » remplacer avantageusement ce luxe » somptueux *qui*, *en s'attirant le re-* » *gard*, *trahit l'attention* que mérite » une physionomie touchante; com- » ment les femmes, *si expertes* en l'art

» de plaire, ne sentent-elles pas que les
» diamans cessent de briller, *quand*
» *tout le reste annonce la décoration*, &
» que pour fixer l'œil, il ne faut qu'un
» ornement modeste ; *car l'œil se plaît*
» *à détailler les graces simples*, & n'est
» qu'ébloui par le faste & la richesse ».

Quoique cette pièce ne fasse pas beaucoup d'honneur au talent de *M. Mercier*, son but moral est très-estimable & très-utile : elle a pour objet d'attendrir le cœur des riches, de leur apprendre à respecter le pauvre : tout ce qui contribue à inspirer l'humanité, est précieux dans un siècle tel que le nôtre. L'humanité, cette vertu si noble & si belle par elle-même, est cependant d'un usage moins nécessaire dans les siècles de simplicité & de bonnes mœurs, où la juste répartition des fortunes établit une sorte d'égalité entre les hommes. Il n'y a point alors de malheureux ; & les vertus les plus essentielles pour maintenir ce bel ordre, sont la justice, le courage & la tempérance ; mais, dans les sociétés corrompues, où dominent le luxe & les mauvaises mœurs, lorsque

tout l'or & toutes les terres sont entre les mains d'un petit nombre de particuliers, & que les trois quarts de la Nation sont esclaves d'une poignée de riches, qui peuvent les affamer par des monopoles & des spéculations meurtrières, l'humanité est alors une vertu d'étroite nécessité pour remplacer toutes les autres : c'est là dernière ressource des hommes dans le bouleversement de l'ordre social : alors les Auteurs ne sauroient trop prêcher l'humanité ; car il est juste que le luxe soulage & nourrisse la foule immense des malheureux qu'il fait tous les jours.

LETTRE XIII.

SÉANCE publique de l'Académie Françoise, pour la réception de M. Sedaine.

On s'étonnoit depuis long-tems que M. *Sedaine*, si bien accueilli au théâtre, se morfondît aux portes de

l'Académie. Enfin, le sanctuaire s'est ouvert pour lui, & il faut convenir que deux pièces restées au théâtre François, sont des titres qui en valent bien d'autres. Cependant le modeste Orateur a fait dans son discours, l'humble aveu de son incapacité; il s'est reconnu indigne de l'honneur qu'il reçoit; il a regretté que l'âge ne lui permît pas d'en jouir longtems; en un mot, il a confessé qu'on ne rémarquoit point dans ses ouvrages ce style correct, harmonieux, ce coloris enchanteur, qui prête de nouveaux charmes aux productions du génie. Malheureusement le style de l'Orateur ne démentoit point cet aveu.

En parlant de ses Drames lyriques représentés sur le théâtre Italien, M. *Sedaine* a gémi de la contrainte que le Musicien fait éprouver au Poëte; & il a fait sentir les avantages qui résulteroient d'un ouvrage dans lequel l'Auteur réuniroit à la fois ces deux qualités, par exemple, de J. J. *Rousseau* dans *le Devin du Village*. Après avoir fait l'éloge de son prédécesseur, le Récipiendaire, on ne sait trop pour-

quoi, a voulu payer le même tribut à la mémoire de *Diderot* & de d'*Alembert*, & a terminé ſon diſcours par des lieux communs, ſur le Chancelier Seguier & le Cardinal de Richelieu, que l'Orateur voudroit laver du reproche d'avoir été jaloux de la gloire du grand Corneille ; mais on ne parviendra pas facilement à oublier ces deux vers de Boileau :

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de
Rodrigue.

Dans ſa réponſe à M. *Sedaine*, M. *le Miere* s'eſt félicité d'avoir à remplir les fonctions de Directeur, & de pouvoir dans la même circonſtance, employer le langage de l'amitié. Quoique ce langage ſoit quelquefois ſuſpect, on a paru ſurpris d'entendre dire que pluſieurs gens de lettres avoient cédé au Récipiendaire leurs droits à l'Académie ; & le public malin, n'a pas manqué d'ajouter, ſans doute en conſidération de ſa perſévérance.

Pour répondre à M. *Sedaine*, au

ſujet des entraves que le Muſicien donne au Poëte, M. *le Miere* s'eſt ſervi d'une comparaiſon aſſez ingénieuſe : « un drame lyrique, a-t-il » dit, eſt comme un tableau peint » en tranſparent; la lumière, placée » derrière la toile, donne aux couleurs » un éclat brillant, & fait valoir la » compoſition du Peintre, ſans en » altérer les traits ». Je ne ſais ſi les Muſiciens ſeront flattés de la comparaiſon; mais elle me paroît aſſez juſte. Après une analyſe piquante & rapide des ouvrages du Récipiendaire, repréſentés aux théâtres François & Italien, M. *le Miere*, pour relever la modeſtie de M. *Sedaine*, lui a fait cette obſervation flatteuſe, qui a été, très-applaudie : *vous ſeul, Monſieur, aviez le droit d'inſulter à votre triomphe.*

M. l'Abbé *de l'Iſle* devoit lire enſuite un chant de ſon Poëme ſur l'*Imagination* ; le public attendoit avec impatience l'Auteur, qui n'arrivoit point. Enfin, on apprend que M. l'Abbé de l'Iſle a voulu introduire deux de ſes amis, ſans billet ; & que, piqué du refus, il s'eſt retiré. Ce-

pendant il falloit continuer la séance ; on délibère à la hâte, & l'on décide que M. de *Marmontel* lira une *Dissertation sur le goût*, destinée pour la nouvelle Encyclopédie. Alors M. de *Marmontel* se lève, fait des excuses au public sur ce que l'absence de M. l'Abbé de *l'Isle* le prive d'entendre la lecture de son nouveau Poëme, & que l'Académie n'a pour lui offrir *que de la froide prose* : foible dédommagement pour les vers harmonieux du traducteur des Georgiques.

Jamais on n'a tant écrit sur le goût, & jamais peut-être on n'a moins été d'accord sur ce sentiment délicat, qui devroit être inaltérable, mais qui éprouve nécessairement des variations relatives aux différens peuples, aux différens siècles, & aux différens dégrés de civilisation. Cependant il est un genre de beauté qui plaît dans tous les tems, & à toutes les Nations de l'univers ; ce sont celles qui sont puisées dans la nature ; c'est ce que M. de *Marmontel* a fait sentir par une analyse du goût chez les Grecs & les Romains, chez les Peuples sauvages

& les Peuples civilisés. Quoique ce discours ait été très-applaudi, quoiqu'il soit exempt de néologisme, devenu si commun, & de ces mots surannés que l'Auteur voudroit introduire dans la langue, cela n'a point empêché qu'on ne regrette encore les vers de M. l'Abbé *de l'Isle*.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

USBECK, Conte Persan.

Le sage Usbek pense un jour à la femme qu'il doit choisir. Je ne veux point, dit-il, pour femme une poupée : la vertu & la beauté ne marchent guère ensemble, & les yeux d'un mari se font à la laideur. Je verrai une belle femme comme on voit une belle statue, (& rien n'est plus facile.) En la voyant, je me dirai : cette taille si déliée ; un enfant ou deux, & il n'en sera plus question ; ces cheveux noirs, je ne

leur donne pas vingt ans pour griffonner; ce teint de lys & de rose, le tems & l'usage du rouge, (à Persépolis, les femmes avoient le teint comme il leur plaisoit), les ans, dis-je, & le rouge en feront un échiquier de deux couleurs : ce bras potelé, cette gorge arrondie, ne feront un jour qu'un parchemin desséché.

Je n'ai donc qu'à me transporter en idée à ce tems là, & voir une belle femme des mêmes yeux dont je la verrai alors, (ce qui n'est pas difficile), & assurément elle ne me fera pas tourner la tête.

Mais si je ne veux pas que ma femme soit belle, je veux qu'elle ait un caractère accompli, qu'elle soit bonne, douce, égale, qu'elle aime son prochain... J'entends, jusqu'à n'en pas médire; qu'elle ne soit point contrariante; (ce qui est bien facile à trouver, quoiqu'en dise Lockman, dans sa fable de la Femme noyée.) Je veux qu'elle parle peu. Oh! pour parler peu, ce ne sera peut-être pas aisé; mais que m'importe, pourvu que ce qu'elle dise, elle le dise avec grace, comme dit le

proverbe : « c'eſt la qualité & non la » quantité qui fait le mérite des choſes » qu'on dit ». Je ſais bien que ce proverbe ſemble dire le contraire de ce que j'avance ; mais qu'importe, les proverbes ne ſont-ils pas des ſelles à tous chevaux ?

Il me ſemble que j'avois encore d'autres qualités à déſirer dans ma femme.... Peſte ſoit de ma digreſſion ſur le babil des femmes, qui m'a fait perdre le fil de mes idées.

Usbeck en étoit là de ſa méditation, lorſqu'il entend un cri dans la chambre voiſine de la ſienne. Quelle eſt cette voix ? N'eſt-ce pas celle d'une femme ? Pourquoi ce cri ? Ces idées ſe préſentent au même inſtant à ſon eſprit ; elles excitent ſa curioſité ; il vole à la chambre voiſine de celle qu'il occupe ; il pouſſe la porte, elle réſiſte ; mais un verrou mal affermi cède à ſes efforts ; il entre ; il voit une femme plus belle que Junon, lorſque Ixion voulut aller ſur les briſées de Jupiter, & dans la même poſition que la Déeſſe, évanouie, (comme c'eſt l'uſage en pareil cas.) L'Ixion de la

belle outragée étoit un homme bien découplé, dont le cimeterre & l'énorme moustache attestoient le métier. Usbeck saute sur lui, lui fait lâcher prise : le disciple de Mars fait mine de résister, puis se retire, comme une lionne à laquelle un chasseur audacieux vient d'arracher sa proie.

O mon libérateur ! dit la Nymphe, en se jettant aux genoux d'Usbeck, (oui la Nymphe, c'en étoit une ; non de ces Nymphes demi-Dieux, tant célébrées par les Poëtes ; non de ces Nymphes plus qu'humaines, qui présidoient aux bois, aux fontaines, aux montagnes, mais de ces Nymphes très-humaines, qui couvrent le pavé des Villes, & qui sans être la femme de personne, ont le public pour mari).

O mon libérateur ! lui dit-elle, comment pourrai-je reconnoître un si grand bienfait ? Sans vous, oui, sans vous, j'eusse été la victime de la brutalité du dernier des hommes ; j'eusse perdu ce que j'ai de plus cher au monde.

Usbeck la relève : un autre se fût jetté à son tour à ses genoux ; mais un Philosophe ne va pas si vîte. Ce-

pendant la Nymphe s'affied fur un fopha ; Usbeck s'affied vis-à-vis d'elle. Les yeux encore baignés de larmes, la belle affligée lui raconte d'un air naïf, des malheurs qui ne lui font jamais arrivés. Usbeck eft touché, non de la beauté de la Nymphe, (un Philofophe tel que lui, eft au-deffus d'une pareille foibleffe), mais de fon affliction & de fes malheurs. Ah ! fe dit-il à lui même, je m'étois propofé d'époufer une femme riche, parce qu'au fiècle où nous vivons, & dans une Ville telle que Perfépolis, la fortune qui, fans doute, eft un mal en elle-même, eft un mal néceffaire ; mais qu'il eft doux, d'enrichir ce qu'on aime. Zoroaftre lui-même ne nous ordonne-t-il pas de vifiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions ; elle eft veuve, elle eft orpheline, elle eft pauvre, elle eft affligée ; que de titres pour l'aimer, pour lui offrir mon cœur & ma main ! Mais elle eft fi belle ! Qu'importe. Elle eft fi vertueufe ! En achevant ce monologue, il offre fa main à la Dame ; elle l'accepte ; le fage Usbeck époufe la Nym-

phe. (A Perſépolis, on ne faiſoit pas d'autres façons pour ſe marier.)

Les premiers mois de ſon mariage, Usbeck les paſſe à la campagne avec ſa femme. Bientôt elle s'ennuye de la vie des champs : le complaiſant Uſbeck la ramène à Perſépolis. Là, elle ſe voit entourée d'un eſſain de jeunes gens, déſignés à Perſépolis par le nom de petits-Maîtres, parce que dans leur ton, leurs diſcours, leurs manières, ils affectoient une ſupériorité qui bleſſoit tout le monde. L'un d'eux, jeune militaire, eſt préféré : il eſt heureux, il s'en vante. Usbeck l'apprend ; jaloux, il épie ſa femme ; il la ſurprend : déjà le glaive eſt levé pour percer l'infidelle, & venger ſon honneur ; le pied lui gliſſe, il tombe ; le Galant profite de ſon déſordre, ſaute ſur ſon épée, ſe met en garde : Usbeck ſe relève, l'attaque ſuivant l'uſage, (ſi conforme à la raiſon), qui vouloit à Perſépolis que le coupable tuât l'innocent pour lui faire réparation d'honneur. L'adreſſe l'emporte ; Usbeck tombe, bleſſé mortellement.

Cependant grand bruit ſe fait en-

tendre; c'étoit la cloche de Persépolis, qui annonçoit aux habitans de cette Ville, qu'il étoit temps de se reveiller & de vaquer à ses affaires. Usbeck entend le bruit de la cloche, il se secoue, il s'éveille, & après s'être frotté les yeux, il reconnoît avec autant d'étonnement que de plaisir, que ses malheurs ne sont qu'un songe.

« Dieu des Persans, puissant Mitra! » s'écrie-t-il, je te rends grace de ce » que tout ceci n'a aucune réalité; & » je te jure que désormais mon cœur » seul s'occupera du choix d'une » épouse : qu'importe en effet, que la » raison s'en mêle : dès que le cœur » parle, il est seul écouté ».

Par M. MALLET,
Avocat à Genève.



LETTRE XV.

ACTE D'HUMANITÉ d'un arrière petit-Neveu de M. Bossuet, *Evêque de Meaux.*

Si mourir pour son Roi c'est renaître à la gloire,
Servir l'humanité, vaut bien une victoire.

ETIENNE *Charlet*, natif de Dijon, & dit *Beaufort*, au service du Roi depuis 12 ans, Sergent au Régiment de Penthièvre, infanterie, embarqué sur les vaisseaux du Roi, la Bretagne & le Terrible, & chargé du détail des détachemens à bord desdits vaisseaux, le 5 Septembre 1782, a été détaché du vaisseau le Terrible, pour passer à bord du navire la Flore, & conduire à l'Hôpital de Ste. Marie en Espagne, *cent hommes & plus*, attaqués de maladies pestilentielles : le Capitaine dudit navire, ne connoissant pas les attérages de cette Isle, requit un Pilote-côtier Espagnol, qui par son impéritie, fit toucher le bâtiment sur la barre de la rivière, engagé

dans les rochers dont elle étoit hérissée, & faisant eau de toutes parts, le peu d'énergie qui reste à l'Equipage alarmé, & saisi d'effroi, ne peut servir qu'à différer de quelques instans une mort également affreuse & inévitable, spectacle d'horreur plus affreux mille fois que la mort même ; un élément redoutable, près d'une lieue & demie à faire pour gagner le rivage, enlèvent au petit nombre de l'Equipage que le scorbut a épargné, jusqu'à l'espoir de tenter son salut, en se précipitant au milieu des flots & de gagner terre à la nage : une délibération peu réfléchie, succède rapidement dans les esprits troublés à une résolution plus incertaine encore, *una salus miseris, nullam sperare salutem.* Le sieur *Charlet*, moins sensible à son propre malheur qu'à celui de ses frères, maître de sa tête, & de sang froid, propose de s'élancer dans un foible canot, & de luter, à force de rames, contre les flots, & d'aller chercher des bâtimens secourables ; le moyen est rejetté comme impraticable, & n'offrant à ceux qui le tenteroient, qu'une mort plus prompte; il insiste, il sollicite à seconder ses gé-

néreux efforts ; les prières, les instances deviennent inutiles ; c'est par les menaces, c'est par une fermeté intrépide, qu'il force trois matelots à descendre avec lui dans le canot ; le sieur *Charles* anime par son exemple, ceux qu'il a forcés de le suivre, & de lui prêter leurs bras ; il brave les flots & mille morts ; il aborde, par un bonheur inespéré, au port fortuné & les habitans du pays qui connoissent ce parage, sont moins frappés encore de son courage & de sa fermeté, que d'un succès & d'un bonheur dont ils n'avoient point eu d'exemple : les secours sont aussi-tôt obtenus que demandés ; il vole vers l'Equipage livré au désespoir, qui, les yeux baignés de larmes, & les mains jointes, imploroient à hauts cris, les prompts & les puissans secours du Ciel ; à peine l'eut-il reçu sur son bord, que le vaisseau naufragé, s'est brisé sur les rochers.

La suite de cette journée, si laborieuse & si pénible pour un militaire, qui a su fermer les yeux sur le sort malheureux que pouvoient lui faire éprouver la mer & ses flots, pour s'occuper du seul bonheur de se rendre utile à cent malades & plus, & à un

Equipage entier, qui tous flottoient entre la crainte & l'espoir, entre la vie & la mort, a été de faire éprouver au sieur *Charlet*, une maladie de près de deux mois, dans laquelle il a manqué de périr.

L'authenticité de cette action se trouve dans un procès-verbal & sept certificats, dont trois sont : le premier, du Capitaine-Commandant ; le second, du Lieutenant, & le troisième, de l'Aumônier du vaisseau : de plus, M. de Vaugelas, Consul de France en Espagne, après s'être fait rendre un compte fidèle de l'acte d'humanité du sieur *Charlet*, lui promit, en présence du fils de M. le Comte de Guichen, & d'autres personnes, d'en instruire sa Cour, dans l'espoir de faire recueillir au sieur *Charlet*, la récompense que peut mériter un Militaire humain & généreux, qui a su lutter contre la mort avec courage, & même la braver, pour sauver la vie à cent & plus de ses semblables, & à tout un Equipage.

ETIENNE CHARLET;

chez M. Poissonnier, Conseiller d'Etat, Médecin du Roi, rue des Vieilles Audriettes, à Paris.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.



LETTRE XVI.

Eloge de Louis douze, Roi de France, surnommé Père du peuple; par M. de Florian, *Capitaine de Dragons, & Gentilhomme de S. A. S. Mgr. le Duc de* Penthièvre; *des Académies de Madrid, de Lyon, &c.; avec cette Epigraphe;* nec magis sine illo nos esse felices, quam ille sine nobis potuit. (*Plin. Panég. de Trajan.*) *A Paris, de l'Imprimerie de* Didot *l'aîné.*

L'Académie Françoise avoit proposé l'éloge de *Louis XII* pour le

prix d'éloquence de l'année dernière; c'étoit un beau ſujet, & trop beau ſans doute pour une déclamation académique ; aucun des ouvrages envoyés au concours n'a été jugé digne d'être couronné. Celui de M. *de Florian* a été distingué par une mention honorable; mais l'Académie en a blâmé la forme, comme peu propre aux développemens néceſſaires dans un éloge. Nous la blâmerions comme peu naturelle & invraiſemblable. Voici le cadre qu'avoit imaginé l'Auteur.

Louis XII eſt mourant; il fait appeller le jeune François ſon gendre & ſon ſucceſſeur, & ne retenant avec lui que le brave *la Trimouille*, le Garde des Sceaux *Poncher*, & *Bayard*, le Chevalier ſans reproche, il leur fait une confeſſion politique de toutes ſes fautes; les trois célèbres perſonnages qui la reçoivent l'interrompent tour-à-tour pour le juſtifier des torts dont il s'accuſe, & pour faire ſon éloge. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'une converſation ſi longue & ſi méthodique ſe tienne au chevet d'un Roi qui touche à ſa dernière heure; car

à peine est-elle finie qu'il rend le dernier soupir.

L'Auteur a pu fermer les yeux sur ce défaut tout considérable qu'il est, parce qu'il lui étoit utile pour éviter tous les défauts de déclamation, justement reprochés aux faiseurs d'éloges. Ne voulant point, comme eux, passer sous silence ce qu'il y avoit de répréhensible dans la conduite de son héros, & craignant que ces reproches ne parussent un peu trop durs de la part d'un panégyriste, c'étoit une idée assez heureuse de les mettre dans la bouche même de *Louis XII* : cet aveu n'avoit rien que de noble & d'imposant ; & un Roi qui s'accuse des fautes de son règne devant son successeur, présente un grand tableau. Passons aux détails.

L'Orateur étoit obligé par son plan de s'abstenir de tous les lieux communs & de toute la bouffissure des rhéteurs académiques. Heureuse obligation qui l'a retenu dans une simplicité de style, bien rare aujourd'hui, & dont il ne s'écarte jamais, ne cherchant d'autres ornemens que

ceux de la vérité & du sentiment.

Louis XII adressant la parole au jeune *Valois*, retrace rapidement les imprudences & les torts de sa jeunesse, jusqu'au moment où il monta sur le trône. Là, il est interrompu par *la Trimouille* qui pouvoit se dispenser d'un parallèle un peu trop concerté entre *Titus* & *Louis*, & qui ajoute ; » *Titus* ne perdit qu'un seul » jour ; mais je doute qu'il en ait vu » briller un plus beau que celui où l'on » vous présenta la liste des Officiers » dont il falloit renouveller les provi- » sions. La plupart avoient été vos » ennemis, quelques-uns vos persé- » cuteurs ; vous marquâtes leur nom » d'une croix, & ils tremblèrent tous. » Ils crurent voir le sceau de votre » vengeance : moi-même qui avois » combattu contre vous, moi qui » vous avois pris les armes à la main » & qui avois causé tous vos mal- » heurs, j'attendois en silence mon » arrêt : *ne craignez rien*, nous dites- » vous en souriant, *cette croix, sym-* » *bole du pardon que Dieu accorda aux* » *hommes, vous annonce le pardon que*

» *vous accorde mon cœur ; & quant à*
» *vous, la Trimouille, qui servites si*
» *bien votre maître contre moi, vous*
» *me servirez de même contre ceux qui*
» *voudroient troubler l'Etat. Soyons*
» *amis ; un Roi de France ne venge*
» *point les querelles d'un Duc d'Or-*
» *léans.* Ah ! Sire, ces paroles ré-
» tentissent encore au fond de mon
» cœur ; toute la France les répé-
» ta ; elles le seront d'âge en âge ;
» & nos derniers neveux ne les en-
» tendront jamais sans attendrisse-
» ment ».

Cette dernière phrase présente une faute de françois que nous ne relèverions pas, si elle n'échappoit fréquemment à nos écrivains : *toute la France les répéta, elles le seront d'âge en âge. Elles le seront* ne peut se lier avec *les répéta.* Il faudroit : *toute la France les a répétées ; elles le seront d'âge en âge.*

Louis XII reprend sa confession. » Je fus, dit-il, clément pour mes » ennemis, & cruel pour ma pre- » mière épouse. Je pleure encore » sur le sort de cette fille de *Louis*

» *XI*, de cette malheureuse *Jeanne*,
» à qui le Ciel donna tant de vertus pour la consoler des attraits que lui refusa la nature. A peine uni avec elle, je l'accablai de mes froideurs. Sa douceur, sa patience, son amour même n'en furent point affoiblis. Loin de se plaindre, elle cachoit ses affronts, elle excusoit toutes mes fautes; & n'employant que pour moi seul le crédit qu'elle avoit sur le Roi son frère, elle parvint à lui faire oublier ma révolte & à ouvrir ma prison. Mon ingratitude ne la rebuta jamais. Au moindre succès je m'éloignois d'elle, au moindre revers elle revenoit à moi. Plus heureuse de me servir, que si je l'avois servie, elle me combla toujours de bienfaits & eut toujours avec moi *l'air de la reconnoissance*. Hélas! pour prix de tant d'amour, je demandai notre divorce..... J'épousai mon ancienne maîtresse, & *Jeanne* mourut en me pardonnant. Mais ni mon peuple, ni mon cœur ne me pardonnèrent comme elle ».

Le Garde des Sceaux rassure le Roi en lui disant que sa sensibilité lui exagère ses torts ; que *Jeanne* n'avoit pas l'espoir de lui donner un héritier, & qu'il étoit important, pour le repos du royaume, que *Louis XII* devînt père ; que d'ailleurs la veuve de *Charles VIII*, *Anne* de Bretagne, rentroit, à la mort de son époux, en possession de ce beau Duché, & qu'un second mariage avec tout autre Prince que *Louis* donnoit la Bretagne aux ennemis de la France, & rendoit à jamais impossible sa réunion à la Couronne. *Poncher* continue ainsi : » Le peuple murmura, » dites-vous ; dites aussi comment » vous punîtes ces murmures : vous » diminuâtes les impôts. Vous refusâtes les subsides que les Etats assemblés à Tours avoient eux-mêmes » réglés pour le sacre de nos Rois. » Vous fites plus, & la France vous » est redevable du plus beau, du » plus utile des réglemens : avant » vous les gens de guerre, aussi redoutables aux citoyens qu'aux ennemis, pilloient, désoloient les

» campagnes, se payoient par leurs
» propres mains, & comptoient au
» rang de leurs privilèges la rapine
» & le brigandage. Vous, le plus
» vaillant de nos Rois, vous, dont
» l'enfance & la jeunesse furent nour-
» ries dans les camps, à peine futes-
» vous sur le trône que vous ne
» songeates qu'à protéger les labou-
» reurs contre les soldats. . . . Vos
» premiers édits assignèrent des fonds
» permanents destinés à payer vos
» troupes. Certaines désormais de
» recevoir leur salaire à l'instant où
» il étoit dû, elles n'eurent plus de
» prétexte pour rançonner vos su-
» jets. . . . Vous enjoignîtes à vos
» gens d'armes de prendre toujours
» leurs quartiers dans des villes mu-
» rées, vous leur défendîtes d'appro-
» cher des villages, de s'écarter dans
» les campagnes, & vous rendîtes
» leurs chefs responsables des désor-
» dres qui seroient commis. Par ces
» moyens si simples, si faciles, le
» laboureur, jadis dépouillé par ceux
» qu'il payoit pour le défendre, re-
» cueillit en paix ses moissons. Il bé-

» nit le nom d'un Roi qui veilloit
» sur sa chaumière. Il vous donna
» de bon cœur le tribut qu'autre-
» trefois il falloit lui arracher ; & les
» larmes amères que faisoient couler
» les impôts furent changés en des
» larmes de reconnoissance & de joie.

Le Garde des Sceaux passe ensuite à l'éloge de l'économie de *Louis XII*. » Vainement, lui dit-il, vos ennemis & quelques-uns de vos courtisans cherchèrent à jetter du ridicule sur une vertu qui faisoit la félicité de vos peuples ; vainement ils poussèrent l'insolence jusqu'à jouer sur le théâtre ce qu'ils appelloient votre avarice. Vous, plus occupé de rendre heureux ceux qui vous railloient, que de punir leurs railleries, vous répondîtes avec douceur : *Laissons-les se divertir, ils peuvent nous apprendre des vérités utiles. D'ailleurs, j'aime beaucoup mieux faire rire mes courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de ma prodigalité.*

Poncher ne s'arrête pas en si beau chemin ; il poursuit le détail de l'ad-

ministration juste & bienfaisante de *Louis XII*, de ses établissemens utiles, de ses édits mémorables concernant la justice & les devoirs des Magistrats, sur-tout de celui où il leur ordonne *de suivre toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourroit arracher au Monarque*. Il faut avouer que ces détails présentés simplement, louent beaucoup mieux un bon Roi que les amplifications les plus étudiées.

Louis interrompt ces louanges pour se reprocher la vénalité qu'il introduisit dans les charges de finance. » Ah ! mon fils, dit-il au jeune » *François I*, ne m'imite pas. Respecte du moins la Magistrature : » ne souffre pas qu'on l'avilisse en » la mettant à prix d'argent, & souviens-toi que pour interpréter les » loix, un sens droit & un cœur » sensible sont plus nécessaires que » les richesses.

Cette leçon auroit été fort bonne à donner à *François I* : on voit bien qu'elle tient lieu ici d'un reproche,

& cette censure indirecte n'en est pas moins heureuse.

Le bon *Louis* s'accuse fortement d'une autre faute dont *François I* ne se corrigea pas mieux; c'est de ses guerres en Italie qui l'obligèrent à former des alliances honteuses. » Regarde, *Valois*, regarde jusqu'où » peut aller l'aveuglement des con» quêtes ! Moi, plus chevalier que » Roi, moi qui aurois préféré de » mourir plutôt que de manquer à » l'honneur, je reçus dans ma Cour, » je comblai de mes bienfaits le fils » d'*Alexandre VI* ; mes François, » mes braves François marchèrent » sous ses drapeaux ; & *Louis XII* » fut l'allié de ce Pape qui souilla » la chaire de Saint *Pierre* par des » crimes inconnus jusqu'à lui, dont » les moindres forfaits furent des as» sassinats, dont l'empoisonnement » fit les délices, qui laissa loin der» rière lui les monstres de l'ancienne » Rome, & qui prouva sans doute » mieux que les Saints même la di» vinité de notre religion, puisque » les hommes sont restés chrétiens,

» ſous un tel Chef de l'Egliſe ».

Cette dernière penſée eſt ſaillante, mais elle n'eſt pas neuve ; elle eſt préſentée avec plus de ménagement dans une lettre de Madame de *Sevigné* à M. de *Coulanges* qui étoit à Rome, & qui railloit beaucoup les mœurs voluptueuſes des Eminences contemporaines. M. de *Florian* a peut-être un peu trop outré cette penſée, en diſant qu'*Alexandre VI prouva mieux que les Saints même la divinité de la religion*. L'indignité d'un Chef ne prouve rien contr'elle ſans doute ; mais la ſainteté des mœurs de ceux qui l'ont profeſſée en prouve beaucoup mieux la pureté & la divinité.

Louis expoſe en gémiſſant ſes déſaſtres & ſes pertes en Italie, qu'il regarde comme un juſte châtiment du ciel qui vouloit le punir de ſes alliances avec des pervers. *Bayard*, qui n'avoit encore rien dit, prend ici la parole, & s'écrie avec la franchiſe d'un bon chevalier, avec cette franchiſe qui faiſoit parler au grand *Condé* de ſes défaites d'auſſi

bonne grace que de ses victoires : » Oui, Sire, nous fumes battus à » Seminare, à Cerignolle, au Garillan ; d'*Aubigny*, *Nemours*, *la* » *Palisse*, *Louis d'Ars* & moi, nous » n'avons pu résister à *Gonsalve* ; & » l'art funeste des mines, inventé par » *Pierre Navarre*, nous enleva les » châteaux de Naples : mais nous » fumes toujours vainqueurs quand » vous nous avez commandés. . . . » Agnadel, nom célèbre à jamais par » les exploits de mon maître ! Agna- » del, c'est dans tes plaines que » *Louis* fut à la fois & Général & » Chevalier ! C'est là que ses conseils » éclairèrent *la Trimouille*, & que sa » valeur effaça tout ce que nous » étions de braves dans son armée. » En vain, Sire, vos ennemis, plus » nombreux que nous, maîtres des » hauteurs & retranchés derrière un » ravin, avoient pour eux l'avantage » du poste, & se voyoient comman- » dés par *Petiliana* & *l'Alviane*, les » deux plus grands Généraux d'Ita- » lie. Nous, nous avions notre Roi. » Malgré le feu redoublé de l'artil-

» lerie qui emportoit des rangs en-
» tiers de vos Suisses, vous courutes
» à ce ravin, vous le franchîtes à
» la tête de vos gascons, & vous
» élançant, l'épée à la main, à tra-
» vers le carnage & le feu, vous
» précipitant par-tout où le péril étoit
» le plus grand, attaquant tout ce
» qui résistoit, & *employant* à la fois
» pour vaincre & *votre tête* & votre
» bras, vous fites fuir les ennemis
» & fites pâlir vos sujets. Oui, Sire,
» rappellez-vous que tremblans pour
» vos jours, & pouvant à peine vous
» suivre au milieu des lances véni-
» tiennes, nous vous suppliâmes de
» moins exposer votre personne sa-
» crée : *ce n'est rien*, nous dites-
» vous : *ceux qui ont peur n'ont qu'à*
» *se mettre à couvert derrière moi.* O
» mon maître ! ô mon héros ! j'ai-
» mois la gloire sans doute ; mais
» combien je l'aimai davantage quand
» je vous en vis couvert ! O valeur,
» que tu es belle, sur-tout dans un
» Roi ! car, qu'un soldat comme
» *Bayard*, qui n'a de bien que son
» épée, cherche le trépas ou l'es-

» time, il remplit ſon devoir & ſon » ſort. Mais que vous, Roi de la » France, amant d'une épouſe qui » vous adore, père d'une fille ché- » rie, maître de paſſer vos jours » dans les tendres ſoins, dans les » douces jouiſſances d'un époux, d'un » père, d'un Monarque heureux; que » vous, à la fleur de l'âge, vous » quittiez vos Etats, votre Palais, » tout ce qui vous eſt cher, pour aller » coucher ſur la terre, pour aller » donner à vos guerriers l'exemple » de la tempérance, & pour les de- » vancer tous quand il faut affronter » la mort; voilà, voilà le comble » de l'héroïſme, & c'eſt avec reſpect » & juſtice que *Bayard* vous cède » la palme de la valeur ».

Ce diſcours a de la nobleſſe & de la vivacité. On y déſireroit un peu moins d'apoſtrophes & d'exclamations, & plus de cette naïveté antique qui diſtinguoit nos preux chevaliers, & ſur-tout le généreux *Bayard*. Voilà l'écueil de tous ceux qui entreprendront de faire parler ces héros ſi ſimples & ſi naïfs, dont

on nous peindra toujours vaguement & foiblement les mœurs & le caractère, si l'on ne sait point se rapprocher de leur naïve simplicité. Si ce mérite se fut trouvé dans l'ouvrage de M. *de Florian*, il y eût répandu beaucoup plus d'intérêt & de vérité. Il nous faudroit un *Plutarque* ou un *Amyot* pour écrire les vies de ces anciens personnages : mais ni *Amyot*, ni *Plutarque* n'auroit le prix de l'Académie qui se refuse toujours au vœu de tous les bons esprits, & qui sollicite des déclamations oratoires, au lieu de morceaux historiques d'un style vrai & naturel.

Revenons à la confession de *Louis XII* qui continue de pleurer sur ses pertes & même sur ses victoires. Ensuite il s'adresse à son successeur, & lui recommande son peuple de la manière la plus touchante. Voici sans contredit le morceau le plus digne du bon Roi qui fut si cher aux François, parce qu'il les aima sincèrement ; ce discours est écrit avec cette douce sensibilité qui trouve le

chemin du cœur & qui attire les larmes.

» Je vous laiſſe, lui dit-il, le plus » beau royaume de l'Europe; votre » peuple, brave, fidèle, induſtrieux, » eſt doué par-deſſus tous les peuples » d'un amour pour ſes Rois qui lui » rend tout facile. Je n'ai jamais ou- » blié, & tous mes ſucceſſeurs doi- » vent s'en ſouvenir, qu'après mes » premiers revers en Italie, je de- » mandai des ſecours à mon peuple; » Il m'offrit plus d'argent que je n'en » voulois. Ma victoire ſur Gènes ren- » dit cet argent inutile; je priai mon » peuple de me le garder; & voilà » comment il faut traiter avec lui. » Chez toutes les nations du monde, » ce ſont les biens qui paient les » impôts; en France, ce ſont les » cœurs. Aimez donc ce peuple ſen- » ſible qui ſouffrira tout ſans mur- » mure, s'il eſt sûr d'être chéri. J'en » ſuis un exemple, mon fils : je leur » ai fait paſſer ſix fois les Alpes; ils » ſe ſont vus ſous mon règne battus » en Italie, attaqués en Gaſcogne, » en Languedoc, en Picardie, en

» Bourgogne, en Franche-Comté,
» mes fautes de politique ont fait
» verser des flots de leur sang, &
» ont épuisé leurs trésors; ils m'ont
» tout pardonné, parce qu'ils sça-
» voient bien que je pleurois le pre-
» mier de leurs maux. O nation ai-
» mable & fidelle, dont le premier
» besoin est d'aimer tes Rois! Eh!
» quelle seroit leur erreur d'aller cher-
» chèr ailleurs d'autres sujets! où en
» trouveroient-ils qui te valussent?
» Mon fils, contentez-vous donc de
» la France; votre partage est assez
» beau; mettez votre gloire à la ren-
» dre heureuse & non pas à l'agran-
» dir: ou, si une noble émulation
» vous anime, tournez-la du côté
» des arts. Eux seuls vous man-
» quent, & voici le siècle où ils sem-
» blent s'élever à leur plus haute
» perfection.

Ici le Roi mourant trace un tableau des découvertes des navigateurs & de la renaissance des arts en Italie; & ce tableau est peut-être un peu déplacé de la part d'un Prince agonisant. Il finit par souhaiter que

le siècle d'un Roi de son sang efface le siècle de *Medicis*. *François I*, qui dans toute cette scène joue un personnage muet, ne répond aux discours de *Louis* qu'en fondant en larmes; je conviens qu'il eût été difficile de faire parler ce jeune Prince d'une manière convenable à la situation : mais on auroit mieux aimé que la tirade sur les beaux arts eût été dans la bouche de *François I*, que dans celle de *Louis XII*.

La confession du bon Roi est à peine achevée, qu'une autre scène commence. On entend retentir le palais de cris plaintifs, de gémissemens, de mille voix confondues avec des sanglots, & ce triste bruit vient toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin les portes de l'appartement s'ouvrent avec fracas, & un flot de peuple se précipite & tombe à genoux devant *Louis* : » Pardonnez, s'écrient-ils, » ô le meilleur des Rois, pardonnez » si nous avons forcé vos Gardes, » si nous avons brisé vos portes. » Nous n'espérons plus que le ciel » vous rende à nos vœux, à nos

» larmes, & nous voulons vous voir
» encore, nous voulons contempler
» notre père, & ne pas perdre un
» ſeul des inſtants que nous allons
» tant regretter. Ah ! laiſſez-nous,
» laiſſez-nous jouir du reſte de notre
» bonheur, laiſſez-nous regarder &
» entendre encore le bon Roi qui
» nous aima ſi bien ».

En diſant ces mots tous ſe preſſent autour du lit, tous ſe proſternent & pouſſent de longs gémiſſemens. Quelques-uns relevent leur tête & eſſuient les larmes qui rempliſſent leurs yeux pour mieux conſidérer *Louis*, pour mieux ſaiſir ſur ſon viſage la moindre lueur d'eſpérance. Mais la pâleur de *Louis* ne leur laiſſe plus d'eſpoir, leurs larmes coulent avec plus d'abondance ; & leur tête retombe ſur leur poitrine. D'autres baiſent les meubles qui lui ont ſervi, les vêtemens qu'il a portés, les voiles qui couvrent ſon lit. Tous rappellent ſes bienfaits : il m'a rendu mes biens, diſoit l'un ; il garantit mon champ du pillage, diſoit l'autre ; il m'a ſauvé la vie à Agnadel, diſoit en ſan-

glotant un vieux soldat ; je suis Génois, interrompoit un archer couvert de blessures, j'étois parmi les révoltés ; il me donna ma grace & nourrit encore mes enfans. Alors tous crioient à la fois : Dieu tout puissant, prenez nos jours & conservez à nos enfans notre bon Roi !

Ce spectacle, ces larmes, ces cris achèvent d'épuiser les forces de *Louis*. Il se soulève à peine, il veut parler, il ne peut que pleurer. Il regarde ce peuple en souriant à travers ses larmes ; son ame prête à s'échaper s'arrête pour jouir encore de l'amour de ses sujets. Mais il sent que le moment approche, & faisant un dernier effort, il saisit la main de *François I*, & lui dit d'une voix éteinte : regardez, mon fils, regardez, & jugez s'il est doux d'être Roi d'un tel peuple. Mon fils, aimez-les comme vous voyez qu'ils savent aimer. Tout l'art de régner sur des françois consiste dans un seul mot, aimez-les. En disant ces paroles, il expire, & tout le peuple jette un cri lamentable. A ce cri succède un silence morne &

profond. Chacun se relève, regarde long-temps le visage pâle du bon Roi, & sortant du Palais les yeux baissés & noyés de larmes, ils vont crier dans les rues & dans les places publiques : *Le bon Roi Louis XII, le père du peuple est mort.*

Cette situation dramatique est encore moins vraisemblable que la longue conversation qui a précédé. Il n'est pas naturel, il n'est guères possible que le peuple vienne enfoncer les portes de l'appartement d'un Roi qui va expirer, & trouble avec tant de fracas ses derniers momens. Il faut pourtant savoir gré à l'auteur de cette invention qui termine son éloge d'une manière si pathétique, de la seule manière qui put n'être pas froide après la scène qui venoit de se passer ; & cette péroraison en action vaut mieux sans doute que toutes les phrases d'un Rhéteur. Les dernières paroles de *Louis XII*, que nous avons abrégées, peignent mieux sa bonté que tout un discours ; le sentiment en est admirable. C'est ainsi qu'il faut dire la

vérité aux Rois ; il faut les toucher & non les endoctriner. La morgue & les remontrances philosophiques peuvent les ennuyer & leur déplaire ; mais quel est le Roi des François qui ait jamais été insensible au cri de son peuple ?

Ce petit ouvrage de M. *de Florian* ne peut que faire honneur à sa manière de voir & de sentir, & le consoler du refus de la palme académique ; il annonce en beaucoup d'endroits un talent vrai & estimable ; il annonce sur-tout ce qu'il sera capable d'entreprendre, quand il aura le courage de renoncer à ces couronnes éphémères dont le front de la médiocrité doit s'énorgueillir, mais que l'homme supérieur doit toujours dédaigner.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

De la raiſon dans l'homme, &c.; par M. l'Abbé Brémont, *Licencié en Théologie de la Faculté, & Chanoine de l'Egliſe de Paris. A Paris, chez la Veuve* Hériſſant, *rue Neuve Notre-Dame; Tomes 1 & 2, le troiſième ſous preſſe.*

MONTRER à l'homme l'excellence & la perfection de ſes facultés; mettre dans ſes connoiſſances l'ordre & la liaiſon néceſſaires pour qu'elles ſe prêtent un appui mutuel; armer ſon eſprit de toutes les forces que le ſage auteur de ſa nature lui a données pour ſervir & retenir la vérité, pour diſſiper tous les préjugés de l'erreur & s'élever à la certitude & l'imperturbabilité de la ſcience: tel eſt le but de l'ouvrage intéreſſant que j'ai l'honneur de vous annoncer. Deſtiné aux

ſciences

ſciences les plus abſtraites, M. l'abbé *Brémont* * s'eſt apperçu, dès les premiers pas qu'il a faits dans cette carrière, de la confuſion qui règne dans toutes nos méthodes d'enſeigner & d'apprendre. Il a vu des connoiſſances éparſes çà & là, jettées ſans ordre, ſans enchaînement, & la raiſon privée des ſecours qu'elle doit naturellement tirer de la dépendance qui ſubſiſte entre les vérités qui ſe préſentent à elle. C'eſt à cette confuſion que ſont dues les incertitudes, les doutes, les erreurs, tous les égaremens de l'eſprit humain depuis plus de trente ſiècles. Les Sceptiques ne diſoient-ils pas que toute propoſition

* M. l'Abbé Bremont a fait ſes études eccléſiaſtiques au Seminaire de S. Sulpice avec la plus grande diſtinction. Il fut le premier d'une licence des plus célèbres & qui a fourni à l'Egliſe Gallicane un grand nombre de Prélats également recommandables par leurs vertus & par leurs lumières.

pouvoit être contredite par une autre d'égal poids & d'égale vraisemblance? Les Académiciens reprochoient à la nature d'avoir caché la vérité au fond d'un puits, d'où tous nos efforts ne sauroient la tirer.

Tous ceux qui se sont livrés à l'étude de la philosophie, ont senti plus ou moins cette imperfection, cette inégalité de la raison dans sa marche, & l'insuffisance des moyens qu'elle employoit dans la recherche de la vérité. *Ciceron*, parmi les anciens, l'immortel chancelier *Bacon* & quelques autres anglois plus modernes encore, ont déploré le plus énergiquement la triste condition de l'homme. Leurs desirs, leurs invitations aux gens qui cultivent les sciences ont fourni à M. l'Abbé *B*, l'idée d'une nouvelle disposition, d'une refonte générale des connoissances humaines. Il faut voir dans la préface même de cet Auteur l'exposé touchant des motifs qui l'ont déterminé, qui l'ont encouragé à former & à consommer, si le temps le lui permet, une entreprise aussi utile,

Ce n'eſt point une encyclopédie qu'il ſe propoſe de publier, c'eſt un tableau méthodique des connoiſſances humaines; c'eſt la manière de les claſſer & de les traiter pour qu'elles ſe ſervent d'appui mutuel, en donnant à l'homme le plus haut dégré poſſible en cette vie, de ſcience & de certitude.

Tous les bons eſprits conviendront que c'eſt un ſervice eſſentiel à rendre à l'homme, que de le guérir de cette manie de diſputer, qui a retardé pendant tant de ſiècles les progrès de toutes les ſciences, & ſur-tout des ſciences intellectuelles. L'étude des mathématiques & des ſciences qui en dépendent, a commencé la révolution. Mais par un abus dont l'eſprit humain n'a point encore appris à ſe garantir, on n'a donné d'importance qu'à l'objet préſent de la mode & du goût; on ne s'eſt occupé que de calculs, on a voulu trouver partout des axiomes, des théorêmes, des démonſtrations géométriques. Déſeſpérant de jamais pouvoir ſe connoître & d'arriver à d'autres vérités

qu'à celles de l'ordre mathématique ou physique, l'homme est sorti tout-à-fait hors de soi, résolu de n'y jamais rentrer. Les compagnies savantes ont proscrit l'étude de la métaphysique ; un cri général s'est élevé contre elle & sembloit avoir consacré cette proposition étrange ; que cette science n'étoit & ne seroit jamais que ténèbres, & que le plus haut dégré de perfection où l'on avoit pu la porter, c'étoit d'avoir découvert qu'il lui étoit impossible de jamais éclairer l'homme. Est-ce donc réellement aux progrès de la raison que l'on doit cette découverte ? Bien au contraire, c'est à l'état d'enfance où elle se trouve encore aujourd'hui.

Mais écoutons M. l'Abbé *Brémont*, p. 76. préf., » Si quelqu'un alloit » nous objecter que toutes ces spé» culations abstraites qui nous occu» pent, ne méritent aucune atten» tion ; que la métaphysique est tom» bée dans le plus grand mépris ; » que les Académies les plus célè» bres dédaignent d'en connoître & » refusent de juger ces sortes d'ou-

» vrages ; nous repliquerions que
» jusqu'à présent les vérités méta-
» physiques n'ont pas eu le même
» attrait que les vérités de la phy-
» sique ; que dans l'état d'imperfec-
» tion où se trouvoit cette science,
» elle ne méritoit pas trop les re-
» gards des amateurs ; que ceux-là
» seulement ont pu s'en occuper qui
» avoient quelqu'espoir d'y porter la
» lumière & de la perfectionner,
» mais que lorsqu'elle se montrera
» avec tout son éclat, elle doit s'at-
» tirer l'estime & les hommages de
» toutes les Académies ; (1) que si

(1) Celle des Arcades de Rome vient d'adresser à M. l'Abbé Brémont un brevet d'admission des plus honorables. Et si l'on peut juger d'après l'accueil que plusieurs savans distingués ont fait ici au livre que nous annonçons, il est à présumer que d'autres Académies donneront à l'Auteur des marques d'approbation & d'estime, & à la science un encouragement aussi flateur que nécessaire.

» elles persistoient dans l'indifférence
» qu'elles ont montrée pour cette
» science, nous prendrions la liberté
» de leur représenter avec *Bacon*, dont
» elles ont toujours respecté les lumières, *que celui qui pense que le temps employé à l'étude de la métaphysique & à contempler les principes universels de cette science, est un temps perdu & une occupation peu digne d'une grande ame, n'a donc jamais observé que ces principes abstraits fournissent l'aliment & la force à toutes les sciences, à tous les arts. . . , . . Je suis très-persuadé*, disoit cet illustre savant, *que si l'esprit humain n'a pas fait de plus grands progrès jusqu'à présent, c'est qu'il ne s'est jamais livré avec assez d'ardeur à l'étude des vérités fondamentales, & qu'il n'a fait qu'y donner un coup-d'œil en passant.*

Ce texte de l'illustre Baron de *Vérulance* contient à la fois & l'apologie, & le plan de l'ouvrage de M. l'Abbé *B*. Ce nouvel auteur reprend l'édifice des sciences par les fondemens, & rendant à chacun de ceux qui ont travaillé avant lui, la justice

qui leur eſt due pour les progrès qu'ils ont fait faire à la partie qu'ils avoient entrepriſe, il va tout mettre dans un nouvel ordre & nous préſenter l'enſemble le plus régulier & le plus impoſant. C'eſt alors que la raiſon, profitant de toutes les découvertes utiles qu'elle a déja faites, des erreurs même & des égaremens dans leſquels elle a donné, raſſemblera toutes ſes forces pour marcher avec aſſurance dans les ſentiers de la vérité, & ſe garantir des faux-pas que l'orgueil ou la puſillanimité lui ont fait faire dans les ſiècles précédens.

Une introduction très-intéreſſante expoſe l'état naturel & les reſſources de la raiſon pour arriver au but que lui deſtine l'auteur de tout ordre & de toute vérité. » La vraie ligne de » ſéparation qui tire l'homme de la » claſſe de tous les autres animaux, » c'eſt le pouvoir qu'il a reçu de ré- » fléchir ſur ſes idées, ſur ſes ſen- » timens, ſur ſes penchans, de les » rapprocher, de les comparer en- » ſemble, d'apprécier les rapports

» qui résultent de leurs diverses com-
» binaisons, de connoître & de ju-
» ger avec assurance l'ordre véritable
» où la nature les a placés les uns
» à l'égard des autres. Raisonner,
» c'est étudier les liaisons qu'ont en-
» semble les objets présens à notre
» esprit; s'assurer avec justesse & pré-
» cision des propriétés qui fondent
» leurs relations mutuelles : c'est cou-
» rir de rapports en rapports pour
» en découvrir de nouveaux. (In-
» trod. pag. 42.) heureusement, dit
» ailleurs M. l'Abbé *B.*, pag. 51,
» on n'a attaché à la nature de l'hom-
» me que la faculté de raisonner.
» Si l'on avoit fait entrer dans cette
» idée l'usage actuel & soutenu de la
» raison, la moitié du genre humain
» formeroit une classe à part, & ne
» mériteroit pas de porter le nom
» d'homme. Ce titre d'honneur ne
» convient proprement qu'à ces es-
» prits solides, réfléchis, occupés
» principalement de ces grandes vé-
» rités qui leur présentent leurs pre-
» miers devoirs, ou qui sont néces-
» saires pour satisfaire à leurs véri-

» tables besoins, & qui les apper-
» çoivent dans leur vrai jour avec
» assez d'attention pour suivre dans
» leurs jugemens & dans leur con-
» duite la voix de la nature qui leur
» parle.

Aux caractères de la raison dans l'homme succède l'énumération des motifs ou moyens de connoissance, & des forces qui nous sont données pour guider nos choix & nos déterminations. La vérité & la bonté sont les fondemens de tous nos choix, les mobiles de tous les actes de notre volonté. Les sens extérieurs nous avertissent de l'existence actuelle des objets qui nous environnent, les sens intérieurs, le sens intime, le sens moral, l'évidence de nos idées qui correspond aux sensations de la vue, les sentimens intellectuels qui correspondent aux quatre autres espèces de sensations, le témoignage de nos semblables; tels sont les secours abondans que l'auteur de la nature nous a fournis pour nous assurer de ce qui se passe au dedans ou au dehors de nous. Tous ces motifs ont la même

force, le même empire sur notre ame, pag. 112, » une manière de » la toucher également sûre. Le bien » & le vrai pèsent également sur » notre esprit, soit qu'ils soient vus » par la clarté de nos idées, soit par » les sentimens de tous nos sens in» tellectuels ou corporels : ils sont » également susceptibles de vivacité, » ils peuvent faire à notre esprit la » même violence & lui imposer la » même nécessité. . . . & nous ne » sommes pas moins convaincus de » l'existence des corps qui frappent » nos sens, que des rapports du cer» cle avec le quarré «. On voit ici que M. l'Abbé *B.* rejette une métaphysique exaltée qui voudroit mettre une sorte de distinction entre les dégrés de certitude que peuvent donner les différens moyens de connoissances. C'est un avant-goût pour le lecteur de la méthode claire, facile, lumineuse qui doit régner dans un ouvrage dont le titre semble le menacer des discussions les plus abstraites & les plus épineuses.

Ces détails & ces préliminaires

étoient indispensables pour l'intelligence du nouveau systême présenté par M. l'Abbé *B*. Il est simple & précis ; mais la hardiesse & la nouveauté de l'entreprise demandoient tous les éclaircissemens que l'auteur a donnés dans sa préface & dans les cinq premiers paragraphes : dans le sixième il indique les différens ordres de connoissances que nous acquérons, les diverses régions de la nature que l'esprit a coutume de parcourir, les guides qui le conduisent dans chacune d'elles, les bornes où il faut s'arrêter. L'écueil de tous ceux qui ont écrit sur les opérations de l'esprit, a toujours été l'ordre qu'ils ont voulu assigner dans la formation de ses idées, dans leur dépendance & leur filiation. Cette route est impraticable. Dès les premiers pas que fait la raison, elle est déjà munie de tant de connoissances détachées & disparates, qu'il est impossible de trouver le point de départ & leur centre commun. Plus sage que tous ces écrivains, M. l'Abbé *B*. parcourt toutes les régions ouvertes

à l'esprit, » non pas dans l'ordre où
» elles se sont montrées à lui, mais
» dans le rang même que la matière
» leur a donné, & d'après l'impor-
» tance qu'elle a attachée, soit aux
» connoissances qu'elle nous procure,
» soit aux vérités auxquelles elle
» nous prépare ». Cette marche nous
paroît la seule raisonnable.

Six classes ou régions renferment
toutes les vérités qui peuvent se pré-
senter à nous. Le premier a pour objet
l'esprit lui-même, la connoissance de
toutes ses affections, sentimens, opé-
rations, les loix qui doivent le di-
riger dans la recherche de la vérité,
&c. Le guide qui nous conduit dans
cette région, c'est le sentiment inté-
rieur, *le sens intime*. » Ses impres-
« sions actuelles, p. 174, sont le fon-
» dement de toutes les connoissances
» physiques que nous avons de notre
» esprit ; la renaissance de ces im-
» pressions passées, c'est-à-dire, le
» retour des sentimens qu'il nous a
» fait autrefois éprouver, sans aucun
» rapport à aucun individu existant,
» est le fondement de toutes les con-

» noissances abstraites & métaphysi-
» ques que nous avons des divers
» états de notre ame & des diverses
» actions & opérations de notre es-
» prit ». La seconde région présente le bien honnête & tout ce qui appartient à la moralité de nos actions: Ici tout est fondé sur *le sens moral*, sur ce sentiment inné du juste & de l'injuste. L'impression actuelle est le fondement de la physique des mœurs, ou de la morale pratique; le souvenir de ces impressions, la considération de leurs rapports, forment la morale spéculative & toutes les règles de l'équité & du droit, soit naturel, soit positif.

La troisième région offre à nos regards un autre genre d'objets:
» elle comprend, dans la nature en-
» tière, tous les êtres matériels qui
» peuvent frapper nos yeux... Le
» flambeau qui nous éclaire dans cette
» région, c'est le sens de la vue:
» ses impressions actuelles sont le fon-
» dement de toutes nos connoissan-
» ces physiques en ce genre: le re-
» tour de ses impressions passées, ou

» la clarté de nos idées & les lu-
» mières de l'évidence séparées de
» toute relation aux individus exis-
» tans, sont le fondement de toutes
» les connoissances abstraites & mé-
» taphysiques qui peuvent nous oc-
» cuper dans cette contrée «. Les autres sens nous font parcourir la quatrième région ; leurs impressions actuelles nous font connoître les objets ; le souvenir de ces impressions, les raisonnemens que nous formons d'après elles, font naître les sciences spéculatives qui y sont analogues. La cinquième région comprend les objets éloignés, soit par les temps, soit par les lieux ; le moyen de connoissance est la suite des sensations & l'accord des témoignages de nos semblables. La sixième enfin, d'un ordre surnaturel, nous présente les vérités révélées, & nous offre pour guide l'autorité de Dieu même.

L'exposé de M. l'Abbé *Brémont* ne peut que perdre infiniment dans cette courte analyse. Je ne puis parcourir avec lui ces diverses régions, vous faire remarquer leur étendue,

leurs bornes, leurs proportions avec nos besoins & le but d'un Créateur tout bon & tout sage ; vous montrer l'usage des facultés & des moyens de connoissance, qui nous sont accordés, l'origine des diverses erreurs dans chacun des ordres d'objets qui se présentent à l'esprit, les principes de solution pour les difficultés qui l'ont retardé dans la découverte des vérités les plus importantes. Il suffira de dire que M. l'Abbé *B.* met dans un nouveau jour les règles de vérité entrevues jusqu'ici ; qu'il nous rappelle avec force & avec intérêt à la nécessité de lier toutes nos connoissances, de ne juger que sur la vue du concert & de l'accord de plusieurs vérités ; & qu'il nous trace dans cet enchaînement la route pour arriver au plus haut dégré de certitude & à la science la plus étendue. Chaque région que l'esprit doit parcourir fournit à l'auteur la matière d'un traité où il développera tous les objets relatifs à cette région, & donnera un tableau méthodique des sciences qu'elle embrasse. Ce travail plaira sans

doute aux personnes zélées pour le progrès des connoissances humaines. Ce sera la matière du troisième volume & de ceux qui doivent le suivre (1) ; dans le second, qui fait la partie historique de cet ouvrage, M. l'Abbé *B.* nous trace le tableau des différens états de la raison dans les siècles connus, jusqu'à ce jour, des égaremens où sont tombés les différentes sectes de philosophes anciens & modernes. Cet exposé annonce une érudition profonde, un jugement sain, un esprit ferme.

A l'importance du sujet, cet ouvrage réunit le mérite d'une diction pure, claire, quelquefois brillante, & fait racheter par les charmes du style la sécheresse des préceptes & le sérieux de la matière. On ne peut mieux finir cet article que par le portrait d'un philosophe tracé de la main de M. l'Abbé *Brémont.* » Le » vrai philosophe, qui mérite seul » cette dénomination dans toute la

(1) Trois, environ.

» force du terme, c'est le sage qui
» ne met d'autres bornes à ses re-
» cherches que celles que la nature
» a mises à ses facultés. Les succès
» de ses premiers travaux le disposent
» à de nouveaux progrès : l'étude
» d'une science le prépare à l'étude
» de l'autre : il parcourt successive-
» ment toutes les régions qui lui sont
» ouvertes : à mesure qu'il avance,
» il sent ses forces s'accroître & il
» éprouve une nouvelle facilité : lors-
» qu'il approche de son terme, il
» jette un regard sur les espaces im-
» menses qu'il a parcourus : une nou-
» velle lumière se lève sur lui. Tous
» les rayons qui l'avoient frappé se
» rapprochent pour ne former qu'un
» seul tableau. Il apperçoit sous un
» même point de vue tous les ob-
» jets qu'il avoit observés séparément.
» Ce faisceau de lumières qu'ils ren-
» voyent l'ébranlent bien autrement
» que n'avoient fait quelques rayons
» dispersés : il sent alors toute l'é-
» nergie de ces forces que la nature
» a données à la vérité pour pénétrer
» son ame & se la soumettre : il passe

» à un nouvel état d'assurance, & sa » conviction est l'effet de toutes les » impressions qu'il avoit reçues pen- » dant le cours de ses études. C'est » à ce moment qu'il est récompensé » des peines qu'il a prises pour con- » noître la vérité : sa raison est arri- » vée à sa perfection, il ne cherche » plus la vérité, il la possède & lui » est inviolablement attaché..... Il » est philosophe. ». Cette définition vous réconciliera sans doute avec le nom de philosophe. Que le plan de M. l'Abbé *B.* soit rempli, & nous avons tout lieu d'espérer qu'il le sera; qu'il soit adopté, & notre siècle pourroit bien enfin mériter le nom de *siècle philosophique.*

Je suis, &c.



LETTRE XVIII.

Les Bas-Reliefs du dix-huitième siècle, avec des Notes ; à Londres, & se trouve à Paris, chez Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins. Petite brochure de 160 p. Prix 30 sols. Avec cette épigraphe :*

. . . . Hanc aspice gentem
Romanosque tuos. . . . . *Virg.*

Que signifie ce titre, Monsieur ? Quelle idée vous présentent *les Bas-Reliefs du dix-huitième siècle ?* C'est probablement ce que vous avez assez de peine à deviner. Mon dessein n'est pas cependant de vous renvoyer à l'ordinaire prochain pour vous donner mystérieusement le mot de l'énigme.

L'auteur de cet ouvrage se trouvoit dernièrement *dans un de ces sou-*

pers délicieux où l'on rencontre la meilleure compagnie. Cette compagnie la meilleure de toutes, c'étoit *des femmes élégantes* qui *s'entretenoient de leur parure*, *de jolis abbés* qui *leur répondoient par de petits vers*, *des Anglomanes* qui *parloient de courses de chevaux*, des gens ſcientifiques, &c.; & pour completter le cercle, il y avoit un de ces hommes que l'on nomme frondeurs. Cet homme, que l'auteur traite de cynique, déclamoit fortement contre le ſiècle, en ſoutenant que le génie y étoit ſans force, les ames ſans énergie, les cœurs ſans amitié, & qu'au bout de quelques luſtres on ne ſe ſouviendroit pas plus du dix-huitième ſiècle, que s'il n'avoit jamais exiſté. Ces *paradoxes* donnent beaucoup d'humeur à l'homme aux bas-reliefs, qui regarde ce ſiècle comme un des plus merveilleux qui aient jamais exiſté. Il s'en retourne chez lui la tête pleine de tout ce qu'il vient d'entendre, & attend qu'il ſoit ſeul, & bien étendu dans ſon lit, pour réfuter les opinions du frondeur.

Tandis qu'il recueille ainsi intérieurement les réponses qu'il auroit dû faire en pleine compagnie & qu'il déclame à son tour contre le frondeur qui ne l'entend pas, *le sommeil vient par dégrés appésantir sa paupière*, & il s'endort *en murmurant contre le mysanthrope dont le discours l'avoit révolté.*

A peine ses yeux sont-ils fermés, qu'il fait le plus beau rêve du monde. Il s'imagine entendre sonner la dernière heure du dix-huitième siècle; la Gloire & la Folie s'offrent aussi-tôt à lui & le transportent en un moment aux bornes de la terre, vis-à-vis un édifice immense. Il entre & voit avec surprise que cet édifice étoit rempli de *Bas-Reliefs*, *les uns superbes*, *les autres burlesques*, *où l'on avoit consigné tous les évènemens du dix-huitieme siecle.* Vous voyez maintenant ce que c'est que *les Bas-Reliefs du dix-huitieme siecle.*

Il n'est pas douteux que ce siècle, en le prenant précisément à l'année 1700, n'ait vu beaucoup de grands hommes dans tous les genres. Mais

n'eſt-ce pas faire un vol manifeſte au ſiècle dernier que de mettre ſur le compte de celui ci une foule de héros, de philoſophes, d'écrivains que l'autre a produits, & que le dix-huitième ſiècle a vu ſeulement mourir? Et remarquez qu'il ne s'agit pas ſeulement ici des grands perſonnages de notre pays; les rêves de l'auteur ont une toute autre étendue. Il embraſſe toutes les parties de l'univers. Vous jugez par-là du nombre & de l'état de ſes Bas Reliefs. On voit d'un côté des tombeaux, de l'autre des berceaux; ici *Newton*, *Locke*, *Mallebranche*, qu'on porte en terre; là, *Jean-Jacques*, *d'Alembert*, *Diderot* qu'on porte en nourrice. L'auteur ne ſe contente pas de mettre au rang des Princes qui ont fait & qui font encore le bonheur ou la gloire du monde, *Louis XVI*, *Frédèric*, *Joſeph II*, *Guſtave*, *Catherine;* il gratifie généreuſement ce ſiècle de *Guillaume III*, mort en 1702, de *Louis XIV*, mort en 1715, du Czar *Pierre I*, mort en 1725. Avec cette manière de voir les choſes,

il doit y avoir réellement peu de de siècles aussi brillans que le notre. Mais la gloire est-elle bien juste dans cette distribution de ces Bas-Reliefs ?

La plaisante réponse à faire à un homme qui se plaindroit des mœurs & des talens actuels, que d'aller ainsi rassembler les hommes illustres morts il y a cinquante, soixante & quatre-vingt ans, & de les opposer aux prétendus détracteurs de notre temps ? Je doute que ce fut là un moyen bien puissant pour les convaincre ; & l'auteur me paroît prudent d'avoir réservé ces beaux raisonnemens pour le moment où il seroit seul dans son lit ; s'il les eut faits à son frondeur en pleine compagnie, il eût été exposé à ne pas voir les rieurs de son côté.

Parmi les titres réels que l'auteur réunit pour en composer la gloire de notre siècle, il y en a sans doute beaucoup qu'on ne sauroit contester ; telles sont les vertus & les talens des souverains assis sur les différens trônes de l'Univers, les vues sages & bienfaisantes des Ministres, les établisse-

mens formés par le lien de l'humanité, les grandes opérations dont nous venons d'être témoins dans la dernière guerre, &c. Mais n'est-ce pas se battre en l'air, que de mettre ainsi en preuves ce que personne ne met en question ? Ce que l'on pourroit contester avec raison à l'auteur, c'est le principe qu'il donne à ces talens & à ces vertus. Tout ce que nous avons vû s'opérer de beau & de grand dans le cours de ce siècle, c'est à la philosophie du jour que nous le devons. Elle seule a dirigé les Empereurs, les Rois, & les Papes eux-mêmes.

» Ce qui rendra votre siècle à jamais mémorable, me dit la Gloire, » c'est qu'il a pour *suppots* des hommes immortels : n'en faites point » honneur au hasard ; non : *on ne le* » *doit qu'à la saine philosophie qui* » *tourne tous les esprits du côté de la* » *vérité, qui, par dégrés*, arrache les » ornements étrangers *qui* déguisent » la grandeur, *qui* la présente enfin » aux Princes & aux hommes, telle » qu'elle doit être pour assurer leur » félicité commune.

» Placés

» Placée dans un autre siècle, » l'auguste *Marie-Thérèse* eût usé » peut-être avec excès d'un pouvoir » qui avoit tant coûté à son courage; » cette haute piété qui fit l'ornement » de son ame, cette piété dont le » sentiment est toujours plus vif dans » un sexe dont les affections sont » plus ardentes, *se fût difficilement* » *arrêtée entre la religion & l'intolé-* » *rance*, elle eût toujours été sans » doute une grande Reine; mais » peut-être *n'eût-elle pas atteint la* » *gloire où elle est parvenue: elle règne* » *dans un siècle philosophique*, & vous » voyez ici l'objet de l'admiration » devenir encore celui de l'amour; » l'immensité du pouvoir n'être dans » ses mains que le trésor de la féli- » cité des peuples; & grace à son » exemple, la religion conduire les » cœurs vers l'Etre Suprême par l'a- » mour & non par la crainte.

C'est par ce même principe que l'auteur fait agir notre auguste Monarque, quand il rompt les fers de ses sujets, & qu'il abolit la servitude dans ses états; comme si la bonté

naturelle de ſon cœur, & la religion elle-même n'étoient pas des motifs beaucoup plus puiſſans que toutes les ſpéculations d'une vaine & froide philoſophie. Ainſi c'eſt moins à eux-mêmes qu'aux leçons des philoſophes du jour, que les Princes ſont redevables de leurs vertus. Sans eux les Souverains de l'Europe ſeroient tous des tyrans. Eux ſeuls leur inſpirent l'amour de la paix, & celui de leurs ſujets; eux ſeuls enfin les font régner avec gloire. Il y a plus. C'eſt que d'après les principes de l'auteur, ce n'eſt plus, comme on l'a toujours cru bonnement, la religion qui épure la philoſophie; c'eſt la philoſophie qui ſanctifie maintenant & éclaire la religion, & qui la dégage des vains préjugés qui l'ont défigurée juſqu'ici, & remarquez que ces ſublimes idées viennent de la gloire & non de la folie.

Au reſte, ces détails ne répondent point directement aux plaintes du frondeur, & l'auteur a grand tort d'intéreſſer dans cette querelle les Rois & les Souverains. Que dit en effet le frondeur, de l'aveu même de l'homme

aux bas-reliefs ? Que l'Europe eſt mal gouvernée ? Non : mais que *le génie eſt ſans force, les ames ſans énergie, & les cœurs ſans amitié.* Quant à ce qu'on lui fait ajouter, *qu'au bout de quelques luſtres on ne ſe ſouviendra pas plus du dix-huitième ſiecle que s'il n'avoit jamais exiſté ;* il eſt à préſumer que cette queue de phraſe eſt de la fabrique du rêveur. Le caractère d'un ſiècle barbare ou éclairé, vertueux ou corrompu, ne détermine que la réputation dont il jouira dans la poſtérité, & ne contribue en rien à le faire oublier ou à en conſerver la mémoire. On ſe ſouvient également des premiers & des derniers ſiècles de Rome. Seulement beaucoup de nos grands hommes du jour qui ſe croient immortels, ſeront plongés bientôt dans le plus profond oubli. Voilà probablement ce qu'a pu dire le frondeur, & ce que le rêveur a dénaturé.

Que répond maintenant l'auteur à ce premier reproche, *que le génie eſt ſans force ?* Il montre une foule de médaillons qui ne préſentent que des gens morts. Mais il ne s'agit pas ici des

» gasin. En examinant les mortels qui
» s'y rendent en foule, dit la Folie,
» on les prendroit à leurs goûts pour
» les Dieux de l'Olympe qui vien-
» nent se dérider parmi les mortels.
» Tantôt c'est *Jupiter* qui déserte le
» séjour du tonnerre, & qui déro-
» bant sa grandeur sous quelque mé-
» tamorphose ingénieuse, vient s'hu-
» maniser avec quelque beauté su-
» balterne que la foudre effarouche-
» roit ; tantôt *c'est la chaste Diane*,
» dont la fierté *diurne* provoque le
» respect, en attendant que la foible
» clarté de son croissant lui permette
» de contempler sans rougir les char-
» mes d'*Endymion* ; ici Mars la tête
» haute, l'œil en feu, le poing sur
» la hanche, caresse avec une bran-
» che de laurier la nymphe timide
» qui s'attendrit à sa vue, tandis que
» les Bacchantes couronnent *Hercule*
» qui leur raconte ses travaux ; d'un
» côté c'est *Iris* que l'on devine à
» toutes les couleurs de l'arc-en-ciel
» qui brillent sur son tein ; de l'autre
» *Hébé*, dont *la seule vue est plus*
» *balsamique* que le nectar qu'elle

» verſe ; plus loin, le bonhomme *Sa-*
» *turne* qui effeuille encore les roſes
» d'*Anacreon* dans la coupe de *Bac-*
» *chus, tandis que les Muſes, la ma-*
» *rotte à la main, traînent le tombe-*
» *reau de Theſpis.*

Rien de plus énergique que ce tableau ; rien de plus propre à confondre les raiſonnemens du frondeur.

Ce ton gracieux n'eſt pas toujours celui de notre rêveur. Il a dans certains momens le ſommeil brutal. J'aime beaucoup la ſainte indignation qui le tranſporte & l'agite à la vue des médaillons d'*Alembert* & de *Diderot*.
» Où es-tu, m'écriai-je, frondeur
» impitoyable ? toi qui déprimois ſi
» fort le dix-huitième ſiècle ! que ne
» puis-je, *pour te punir*, attacher tes
» regards ſur le berceau des d'*Alem-*
» *bert*, des *Diderot*, que j'apperçois
» dans ce moment ! *ce ſont des chênes*
» *majeſtueux* qui, *malgré quelques bran-*
» *ches viciées, vont s'élever & féconder*
» *cette foule d'années ſi ſtériles ſelon*
» *toi*. Et ces Lettres Perſannes *qui*
» *ſe préſentent avec grace* dans les Bas-
» Reliefs de 1721, ne te forceroient-

» elles pas au silence, *en l'annonçant*
» *l'Auteur de l'Esprit des Loix ?* »
Quel style & quelles idées ! sont-ce les berceaux ou les enfans qu'ils renferment, qui sont des chênes ? *D'Alembert* un chêne, c'étoit tout au plus un petit arbrisseau bien souple & bien pliant. Et *Diderot*, si obscur, si inintelligible, le père du galimathias, ressemble beaucoup moins à un chêne qu'à un buisson hérissé de ronces & d'épines, & chargé de fruits aussi amers que dangereux. Quel rapport entre *les Lettres Persannes* qui se présentent avec grace, & *l'Esprit des Loix !* il faut avoir la pénétration de l'auteur pour voir qu'une bagatelle légère annonce un ouvrage savant & profond.

On pourra cependant pardonner ce petit instant d'humeur & de dépit à l'auteur, en faveur de la bonhommie qui règne généralement dans son rêve. Si l'on en excepte en effet le sanguinaire *Thamas-Koulikan*, dont il déteste la cruauté & la barbarie ; il est fort content de tous ceux qui ont joué quelque rôle dans ce siècle. Elevé

au-dessus de tous les préjugés, il étend également son affection sur les objets les plus opposés. A côté de l'éloge d'un Pape se trouve celui du Grand Turc. La philosophie & la religion, les docteurs de Sorbonne & les comédiens, les choses saintes & les profanes ont également part à son suffrage & à ses applaudissemens. Quand on loue ainsi tout le monde, il est bien permis de ne pas s'oublier soi-même. On ne sauroit donc blâmer les idées avantageuses que l'auteur cherche à donner de quelques ouvrages qui ne sont malheureusement loués que par lui. On auroit encore plus de tort d'exiger, dans un ouvrage tel que celui-ci, des idées bien suivies, un style pur & correct. Au reste, il seroit à souhaiter que l'auteur eût partout raison. Mais, hélas! à bien des égards, on ne s'apperçoit que trop que c'est un rêve.

Je suis, &c.

COMEDIE FRANÇOISE.

ON a donné Mardi neuf Mai la première, & probablement la dernière représentation d'une tragédie nouvelle, intitulée *Scanderberg*. Il n'y a d'historique dans cette pièce que le siège de Croïa & le retablissement de *Scanderberg* sur le trône d'*Albanie*. Le reste appartient à l'auteur qui n'a pas lieu de se féliciter beaucoup de la richesse de son imagination.

Il suppose que pendant le siège de Croïa, le Sultan *Amurat deux*, à la sollicitation de son fils *Mahomet*, a fait arrêter *Scanderberg* : mais l'amour brise les fers de ce héros ; la fille du Sultan se rend dans le le camp de son père, uniquement pour demander la liberté de son amant & l'obtient ; sur ces entrefaites, un vieillard albanois vient proposer à *Amurat* de remettre la destinée de la ville au succès d'un combat singu-

lier : *Amurat* y consent & confie tous ses droits à l'épée de *Scanderberg*. Arrivé sur le champ de bataille, au lieu d'un combat à livrer, ce guerrier n'a qu'un secret à écouter, & ce secret, c'est qu'il est Roi d'Albanie, comme le dernier des quatre fils d'*Ivan*. Il entre donc sans façon dans sa ville capitale, & de là envoye porter un défi plus sérieux à *Mahomet* son ennemi particulier. *Amurat* ne veut pas exposer son cher fils aux accidens d'un duel. A plus forte raison rejete-t-il la ridicule proposition de sa fille qui veut aller se présenter à *Scanderberg* à la place de son frère. Mais elle est si entêtée de son projet, qu'elle échappe miraculeusement à la vigilance des Eunuques, passe au travers des sentinelles & arrive aux portes de Croïa où elle cause fort à son aise avec son amant. Il est question de mariage ; la différence des religions forme un obstacle ; cependant quoique la Princesse ne paroisse pas très-zélée musulmane & semble, en disant que *sa mère étoit chrétienne*, chercher un prétexte pour

épouser un chrétien, on se sépare sans rien conclure. *Mahomet*, ce fils d'*Amurat*, à qui son père a défendu de se battre en duel; après avoir tenté inutilement de faire assassiner *Scanderberg*, après avoir voulu ôter la vie à sa propre sœur, s'enfuit avec une partie de l'armée de son père qu'il a soulevée: *Scanderberg* profite de ce désordre pour tomber sur le reste des troupes d'*Amurat*. Le Sultan est pris & conduit devant *Scanderberg* qui lui fait un assez bon accueil; la fille d'*Amurat* arrive & menace de se tuer, si on ne rend la liberté à son père; le généreux *Scanderberg* ordonne aussi-tôt qu'on lui ôte ses fers, mais *Amurat* n'a pas plutôt les mains libres qu'il se baisse pour ramasser un poignard que sa fille a laissé tomber, & s'en sert pour se tuer.

Cette esquisse suffit pour faire juger du plan & de la marche de la pièce, du caractère des personnages & des incidens qui forment le nœud & le dénouement: quoiqu'il y ait assez de fracas, de pantomime & de

coups de théâtre, quoique la scène soit souvent embarrassée de soldats ; ces grands moyens qui font la fortune de tant de pièces, n'ont pu soutenir *Scanderberg*, ni même le conduire jusqu'à la fin. Pour avoir le droit d'être extravagant & absurde, il faut du moins intéresser les spectateurs ; on ne pardonne le défaut de vraisemblance qu'en faveur de quelques situations qui attachent. Quand on est froid & ennuyeux, en observant toutes ses règles, on n'en tombe pas moins. Que sera-ce quand on ennuie en les violant toutes, & qu'il ne résulte pas le moindre intérêt des folies & des horreurs qu'on entasse. *Scanderberg* n'a cependant pas ennuyé ; car il a fait beaucoup rire ; & c'est à tort qu'on dit que la gaieté se perd sur la scène françoise, car au défaut des poëtes comiques, les poëtes tragiques se chargent depuis quelque temps d'égayer l'assemblée & y réussissent fort bien : il y a même aujourd'hui certaines pantomimes de certaines tragédies vantées autrefois qui paroissent plus réjouis-

ſantes qu'aucune ſcène de comédies modernes, tel eſt l'eſcamotage du poignard au dénouement d'*Hypermeneſtre*, qui eſt maintenant en poſſeſſion de mettre le parterre en belle humeur. On ſe ſouvient encore des éclats de rire qu'a excités *Ceramis* qu'on s'obſtine à reproduire, & dont l'affiche nous menace dans le moment où j'écris, pour le Samedi ſuivant; ſans doute, afin de le faire paſſer à l'appui du *Portrait* dont la nouveauté ſuffit pour garnir la ſalle.

Je doute qu'on entreprenne de faire reparoître *Scanderberg* avec des changements. Quelques jeunes gens d'un goût peu formé diſoient pendant la repréſentation que pour faire réuſſir la pièce, il ſuffiroit de retrancher quelques longueurs; mais un vieillard, plus verſé dans l'art du théâtre, a répondu froidement, que pour éviter une ſeconde chûte il falloit retrancher les cinq actes.

On a été de la plus grande indulgence pour les vers, puiſqu'on a applaudi celui-ci.

Le jour commence heureux, il s'achève fatal.

CONCERT *au profit des Demoiselles* l'Escarsin, *à la Salle du Concert spirituel, Mercredi dix.*

LE talent précoce que ces jeunes virtuoses ont déployé sur la harpe est vraiment étonnant. Rien n'est plus curieux & plus intéressant que ces prodiges de travail & d'habileté dans un âge qui semble étranger à tous les arts & uniquement consacré aux plus frivoles amusemens. Mademoiselle Sophie *Lescarsin*, âgée de 7 ans, a paru en quelque sorte plus extraordinaire que sa sœur qui en a douze; & on ne conçoit pas comment une main si peu formée, peut avoir une exécution si ferme, si précise & si rapide. Un pareil spectacle élève l'ame en nous faisant voir ce que peut l'homme; il semble d'abord reculer les bornes de la foiblesse humaine & donner aux facultés de la nature une plus grande étendue: mais une triste expérience nous apprend que dans

la carrière des arts, ceux qui font partis de meilleure heure ne vont pas plus loin que les autres; ils n'ont que l'avantage d'atteindre plutôt ce terme après lequel on ne fait plus que reculer au lieu d'avancer; il n'y a qu'un très-petit nombre de génies créateurs auxquels il soit donné de franchir les limites de leur art. Ce qui a contribué encore au succès brillant des demoiselles *Lescarsin*, c'est le bon goût de la musique qu'elles ont exécutée; j'ai remarqué que les concertos des enfans sont souvent plus agréables que ceux des professeurs, parce que n'étant point hérissés de difficultés, on se croit obligé de mettre à la place des points d'orgues, des tours de force, & de toute cette insipide *bravoure*, de la mélodie & de l'expression.

Quoique les Demoiselles *Lescarsin* aient réuni toute l'admiration & fixé tous les regards, on n'en a pas moins rendu justice au talent de Mademoiselle *le Melle* qui a chanté avec beaucoup de goût deux airs italiens, & de Madame *Roussellé*, sœur & élève

du sieur *Marechal*, qui a exécuté avec succès, sur le *forte-piano*, une sonate de *Clementi*. On a revu sur-tout avec un extrême plaisir MM. *Guerillot* & *Gervais*, couple célèbre dont on avoit été privé pendant la quinzaine de Pâque. Quoique tous les connoisseurs applaudissent avec justice au jeu précieux & fini du sieur *Guerillot*, qui est parfait dans son genre, le public prend naturellement un plus vif intérêt à son jeune concurrent dont le talent n'est point encore formé, mais qui semble aspirer à des beautés d'un ordre supérieur; ces deux artistes rappellent le célèbre jugement qu'*Annibal Carrache* porta sur deux tableaux que ses élèves, le *Guide* & le *Dominiquin* avoient fait en concurrence; le *Guide*, dit il, a peint en maître, & le *Dominiquin* en écolier; mais l'écolier vaut mieux que le maître.

Je suis, &c.

Prix extraordinaire, proposé par l'Académie des Sciences, Arts, & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, pour le 25 Août 1786.

Une personne, qui ne veut point être connue, & qui est du nombre des Associés libres de l'Académie, a fait remettre à la Compagnie, une somme de quatre cens livres pour un Prix extraordinaire, dont le sujet consiste à indiquer

Les meilleurs moyens de faire naître & d'encourager le Patriotisme dans une Monarchie, sans gêner ou affoiblir en rien l'étendue de pouvoir & d'exécution qui est propre à ce genre de Gouvernement.

Ce Prix sera décerné le 25 Août 1786.

Les discours, écrits en François ou en Latin, seront envoyés, francs de port, à M. *Sabathier*, Secrétaire perpétuel de l'Academie à Châlons-sur-

Marne, ou sous l'enveloppe de M. *Rouillé d'Orfeuil*, Intendant de la Province & frontière de Champagne, à Châlons-sur-Marne.

Ils ne seront reçus que jusqu'au premier Juillet 1786, & passé cette époque, il n'en sera plus admis aucun.

Les Auteurs ne se feront point connoître; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leurs Mémoires. Ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra leurs nom, qualité & demeure, s'ils veulent se faire connoître, & la devise sera remise sur le billet.

Fin du Tome troisième.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE QUATRIEME VOLUME.

Fin de la Table.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXVI.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRE.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire;
Quai des Augustins, au coin de la
rue Pavée.

M. DCC. LXXXVI.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.



LETTRE I.

*Satyres par M. C***. A Amſterdam, & ſe trouvent à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.*

IL faut avoir bien du courage, il faut être bien philoſophe pour oſer publier des ſatyres dans un ſiècle où la vérité eſt odieuſe & la vertu mépriſée : c'eſt lorſque le nombre des hommes ſenſés & vertueux eſt le plus grand, qu'un ſatyrique peut ſe flater d'être utile & même d'avoir les rieurs de ſon côté. Mais lorſque la corruption eſt parvenue à un tel point que

les sots & les méchans forment la plus grande partie de la nation, le censeur des mœurs publiques n'est pas alors le plus fort; & comme personne ne rit volontiers à ses dépens & n'aime à rougir de soi-même; la satyre doit alors être un genre abhorré que chacun a intérêt de proscrire; ainsi, le siècle qui offre le plus de matière à la satyre est toujours celui qui la supporte le moins. Dans les républiques pauvres & vertueuses, la simplicité & l'innocence des mœurs permettoient la satyre même personnelle, & sembloient livrer les citoyens vicieux & pervers au glaive du poëte; c'est ainsi que dans Athènes l'ancienne comédie désignoit les personnes, & faisoit justice en plein théâtre de plusieurs désordres que les loix ne punissent pas, en livrant le coupable au ridicule & à l'infamie; les gens de bien qui se trouvoient alors en force, applaudissoient à des sarcasmes qui vengeoient la société: mais lorsque le nombre des hommes dignes d'être bernés sur la scène se fut considérablement augmenté, les loix

dont l'esprit est toujours de favoriser le plus fort, ordonnèrent qu'on respectât le vice puissant & accrédité; à mesure que les mœurs se dépravèrent, la scène devint innocente; il fut alors permis d'être lâche, efféminé, prodigue, avare, avec une sorte d'honneur. Ce ne sont point les vices & les désordres des particuliers qui forment la corruption publique, ce sont les égards qu'on a pour le vice & pour les vicieux. Il ne faut pas toujours juger des mœurs d'un siècle par les plaintes des auteurs contemporains; car dans les siècles qui ne sont point encore tout-à-fait corrompus, il arrive quelquefois qu'on déclame avec plus de chaleur contre les vices que dans le temps où ils sont tournés en habitude & ne blessent plus les yeux des personnes.

Si, par exemple, la postérité s'avisoit de juger notre siècle, d'après les éloges fastueux que lui donnent à l'envi les écrivains qui se disent philosophes, ne croiroit-elle pas que ce fut le siècle de la raison, des lumières & de la vertu. C'est dans l'his-

toire du monde un fait absolument neuf & jusqu'alors inoui, qu'une secte de réformateurs & de soi-disant philosophes, environnés des excès les plus monstrueux du luxe & de la cupidité, au milieu de la plus horrible corruption, ne cessent d'applaudir à tout, d'être contents de tout, de crier que tout va bien, s'obstinent à soutenir qu'un pareil siècle est celui de la philosophie, & ne soient occupés qu'à profiter des vices à la mode au lieu de les gourmander; ce qu'il y a peut-être de plus étonnant encore que cette nouvelle manière de philosopher; c'est la crédulité & la bonhommie des gens du monde qui veulent bien prendre pour des philosophes, des flatteurs, des intrigans, des bouffons & des charlatans de toute espèce, dont le premier talent est de faire servir à leur fortune la vanité des sots.

Le bon & sage *Louis XII* permit aux farceurs de dire sur leurs treteaux tout ce qu'ils voudroient de sa Cour & de lui-même. Nos pères aimoient la franchise & la naïveté de *Rabelais*,

de *Marot* & de *Regnier*, qui souvent répandirent le sel à pleines mains sur des personnages connus & décriés par leur sottise ou par leur turpitude ; ils goûtoient la satyre *Ménippée* & les sanglantes railleries que l'auteur n'épargne pas aux Moines, aux Seize, & aux personnes les plus distinguées parmi les rebelles. *Louis XIV* protégea *Boileau* & *Moliere*, & ce fut sous les auspices d'un Monarque aussi judicieux, qu'ils firent la guerre avec succès aux vices & aux ridicules : mais aujourd'hui un écrivain satyrique est un homme à noyer : il n'y a personne qui ne frémisse & que sa conscience ne fasse pâlir au seul nom de satyre : le ban & l'arrière-ban des auteurs est convoqué pour combattre un pareil monstre ; toute la basse cour littéraire glapit contre lui, c'est l'ennemi commun des grands & des petits ; ce qu'il a de plaisant, c'est que les graves Présidens de la philosophie, ces doucereux apôtres de l'honnêteté & de la tolérance, qui regardent la plus légère critique comme un attentat affreux contre

l'humanité, ſont eux-mêmes les plus groſſiers, les plus atrabilaires & les plus fanatiques de tous les hommes, lorſqu'ils déclament contre la ſatyre & contre ceux qui l'exercent: le fiel alors coule de leur plume, les épithètes les plus atroces, les calomnies les plus noires ſont prodiguées pieuſement contre ces perturbateurs du repos public, qui s'aviſent de crier contre les mauvaiſes mœurs & contre le mauvais goût. Ils affectent d'oublier, ces hommes ſi doux & ſi polis, que leur chef & leur idole, que le patriarche de la philoſophie s'eſt exercé dans le genre ſatyrique plus que dans aucun autre, & qu'il l'a traité de manière à mériter tout le blâme, qu'ils voudroient faire tomber ſur les défenſeurs de la vertu & de la ſaine littérature. Un auteur eſt vraiment bien odieux lorſqu'il n'employe les armes de la ſatyre que pour ſervir ſes intérêts, ſes baſſes vengeances, & pour dénigrer les gens de bien; lorſqu'il ſe livre à toutes ſes paſſions, vomit les menſonges les plus atroces, déchire ſans pudeur les vertus les plus pures & le mérite

le mieux établi : » voilà ce qui dés-
» honore à jamais les ouvrages sa-
» tyriques d'un des plus beaux es-
» prits de notre siècle, espèce de
» libelles où le sarcasme est épuisé
» sur tout ce que les hommes ont
» de plus respectable ; où le luxe est
» regardé comme le plus grand bien
» d'un état, malgré la corruption
» dont il est la source ; où l'inno-
» cence des premiers hommes & la
» pauvreté glorieuse des anciens Ro-
» mains sont traitées avec le plus
» grossier mépris ; où le libertinage
» & l'indécence sont applaudis, où la
» raison est sans cesse sacrifiée à une
» turlupinade ; où la probité la plus
» exacte est calomniée avec impu-
» dence, dès qu'on a eu le courage
» d'attaquer des sentimens pernicieux.

Tous ceux qui craignent la satyre, s'efforcent de persuader au public qu'un satyrique est essentiellement un méchant homme, un homme noir, un fléau de la société, comme si les plus honnêtes gens n'étoient pas ceux qui aiment le plus à rire du vice, & qui sont les plus prompts à s'in-

digner du crime. Rien n'est plus compatible avec la bonté du cœur, la candeur & la franchise, que cette haine courageuse contre le vice, & ce zèle qui porte à démasquer & à ridiculiser les méchans. Où trouvera-t-on un sage plus aimable & plus poli qu'*Horace*? *Perse* fut un des hommes les plus doux, les plus honnêtes & les plus vertueux de son temps. *Regnier* passoit pour un bonhomme, comme il le dit lui-même.

Et le surnom de bon me va-t-on reprochant
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être
méchant.

Une femme d'esprit disoit de *Boileau* qu'il *n'étoit malin qu'en vers*; c'étoit en effet dans la société un homme simple, franc & officieux. *Moliere* a toujours été regardé comme un homme très-honnête & très-sensible, comme un vrai philosophe : voilà cependant ces méchans, ces mysanthropes farouches qui ont passé leur vie à dire du mal, & dont la mauvaise humeur ne trouvoit rien de bien. La

politesse aujourd'hui, le bon ton consistent dans une parfaite indifférence pour le vice & pour la vertu; mais dans les principes de la saine philosophie, c'est une grande inhumanité que d'être si humain envers les ennemis de la société.

Si la satyre des vices & des mauvaises mœurs est si noble & si utile, celle du mauvais goût & du faux bel esprit qui a tant de liaison avec les mœurs, n'est ni moins nécessaire, ni moins avantageuse. C'est particulièrement contre cette espèce de satyre que tous les petits auteurs sont déchaînés; ils réclament à grands cris le privilège de barbouiller impunément du papier, comme leur appartenant par le droit civil & naturel. La meilleure satyre des mauvais ouvrages, disent-ils souvent, est d'en faire de bons; ils auroient raison si le public sçavoit toujours distinguer le bon d'avec le mauvais; mais comme il est souvent tout de feu pour les sottises, tandis qu'il accueille froidement des chef-d'œuvres de génie & de bon sens, il faut donc

l'éclairer sur le vrai & sur le faux mérite, & le faire rougir par le ridicule de son enthousiasme pour de pitoyables productions.

Mais laissez au temps le soin de mettre tout à sa place; tôt ou tard on rend justice à un bon livre, & les réputations usurpées ne se soutiennent pas; ainsi parlent ces intrigans littéraires, très-indifférens sur l'opinion de la postérité, pourvu qu'ils puissent duper leur siècle; il faudra donc que l'homme de mérite soit privé pendant sa vie de cette gloire, le plus doux prix du travail; tandis que l'homme médiocre s'enivrera d'encens à ses yeux, le génie fier & sensible ne sera-t-il pas tenté de s'ensevelir dans le silence, ou de se ravaler jusqu'à cette médiocrité qui plaît à la multitude & qui fait les succès. Il s'en faut donc bien que la satyre décourage les vrais talens, elle est faite au contraire pour les venger des injustices du mauvais goût. Il y a sans doute beaucoup de fausses critiques, dictées par l'envie, par la haine & par l'ignorance; mais

Il eſt queſtion d'un ſatyrique honnête, judicieux, éclairé, & il n'y a que les jugemens d'un homme de cette eſpèce qui faſſent impreſſion & qui reſtent. Des ſatyres injuſtes n'ont point découragé *Boileau*, *Racine* & *Moliere*, mais leurs plaiſanteries auſſi juſtes que piquantes ont dépouillé les *Chapelain*, les *Cotin*, d'une gloire uſurpée. On ne ceſſe de crier contre la prétendue injuſtice de *Boileau* à l'égard de *Quinaut*, & l'on s'eſt efforcé dans notre ſiècle de faire à ce *Quinaut* une prodigieuſe réputation, quoique, dans le fait, *Boileau* ait eu grande raiſon de ſe moquer de ſes tragédies froides & inſipides, de ſes doucereux refrains de galanterie, de ſes fades maximes d'amour, & de ces miſérables lieux communs de morale lubrique dont ſes opéra ſont pleins. Il y a ſur la totalité de ſes opéra cinq ou ſix morceaux écrits avec beaucoup de grace, d'élégance & d'harmonie; le reſte eſt d'une platitude, d'une foibleſſe & d'un ridicule révoltant; c'eſt ce dont on pourra ſe convaincre à l'ouverture du

livre ; *Boileau* pouvoit-il regarder comme un véritable poëte un écrivain mou & efféminé, qui ne parloit que le langage des ruelles, & ne réussissoit que dans un genre absurde, ennemi du génie & de la nature.

Mais un honnête homme, un bon citoyen qui se dévoue à l'amusement du public est-il donc si coupable quand il n'y réussit pas ? N'est-il pas assez puni par le mauvais succès de ses ouvrages ? & puisqu'il prend lui-même le soin de se rendre ridicule, à quoi bon chercher encore à l'immoler à la risée publique ? Pourquoi ? Pour le détourner d'un métier qui lui convient si peu ; pour rendre à la patrie un citoyen, à la société un membre utile. C'est un très-grand mal dans l'état que cette foule de petits rimeurs, de petits écrivains, qui ne cessent d'inonder le public de sottises, de mensonges & d'obscénités, en prose & en vers ; qui cabalent, qui intriguent, qui clabaudent, qui ont intérêt de propager le mauvais goût & les mau-

vaises mœurs, & qui ne peuvent subsister qu'aux dépens des sots & des ignorans, dont le nombre est toujours très-considérable. Il faut donc que le souffle rigoureux de la critique purge les champs de la littérature de cette multitude d'insectes dangereux qui en rongent les fruits.

Le dernier effort qu'on ait fait pour décrier la satyre, a été de dire qu'elle étoit méprisable par sa facilité, que c'étoit le dernier genre & le talent de ceux qui n'en avoient point : il est vrai, par exemple, que la manière dont *Voltaire* a écrit la satyre est assez facile ; il ne faut pas beaucoup de génie pour donner à ses adversaires les noms de cuistre, de gredin, de sodomite, de giton, &c. Il ne faut même qu'un talent fort médiocre pour plaisanter à tort & à travers aux dépens de la raison & du sens commun. Lorsque l'auteur du *pauvre Diable* fait dire à son interlocuteur,

Et cet air gauche & ce front de pédant,
Pourront encore passer dans les enquêtes.

Il choque la vraiſemblance & le bon ſens ; c'eſt une charge & non une plaiſanterie ; car il n'eſt pas naturel qu'un homme parle ainſi, même à un *pauvre Diable*. Il n'eſt pas moins abſurde de faire dire à M. *le Franc* de ſes propres ouvrages :

Tenez ; prenez mes cantiques ſacrés,
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche.

Le trait eſt plaiſant en lui-même, mais dans la bouche de M. *le Franc* c'eſt une ſottiſe qui bleſſe la nature & la vérité ; c'eſt bien là que

L'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.

De pareilles facéties ſont au bon comique ce que les farces de *Tabarin* ſont aux ſcènes de *Moliere*. Mais la ſatyre, telle que nous la voyons dans *Horace* & dans *Boileau*, cette critique fine & ſpirituelle qui ſçait allier le bon ſens à la plaiſanterie, qui ne s'arme du ridicule que pour venger la raiſon, qui fait rire les eſprits les plus délicats & ſatisfait les plus ſévères, qui ſçait prendre

avec grace tous les tons, depuis le plus ſimple juſqu'au plus élevé; cette ſorte de ſatyre eſt peut-être de tous les ouvrages d'eſprit le moins facile.

La plupart de ces idées ſont extraites d'un excellent diſcours préliminaire que l'auteur a mis à la tête de ſes ſatyres : M. C*** ne reſſemble pas à *la Motte-Houdart*, & à beaucoup d'autres écrivains, qui, après avoir diſſerté ſçavamment dans une préface, ſur les beautés du genre de poëſie auquel ils ſe ſont adonnés, ſemblent avoir oublié leurs régles & leurs principes quand il s'agit de les mettre en pratique. Ses ſatyres rempliſſent parfaitement l'idée qu'il nous en a donnée dans ſon diſcours.

Il déplore dans la première la funeſte manie de tant de prétendus beaux eſprits qui veulent rimer en dépit d'*Apollon*, & deviennent auteurs ſans avoir la moindre connoiſſance de l'art d'écrire, tandis que tous les arts, tous les métiers exigent un apprentiſſage; il ſe plaint de la multitude d'inſipides écrits dont nous ſommes accablés, & ſur-tout

de l'impunité accordée à tout homme qui veut perdre de l'encre & du papier.

Maintenant, grace au goût, à l'humeur pacifique
D'un siècle plus humain, nommé philosophique,
Chacun, comme il l'entend, raisonne en liberté,
Et peut extravaguer en pleine sûreté.
Il n'est point de Grimaud qui ne puisse, à sa mode,
Réformer la raison, prescrire un nouveau code,
Et souvent admiré, toujours content de lui,
Verser impunément des flots d'encre & d'ennui.
L'un prétend, dans le monde épris de son beau style,
En traduisant Brebeuf, faire oublier Virgile,
D'un fatras emphatique un autre enflant sa voix,
Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois,
Et, dans l'Académie, empesé pédagogue,

Voit, malgré d'Olivet, son faux sublime en vogue.
Voyez-vous ce Pygmée, aux regards effrontés,
Petit Auteur bouffi d'ouvrages avortés,
Aussi sec dans ses vers que maigre dans sa prose,
De quel air au Parnasse il ordonne, il dispose!
Il parle, &, devant lui, Corneille doit plier;
Rousseau, dans l'art des vers, ne fut qu'un écolier;
Pascal, foible écrivain; Boileau, foible critique,
Et *le Temple du goût* vaut tout *l'Art Poëtique.*

La seconde satyre est consacrée toute entière à combattre ce vice terrible qui est la source de tous les autres, ce fléau destructeur des empires; ce luxe d'autant plus dangereux qu'il séduit par une apparence de richesse, d'abondance & de prospérité: les philosophes modernes qui

ſont eux-mêmes chez les grands & les riches un objet de luxe, qui ne doivent qu'au luxe leur conſidération, leur fortune & la crédulité qu'ils trouvent dans les eſprits, ne tariſſent point ſur les éloges d'un vice auſſi utile pour eux ; le luxe, à les entendre, eſt le ſigne de la grandeur & de l'opulence des états ; c'eſt là ſource féconde du goût, de la politeſſe, de tous les agrémens de la ſociété, des jouiſſances les plus délicates, & de toutes les commodités de la vie : juſqu'à nos jours tous les philoſophes, ſans exception, l'avoient regardé comme l'inſtrument de la corruption, de la dépopulation & de la misère, comme l'ennemi de toute vertu & même de tous les vrais plaiſirs ; ils ne le croyoient propre qu'à détruire le bon goût, qu'à dégrader à la fois l'eſprit & le cœur, qu'à abbâtardir le caractère, & à ôter à l'ame toute eſpèce de reſſort & d'énergie.

C'eſt auſſi ſous ce point de vue que M. *C**** a enviſagé le luxe ;

nous avions déjà ſur ce ſujet une ſatyre très-élégante & très-bien verſifiée de M. l'Abbé *Delille*, mais le pinceau de M. *C**** eſt plus chaud & plus vigoureux ; une véritable ingnation anime ſa verve ; le premier décrit le luxe en beaux vers, mais le ſecond le combat avec une éloquence brûlante.

Mais qui pourra du luxe arrêter les
torrens
Parmi le ſot bourgeois, toujours ſinge
des Grands,
Tant de folie un jour à peine ſera crue :
Des plus humbles états l'épargne eſt diſ-
parue.
Le trafiquant obſcur, le ſuppôt de Thémis,
L'artiſan mercenaire, & l'inſolent commis,
Le ruſtre qui laiſſa ſon champ héréditaire,
Et le ſoc bienfaiſant pour la banque
uſuraire ;
L'intrigant médecin, des femmes ſi vanté,
Qui ſoigne leurs plaiſirs bien mieux que
leur ſanté ;
Et l'élégant Abbé, tout rayonnant de vices,

De boudoir en boudoir courant les bénéfices ;
Et l'artiste gagé par des sots opulens.
Dont le goût abruti fait croupir ses talens ;
Tous, épris d'une vie & molle & fastueuse,
Suivent de nos Marquis la trace ruineuse.
Dans le palais fameux d'un Prince ou d'un Héros,
L'infâme Maltôtier établit ses tripots :
L'écusson du Notaire a remplacé sans honte
L'écu d'un Chevalier, ou les armes d'un Comte.
Tout brille en leurs maisons d'un éclat recherché ;
Leur table somptueuse engloutit le marché.

Tout ce morceau est digne de *Juvenal* quand il n'est pas rhéteur.

On trouve dans la troisième satyre un dialogne entre l'auteur & un ami qui veut le détourner de la satyre, en lui faisant le tableau des dangers & des dégoûts qu'elle entraîne.

. . . . Mais dans ce champ d'épine
& de satyre,
Où sont, pour tant de soins, les fruits
que l'on retire ?
Despreaux, tant chéri de Louis, de Condé,
Des Héros de nos jours seroit mal secondé.
On ne courtise plus les filles de Mémoire.
Pour briguer leurs faveurs, il faut aimer
la gloire :
La gloire veut des soins, des exploits,
des vertus ;
Et tout cela, pour vivre encor quand
on n'est plus !
Dieu merci, nos Seigneurs ont, dans leurs
bonnes têtes,
Des projets plus sensés & des goûts plus
honnêtes.
Voyez les, à grands frais, par la mode
entraînés,
Posséder, sans desirs, de brillantes Phrynés,
Qui cultivent leurs mœurs avec un zèle
extrême,
Et prennent à leurs biens plus d'intérêt
qu'eux-même.
S'ils veulent toutefois, dédaigneux pro-
tecteurs,
Faire, au bout de leur table, asseoir
d'humbles auteurs,

Qui, des bons plats, de loin, dévorant la fumée,
Amusent les laquais de leur mine affamée,
Ils font venir, par choix, Monvel ou Poinsinet,
Toujours pour les Phrynés prêts à faire un couplet,
Vrais bouffons, qui, jouant ou proverbe ou parade,
Font rire Monseigneur, quand son singe est malade.

Mais savez-vous pourtant de quel malin courroux
Tout un sexe bruyant va s'armer contre vous?
Car il faut qu'en ami, de tout je vous instruise.
Les femmes, qui l'eût cru? n'aiment plus qu'on médise.
Leur esprit goûte mieux des ouvrages profonds,
Des contes bien moraux, des opéra bouffons.
Des drames à la fois & bourgeois & tragiques,
Et les impiétés les plus philosophiques.

Souvent

Souvent même, à l'Auteur d'un roman
 libertin,
Elles font, en fecret, le plus heureux
 deftin;
Mais tout Auteur critique eft fûr de leur
 déplaire,
Comme V ltaire au Pape, & la Bible à
 Voltaire.
Par leurs mains cependant tout fe fait,
 bien ou mal;
Les arts leur font foumis, Phébus eft
 leur vaffal.
Parmi les beaux-efprits elles verfent les
 graces.
Les pouffent aux faveurs, aux penfions,
 aux places:
Et vous, par votre faute, obfcur &
 dédaigné,
De toute récompenfe à jamais éloigné,
On ne vous verra point, décoré d'un
 beau luftre,
Des quarante Immortels groffir la troupe
 illuftre.

La fatyre quatrième eft une invective fanglante contre la corruption

d'un siècle qu'on veut appeller philosophique, & mettre au-dessous de ceux qui l'ont précédé : la cinquième est adressée à *Voltaire*, qui s'étoit avisé d'écrire à *Boileau*, sur un ton ridicule & impertinent : l'épitre commençoit par ces deux vers :

Boileau, correct auteur de quelques bons
écrits,
Zoïle de Quinaut & flatteur de Louis.

Le reste de la pièce étoit à-peu-près dans le même goût, *Voltaire* qui n'épargnoit pas les injures à *Despreaux*, se prodiguoit à lui-même toute sorte d'éloges. M. *C****, admirateur & disciple de *Boileau*, crut devoir repousser les traits qu'on lançoit à cet illustre mort, & il adressa à *Voltaire*, au nom de *Boileau*, une réponse digne du Poëte dont il s'étoit fait le secrétaire : le début est parodié sur celui de *Voltaire*.

Voltaire, auteur brillant, léger, frivole
& vain,
Zoïle de *Corneille* & flatteur de *Saurin*.

L'auteur, dans cette ſatyre, s'éleve principalement contre la vanité & la baſſe jalouſie, qui ont porté *Voltaire* à louer tous les auteurs médiocres, dont il étoit l'idole, & à dénigrer tous les grands hommes qui pouvoient l'éclipſer. On lit dans une note, qu'une des ruſes de guerre de *Voltaire*, étoit de promettre aux gens qui ſe dévouoient à prôner ſes plus foibles ouvrages, de les mettre ſur ſon teſtament : « quoique *Voltaire* fut très » riche, ſa ſucceſſion n'auroit pas ſuffi » pour tant de legs, le teſtament de » reconnoiſſance n'a pas eu lieu, M. » *de* **** fut tellement piqué de » ſe voir fruſtré d'un legs ſi ſouvent » promis & ſi ſouvent gagné, qu'à la » mort de *Voltaire*, il fit une ſortie » violente contre quelques-uns de » ſes ouvrages. Les héritiers indignés » lui prouverent que le legs avoit été » amplement payé d'avance, & alors » il fit l'apothéoſe de *Voltaire*.

La ſixieme ſatyre eſt encore un dialogue entre un provincial qui vient à Paris chercher un ſort plus doux, & un intrigant qui lui donne les con-

ſeils les plus conformes au goût & au caractère du ſiècle; il l'exhorte ſur-tout à ſe ranger ſous les drapeaux de la philoſohie & lui peint les avantages que cette ſecte procure à ſes partiſans.

Le Parnaſſe eſt en proie à deux ſectes rivales :
L'une, éparſe & ſans chefs, ſans crédit, ſans honneurs,
Combat pour le vieux goût & pour les vieilles mœurs.
L'autre, unie, en public, d'intérêts unanimes,
Sur les mœurs de ſon ſiècle a réglé ſes maximes;
Et, de nos paſſions orateurs complaiſans,
Leurs dogmes ont ſéduit de nombreux partiſans.
La ligue, chaque jour, croît & ſe fortifie,
Leur cri de ralliment c'eſt la philoſophie,
Ce mot tient lieu de tout; on n'eſt rien ſans ce mot:
Ou l'on eſt philoſophe, ou bien l'on n'eſt qu'un ſot;
Et le meilleur écrit n'eſt qu'une rapſodie,

A moins d'être timbré par l'encyclopédie,
Marchez ſous ſa bannière, & pour vous
ſignaler,
Dans ſa jeune milice allez vous enrôler.
Aimez ou haïſſez au gré de votre ſecte;
Diffamez la vertu qui leur ſera ſuſpecte;
Et ſi l'on vous preſcrit de trahir l'amitié,
Soyez ingrat ſans honte, & traître ſans
pitié.
Il faudra, j'en conviens, louer avec
baſſeſſe;
De Diderot lui-même admirer la ſageſſe;
A l'égal de Plutarque exalter d'Alembert,
Et lire, qui pis eſt, les vers de ***
Mais, pour récompenſer ce courage hé-
roïque,
On pourra vous renter d'un legs philo-
ſophique;
Car la philoſophie inſtruit ſes protecteurs
A devenir un jour de zélés teſtateurs.
On pourra bien encor, par faveur clan-
deſtine,
Sur un prix de vertu fonder votre cuiſine.
Si vos écrits nouveaux, par un rare
bonheur,

Obtiennent du bûcher le ſcandaleux honneur,
Plus brillant qu'un Phénix qui renaît de ſa cendre,
L'éclat de votre nom va par-tout ſe répandre :
Les cent voix du parti, célébrant ce ſuccès,
Vont prôner vos écrits, pourvu qu'ils ſoient mauvais.
Chacun chez ſes dévots s'empreſſe à vous produire ;
Chacun cherche à vous voir, & non pas à vous lire.
On vous vante au Miniſtre, & ſur-tout aux commis ;
Juſques en Sibérie on vous fait des amis.
Pour comble de bonheur, on vous préſente aux dames,
Car un livre proſcrit touche leurs belles ames ;
Et les ſages du jour, auſſi galans que nous,
Vont, dans l'art d'intriguer, s'inſtruire à leurs genoux.
Elles gouvernent tout, les plaiſirs, les affaires,

Et le sceptre des arts orne leurs mains légères ;
Elles font les succès : l'écrit le mieux prôné
Vient toujours de l'auteur qu'elles ont couronné.
Tel s'est vu rebuté des filles de Mémoire,
A qui d'autres faveurs ont dispensé la gloire ;
Et le gentil Bernard, des belles si fêté,
S'il n'eut fait que des vers, eût été moins vanté.
Les graces de la Cour s'obtiennent chez Ismène :
Le Louvre a ses élus qui se font chez Climène :
Nos sages, par Doris, sont meublés galamment ;
La sensuelle Eglé les nourrit largement.
Tout Abbé philosophe est cher à nos Actrices :
Nous avons vu G*** donner des bénéfices....

Le provincial rejette avec une noble fierté ces voies honteuses.

J'aſpire à des ſuccès que je puiſſe avouer,
Et je veux qu'on m'eſtime avant de me louer.
Il eſt, il eſt encor des ames élevées,
Aux ſources de l'honneur dès l'enfance abreuvées :
En dépit de l'intrigue, il eſt des protecteurs,
Du mérite orphelin honorables tuteurs.
Nos Muſes trop long-temps ont langui ſans Mécène,
Mais ſous Louis Auguſte, on retrouve un Vergène.
Deſtaing, reſſuſcitant l'amour des grands exploits,
Du feu de ſa valeur enflammera ma voix ?
Inſtruit par d'Ormeſſon, Malsherbe & Roſambo,
De l'intègre équité je ferai mon flambeau;
Et Buffon m'apprendra par quel eſſor ſublime
De ſoi-même on s'élève à la publique eſtime.
A qui cherche la gloire il faut de tels ſecours :
Voilà ſous quels drapeaux je veux marcher toujours.

La sagesse & l'honneur, éclairant mes
ouvrages,
Brigueront seuls, pour moi, de si nobles
suffrages;
Et laissant au Sophiste & cabale & prô-
neurs,
Je serai du parti des vertus & des mœurs.

La septième & la huitième satyre sont d'un ton plus doux; l'auteur veut détourner les yeux du spectacle des mœurs publiques, qui ne peut qu'attrister & irriter le sage, il soupire après le bonheur qu'on goûte dans la retraite en contemplant la nature : c'est en vain qu'on lui conseille de rire & de s'amuser des vices du siècle; il ne trouve pas le mot pour rire dans ces amas d'horreurs & d'atrocités.

La neuvième & dernière satyre est une palinodie très-plaisante; dont l'auteur semble avoir pris l'idée dans ces vers de *Boileau*.

Puisque vous le voulez, je vais changer de
style,
Je le déclare donc, Quinault est un Vir-
gile.

Après avoir dit tant de mal de notre siècle dans les satyres précédentes, M. C***, dans celle-ci, en fait un éloge ironique. Voici ce qu'il dit en particulier des musées :

Que dirons-nous de ces *Musées*
Par les Muses inhabités,
Mais assidument fréquentés
De précieuses empesées,
De charlatans décrédités,
De savantes tympanisées,
Et de poëtes maltraités ?
C'est là que des écrivains blêmes
Lisent toujours, avec succès,
Ou de la prose, ou des poëmes,
Que le public ne lit jamais.
C'est à ces bourgeoises séances
Qu'on voit présider gravement
Des connoisseurs sans connoissances,
Beaux-esprits par abonnement,
Du jargon des hautes sciences
Endoctrinés légèrement,
Et retirant de leurs lumières
Même avantage & même fruit,
Qu'un aveugle des réverbères
Pour se guider durant la nuit.

On voit que l'auteur s'est servi pour ce badinage de la même mesure de vers qu'on employe dans les épitres ; on y reconnoît le ton & le style de Gresset, dans sa chartreuse & dans son épitre au P. *Bougean* avec plus de force & de précision.

Les satyres sont suivies d'un dialogue dramatique en prose qu'on peut regarder comme une très-bonne satyre du ridicule de certaines bourgeoises qui tiennent bureau d'esprit ; ainsi que de la fatuité du jargon précieux & de l'impertinent persifflage de certains Poëtes de ruelle, qui sont de véritables *Trissotins*.

Le recueil est terminé par une plaisanterie dans le goût de l'arrêt burlesque pour le maintien de la philosophie d'*Aristote*. C'est un réquisitoire sur la manière dont on pourroit traiter à l'avenir les soi disans philosophes, trouvé, dit-on, dans les papiers d'un avocat général.

Dans les différens morceaux des satyres de M. *C****, que je viens de mettre sous vos yeux, Monsieur, vous avez dû remarquer une versifi-

cation d'un tour & d'un ſtructure antique, un ſtyle correct, ferme & nourri, une touche mâle & vigoureuſe, une harmonie variée & ſavante, ce mouvement, cette marche, cet enchaînement d'idées, ce bel enſemble, qualités qui conſtituent la véritable éloquence & qui ſemblent inconnues aujourd'hui, l'eſprit toujours employé à parer la raiſon, l'imagination toujours d'accord avec le bon ſens. Aucun auteur de ce ſiècle ne paroît avoir plus approché du caractère & du mérite de *Boileau*, & dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, on reconnoît l'honnête homme, l'homme de goût & le bon écrivain.

Je ſuis, &c.



COMÉDIE FRANÇOISE.

On a donné le Samedi 13 Mai, la première repréſentation du *Portrait*, petite Comédie en un acte. Il eſt aſſez rare qu'un auteur, pendant les repréſentations d'une pièce, en faſſe jouer une autre. Le poëte ingénieux, à qui nous devons le *Mariage ſecret*, n'étoit-il pas content de ſon triomphe? Croyoit-il pouvoir ajouter à ſa gloire? Il ſe ſeroit trompé, car le *Portrait* n'eſt pas, à beaucoup près, du même mérite que le *Mariage ſecret*, & l'on pourroit croire même que l'Auteur n'a donné cette bagatelle, au milieu du ſuccès d'une pièce plus conſidérable, que par un ſentiment de modeſtie, & dans la crainte que les applaudiſſemens ne lui tournent la tête.

Une femme fait faire avec le plus grand ſecret le portrait de ſon mari, auquel elle ménage une ſurpriſe agréable; un bavard qui voit cette femme aller myſtérieuſement chez un peintre, comme à un rendez-vous,

fait part de sa découverte au mari, qui, suivant le caractère de la jalousie, commence par se livrer à tous les emportemens & à toutes les extravagances de cette passion aveugle & injuste; mais au plus fort de sa colère, il est appaisé tout-à-coup à la vue de son portrait qu'un enfant aimable lui présente, accompagné du compliment le plus délicat & le plus touchant; le bavard, qui nous rappelle le barbier de *Bagdad* des mille & une nuit, est congédié, & le mari honteux de sa crédulité, obtient son pardon par un nouveau dégré d'amour & d'estime pour son épouse.

Cet ouvrage offre des détails agréables, qui n'ont pas empêché cependant qu'on ne s'apperçût combien un pareil fonds est mince, & l'on a trouvé en général que cet enfantillage bourgeois étoit au-dessous de la dignité de la scène françoise.



COMEDIE ITALIENNE.

Nina vient de paroître à ce spectacle le Lundi 15 Mai ; & n'a point démenti l'idée avantageuse qu'on en avoit conçue : il y avoit déjà un vieux fou qu'on avoit parfaitement accueilli sur le Théâtre François ; on n'a pas moins fêté la jeune folle au Théâtre Italien. Il semble d'abord que la scène, destinée à peindre les caractères, les mœurs & la vie humaine, devroit exclure les fous & les folles, puisqu'on les exclut de la société. *Sakespear*, dans le Roi *Lear*, & récemment *Richardson*, dans l'épisode de *Clementine*, nous ont fait voir que le délire d'un cerveau blessé pouvoit être la source du plus grand pathétique ; l'effet général des passions est de troubler pour quelques instans la raison ; mais leur dernier dégré & le comble de leur puissance est de déranger totalement la tête ; il semble que lorsqu'elles sont par-

venues à ce période, le poëte doive les abandonner, & qu'il ne soit point du ressort de l'art dramatique de faire parler les fous; mais voilà une de ces occasions où l'expérience l'emporte sur les règles; & où l'art même nous apprend à franchir ses limites; car la folie causée par l'excès d'une passion, peut fournir des traits plus touchans & plus pathétiques que tout ce que peut dire un personnage qui jouit de sa raison, & la femme à qui, dans les accès d'un délire amoureux, il n'échappe rien qui ne donne l'idée de l'ame la plus honnête, la plus noble & la plus sensible, est faite pour exciter l'intérêt le plus vif, & cette pitié charmante qui est l'ame du tragique: c'est ce qui rend *Clementine* si touchante dans le roman de *Grandisson*.

Nina devoit épouser *Germeuil*; mais un amant plus favorisé des dons de la fortune, tente la cupidité du père qui lui accorde la préférence. Les deux rivaux se disputent, les armes à la main, la possession de

Nina. *Germeuil* ne reparoissant pas, le bruit se répand qu'il est tombé sous les coups de son adversaire, & la douleur de *Nina* est si vive qu'elle en devient folle; son père la confine dans une campagne solitaire, sous la conduite d'une vieille gouvernante; *Nina* se persuade dans sa folie que son amant est absent, & tous les jours, dans l'espérance de le voir revenir, elle va s'asseoir sur un banc du jardin, vis-à vis d'une grille qui donne sur le grand chemin; la raison de *Nina* est tellement aliénée qu'elle ne reconnoît pas son père lorsqu'il vient pour s'informer de sa santé; elle ne reconnoît pas même *Germeuil*, qui passoit pour mort, & qui reparoît au grand étonnement de tous les spectateurs: la présence de cet objet si cher lui inspire cependant un sentiment extraordinaire; enfin, sur le même banc où elle avoit coutume de se tenir en sentinelle, se trouvant assise entre son père & son amant, sans les connoître, elle prie ce dernier de lui conter l'histoire de

ſes amours ; cette hiſtoire, qui eſt auſſi la ſienne, ne ſuffit pas pour rappeller ſes eſprits égarés ; mais un tendre baiſer que l'hiſtorien lui donne en terminant ſon récit, opère une guériſon auſſi parfaite que ſubite, qui eſt ſuivie du mariage des deux amans.

Une aventure arrivée à Sedan, & que M. *d'Arnaud* a racontée avec beaucoup de grace & d'intérêt dans *les Délaſſemens d'un Homme ſenſible*, a fourni le ſujet de cette pièce qui a été applaudie avec tranſport. Ce ſuccès eſt dû d'abord au grand pathétique du ſujet qui couvre abſolument ce que la fable peut avoir de romaneſque & d'invraiſemblable, & enſuite au talent prodigieux & toujours nouveau que Madame *Dugazon* a fait briller dans le rôle de *Nina*.

Le public n'ayant pas eu ſans doute le loiſir de lui témoigner toute ſa ſatisfaction dans le cours de la pièce, l'a demandée à grands cris après la repréſentation, afin de ſe

rassasier du plaisir de la voir & de l'applaudir ; usage bisarre & ridicule qui tient plus de la fureur & du fanatisme que d'un amour éclairé pour le théâtre, & d'un véritable goût pour les arts.

On a aussi demandé avec beaucoup d'empressement les Auteurs ; M. *Favart* est venu annoncer que l'Auteur des paroles étoit inconnu ; mais que la Musique étoit de M. *Daleyrac*, compositeur agréable qui a dejà enrichi la scène italienne de plusieurs ouvrages très-piquans, & qui, dans ce dernier, s'est surpassé lui-même.

Je suis, &c.



Les illustres François, ou *Tableaux historiques des Grands hommes de la France, dédiés à Monseigneur* Comte d'Artois.

Tel est, Monsieur, le titre d'une collection de portraits que M. *Ponce*, Graveur de Monseigneur Comte d'*Artois*, se propose de donner au public. On a plusieurs fois annoncé des ouvrages de ce genre; mais celui-ci mérite d'être distingué par sa forme pittoresque. Des cadres, en médaillons, ingénieusement disposés par M. *Marillier*, renferment les actions mémorables, où les traits principaux des ouvrages de l'homme célèbre dont le portrait occupe le milieu, sont accompagnés d'un abrégé de sa vie. La collection entière sera de cent portraits; l'Auteur se propose de les

choiſir dans toute les claſſes : Princes, Généraux, Miniſtres, Savans, Poëtes, Artiſtes, Juriſconſultes, Médecins ; en un mot, ceux qui ont le plus contribué à la gloire de la France. Les portraits de *Voltaire* & de *Rouſſeau*, celui de *Henri IV* & de *Sully*, qui paroiſſent actuellement, juſtifient l'éloge que je viens de faire de cette collection.

Le prix de chacun de ces portraits eſt de 1 livre 10 ſols ; on les trouve à Paris, chez l'auteur, rue Saint-Hyacinthe, n°. 19.



Programme de l'Académie Royale des Belles Lettres d'Arras, publié le 26 Avril 1786.

L'Académie annonça, l'année dernière, qu'elle n'avoit pas reçu de Mémoire satisfaisant sur la Question suivante :

Quelles furent autrefois les différentes branches de Commerce dans les contrées qui forment présentement la Province d'Artois, en remontant même au temps des Gaulois ? Quelles ont été les causes de leur décadence, & quels seroient les moyens de les rétablir, notamment les Manufactures de la Ville d'Arras ?

En conséquence, de concert avec Messieurs les Députés Généraux & ordinaires des *Etats d'Artois*, elle résolut de proposer la même Question, pour sujet d'un Prix qui sera décerné vers Pâques de l'année 1787.

Elle annonça aussi que, dans le même tems, elle décerneroit un autre Prix au

meilleur Ouvrage qui lui feroit préfenté fur cette Queftion :

Eft-il avantageux de réduire le nombre des chemins dans le territoire des Villages de la Province d'Artois, & de donner à ceux que l'on conferveroit une largeur fuffifante pour être plantés ? Indiquer, dans le cas de l'affirmative, les moyens d'opérer cette réduction.

L'Académie renouvelle aujourd'hui cette annonce & déclare qu'aucun Membre ordinaire ou honoraire de la Compagnie ne pourra prétendre aux Prix.

Les Auteurs ne mettront à leurs ouvrages qu'une fentence, devife ou épigraphe qui fera répétée fur un billet cacheté, contenant leur nom, leurs qualités & leur demeure. Ceux qui fe feroient connoître, avant le jugement de l'Académie, feroient exclus du concours.

Les Mémoires feront adreffés, francs de port, au Secrétaire-Perpétuel de l'Académie, à *Arras*, ou fous le couvert de M. l'Intendant de Flandres & Artois, à *Lille* & on ne délibérera que fur ceux qui feront reçus avant le premier Décembre prochain.

Les Prix seront délivrés, dans la Séance publique indiquée ci-dessus, aux Auteurs des ouvrages couronnés, ou aux personnes chargées de leurs procurations. Chacun de ces Prix sera une Médaille d'or de la valeur de 500 livres, ou pareille somme en especes.

L'Académie croit devoir publier dès à présent qu'elle décernera un Prix semblable, vers Pâques de l'année 1788, au Mémoire qui aura le mieux traité la Question suivante :

Quelle est la meilleure méthode à employer pour faire des Pâturages propres à multiplier les Bestiaux en Artois.

Les Auteurs seront tenus de remettre leurs Mémoires, pour ce dernier Prix, avant le premier Décembre 1787.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE II.

Les Leçons de l'Histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressans de l'histoire universelle; par M. *** ; *deux volumes* in-12 ; *à Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame Comtesse d'*Artois, *rue des Mathurins.*

Monsieur l'Abbé *Gerard* avoit déjà fait servir les charmes de la fiction à parer les plus solides vérités de la religion & de la philosophie

dans un roman moral (1) dont sept éditions attestent le succès. Aujourd'hui c'est l'histoire qu'il emploie à notre instruction ; c'est un fonds qui tout-à-la-fois a plus d'intérêt & de réalité. L'histoire, est en effet une source féconde des plus utiles leçons : c'est là que le tableau fidèle des vertus & des vices, des crimes, des passions, des malheurs des hommes, nous apprend ce que nous devons rechercher ou éviter, & tourne à notre profit l'expérience de tous les siècles. L'étude de l'histoire » est l'é» cole de la vraie sagesse & de la » saine morale, par les rapports frap» pans qu'elle nous montre entre la » vertu & notre véritable félicité, » elle nous fait prendre des évène» mens & des choses les plus justes » idées ; elle orne l'esprit & l'éclaire » sur l'origine, les progrès & les ré» volutions des sciences & des arts,

(1) Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison, cinq volumes in-12, chez Moutard.

» sur les systêmes & les opinions des
» philosophes, sur les usages & les
» coutumes des différens peuples,
» sur leurs superstitions & sur tous
» les égaremens si naturels à l'homme,
» lorsqu'il se trouve abandonné à lui-
» même : elle nous amuse, elle nous
» attache en même temps qu'elle nous
» instruit ; & à la place des vaines
» fictions que nous offrent des lec-
» tures dangereuses ou frivoles, elle
» nous présente des clartés précieuses
» & d'utiles vérités.

» Mais combien n'est-elle pas plus
» nécessaire à celui, qui, né pour
» occuper de grandes places, peut
» avoir part un jour à l'administra-
» tion publique, & influer sur le
» bonheur des peuples ; qui peut
» être appellé du moins à faire va-
» loir les intérêts de sa patrie par le
» grand art des négociations, ou à
» les défendre à la tête des armées ?

» C'est en étudiant l'histoire qu'il
» apprendra quelle est l'origine des
» sociétés civiles, & quelle est la base
» sur laquelle elles sont fondées ; c'est
» par elle qu'il connoîtra les droits

dans un rov ceux de ses sujets, éditions a de. l'autorité & celles d'hui c' erté, les vraies règles du notre ernement politique, les droits tor nations entr'elles & leurs pré- r' tions, les causes de l'élévation ou de l'abbaissement des empires; la conduite que doit tenir un Roi » qui veut être vraiment grand, celle » qui convient à un sage Ministre, » à un bon Général d'armée, les » exemples qu'ils doivent suivre, & » les écueils qu'ils ont à redouter.

Il y a des lecteurs pour qui l'histoire n'est qu'un roman frivole, qui ne voyent rien au-delà des faits, dont la curiosité se repaît de sièges, de batailles, de conspirations, de révolutions d'états, &c. & cette classe de lecteurs est très-nombreuse : il y a très peu d'hommes qui sachent penser, qui puissent tirer eux-mêmes des évènements historiques l'instruction qui s'y trouve renfermée; les historiens qui racontent sans juger & sans faire de réflexions, sont peut-être les plus parfaits, les plus agréables même, soit pour les bons esprits qui

nt à juger par eux-mêmes, soit
's esprits frivoles qui préfèrent
des faits curieux à des rai-
-mens sensés : mais ce ne sont
as les plus utiles, sur-tout pour les jeunes gens dont le jugement a besoin d'être formé. Et combien d'hommes faits ne sont pas à cet égard plus avancés que les jeunes gens. M. *Rollin* avoit donc eu raison de ne pas épargner les réflexions dans son histoire ancienne, & si d'ailleurs il avoit mis dans le choix des faits plus de discernement & de critique, dans le style plus de rapidité & de précision, on lui auroit pardonné de couper si souvent la narration & de sacrifier l'intérêt historique à l'utilité morale. M. l'abbé *G.* semble avoir encore plus de droits que M. *Rollin* de s'abandonner aux réflexions. Outre que son ouvrage est aussi destiné à l'instruction de la jeunesse, la forme qu'il lui a donnée ne comporte point un récit suivi : ce sont les Lettres d'un père qui, s'entretenant avec son fils, cherche, par toutes sortes de moyens, à lui faire tirer le plus grand parti de l'étude

presque toutes les classes de lecteurs.

Il est distribué par époques qui sont comme autant de vastes tableaux où l'on embrasse d'un coup-d'œil l'état du monde entier pendant un certain espace de temps ; méthode très-favorable pour la mémoire & qui met beaucoup d'ordre, de clarté & de netteté dans les connoissances historiques.

Ce n'est point une de ces compilations mercenaires qui ne sont propres qu'à étendre & qu'à multiplier les erreurs ; c'est un ouvrage original dont l'Auteur a remonté aux sources, cite par-tout ses autorités, & après avoir discuté & comparé les travaux de ses devanciers, s'approprie ce qu'ils ont de meilleur. Partout on reconnoît un écrivain éclairé, judicieux, impartial ; tout y respire la vraie philosophie, la saine morale, l'amour de la vertu & de la religion.

M. l'Abbé *Gérard* ne sépare point la religion de l'histoire; l'une & l'autre dans son ouvrage marchent de front & s'appuyent mutuellement. Un au-

teur moderne (1) a dit « qu'il ne con-
» vient point de mêler l'histoire sainte
» avec l'histoire profane; que dans
» l'une on exerce la foi, & dans l'au-
» tre la raison; qu'en confondant
» deux études si disparates, on doit
» craindre & d'altérer la simplicité de
» la foi, & de changer l'histoire en
» frivoles conjectures. »

» Comme si ces deux études ne se
» soutenoient pas l'une & l'autre, & ne
» s'éclairoient pas mutuellement;
» comme si l'histoire sainte n'avoit
» pas, par-dessus toutes les histoires
» profanes, le double avantage, non-
» seulement d'être la plus certaine,
» mais encore d'être la seule qui re-
» monte à l'origine du monde & à
» celle des plus anciens peuples;
» comme si d'un autre côté, la sim-
» plicité de la foi consistoit à exclure
» les lumières que nous pouvons em-
» prunter de la raison; enfin, comme

(1) L'Abbé Millot dans l'Introduction qui précède les Elemens de l'Histoire générale.

» si l'on ne pouvoit pas, sans avoir
» recours à des conjectures frivoles,
» admettre d'après la plus grande, la
» plus respectable autorité, ce que
» l'histoire sainte nous enseigne; &
» rejetter de l'histoire profane des
» fictions, qui, ne s'accordant point
» avec la parole de Dieu même, n'ont
» d'ailleurs, ainsi qu'il est aisé de le
» prouver, aucun fondement.

» Loin de nous, mon fils, cette
» façon de raisonner, introduite de
» nos jours par une fausse & trompeuse
» philosophie. Soyons philosophes,
» je le veux; la vraie sagesse,
» la philosophie proprement dite nous
» mettra à l'abri de la crédulité, du
» fanatisme, & de la superstition : mais
» soyons chrétiens ; puisque toute
» l'histoire, étudiée avec un jugement
» sain & un cœur droit, nous ramène
» au christianisme ».

Ces deux volumes sont un essai que l'Auteur présente au public pour sonder son goût. Ils renferment toute l'histoire sacrée & profane du monde, depuis la création jusqu'à la prise de Troye, l'an 1209 avant *Jesus-Christ*,

selon la chronologie des marbres de Paros. Un des objets les plus importans de M. l'Abbé *Gerard* dans cette partie de son ouvrage, est de montrer que c'est aux livres saints que nous devons les lumières les plus exactes, les plus sures sur l'origine des anciens peuples, & que *Moyse*, à ne le considérer que comme écrivain, est le plus instruit & le plus véridique comme le plus ancien des historiens : il combat aussi d'une manière victorieuse tous les systêmes absurdes que les philosophes modernes ont ou imaginés, ou renouvellés pour démentir la Genèse & ébranler les fondements de notre foi. Il fait voir que la chronologie, la saine physique, la vraie érudition & le bon sens s'accordent parfaitement avec la religion, & ne servent qu'à la confirmer. Les discussions & les recherches dans lesquelles cette réfutation l'entraîne sont rejettées dans les notes; elles auroient pu paroître déplacées dans les Lettres d'un père à son fils.

Une des parties les plus curieuses

& les plus intéressantes de cet ouvrage est la peinture du caractère, des mœurs, du gouvernement & des arts des anciens peuples sous les différentes époques. On y trouve rapproché avec beaucoup de goût & de jugement ce que les auteurs originaux ont dit de plus sûr & de plus important sur cet objet.

Pour donner une idée du style & de la manière de l'auteur, je vais mettre sous vos yeux, Monsieur, un passage remarquable sur le caractère & les mœurs des Grecs dans les temps qu'on appelle héroïques.

» On y voit régner une sorte de » férocité & de barbarie que tempè- » rent par degrés quelques sentimens » de générosité & de grandeur d'ame » qui portent les plus distingués d'en- » tre eux à s'armer en faveur des » malheureuses victimes de la vio- » lence & de l'oppression. Mais on » peut assurer que ce n'est point en- » core là l'esprit général de la Grèce. » On ne remarque en tous lieux qu'u- » surpation, que meurtres, que bri-

» gandages, que vengeances atroces,
» sans excepter celle d'Achille, exer-
» cée sur le cadavre d'Hector, & sur
» les douze Troyens immolés aux
» manes de Patrocles. Pour le dire
» enfin, ce ne sont de toute part que
» des forfaits inouis, suites presque
» inévitables de l'ignorance & de la
» grossièreté. On n'avoit alors qu'une
» bien foible idée de la vertu pro-
» prement dite, & ce mot pour les
» Grecs ne signifioit guère, comme
» parmi toutes les nations sauvages,
» que la valeur ou la vertu guerrière.
» On observe également que le mot
» grec, qui signifie sagesse, & que
» l'on rencontre dans Homère, ne
» désigne chez ce Poëte, que l'*habileté*
» & l'adresse dans les arts *méchaniques*,
» tant ils connoissoient peu cette vé-
» ritable sagesse, qui consiste à bien
» régler la conduite de la vie, & à
» modérer les passions. La plupart
» des vertus morales n'avoient pas
» seulement de nom dans l'ancien lan-
» gage des Grecs, comme ils n'en

» ont point encore chez les sauvages
» de l'Amérique ».

» Qu'on ne regrette donc pas ces
» siècles tant vantés, & que l'on re-
» connoisse que moins les peuples sont
» policés par les sciences & par les
» arts, plus, à parler en général,
» dans leur stupide ignorance, ils
» sont féroces, vicieux, & dépravés.
» Peut-être au reste l'état le plus dési-
» rable, pour les Nations comme
» pour les particuliers, se trouve-t-il
» dans ce juste milieu, qu'il est, après
» tout, si difficile de rencontrer, &
» auquel on s'arrête plus difficile-
» ment encore lorsqu'on y est une
» fois parvenu. Quoi qu'il en soit,
» dans le choix de l'un des deux
» extrêmes, je veux dire de cet état
» presque sauvage qui dévoue les peu-
» ples aux plus affreuses superstitions,
» aux moeurs les plus licencieuses,
» aux coutumes les plus barbares;
» ou de ce genre de civilisation, qui,
» par le progrès des arts, conduit à
» tous les raffinemens du luxe & de
» la molesse; malgré tous les incon-

» véniens, malgré toutes les suites fu-
» nestes de ce dernier état, quel es-
» prit tant soit peu raisonnable pré-
» féreroit le premier.

On ne peut qu'exhorter M. l'abbé *Gerard* à continuer un ouvrage qui, si l'on en juge par cet essai, sera infiniment utile pour l'instruction des jeunes gens & du plus grand nombre des lecteurs, qui réunira le goût & l'érudition, & où l'on pourra puiser sans peine & sans dégoût une connoissance exacte & approfondie de l'histoire.

Je suis, &c.



*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, 20 Mai 1786.

MONSIEUR,

L'UNIVERSITÉ vient de perdre un de ses membres les plus distingués dans la personne de M. *Chivot*. Après avoir assisté au service funèbre que ses confrères ont fait célébrer en sa mémoire, un de mes amis, son élève ainsi que moi, a voulu jetter aussi quelques fleurs sur sa tombe, en composant une notice sur sa vie, que j'ai l'honneur de vous envoyer.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, FERRÉE DE LA VILLESTREUX, Conseiller au Parlement, Abonné.

Notice sur M. Chivot, *Professeur de Seconde, au Collège de Montaigu.*

Les amis d'un homme célèbre vous demandent toujours après sa mort une place pour lui dans vos feuilles; l'élève d'un homme qui préparoit ses preuves pour le devenir, sollicite aujourd'hui la même grace.

M. *Chivot* naquit en Picardie de parens pauvres & obscurs. Il vint de bonne heure à Paris, & fit ses études au collège des Graffins, où il annonça le goût le plus vif & les dispositions les plus heureuses pour les sciences. L'Université, après l'avoir formé, se l'attacha en qualité d'aggrégé. Surnuméraire, il travailloit en silence, & s'il remplaçoit un confrère absent, il donnoit, comme en cachette, à ses disciples une énergie qui se répandoit sur le reste de leurs études. Le voyage de l'Empereur à Paris le fit un peu plus connoître. Il se

ſervit du langage harmonieux d'*Homère*, pour célébrer ce Prince; l'idée de cette compoſition fut trouvée ingénieuſe, & la verſification ſurprit les connoiſſeurs. Il changea de ton ſans changer de héros, & ſon compliment en vers latins ne fut point indigne du premier. Tout à coup la mort frappe l'auguſte *Marie-Thérèſe*. M. *Chivòt*, après avoir fait ſon éloge dans l'éloge même de ſon illuſtre fils, n'avoit qu'à détacher les fleurs de la lyre pour y placer le voile de la douleur. L'épitaphe grecque de cette Princeſſe rappelle la noble ſimplicité des Auteurs de cette nation. On admira dans ſes vers françois une tournure vraiment poëtique, des images vives, des traits hardis. Il étoit déjà en poſſeſſion d'une chaire de Seconde au Collège de Montaigu. C'eſt alors qu'il déploya, comme Profeſſeur, le précieux talent d'enſeigner, dont il n'avoit donné, comme aggrégé, que des preuves fugitives. A la tête de quatre-vingt élèves, il avoit l'aiſance & la capacité d'un précepteur par-

ticulier, qui s'étudie à connoître & à mettre en œuvre les heureuses dispositions de son disciple. Dans ce sens & avec cette rare facilité, il avoit du loisir, & ce loisir étoit employé à des études profondes. Habile dans presque toutes les langues connues, les langues anciennes, les langues orientales, & la plupart des langues modernes, il destinoit cette vaste érudition à la composition d'un ouvrage qui l'occupoit depuis deux ans. Il se proposoit d'y expliquer comment la langue grecque en général & ses différens dialectes en particulier s'étoient formés ; ce qu'elle avoit emprunté des langues plus anciennes, & par quelle progression elle étoit devenue la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée. Cet ouvrage, dont il avoit déjà exécuté une partie assez considérable, n'eût pas été purement grammatical ; il ouvroit un vaste champ à la critique & à la philosophie, & l'on ne sauroit assez regretter que son estimable auteur n'ait pas eu le temps

de l'achever. A tant de connoiſſances M. *Chivot* réuniſſoit les qualités du cœur. Il avoit cette aimable ſimplicité qui fait aimer les talens, & qui peut-être en eſt le plus ſûr indice. Chéri de ſes élèves, il étoit généralement aimé de ſes confrères. Ils ne ſont pas encore conſolés de la perte d'un homme qui, à l'âge de trente-deux ans, étoit déjà un prodige d'érudition, & qui promettoit d'être un jour un ſavant diſtingué & un écrivain élégant & poli. Un trait qui lui fait honneur & qui doit paſſer avant tous les autres, c'eſt qu'il aidoit ſes parens & leur rendoit avec uſure les ſoins qu'ils avoient pris de lui dans ſon enfance. Bien éloigné de certains érudits qui, en regardant l'univers comme leur famille, oublient les êtres intéreſſants qui les ont nourris & la chaumière qui les a vu naître. C'eſt auprès des ſiens que M. *Chivot* a été chercher des ſecours & des conſolations dans ſa dernière maladie; & c'eſt dans leurs bras qu'il a rendu ſes derniers ſoupirs.

LETTRE III.

Les Ecrivains Licencieux, Ode lue à l'Académie de Montauban; par M. l'Abbé Masſol, *Membre de cette Académie, & du Muſée de Toulouſe, Chanoine de la Métropole d'Albi.*

QUELQUE nombreuſe que ſoit la ligue des écrivains qui s'attachent à flater les mœurs & le goût corrompus du ſiècle, par la licence de leurs principes en tout genre, il eſt encore des eſprits courageux qui ſe ſont élevés au-deſſus de la contagion, & qui réclament hautement contre un abus ſi ſcandaleux des talents accordés à l'homme pour le rendre meilleur & plus heureux. Ce courage eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'il eſt devenu un ſujet de riſée & de réprobation dans nos belles ſociétés. On nous fait entendre qu'il

est presque aussi ridicule de paroître aujourd'hui dans le monde avec ses vertus de nos pères, qu'avec leurs anciens habillemens. La maxime à la mode est celle ci :

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Ainsi la vertu, l'honneur & la raison ont tort, & le vice le plus monstrueux, l'impiété, la folie ont raison. Que doit donc faire le petit nombre des honnêtes gens épars & isolés dans cette foule emportée par un esprit de vertige, par un délire sans exemple ? Auront-ils raison comme ces insensés ? Non ; leur seul tort est de n'oser s'en séparer entièrement ; de ne point se chercher, se choisir, se réunir entr'eux pour former, dans quelque coin de l'Europe, une petite colonie d'hommes sensés, qui puissent cultiver en paix les vertus & la raison humaine. Mais je m'égare dans un beau songe ; revenons à l'Ode de M. l'Abbé *Massol*. N'y cherchez point ce feu, cette vigueur,

cette élévation qui font le caractère de l'Ode ; ce sont des Stances où brille seulement le pur flambeau de la raison. Je vous citerai celles qui m'ont paru le mieux tournées.

Tant que le goût & la décence
Formèrent les arts renaissans,
On admira de leur enfance
Les traits hardis, mais innocens.
L'éloquence, dans sa parure,
Imitant la belle nature,
Etoit naïve avec pudeur,
L'esprit, toujours libre & modeste,
N'en faisoit pas un art funeste
De plaire, en corrompant le cœur.

Mais quelle plume *ténébreuse*,
Distillant un subtil poison,
De sa vapeur contagieuse
Enivre aujourd'hui la raison ?
Qu'entens-je ! une Muse effrontée,
Par ses favoris exéitée,
Chante le triomphe des sens ? . . !
Ah ! repoussons loin du portique
Tout voluptueux, tout cynique
Qui répétera ses accens,

Ici, des vertus sociales
Un sophiste exaltant les droits,
Couvre ses trames infernales
Du voile des mœurs & des loix:
Je lis, je parcours son ouvrage;
Le chemin de fleurs qui m'engage
Me cache mon égarement:
Sous ces fleurs s'ouvre un précipice,
Et je ne vois plus que le vice
Où je voyois le sentiment.

Fuyez, fuyez, jeunesse avide!
Ces ornemens de la raison
Ne sont que l'amorce perfide
Qui vous fait boire le poison.
Et toi, pudeur, quand la licence,
Par les attraits de l'éloquence,
Séduit les fragiles mortels,
Descens du ciel, vois nos alarmes,
Descens, fais briller tous tes charmes,
Ou c'en est fait de tes autels.

Parmi les talens & les graces,
Thémire, loin des faux plaisirs,
De la vertu suivoit les traces,
Et fermoit son ame aux desirs:

Un

Un livre, offert par l'imprudence,
Empoisonne son innocence;
Où l'entraîne ce premier pas!
Thémire, au printems de sa vie,
Ne rougit plus de l'infamie,
Et met un prix à ses appas.

Quoi! des arts la noble culture
Ne produiroit donc que des maux!
Mais une source reste pure,
Quoiqu'on infecte ses canaux.
Le soleil, ce flambeau du monde,
Eclairant un repaire immonde,
Souille-t-il l'onde de ses rayons?
Toujours les arts seront mes guides;
C'est en vain que des mains perfide
Changent leurs bienfaits en poisons.



LETTRE IV.

Précis historique sur la vie & les exploits de François le Fort, *Citoyen de Genève, Général & grand Amiral de Russie, Vice-Roi de Nowogorod, & principal Ministre de* Pierre le Grand, *Empereur de Moscovie; Par M.* de Bassville; *in-8o., orné du Portrait de* François le Fort, *A Genève, chez Paul* Barde; *& se trouve à Paris, chez* Laurent, *Libraire, rue de Tournon.*

IL est rare, Monsieur, de voir le Souverain d'un vaste Empire descendre aux derniers grades de l'état militaire, & en remplir les fonctions pour apprendre à commander; quitter ses états pour aller s'instruire chez les nations policées de l'Europe, afin d'opérer la révolution la plus éton-

nante qu'offrent les annales du monde; en un mot, être le Législateur de sa nation, après l'avoir tirée de la barbarie. Mais il falloit un homme de génie pour seconder le Tzar dans ses hardis projets, & il fut assez heureux pour le trouver; *François le Fort* mérita l'estime, l'amitié, la confiance de *Pierre le Grand*, & contribua beaucoup à immortaliser le règne de ce Prince.

Le Précis historique sur la vie & les exploits de François le Fort obtiendront plus sûrement à M. *de Bassville* l'accueil & les suffrages du public, que ces éloges ampoulés d'Académiciens obscurs, dont l'existence est à peine connue au-delà du cercle étroit de leur compagnie. L'Auteur a dédié son ouvrage à M. le Prince *de Condé*, & cet hommage ne pouvoit être mieux placé.

M. *de Bassville* relève, dans sa préface, les erreurs de plusieurs écrivains qui ont parlé de l'Amiral *le Fort*; il commence par *Voltaire*, & l'on sait combien il faut être en garde contre un Auteur aussi peu exact;

M. *l'Evêque*, dans ſon hiſtoire de Ruſſie, paroît, au rapport de M. *de Baſſville*, avoir adopté les erreurs & les calomnies de *Voltaire*, » qui » ſemble n'avoir fait l'éloge de l'A- » miral que pour le dénigrer enſuite : » les Princes, ajoute l'Auteur, ne » ſont-ils pas aſſez flatés pendant » leur vie, faut-il les pourſuivre » encore au fond de leurs tombeaux » pour les louer de ce qu'ils n'ont » pas fait ? »

Dans une autre hiſtoire ſur la Ruſſie, par M. *le Clerc*, on tente vainement de diſculper *Voltaire* au ſujet de cette imputation ; M. *de Baſſville* prouve que l'hiſtorien de *Charles XII* & de *Pierre le Grand*, ſe faiſoit un jeu d'autoriſer un menſonge par un autre menſonge ; *& voilà comme Voltaire écrivoit l'hiſtoire.*

François le Fort naquit à Genève en 1656 ; non, comme le dit l'écrivain que je viens de citer, d'une famille proteſtante chaſſée de France par la révocation de l'Edit de Nantes, mais d'une noble & ancienne maiſon de la Principauté de Piémont,

Dès l'âge de quatorze ans le jeune *le Fort* quitta ſa patrie pour aller ſervir en qualité de volontaire. Etant entré l'année ſuivante dans le régiment des Gardes Suiſſes au ſervice de la France, une affaire d'honneur l'oblige de ſortir du royaume; il paſſe en Hollande, ſe trouve au ſiège de Grave où il eſt bleſſé; le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, veut s'attacher le jeune Officier, mais la mort de ſon père, la perte de ſes équipages devant Oudenarde, & le deſir de voyager lui fit prêter l'oreille aux ſollicitations d'un Colonel allemand, chargé par le Tzar *Alexiovits*, d'inviter au ſervice de Ruſſie tous les Officiers étrangers qui voudroient le ſuivre.

Après mille dangers *le Fort* arrive à Archangel en 1676. Le Tzar *Alexis* venoit de mourir; *Fedor*, l'aîné de ſes fils, lui ſuccédoit; avec un eſprit juſte & un cœur ſenſible, tout annonçoit la félicité de l'Empire. Admis à l'audience du jeune Monarque, *le Fort* obtient une compagnie d'infanterie, & dans pluſieurs

campagnes contre les Turcs, il donna des preuves de ſon intelligence & de ſa bravoure. *Le Fort* s'étoit marié à la fille d'un François, Lieutenant-Colonel au ſervice du Tzar, lorſque le retour de la paix lui fit deſirer de faire un voyage dans ſa patrie ; il partit comblé des bienfaits du Monarque ; mais il apprit, en retournant en Ruſſie, la mort du Tzar *Fedor*. Tout l'Empire étoit dans un déſordre affreux lorſque l'illuſtre Génevois arriva à Moſcou ; une *Meſſaline* ambitieuſe, *Sophie*, l'une des filles du feu Tzar, par les plus horribles proſcriptions & des flots de ſang, étoit parvenue à ſe faire déclarer régente des deux jeunes Princes, *Ivan* & *Pierre* ; le premier, foible d'eſprit & de corps, lui donnoit peu d'inquiétude ; mais le génie ardent & prématuré du ſecond lui faiſoit connoître qu'il ne tarderoit pas à reſtreindre ſon autorité ; ce fut pour prévenir ces craintes qu'elle imagina tous les moyens poſſibles de plonger ce jeune Prince dans la débauche la plus crapuleuſe.

Le Fort admis à l'audience des nouveaux Souverains gagne la confiance de *Pierre*, qui veut apprendre de lui à faire l'exercice; bientôt il est élu major, & par ses sages conseils parvient à soustraire le jeune Tzar aux pièges dans lesquels la Régente vouloit le captiver. Ce n'étoit point assez pour cette femme barbare de s'être emparé des rênes de l'Empire, par la mort d'une multitude de victimes sacrifiées à son ambition; elle voulut régner, & pour monter sur le trône, faire périr les deux Souverains avec le reste de sa famille. Tout étoit disposé pour l'exécution de cet horrible projet, lorsqu'un des conjurés, poursuivi par ses remords, courut avertir les Princes du danger qui les menaçoit. *Pierre* assemble ses amis; *le Fort* vole à leur tête; la Princesse *Sophie* est reléguée dans un monastère, & son amant en Sibérie. Ce fut alors que le Tzar *Pierre* profita des conseils, des avis & des lumières de *le Fort*, pour mettre plus de subordination dans ses troupes, plus d'ordre dans ses finances, & pour jetter les fon-

demens d'une marine qui n'exiſtoit pas. Par l'ordre du Tzar, *le Fort* inſtitua une compagnie de cinquante hommes choiſis, habillés à l'allemande, (1) & fit faire l'exercice à ſa petite troupe en préſence du Prince; *Pierre* fut ſi flaté des évolutions, qu'il dit à *le Fort : je te prie de me recevoir tambour dans ta compagnie*, ce qui fut exécuté ſur le champ ; & le Tzar en remplit les fonctions après avoir endoſſé l'uniforme.

Les autres troupes reçurent ordre d'adopter la même diſcipline, tout prit une forme nouvelle; on fit conſtruire quelques petites frégates, & *le Fort* fut chargé de faire venir de Hollande un vaiſſeau de cinquante canons, ſur lequel le Tzar s'embarqua pour faire un voyage ſur la mer glaciale, avec l'illuſtre Génevois dont il ne pouvoit ſe ſéparer.

Je n'entrerai point, Monſieur, dans

---

(1) Les Ruſſes, même les Militaires, avoient conſervé l'habit long & embarraſſant des Orientaux.

le détail des exploits de *le Fort* au siège & à la prise d'Asoph, où il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général aussi prudent qu'intrépide. Après cette conquête, qui rendit le Tzar maître du *Palus Mæotides*, ce Prince » voulut donner à ses sujets » le spectacle pompeux d'un triomphe » dans le goût des Romains ; il fit » entrer son armée dans Moscou sous » des arcs de triomphe ; l'Amiral *le* » *Fort*, le Maréchal *Kermeretoff*, les » Généraux *Gordon* & *Scheim*, les » autres Officiers-Généraux & tous » ceux qui s'étoient distingués au » siège, avoient la tête ornée d'une » couronne & précédoient le Souve- » rain qui se trouvoit sans distinction » à son rang de Colonel, & qui sem- » bloit n'être là que pour orner le » triomphe de ses Généraux ». Il falloit une marine respectacle pour seconder les projets du Tzar, & *le Fort* choisit de jeunes Officiers qui furent envoyés à Venise, en Angleterre & en Hollande, pour y apprendre tout ce qui concerne la marine, pour s'instruire dans l'artillerie, le

génie, & revenir à Moscou faire part de leurs lumières à leurs compatriotes.

On ne peut dissimuler que *Pierre*, avec le courage d'*Alexandre*, n'eût les défauts du Roi de Macédoine; dans un de ses voyages en Allemagne, il se mit dans une furieuse colère contre le Chancelier de l'Electeur de Brandebourg, & le chassa de sa table, parce qu'il ne pouvoit imiter son intempérance; l'Amiral voulut excuser le Chancelier, le Tzar, aveuglé par l'emportement, tire son épée pour en percer *le Fort*; » celui-ci peu épouvanté » de l'air menaçant du Tzar, s'ar» rête devant lui, ouvre son juste» au-corps, découvre sa poitrine, » & lui dit avec beaucoup de sang» froid, qu'il pouvoit le tuer, que » la mort seule pouvoit mettre fin » au chagrin qu'il avoit continuelle» ment pour son service. *Pierre* éton» né de sa fermeté, rougit d'avoir » outragé un homme qui l'avoit si » bien servi, lui saute au col & l'em» brasse ».

Le Czar brûloit d'arriver en Hol-

lande ; ce fut à Saardam qu'il donna à l'Europe étonnée le spectacle si rare d'un Souverain, voulant s'instruire des moindres détails de l'architecture navale, se faire enrôler parmi les charpentiers de la Compagnie des Indes, sous le nom de *Baás Petter*, (*Maître Pierre.*) (1) & devenir bientôt un des plus habiles ouvriers & un excellent pilote.

Le Tzar se disposoit à partir pour Vienne, lorsqu'il apprit la nouvelle d'une révolte occasionnée, comme les précédentes, par la Princesse *Sophie*, qui, du fond de son cloître, avoit séduit les Streltsi & soufflé le feu de la discorde.

A l'ouverture de ses dépêches le Tzar sentant tout le danger où ses états étoient exposés, se jetta dans les bras de son favori, en criant : *François Jacobevitz, apprends-moi le moyen de me rendre bientôt à Moscou, pour châ-*

(1) La maison, ou plutôt la chaumière, qu'occupoit le Tzar subsiste encore ; elle fut visitée avec vénération par le grand

tier l'insolence de mes Streltsi : (1) *je te jure qu'aucun des coupables n'échappera à ma vengeance.* Il partit, & arrivé à Moscou sa présence rétablit le calme. *Pierre*, irrité contre sa sœur, vouloit faire instruire son procès, à l'exemple d'*Elisabeth* ; » *le Fort* osa » seul lui donner des leçons de vé» ritable gloire, & par sa modéra» tion lui épargna un crime ». En vain le Tzar se plaignit qu'elle avoit conspiré plusieurs fois contre sa vie. » N'importe, repliqua *le Fort*, Votre » Majesté ne doit pas la faire mou» rir, à moins, Sire, que votre » vengeance ne vous soit plus chère » que votre gloire ; c'est à faire aux » Turcs à tremper leurs mains dans » le sang de leurs frères ; mais un » Prince chrétien doit avoir d'autres » sentimens ». Le Tzar pardonna à

Duc de Russie & son auguste épouse : on nomme aujourd'hui cette maison *Worstemberg*. (Château du Prince.)

(1) C'étoit une soldatesque indisciplinable tels que les Janissaires.

Sophie; il se contenta de lui faire les reproches les plus sanglantes; tous les autres coupables périrent, & le corps des Streltsi fut entièrement détruit.

» Pendant son sejour en Hollande, » *Pierre* avoit pris en affection un » Sardamois, nommé *Mus*, & l'avoit » fait venir en Russie. Ce *Mus* étoit » un habile marin; il aida le Tzar » à construire un vaissean de guerre » à la hollandoise, & ce Prince l'en » fit capitaine. Ce fut sur ce vaisseau, » presque bâti de ses propres mains, » que *Pierre* voulut passer par les » emplois les plus vils de la marine. » Il demanda à *Mus* quel étoit l'of- » fice le plus bas sur un navire? Le Ca- » pitaine lui repartit que c'étoit celui » de Mousse. *Hé! bien*, poursuivit le » Tzar, *je veux te servir aujourd'hui* » *de Mousse*. En même temps il grimpe » au haut d'un mât pour en détacher » une corde; *Mus*, étonné de cette » action, trembloit de frayeur que » le Monarque ne fût renversé dans » la mer, car le vent étoit violent, » & auroit pu facilement le faire tom-

» ber si *Pierre* eut été moins adroit
» & moins fort. Il redescendit sans
» autre mal que d'avoir fait grand
» peur au Capitaine. Celui-ci se ras-
» sura, commanda au Tzar de lui
» allumer sa pipe, de lui verser du
» brandevin, & de faire, en un
» mot, toutes les autres fonctions
» de Mousse ».

Cependant les fatigues & les blessures du général *le Fort* avoient altéré sa santé, sans suspendre ses occupations, ce qui lui occasionna une fièvre inflammatoire qui l'enleva au milieu de sa brillante carrière, le 12 Mars, à l'âge de 46 ans. A la nouvelle de sa mort, le Tzar fut près de s'évanouir » *Hélas!* s'écria-t-il, *je perds le*
» *meilleur de mes amis, & cela dans*
» *un temps où j'avois plus besoin de*
» *lui que jamais. Il est mort ce servi-*
» *teur fidele, à qui me confierai-je pré-*
» *sentement?* Ses soupirs & ses larmes
» l'empêchèrent d'en dire davantage.
» Il partit sur le champ pour Moscou,
» ne voulut voir personne, se conten-
» tant d'ordonner qu'on disposât tout
» pour faire une pompe funèbre con-

» forme à la dignité & au mérite du » défunt ». *Pierre* y assista vêtu de deuil, le cortège composé des trois régiments de la marine, d'une musique militaire, des Grands, des Ambassadeurs, formoit un spectacle dont il n'y avoit point encore eu d'exemple. Lorsqu'on fut prêt de déposer ce cercueil, le Tzar, fondant en larmes, le fit découvrir & donna le dernier baiser à son ami. Une épitaphe honorable, placée sur la tombe, indique les services essentiels rendus par *le Fort* à l'Empire de Russie.

Une remarque qui n'échappera point dans l'ouvrage de M. *de Bassville*, c'est que l'illustre Génevois, comblé de toutes les faveurs de son Souverain, » après avoir occupé les » premières & les plus riches places » de l'état, mourut comme *Aristide*, » sans laisser de quoi faire ses funé» railles ».

Les passages que j'ai cités suffiront, Monsieur, pour vous donner une idée du style de l'auteur; il est en général pur & correct, mais on pourroit cependant lui reprocher d'être

quelquefois empoulé, & de prendre un peu trop le ton des diſcours académiques; les faits d'ailleurs ſont préſentés avec intérêt, diſcutés avec beaucoup de clarté, d'impartialité, mérite aſſez rare dans la plupart des *Nécrologiſtes* modernes.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Les Pſeaumes de David, *traduits ſur le texte hébreu, accompagnés de réflexions qui en développent le ſens; & de notes qui en éclairciſſent les principales difficultés; ouvrage dédié au Roi, par M.* Baucluer, *Curé du Diocèſe d'Auch.*

L'AUTEUR ſemble craindre, Monſieur, qu'on ne ſe plaigne de ſon nouveau travail ſur les pſeaumes. Il ne ſe rend pas juſtice, & nous ſommes per-

ſuadés que ſon ouvrage ſera accueilli & des ſavans & de tous ceux qui aiment à éclairer & à nourrir leur piété. M. *Baucluer* a trouvé le ſecret de joindre aux travaux les plus importans de ſon miniſtère, l'étude profonde & réflechie de la langue ſainte; loin de tout ſecours, pour ainſi dire, & n'ayant preſque pour guide que ſon attrait, il en a acquis l'intelligence & a voulu que ſon travail fût utile aux fidèles. Nous avons d'aſſez bonnes traductions des pſeaumes, mais elles ſont faites pour la plupart ſur la vulgate, & ne peuvent avoir ni le mérite, ni peut-être la fidélité d'une traduction entrepriſe ſur l'original même. Celle-ci nous paroît ſoignée, noble, élégante, les réflexions ſont ſages & pieuſes & les notes remplies d'érudition. La préface mérite d'être lue; l'auteur y rend compte de ſon travail, du plan qu'il a ſuivi, de l'objet qu'il s'eſt propoſé & de tous les moyens qu'il a mis en uſage pour le remplir; & il régne dans toute cette narration un ton de piété & de modeſtie bien propre à relever le mérite de M. *Baucluer*. Sans le connoître, on

ſe ſent porté à l'eſtimer, & à regretter qu'il ne ſoit pas ſur un théâtre plus propre à faire briller ſes talens & les rendre d'une utilité plus générale ; il eſt jeune encore & il faut qu'il ait pour l'application, ce goût ſi rare aujourd'hui & cependant ſi néceſſaire pour former de vrais ſavans. Que n'auroit donc pas droit d'attendre la littérature ſainte & même profane, d'un homme qui ſait fort bien le grec & l'hébreu, & qui joint à ces connoiſſances du goût & de la facilité ? Mais à quoi tout cela ſerviroit-il dans une campagne de l'Armagnac, où les livres manquent, où ce qui eſt preſqu'auſſi eſſentiel, rien ne pique ni ne ſoutient l'émulation.

Quoi qu'il en ſoit, nous exhortons les jeunes eccléſiaſtiques à lire & à méditer cette nouvelle traduction. Elle ne peut que leur donner une haute idée de la poëſie ſacrée & les pénétrer de ces ſentimens doux & profonds qu'inſpirent ces ſaints cantiques à ceux qui les récitent avec goût & avec intelligence. On y trouvera dans deux petits volumes le réſultat & ce que nous avons de mieux dans de nom-

breux & très-volumineux commentaires ; les notes présentent aussi quelques dissertations ; sans adopter en tout les sentimens qu'il embrasse, nous remarquons cependant qu'il ne les expose qu'avec une réserve modeste & presque timide, & que d'ailleurs il ne s'y trouve rien qui doive alarmer la foi & la piété.

Nous allons, pour donner une idée de sa manière, vous copier le premier pseaume.

PSEAUME PREMIER.

Succès du Juste, malheureuse fin du Pécheur.

I. « Heureux l'homme qui ne se laisse » pas aller aux conseils des impies, » qui ne s'arrête point dans la voie des » pécheurs, qui ne s'arrête point dans » l'assemblée des insensés, II. mais » qui, attaché à la loi de *Jehovah*, » la médite jour & nuit.

III. » Tel qu'un arbre planté le » long des eaux, qui donne son fruit » dans la saison, & qui jamais ne se » dépouille de son feuillage, il pros-

» perra toujours & ses entreprises au-
« ront un heureux succès.

IV. » Il n'en sera pas ainsi des im-
» pies; non il n'en sera pas ainsi; mais
« ils disparoîtront comme une paille
» vile que le vent emporte de des-
» sus la surface de la terre.

V. » Aussi les impies n'oseront se
» lever pour se défendre au jour du
» jugement; les pécheurs seront con-
» fondus dans l'assemblée des saints.

VI. » C'est ainsi que *Jehovah* favo-
» rise les voies des justes, & que la
» voie des pécheurs doit être anéan-
» tie. »

RÉFLEXIONS.

» Si l'on peut espérer quelque bonheur dans cette vie, c'est aux justes seuls qu'il est réservé d'en jouir. Il n'est de paix & de vrai contentement que pour ceux qui, s'éloignant de la voie des pécheurs, font leurs délices de méditer nuit & jour la loi du seigneur, & de s'y rendre de plus en plus fidèles. Tels que des arbres plantés sur le bord des eaux, ils pro-

duiront toujours d'heureux fruits ; pas une de leurs œuvres ne se perdra ; tous leurs desirs seront remplis, parce qu'ils n'en auront jamais d'autres que de se conformer aux volontés divines. Il n'en sera pas ainsi de l'impie, il se verra le jouet de ses passions, comme une vile paille l'est des vents qui l'agitent. Il courra après une ombre de bonheur qui fuira toujours devant lui. Il cherchera la paix, mais les remords de sa conscience ne cesseront de le poursuivre. La vue des impies lui rappellera ses crimes, la vue des justes le confondra & il se sentira malgré lui condamné par leurs exemples Ainsi les intérêts même de la vie présente demandent que nous suivions la voie que nous tracent la raison & la religion. Mais combien plus nous nous y sentirons intéressés, si nous considérons qu'un jour Dieu exercera dans toute son étendue, cette justice qu'il ne fait que commencer d'exercer ici bas. C'est alors que les justes recueilleront le fruit de leurs œuvres & recevront la couronne due à leur mérite. Placés auprès du trône du sou-

verain Juge, ils s'élèveront avec force contre ceux qui les auront opprimés, & qui auront méprisé leurs bonnes œuvres; tandis que les impies humiliés devant eux, n'oseront alléguer aucune excuse. Ils seront saisis d'une frayeur horrible en entendant prononcer l'arrêt de leur condamnation, & voyant leurs desirs s'évanouir; ils s'écrieront dans l'amertume de leur cœur: insensés, nous regardions comme une folie la conduite des justes, & voilà qu'ils sont élevés au rang des enfans de Dieu ». *Tunc justi stabunt in magnâ constantiâ*, &c. Sap. 5.

Je suis, &c.



Les Vies des Hommes illustres de Plutarque, *traduites du grec par Jacques* Amyot, *Grand-Aumônier de France; avec des Notes & des Observations de M.* Vauvilliers, *Lecteur du Roi, Professeur de langue grecque au College Royal, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome septième. A Paris, chez Jean-Baptiste* Cussac, *Libraire, rue & carrefour Saint Benoît.*

Ce volume imprimé avec toute la beauté & l'élégance des précédens, renferme les vies *d'Alexandre-le-Grand* & de *Jules Cesar* comparés, & celles d'*Agis* & de *Cleomènes*, de *Tiberius* & *Caius* comparés. Il est orné de deux magnifiques figures. La première représente l'appartement d'*Alexandre*. Le jeune Monarque paroît assis sur son trône, la tête couverte de son casque; plusieurs soldats amènent devant lui *Timoclée* enchaînée. L'air de pudeur qui caractérise sa figure, convient parfaitement au costume dans

lequel elle a été arrêtée par des vainqueurs brutaux. *Alexandre* admire sa vertu, & la renvoie libre avec ses enfans & tous ceux qui lui appartenoient.

On voit dans la seconde estampe les tours & les remparts d'Alexandrie, dont on reconnoît le port à des anneaux destinés à amarrer des vaisseaux. *Cesar* paroît au-devant d'un portique, accompagné de quelques-uns de ses officiers & de ses soldats. *Theodote* à genoux lui présente la tête de *Pompée* : *Cesar* se détourne avec horreur ; mais il ne punit pas l'assassin.

Les notes sçavantes qui enrichissent ce volume, font honneur à l'érudition & au goût de M. *Vauvilliers*. Rien enfin ne manque à la perfection de cette superbe édition.

Je suis, &c.



LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE VI.

DISCOURS *prononcés dans l'Académie Françoise, le Jeudi 27 Avril, à la réception de M.* Sedaine. *A Paris, chez* Demonville, *Impr.-Libr. de l'Académie Françoise, rue Christine.*

J'AI lu, Monsieur, dans quelques Moralistes chagrins, que la modestie étoit aujourd'hui la vertu des sots & des dupes; qu'on ne valoit dans le monde que ce qu'on s'y faisoit valoir, & qu'en disant du bien ou du mal de soi, on couroit également risque d'être pris au mot. En supposant cette

observation généralement vraie, elle ne pourroit du moins s'appliquer aux nouveaux Académiciens : la modestie leur réussit très-bien & les rend très-intéressans ; aussi les voyez-vous à l'envi l'un de l'autre, rabaisser leur mérite, protester de leur indignité ; & si on les en croyoit sur leur parole, il faudroit penser que l'Académie Françoise ne fait que de mauvais choix & qu'elle est mal composée ; ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans la société un homme de talent, qui ment par un excès de modestie, a quelquefois le malheur de persuader ; au lieu qu'à l'Académie Françoise, un écrivain médiocre, qui souvent ne dit que la vérité en paroissant s'humilier, a le plaisir de voir que personne n'en croit rien.

Je ne me rappelle pas qu'aucun Académicien, le jour de sa réception, ait poussé la modestie plus loin que M. *Sedaine*, ait fait sa confession avec plus de componction & d'humilité ; à l'entendre, c'est *un orgueil impardonnable* que de prétendre à l'honneur de s'asseoir dans le fauteuil académique ; c'est *braver même le ridicule*

que de se présenter avec l'apparence de la persuasion, que de si *grands honneurs littéraires soient dus* au talent : il lui semble qu'en s'introduisant en aussi bonne compagnie, il entend une voix qui lui crie : *qui êtes-vous ?* Il *n'ose lever les yeux*, il se replie sur lui-même, & quoiqu'il se trouve trop petit, il se rapetisse encore.

M. *Sedaine* ne se rend point justice assurément; en promenant autour de lui ses regards, il auroit trouvé des motifs de confiance & d'encouragement : il est vrai qu'il n'est ni géomètre, ni calculateur, & que le galimathias philosophique lui est étranger; il n'a jamais, que je sçache, étourdi le public de ses rêves politiques; on ne l'a point entendu dogmatiser, moraliser, déraisonner d'un ton tranchant & pédantesque; il ne s'est jamais égaré dans des sophismes & des paradoxes extravagans, dans des amplifications & des déclamations ampoulées & fanatiques; ce n'est point un diseur de riens, un agençeur de phrases, un héros du *beau parlage* ;

mais c'eſt un poëte dramatique, qui excelle dans la partie la plus importante & la plus difficile de ſon art, qui eſt l'invention ; c'eſt l'auteur de deux comédies reſtées au Théâtre françois, & d'une foule de pièces que le public revoit chaque jour avec plaiſir ſur un autre théâtre, moins noble à la vérité mais plus couru, & qui, d'après ſes recettes, pourroit prouver, papiers ſur table, qu'il eſt le théâtre national ; ces pièces, qu'on affecte de mépriſer, offrent preſque toujours une action conduite avec beaucoup d'art, des ſituations intéreſſantes & & neuves, des caractères vrais & naturels, un dialogue juſte, ſimple & d'un bon comique ; il me ſemble qu'aſſez peu d'académiciens réuniſſent de pareilles qualités, & que l'homme qui a fait *le Philoſophe ſans le ſavoir*, *la Gageure imprévue* ; *on ne s'aviſe jamais de tout*, *Roſe & Colas*, *le Roi & le Fermier*, *le Déſerteur*, *les Femmes vengées*, *Richard Cœur-de-Lyon*, &c. peut, comme un autre, tenir ſon rang au Louvre ; M. *Sedaine* n'a-t-il pas

eu pour collègue au théâtre italien, un de ses plus illustres confrères à l'Académie? & si l'on veut être juste, on conviendra que *Silvain*, *Lucile*, *Zemire & Azor*, *la fausse Magie*, &c. sont des pièces dont les ariettes sont peut-être versifiées un peu plus correctement, mais qui pour le plan, la conduite, les situations & le dialogue, sont fort inférieures à celles de M. *Sedaine* : nous n'avons aujourd'hui personne qui connoisse mieux que lui l'effet théâtral, & ce talent là vaut mieux que le bavardage philosophique; il est aisé de coudre ensemble de grands mots, d'extravaguer à son aise dans un amas de mensonges & d'impertinences sonores, mais il est très-difficile & très-rare de sçavoir construire une fable dramatique.

M. *Sedaine* pouvoit donc se dispenser de demander pardon à l'Académie des incorrections de son style, & supprimer des excuses très-inutiles & trop communes. Son éloge de M. *Watelet* est pensé sagement, quelquefois écrit avec une prétention d'élégance qui sied assez mal au Réci-

piendaire; il faut qu'il laiſſe ce clinquant à ceux qui en ont beſoin pour briller ; mais ce qu'aucun homme ſenſé ne peut lui pardonner, ce ſont les louanges outrées & injuſtes qu'il donne à l'*Encyclopédie*, à MM. d'*Alembert* & *Diderot* ; voilà ce qui lui fera plus de tort que toutes les fautes de ſtyle ; car il eſt bien plus permis de pécher contre la grammaire, que d'outrager la raiſon & la vérité. N'eſt-il pas triſte qu'un homme grave & judicieux, un homme qui joint à un ſens très-droit la ſageſſe & l'expérience que donnent les années, s'enthouſiaſme & ſe paſſionne ſérieuſement au ſeul nom d'*Encyclopédie*, & qu'on l'entende s'écrier avec une ſorte de fanatiſme :

» L'Encyclopédie ! ce monument » immortel, qui, s'il eut été tenté » dans le ſiècle d'*Alexandre* ou d'*Auguſte*, & s'il eut ſurvécu aux na» tions qu'il auroit inſtruites, nous » eût conſolés de la perte de tous » les livres de l'antiquité.

» Avec quelle vénération ne pro» noncerions-nous pas à préſent le

» nom de leurs auteurs ! mais *Dide-*
» *rot* & d'*Alembert* ont été nos con-
» temporains ; & hommes pour nous,
» ils ne *seront des Dieux* que pour
» les siècles futurs.

» O d'*Alembert !* qui tant de fois
» avez été applaudi dans cet auguste
» Lycée ; & vous *Diderot*, qui au-
» riez pu l'être à côté de votre ami,
» si, avec la certitude de mériter,
» par votre science, par vos con-
» noissances, par la fécondité de vos
» vues, les places qui leur sont con-
» sacrées dans les trois Académies ;
» vous eussiez, plus circonspect &
» plus ambitieux, cherché à les ob-
» tenir ».

» Oui, la postérité vous accordera
» la justice qui est due à vos im-
» menses travaux : ce siècle même
» est loin de vous la refuser, puisque
» j'ose vous la rendre en présence du
» Tribunal, juge suprême des mérites
» littéraires.

Quoi ! l'Encyclopédie faite dans le siècle d'*Alexandre* ou d'*Auguste*, nous auroit consolés de la perte des ouvrages d'*Homère*, de *Sophocle*, de

Ciceron, de *Virgile*, d'*Horace*, & de *Tite-Live*, &c. Quoi! *Diderot* & d'*Alembert seront des Dieux* pour les siècles futurs auxquels ils ont préparé des erreurs? Je plains M. *Sedaine* s'il croit que la convenance exige de lui un pareil langage, mais je le plains beaucoup plus encore, si ce langage est l'expression de sa pensée.

Le nouvel Académicien, en parlant des dégoûts qu'essuient les Auteurs dramatiques & des dispositions que le public apporte aux pièces nouvelles, dit des choses raisonnables, parce qu'alors il parle de ce qu'il entend; mais quand il se rend l'écho des rêveries qu'on débite continuellement sur le siècle de *Louis XIV*, on s'apperçoit bien qu'il parle de ce qu'il n'entend pas.

» Pendant le cours de ce règne » illustre, les Lettres (ainsi qu'en un » temps plus reculé, l'Art de l'Im» primerie), les Lettres préparèrent » innocemment le pouvoir irrésistible » des sciences & les armes de la » raison. C'est au milieu de subtils » déraisonnemens, c'est au bruit de

» disputes frivoles & interminables,
» que la raison se réveilla & se mit
» à rassembler en secret les moyens
» qui devoient fonder sa puissance.

» Par le secours de l'Imprimerie,
» de cet art divin, qui est pour
» l'aliment de l'esprit, ce que l'instru-
» ment adopté par *Cérès* est pour le
» soutien de notre existence; des ou-
» vrages écrits sous la dictée de la
» Philosophie ont répandu sur toute
» la superficie du Globe, des se-
» mences de vérité qui fructifieront
» chez tous les peuples de l'Univers
» & dans tous les siècles, pour l'ex-
» tirpation des préjugés nuisibles au
» bonheur du genre humain.

» Qu'un amas de Peuples barbares
» vienne encore ravager la terre;
» que les discussions des Rois aient
» encore le pouvoir d'armer les
» mains de leurs sujets; que, plus
» terribles cent fois que la fureur
» des Barbares & que les passions
» des Souverains, l'ordre éternel
» engloutisse sous l'Océan une des
» parties du Monde, & rende au
» Continent des espaces qu'il cou-

» vre de ses flots : les Barbares,
» les Souverains, les élémens con-
« jurés ne feront pas à présent re-
» culer d'un pas la raison : elle s'ar-
» rêtera ; mais l'orage passé, elle re-
» prendra son cours ; & ses pas, gui-
» dés par les Lettres, la porteront
» aussi loin qu'elle peut aller.

Il résulte de cette merveilleuse déclamation que dans le siècle de *Louis XIV*, dans ce fameux siècle du génie & des arts, le pouvoir des sciences & les armes de la raison n'existoient point encore ; que les ouvrages de nos modernes philosophes ont répandu la vérité sur toute la surperficie du globe ; enfin, que la raison dans notre siècle est si avancée qu'elle ne peut plus reculer.

Voilà des assertions qui sembleroient prouver que la raison au contraire recule prodigieusement aujourd'hui. Lorsqu'*au Louvre, en pleine Académie*, on avance de pareilles absurdités, & que l'assemblée n'en fait pas justice par des huées ; c'est une preuve que la philosophie moderne a préparé & presque consommé la

décadence des esprits. En effet, ne faut-il pas étrangement compter sur l'ignorance & l'imbécillité des auditeurs, pour entreprendre de leur persuader que, dans le siècle le plus fécond en Savans du premier ordre, on ne connoissoit pas le pouvoir des sciences; que les armes de la raison n'étoient pas encore fabriquées dans un siècle dont tous les Ecrivains, ceux-mêmes qui se sont voués aux genres les plus frivoles, se distinguent par un fond de solidité & de raison exquise. En effet, les *Bossuet*, les *Bourdaloue*, les *Fenelon*, les *la Rochefoucault*, les *la Bruyere* n'avoient pas tant de raison que l'Abbé *Raynal*, *Diderot*, *Boulanger*, *Maillet*, *Helvetius*, *Lamettrie*, &c. Vous, Mr., qui trouvez plus de raison & de vraie philosophie dans *Moliere* & dans *la Fontaine* que dans toute l'Encyclopédie, vous ne vous doutiez pas que nous étions dans le siècle de la raison: il est vrai que notre enthousiasme stupide pour des bagatelles & des sottises, notre fanatisme pour les Musées, la Chymie & les Ballons, nos niaiseries sentimentales, nos ca-

lembourgs, nos livres, nos ſpectacles, notre corruption & notre luxe annoncent plutôt le ſiècle des Triſſotins, des charlatans, des bouffons & des intrigans de toute eſpèce: mais je vais vous dire le mot de l'énigme. La *raiſon*, dans les écrits des philoſophes, ne déſigne plus cet eſprit droit & juſte qui règle nos actions, ce flambeau qui éclaire nos démarches, le tact du beau & des convenances; ce mot *raiſon* ne ſignifie chez eux qu'indifférence pour la religion: avec cette clef vous entendrez du moins ce qu'ils veulent dire. Pourquoi n'y avoit-il point de raiſon ſous *Louis XIV*; c'eſt qu'on y diſputoit ſur la grace, & qu'on vouloit que tous les citoyens fuſſent ſoumis aux déciſions du chef de l'égliſe ſur cet article. Pourquoi y a-t-il aujourd'hui tant de raiſon, c'eſt que les diſputes du janſéniſme ſont éteintes. Vous me direz; ſi on ne diſpute pas aujourd'hui ſur la religion, ce n'eſt pas qu'on ait plus de raiſon, c'eſt qu'on a moins de religion, & que nulle part on ne diſpute ſur ce qui

n'intéresse personne. Dans le siècle précédent on regardoit généralement la religion comme l'objet le plus important pour tous les hommes, & pour chacun en particulier; il n'y avoit point d'expérience de physique ni d'opération de chymie qui offrît un aussi grand intérêt: il étoit très-conséquent qu'on s'en occupât essentiellement, & qu'aucune opinion sur un article aussi intéressant ne parût frivole ni indifférente. Aujourd'hui que nous croyons le bonheur du genre humain attaché aux ballons, au gaz, à l'électricité, au magnétisme, &c. on écrit, on dispute, on s'échauffe, on se tourmente pour ces graves objets; & il y auroit persécution si l'un des deux partis avoit assez de pouvoir pour accabler l'autre.

Remarquez que les Auteurs de ces *subtils déraisonnements*, de *ces disputes frivoles & interminables au bruit* desquelles *la raison s'est réveillée* étoient les esprits les plus vigoureux & les plus solides, les hommes du plus grand sens, les meilleures têtes, c'étoient les *Arnaud*, les *Nicole*, les

Pascal, &c., & les autres écrivains du Port-Royal qui ont formé la langue, & dont plusieurs sont connus par des chef-d'œuvres de raison & de logique ; assurément les épigrammes & les sophismes de d'*Alembert*, l'obscur galimathias & les déclamations de *Diderot*, quoiqu'*écrites sous la dictée de la philosophie*, sont infiniment au-dessous de la *grammaire générale & raisonnée*, de *la perpétuité de la foi*, des *essais de morale*, des *pensées*, &c. La seule vérité que les écrits des modernes philosophes aient répandu sur la superficie du globe, c'est que la religion est ce qu'il y a de plus indifférent au bien de la société ; ce qui, aux yeux même d'un philosophe profane, est un des plus grossiers mensonges qu'on ait jamais écrits ; & s'il y a une erreur nuisible au bonheur du genre humain, c'est celle là.

J'admire l'intrépidité & la roideur de la foi philosophique de M. *Sedaine*, lorsqu'il assure que *ni les barbares, ni les Souverains, ni les élémens conjurés ne feront point à présent reculer*

d'un pas la raison. Si ce n'est pas là du fanatisme le mieux conditionné, je ne m'y connois pas. Je sçais bien que cette pompeuse tirade n'est qu'un commentaire de ce texte fameux : *la vérité a vaincu, le genre humain est sauvé :* mais je crois qu'un poëte comique, tel que M. *Sedaine*, ne devoit voir dans cette phrase qu'une boutade très-plaisante d'un géomêtre qui croit pieusement que le salut du genre humain est attaché à des formules algébriques ; il ne convenoit ni à son âge, ni à son caractère, d'entrer dans de pareilles convulsions & d'avoir de tels excès de ferveur ; pour moi qui vois les choses de sens froid, je suis persuadé que l'excès du luxe & de la mollesse, que les mauvaises mœurs nuisent plus à la raison que les barbares, les Souverains & les élémens ; que ce ne sont ni les démonstrations, ni les calculs, ni les laboratoires, ni les machines de physique, qui donnent un sens droit ; que tout cela ne sert qu'à faire la fortune de quelques prétendus savans, & à flater la vanité de quelques

riches amateurs ; je crois, & je ne ferois pas embarrassé de prouver qu'il y avoit plus de bon sens dans les premiers siècles de la république romaine, qu'il n'en existe aujourd'hui parmi nous ; il est impossible que des esprits dégradés par l'habitude des frivolités & par l'importance qu'ils leur donnent, que des ames sans ressort & sans vigueur, abbâtardies par le goût des superfluités, avilies par une foule de petites passions, puissent jamais avoir une raison bien saine ; & je ne serois pas surpris qu'au milieu de nos musées, de nos bibliothèques, de nos académies, de nos cabinets d'histoire naturelle, de nos fourneaux & de nos analyses, nous n'en vinssions un jour au point de n'avoir plus le sens commun.

La fin du Discours de M. *Sedaine* m'a un peu réconcilié avec lui, parce qu'elle offre un éloge aussi juste que touchant des vertus de *Louis XVI*, & de son auguste Compagne.

» *Louis XIV* a élevé l'esprit de » la Nation ; mais la raison nous a » prouvé que cette grandeur qu'il

» avoit manifestée dans toutes les opé-
» rations de son règne, ne suffisoit
» pas pour le bonheur des Peuples,
» & que leur félicité étoit l'ouvrage
» de la première de toutes les vertus,
» de la Bienfaisance : elle s'est assise
» sur le Trône ; & le François, qui
» suit avec ardeur l'exemple de son
» Roi, doit à *Louis XVI* cette pas-
» sion de bienfaisance qui s'est ré-
» pandue dans tous les Etats du
» Royaume le plus fortuné.

» Oui, le vieillard, en mourant,
» relevera sa paupière affaissée ; &
» jettant sur ses enfans & sur leurs
» rejettons, un coup-d'œil satisfait &
» tranquille, il leur dira : Ne pleurez
» pas ; regardez le Trône ; contem-
» plez le Monarque qui l'occupe ;
» voyez son auguste Compagne : ils
» nous aiment ; ils sont dans la force
» de l'âge ; & vous serez long-temps
» heureux.

J'aurois volontiers pardonné à M. *Sedaine* d'avoir fait un Discours très-simple & très-commun ; un homme qui excelle dans un art, est ordinairement celui qui réussit le moins dans

ces bagatelles : le génie ne sçait point parler quand il n'a rien à dire ; plus un écrivain est supérieur dans son genre, moins il a d'esprit dans de pareilles occasions ; les grands hommes du siècle de *Louis XIV* ont fort peu brillé dans leurs Discours de réception qui nous paroissent au-dessous du médiocre. Aujourd'hui des écrivains au-dessous du médiocre font des discours applaudis comme des chef-d'œuvres ; le talent de notre siècle, son caractère distinctif est de réussir éminemment dans les petites choses, & de dire très-ingénieusement des riens. Mais M. *Sedaine*, quoique dispensé de bien écrire & d'être éloquent, ne l'étoit pas assurément d'être judicieux & raisonnable ; il ne devoit pas emprunter le jargon du charlatanisme philosophique, & adopter aveuglément des opinions & des principes que la raison & l'expérience désavouent.

Le Discours de M. *Lemierre* est mieux écrit & mieux pensé. Il parle de ce dont il doit parler, & il en parle bien, sans jamais laisser rien

transſpirer des myſtères de la ſecte, qui ne ſont bons que pour les initiés ou pour les ſots : il paſſe d'abord en revue les divers ouvrages de M. *Sedaine*, qu'il caractériſe avec beaucoup de goût & de juſteſſe ; il conclut que tous ces titres de gloire ſont plus que ſuffiſans pour couvrir quelques négligences de ſtyle ; que M. *Sedaine*, en faiſant l'aveu de ſes fautes, s'honore plus qu'il ne s'humilie, & que lui ſeul *avoit droit*, pour ainſi dire, d'*inſulter à ſon propre triomphe* : cette idée a paru ingénieuſe, mais elle le ſeroit davantage ſi elle étoit plus juſte & plus nette ; M. *Sedaine* n'eſt pas le ſeul écrivain qui ait cru être aſſez grand pour faire l'aveu de ſes fautes, il n'eſt pas le ſeul qui ait eu le droit de ſe les reprocher au milieu même de ſes ſuccès. Tout homme de goût a le droit de relever les défauts de l'ouvrage le mieux fait & le plus juſtement applaudi. Peut-être M. *Lemierre* a-t-il voulu dire que le nouvel Académicien avoit ſeul le droit de parler de ſes défauts le jour même de

sa réception à l'Académie, qui est vraiment un jour de triomphe; mais si cet aveu est rare dans une pareille circonstance, c'est que les Récipiendaires n'ont pas coutume de parler de leurs ouvrages, ou en parlent avec une si grande modestie, qu'elle équivaut du moins à la confession de M. *Sedaine.* De quelque manière qu'on explique la pensée de M. *Lemiere*, elle est plus brillante que solide; c'est un de ces traits qui composent l'esprit à la mode, qui perdent beaucoup à être entendus, & qu'on applaudit uniquement parce qu'on ne les entend pas. Nouvelle preuve que notre siècle n'est pas celui de la raison.

A l'occasion des études que M. *Sedaine* a faites en architecture, M. *Lemierre* tourne à sa manière quelques idées qui se trouvent, avec beaucoup d'autres, dans un article des *Etudes de la Nature*, de M. de *Saint-Pierre*, qui a pour titre: *Plaisir de la ruine.* Tom. 3. Pag. 109.

» il faut en convenir, la sensation » que produit la vue des beaux édi-

» fices ne va point jusqu'à l'ame.
» C'est plutôt de leurs débris qu'on
» est ému : plus le temps les a mar-
» qués de son empreinte, plus ils
» acquièrent de majesté ; & l'irrégu-
» larité qui résulte de leur dépérisse-
» ment, ajoute à l'admiration qu'ils
» inspiroient, une sorte de vénération,
» soit par un retour de tristesse sur
» la caducité des choses humaines,
» soit par le droit qu'ont à nos regrets
» les grands Hommes mêmes que
» nous n'avons point vus, & que
» nous reprochons à la Nature d'avoir
» fait mortels : en sorte que ces mo-
» numens fameux n'existent jamais
» plus que dans leurs ruines, & que
» l'on voit bien moins ce que le temps
» en a détruit, ce qu'il doit en dé-
» truire encore, que ce qu'il en a
» respecté.

En parlant de la modestie de M. *Watelet*, qui ne lui avoit pas permis d'exposer au grand jour quelques ouvrages dramatiques, l'Orateur se permet quelques réflexions plus conformes à sa manière de penser, &

à celle de la plûpart des gens de lettres, qu'au caractère & aux vrais ſentimens des hommes de génie.

» Il n'en eſt pas des talens comme » de la vertu ; ſon caractère eſt de ſe » cacher ; ſa gloire eſt dans la retraite, » dans le ſilence ; elle ſe ſuffit à elle- » même ; elle vit de ſa propre ſubſ- » tance ; elle concentre en elle ſes » ſatisfactions ; elle craint, comme » une profanation, les regards pu- » blics : ſi elle doit l'exemple, c'eſt » autour d'elle : ſi elle brille au loin, » les circonſtances l'ont trahie.

» Les talens au contraire ſont faits » pour paroître, pour ſe produire, » pour occuper d'eux, pour le bruit, » pour la renommée ; ils n'exiſtent » que par la communication ; ils ne » s'alimentent que de ſuffrages ; ils » tiennent à l'opinion ; ils veulent » captiver la multitude & les con- » noiſſeurs ; ils ſont faits pour exciter » l'émulation, l'enthouſiaſme, l'envie » même ».

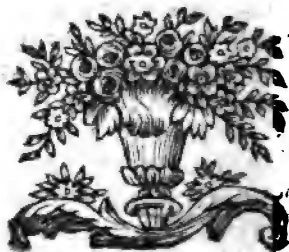
Tous les grands talens enviſagent ſans doute la gloire ; mais ils ambi-

tionnent encore plus le suffrage de la postérité que celui des contemporains, ils sont plus flatés de l'estime que *du bruit*, & se proposent plutôt la perfection de l'art que les applaudissemens de *la multitude*. Ils s'occupent souvent de grands ouvrages dont ils ne peuvent espérer de voir le succès. *Virgile* se déroboit aux acclamations, il rougissoit de sa renommée; son *Enéide* ne fut point connue de son vivant, & il vouloit qu'on livrât aux flammes ce beau monument de l'esprit humain, non pas qu'il ne le jugeât très-capable de *faire du bruit* & de *captiver la multitude*, mais parce qu'il ne répondoit pas à l'idée de perfection qu'il s'étoit formée; de pareils traits paroissent aujourd'hui inconcevables & tout-à-fait romanesques; & cette passion désintéressée pour la perfection de l'art, est regardée dans notre siècle comme aussi extravagante & & aussi ridicule que l'amour platonique.

On a dit, en parlant du Discours

de M. *Lemierre*, que *jamais l'amitié n'avoit eu tant d'esprit*; peut-être en a-t-elle eu trop; & si dans cette circonstance M. *Lemierre* eût été un orateur moins brillant, il se fût montré un ami plus délicat.

Je suis, &c.



Académie Royale de Musique.

On a donné à ce théâtre, le 23 Mai, la première représentation de *Thémistocle*, opéra en trois actes, paroles de M. ***, musique de M. *Philidor*. Plusieurs morceaux de musique d'une expression sublime ont été sentis & applaudis avec transport; mais le poëme a paru froid, traînant & de nul intérêt. On sait que la plus savante harmonie & les plus beaux airs ne sont qu'un vain bruit pour l'oreille, lorsque l'esprit n'est point occupé & que l'ame reste tranquille. Autrefois nous avions de fort mauvaise musique & d'assez bons poëmes; aujourd'hui la musique est excellente & les poëmes ne valent rien. Un des plus grands avantages que le célèbre *Gluck* ait eus sur ses rivaux, est d'avoir exercé ses talens sur des sujets intéressans, pathétiques & propres à développer toutes les puissances de l'art musical: Le sieur

Piccini n'a pas toujours été si heureux; mais le plus disgracié de tous a été sans contredit M. *Sacchini*, qui n'a encore appliqué ses sons enchanteurs qu'à des poëmes ingrats & rebelles à la musique. *Renaud*, *Chimène*, *Dardanus*, malgré tout le génie du musicien, ne peuvent attacher long-temps l'auditeur.

Les sujets les moins convenables à l'opéra sont ceux que fournit l'histoire; le merveilleux de l'ancienne mythologie est bien plus favorable à ce théâtre, & lui est en quelque sorte essentiel: jamais on ne parviendra à faire, des vrais héros de la Grèce & de Rome, des héros d'opéra; les grandes vertus, les sentimens nobles & généreux se refusent au pouvoir de la musique qui ne s'étend que sur les passions: il y a d'ailleurs dans la meilleure tragédie, des développemens, des détails nécessaires pour motiver & préparer les situations, des choses de raisonnement qui sont insupportables dans un opéra, parce que la musique, au lieu de

les animer, ne sert qu'à les prolonger & à les rendre languissans. C'est ainsi qu'à force de raisonner sur les arts dans ce siècle philosophique, on en a'tère tous les principes, on dénature, on confond tous les genres: le merveilleux étoit l'essence de la scène lyrique, c'étoit son caractère distinctif; ainsi l'avoient établi les grands maîtres en ce genre; l'opéra étoit au théâtre françois ce que l'épopée est à la tragédie. Des esprits inquiets, sans autre talent que celui de manier adroitement le sophisme, ont prétendu réformer tout cela; ils ont voulu faire d'un opéra une vraie tragédie, & nous verrons bientôt la tragédie transformée en opéra. *Lamotte* qui a si ingénieusément déraisonné sur tous les genres de poësie, & qui vouloit suppléer au génie par la nouveauté, entreprit le premier de bannir la magie de l'opéra; il donna *Standerberg* comme un essai du genre historique, & dans le prologue de ce poëme, il fait dire à *Melpomène*, que les prestiges & les enchantemens ne sont point nécessaires.

La simple vérité par ses attraits vainqueurs
Peut suspendre, saisir & plaire.

Le succès de l'opéra de *Scanderberg*, qu'on n'a jamais repris, n'a pas dû inviter les poëtes lyriques à suivre les idées de *Lamotte*; mais la manie d'innover, de se frayer des routes non battues, toujours favorables à la médiocrité, parce qu'elles lui sauvent la comparaison, l'a emporté sur l'expérience. On défigure, on mutile à l'envi tous les chef-d'œuvres de la scène françoise pour en faire des mauvais opéra, & malgré les encouragemens accordés à ce genre de littérature, malgré les récompenses destinées à échauffer la verve des poëtes lyriques, jamais on n'a vu sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, des poëmes plus froids & plus insipides.

Tel est celui de *Themistocle*, dont la fable, quoique très-compliquée & chargée d'évènemens, n'en est pas plus intéressante. Les objets les plus touchans de la pièce, tels que l'entrevue de *Xerxès* & de *Themistocle*; le patriotisme du héros athénien, la

clémence du Roi de Perse sont plutôt affoiblis que ranimés par les charmes de la musique, qui ne se prête point à de pareilles expressions. On n'aime point à voir un fils de *Themistocle* servir dans l'armée des Perses. Cet épisode est romanesque & invraisemblable; delà le peu d'effet qui résulte du combat entre l'amour & la piété filiale dont le cœur de *Neocle* est déchiré.

MM. *Lais* & *Rousseau*, le premier dans le rôle de *Themistocle*, & le second dans celui de *Neocle*, ont essayé de dissiper, par la chaleur & l'énergie de l'action, le froid répandu sur l'ouvrage; le talent supérieur de Mde. de *Saint-Huberti* a lutté contre l'insipidité du personnage de *Mandane*. Le sieur *Chardini* s'est fait beaucoup d'honneur dans le rôle de *Xerxès*, dont il a été chargé en l'absence du sieur *Cheron*.

Je suis, &c.



COMEDIE ITALIENNE.

Les nouveautés se heurtent, se croisent sur ce théâtre, qu'on appelle très-improprement *Théâtre Italien*, & qu'on devroit plutôt appeller les *Variétés amusantes*. Il mérite bien mieux ce titre que le spectacle du Palais-Royal, où les nouveautés sont assez rares, & où l'on assomme tous les jours le public des mêmes pièces. *Le Danger de la prévention*, Comédie en trois actes, en prose, jouée le Vendredi 26 Mai, a été très-froidement accueillie.

Un oncle s'est prévenu contre son neveu sans l'avoir jamais vu, & sur le seul refus qu'il a fait de se rendre auprès de lui : mais des malheurs imprévus obligent dans la suite ce neveu d'avoir recours à son oncle, & pour se soustraire aux effets de sa haine, il se présente à lui sous un nom supposé, en qualité d'intendant, &, par son exactitude à remplir ses

devoirs, gagne toute sa confiance. Cet oncle a chez lui une parente dont la fille est aimable, & dont le neveu devient amoureux, mais la fille est destinée à épouser un Président, une espèce de *Fierenfat*; le neveu au désespoir part pour la Hollande, dans le dessein d'intéresser en sa faveur un ami de son oncle: à peine a-t-il disparu que la mère même de sa maîtresse l'accuse d'avoir volé la caisse; on court après lui, mais il reparoît tout-à-coup, se justifie pleinement; l'arrivée subite de l'ami qu'il alloit chercher en Hollande le fait connoître à son oncle qui, revenu de sa prévention, unit ce neveu à la personne qu'il aime.

Une intrigue languissante, des situations mal amenées & peu théâtrales, des caractères foibles, plus de récit que d'action, un style sans couleur, voilà ce que le public a vu dans cette pièce; il en a cependant écouté paisiblement la plus grande partie; mais il a paru que vers la fin sa patience étoit à bout: au

reste, s'il y a peu d'art dans cet ouvrage, on y trouve des sentimens honnêtes & quelques détails auxquels il n'a manqué, pour réussir, que d'être placés dans une fable mieux construite.

Les Aîles de l'Amour, Divertissement en un acte, en vers & en vaudevilles, donné le Mardi vingt trois Mai, a été mieux reçu : c'est une bagatelle assez mince & d'une foible invention : *Simon* & *Jeannette* s'aiment sans oser se le dire ; l'Amour vient aider à la déclaration ; mais il veut se retirer quand il apprend que le mariage en est le but : les amans villageois s'efforcent de le retenir ; mais il leur échappe, & ses aîles leur restent dans la main. Ce gage de l'inconstance n'est pas fait pour les rassurer ; pendant qu'ils font de tristes réflexions, l'amour reparoît & les unit, avec promesse de leur tenir fidelle compagnie seulement pendant une nuit : cette dernière idée a fourni à l'Auteur d'agréables couplets,

qu'on a fait répéter, & qui seuls ont soutenu la pièce : on a demandé l'Auteur, & le sieur *Trial* est venu dire que l'Auteur, incertain du succès, s'étoit refugié dans son *Empire de la lune*; c'étoit une manière plaisante d'apprendre aux spectateurs que l'Auteur de la pièce nouvelle n'étoit autre que le *cousin Jacques*, qui, au bruit des applaudissemens, est descendu promptement du pays de la lune, sur le Théâtre Italien, pour y jouir de sa gloire.

Je suis, &c.



LETTRE VII.

Tableaux des anciens Grecs, des Romains & des nations contemporaines, où l'on trouve le cérémonial, la vie privée, l'état politique, civil & militaire, les sciences & les arts de l'antiquité. Ouvrage composé de deux volumes in-4°. *avec figures coloriées ou non coloriées, dessinées d'après des statues & des monumens authentiques. Tome premier, chez Pierre* Remy, *Peintre, rue des Grands-Augustins, à côté de celle Christine. J. B. G.* Musier, *Libraire, quai des Augustins. 1785, avec privilége du Roi.*

ON s'est proposé de réunir en un seul corps d'ouvrage ce qu'on sait de plus curieux sur l'état civil, politique & militaire des anciens; sur les arts

qu'ils ont portés à un degré supérieur, ou qu'ils ont inventés; sur leur philosophie & leur législation : chaque article sera accompagné d'une figure.

On publiera les deux volumes de cet ouvrage par livraisons successives; elles paroîtront au moins de deux en deux mois, & seront composées de six articles & de six gravures.

La présente livraison est formée d'observations préliminaires sur la marche des arts, des sciences, & de la politique des anciens; 2°. du portrait d'*Homere* & des remarques sur sa vie & le caractère des ouvrages de ce Poëte : 3°. de l'image de l'augure, accompagnée d'un essai historique sur la religion & les cérémonies romaines : 4°. du tableau d'une Amazone, avec une histoire des Amazones : 5°. Du Soldat Romain, accompagné de l'historique, concernant les mœurs des militaires dans les différens âges de Rome : 6°. d'une figure des femmes spartiates, avec un essai sur le caractère des femmes de l'antiquité : 7°. du mariage des Romains, suivi de l'histoire domestique des Romains.

« Quand on compare l'antiquité aux
» temps modernes, dit l'anonyme,
» lorsqu'on réfléchit sur les arts, les
» connoissances, les gouvernemens
» politiques & militaires des anciens,
» & qu'on jette un coup-d'œil sur les
» institutions récentes des Européens;
» on est fondé à croire que tout est
» action & invention dans l'antiquité,
» & imitation ou répétition dans notre
» Europe moderne. Dans l'art de gou-
» verner les hommes, quel peuple fut
» plus sage & plus politique que les
» Grecs & les Romains? Quelle nation
» fit plus de découvertes dans le mé-
» tier de la guerre? Dans quel empire
» moderne a-t-on vu le caractère bel-
» liqueux & conquérant aussi long-
» temps & si fièrement soutenu? On
» ne trouve plus dans notre histoire
» moderne cette constance dans les
» expéditions militaires que Rome
» présente depuis sa fondation jusqu'à
» l'accomplissement de son projet, *la*
» *conquête du monde* ». Ainsi, tandis
que la fin du dix-huitième siècle pré-
sente toutes choses dans un état de
décrépitude que l'âge des belles-lettres

a disparu, que le faux goût domine par-tout & que la génération actuelle semble se complaire dans son état d'apathie ou d'anéantissement; il se présente un vrai phénomène dans la république des lettres, on entend enfin invoquer le génie de l'antiquité.

Il nous manque encore un livre qui présenteroit à notre dix-huitième siècle, & dans un seul corps d'ouvrage la sagesse des anciens dans la politique, leur courage dans les armées, leur passion pour le beau dans les arts, leur goût sûr & vrai dans les lettres, leur énergie & leurs portraits naturels dans l'art de l'histoire.

Mais pour entreprendre cet ouvrage il faut un esprit exempt des préjugés du siècle, un esprit modeste qui ne croye pas que nous valons plus que tous les âges passés, qui reconnoisse notre impuissance, qui avoue l'état de foiblesse de toutes les institutions modernes, qui reconnoisse le mauvais goût de nos ouvrages d'esprit; le faux caractère de notre poësie, les froides déclamations de notre éloquence, la monotonie de nos histoires, & les

pas chancelans & peu assurés de nos beaux arts, dont la marche incertaine & pusillanime est si opposée à la démarche fixe des anciens qui avoient le sentiment de toute leur force.

On trouve dans cette livraison un tableau de la religion des anciens Romains, des réflexions sur le sacerdoce de l'empire & sur la décadence du paganisme à l'époque de l'établissement de la religion chrétienne. L'anonyme suit les progrès de cette religion depuis sa primitive simplicité, établie par *Numa*, jusqu'à son dernier période de faste & de représentation sous les Empereurs.

Il est à remarquer que la fausse philosophie opére chez les anciens le même effet qu'elle opère chaque jour dans notre Europe moderne; & l'anonyme décrit cet évènement en ces termes : « à la fin il arriva un temps » à Rome, où une partie de tant de » supercheries fut découverte : quand » le respect pour les opinions publi» ques se céda à l'intérêt personnel, » & que les ambitieux se furent ser» vis de ces objets sacrés pour parve-

» nir à leurs fins, l'âge de l'impiété
» succéda à celui de la crédulité : l'an-
» cienne dévotion disparut, & à force
» de reconnoître des Dieux étrangers,
» le peuple, qui adoptoit tant de
» Dieux & qui leur donnoit du relief
» en les élevant jusqu'à Rome, finit
» par ne plus croire à la divinité dès
» le septième siècle de Rome; la re-
» ligion ne fut plus qu'un objet d'ap-
» pareil, un vain cérémonial, auquel
» on ne fut attaché que par bienséance;
» l'affection du cœur se porta à d'autres
» objets. Les Pontifes & les Prêtres,
» moins respectés, oublièrent leurs
» devoirs, & on ne craignit ni les
» Dieux, ni leurs punitions. Cette
» corruption étoit générale, quand
» tout-à-coup la religion chrétienne
» s'introduisit à Rome, établit un
» nouvel ordre de choses, & substi-
» tua à des Divinités imaginaires, le
» culte d'un seul Dieu ».

Après l'histoire de la religion des Romains vient celle des Amazones, celle du Soldat Romain & de la milice de la république, & on y voit la figure d'un Soldat exécuté dans le

meilleur goût. « Dans le choix du
» Soldat, dit l'auteur, les Romains
» observoient des visages qui pou-
» voient former des armées valeureu-
» ses; ils rejettoient les hommes qui
» n'avoient pas un air alerte & fier,
» des couleurs vives, ou qui étoient
» chargés d'un gros ventre; ils con-
» sidéroient au contraire l'œil vif, la
» tête élevée, la poitrine large, les
» épaules fournies, la main grosse &
» forte, les bras longs, le ventre pe-
» tit, la taille dégagée, la jambe &
» le pied nerveux & peu charnues,
» comme indices de vigueur & de
» courage. *Vegece* veut qu'on exclue
» tout homme qui exerce des profes-
» sions de femmes; il demande de pré-
» férer au contraire, des laboureurs,
» des forgerons, des charpentiers,
» des bouchers & des chasseurs. C'est
» que, pour être bon soldat, il ne
» falloit pas beaucoup penser, mais
» beaucoup agir ».

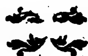
On trouve ensuite l'histoire des femmes spartiates; leur contraste avec les femmes du dix-huitième siècle, tout perdu de mœurs, permet à l'au-

teur de raisonner de la sorte sur les usages de la société ; « malheur aux » nations, dit-il, où le plaisir devient » facile & commun : si vous en ôtez » les difficultés, vous en ôtez les » charmes. Le cœur des citoyens, au » lieu d'acheter par de longs & valeu- » reux travaux la récompense, occupé » de jouissances multipliées & aisées, » se ramollit. C'en est fait des belles » passions, l'âge de jouir sans aimer, » succéda à l'âge des longues amours » & des rares jouissances ; & le liber- » tinage des mœurs touche de près à » cette révolution : les femmes alors » ne sont plus ce que la nature les a » faites, & elles sont éloignées même » de l'état qu'elles s'étoient fait dans » la société. Un mauvais observateur » des mœurs régnantes, calomniant » encore ce sexe malheureux, le suit » alors dans ses écarts, ses défauts, » & finit par se détacher d'un sexe que » nos seules institutions ont fait tel » qu'il se montre à nos yeux ».

Cette livraison est terminée par l'histoire du mariage des Romains. Les ennemis des l'autorité des nations

modernes devroient se représenter le despotisme détaillé qui régnoit à Rome, pour être persuadés que la liberté est bien plus étendue qu'ils ne pensent dans nos états Européens : un père de famille exerçoit le droit de vie & de mort sur sa femme, ses enfans & ses esclaves : pendant long-temps il n'y eut aucune loi contre l'adultère, ni contre les désordres des enfans, la connoissance & la punition de ce délit appartenoit entièrement au mari : la femme devoit être convaincue du crime ; & en cas de délit, un père de famille étoit en même-temps père, époux, juge, maître & bourreau de sa femme, de ses enfans, des esclaves ; car il exécutoit souvent lui-même sa sentence ; tant ce peuple avoit de force quand il falloit conserver les maximes romaines ou patriotiques :

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Essai sur les facultés de l'ame, considérées dans leurs rapports avec la sensibilité & l'irritabilité de nos organes ; par M. Fabre, *Professeur aux Ecoles Royales de Chirurgie, &c. A Amsterdam, & se trouve, à Paris, chez* Vente, *Libraire, rue des Anglois ;* Mérigot *jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée ;* Buisson, *Libraire, rue des Poitevins.*

CET Essai, Monsieur, ajoutera sans doute à l'estime que le public a déjà conçue pour le mérite de M. *Fabre*, d'après plusieurs productions intéressantes dont il a enrichi l'art qu'il professe depuis long-temps avec tant de succès. On ne pourra s'em-

pêcher d'y reconnoître l'excellent naturaliste, le savant métaphysicien; & ceux-mêmes qui seroient dans le cas de s'élever contre ses opinions, applaudiront encore à son ingénieux systême.

Vous savez, Monsieur, quels sont les raisonnemens faux ou vrais, sensés ou absurdes que les philosophes se sont permis de tout temps sur *l'ame des bêtes*. Cette matière a été l'objet d'une foule d'hypothèses, qui ont conduit souvent à des principes dangereux. En voyant dans les animaux tous les organes du sentiment, *Voltaire*, M. *Brunet*, & plusieurs autres n'ont pas fait difficulté de leur accorder une ame; en voyant même dans certaines plantes, telles que la sensitive, & sur-tout le *Dionæa muscipula*, ou *l'attrape-mouches*, qui attire les mouches, les saisit, les serre de plus en plus à mesure qu'elles font des mouvemens pour s'échapper, & ne les lâche que lorsqu'elles sont mortes, ils sont tentés de les mettre dans la chaîne des êtres qu'on croit susceptibles de sentiment.

M. *Fabre* nie formellement ces deux assertions, & attribue ces apparences de sentiment, au moyen desquelles on voudroit rapprocher les animaux de l'homme, à une propriété de la matière organisée vivante; cette propriété indépendante de tout être spirituel, commune à l'homme, aux animaux & aux plantes, différemment modifiée suivant leur organisation particulière, il l'appelle *irritabilité*; d'où il s'ensuit *que l'homme n'est confondu que par la matière avec tous les êtres organisés, & que Dieu l'a distingué éminemment dans la nature en le douant d'une ame spirituelle & immortelle*. En prouvant cette opinion autant que la raison & l'observation peuvent le permettre, loin de craindre de contredire la foi & la révélation, ni de blesser la religion, l'auteur croit au contraire, & avec raison, combattre le matérialisme plus puissamment qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

C'est à l'ouvrage même que je vous renvoie, Monsieur, pour suivre le développement du système de M.

Fabre. Vous y verrez expliquée d'une manière neuve la reproduction des êtres, & prouvé avec beaucoup d'esprit que la sensibilité & l'irritabilité sont les vrais principes de la vie dans l'homme & dans les animaux, & que les bêtes sont de pures machines. *Descartes* avoit dit la même chose, mais il s'en faut bien qu'il l'ait prouvé de même. Il faisoit des bêtes des espèces d'orgues ou d'horloges. *M. Fabre*, en les laissant telles qu'elles sont, rapporte leurs actions à la seule irritabilité de leurs nerfs, & les explique toutes par ce principe. Vous ne serez pas moins satisfait de la manière dont il traite des rapports de l'ame avec les organes des sens, & particulièrement avec celui de la vue, & des rapports de l'ame avec les organes du sentiment.

Le Chapitre où il s'agit de l'influence de la sensibilité des organes du sentiment sur le génie & les talens, celui de la liberté de l'homme & des causes finales, vous feront plaisir par la sagacité des vues & la finesse des idées qu'il a répandues sur ces ma-

tières qui paroissent naturellement sèches & arides. Celui sur-tout où il traite de l'influence de la sensibilitté des organes sur le génie & les talens n'est pas moins d'un excellent Littérateur que d'un profond Philosophe. Il y parcourt les divers degrés par lesquels l'homme s'est élevé aux plus sublimes connoissances, & fait voir que l'irritabilité & la sensibilité plus ou moins fortes produisent des talens plus ou moins admirables. Après avoir peint toujours d'une manière analogue à son systême, les différens âges des Lettres & des sciences, & avoir expliqué leur décadence par le défaut de sensibilité, qui s'use à la fin & s'amortit, il rapproche de l'exemple des siècles & des âges celui des individus; & comme il a démontré que les talens s'affoiblissent dans une nation, parce que accoutumée aux chefs-d'œuvres, elle devient à la longue moins sensible au beau, au grand & au sublime; il en conclut qu'on ne devroit pas mettre de bonne-heure dans les mains d'un jeune homme les chefs-d'œuvs des grands maîtres,

parce qu'en le familiarisant ainsi trop tôt avec les productions les plus sublimes de l'esprit humain, il ne sera plus susceptible de ces sentimens d'admiration que ces productions ont coutume d'exciter dans ceux qui n'y sont point accoutumés.

« Sa sensibilité aura été usée avant » que son esprit ait été assez formé » pour s'élever par son impulsion; » désormais les chefs-d'œuvres de » *Corneille*, de *Racine*, du grand *Rousseau*, n'exciteront plus en lui les » vives émotions qui allument le feu » du génie; & ce jeune homme, devenu auteur, pourra montrer beaucoup » d'esprit, beaucoup de science, beaucoup d'érudition, mais il ne sera » qu'un froid imitateur, un plagiaire, » un compilateur: j'augurerois beaucoup mieux d'un jeune homme qui, » pendant le cours de ses études, » n'auroit été qu'un étourdi, sans application; son génie, *s'il en a réellement le germe*, se développera avec » bien plus d'énergie que s'il avoit fait » des prodiges dans ses classes: l'exemple de *Jean-Jacques Rousseau*, dont

le

» le génie ne se développa que fort
» tard, justifie cette opinion ».....

» Au surplus, qu'on ne pense pas
» que je condamne cette éducation
» elle est trop à l'avantage de la so-
» ciété par rapport aux sciences, aux
» arts & aux agrémens qu'elle en peut
» retirer ».

Je m'imagine que bien des person-
nes ne seront pas, relativement à ce
systême, entièrement de l'avis de M.
Fabre. Parmi les grands hommes du
siècle dernier, la plupart, *Bossuet*,
Racine, *Despreaux*, *Rousseau*, avoient
eu entre leurs mains, dès leur pre-
mière jeunesse, les chefs-d'œuvres
des anciens; leur génie ne s'en est
pas moins developpé dans toute sa
force. Ils avoient fait leurs études à-
peu-près comme on les fait aujour-
d'hui, & ils n'en sont pas moins de-
venus des génies.

Si *Jean-Jacques* eut été cultivé de
bonne heure, il seroit devenu moins
sauvage & moins paradoxal; il eût
fourni à M. *Fabre* lui-même moins d'o-
pinions extravagantes à réfuter & à
détruire; son éloquence également

noble, également magnifique, eût été peut-être moins piquante pour bien des gens, parce qu'elle eût manqué du grand agrément, dans le siècle où nous vivons, de la singularité.

M. *Fabre* termine ce morceau en disant : » je ne doute point que si » les écrivains d'aujourd'hui, qui se » distinguent du vulgaire, étoient nés » du temps de *Corneille*, ils n'eussent » égalé *Racine*, *Moliere*, *Lafontaine*, » *Despreaux*, &c.

Pour moi, j'en doute très-fort. Il est vrai que M. *Fabre* suppose à ces Messieurs un tout autre cerveau. Moyennant cette petite refonte l'on pourroit croire à son prodige.

Malgré la contradiction, dont ces idées particulières peuvent être susceptibles, le fond du systême de M. *Fabre*, dans cet article, n'en est pas moins vrai, ni moins piquant. Il vous prouve, Monsieur, que cet écrivain sçait égayer les objets les plus sérieux, & rendre la science la plus abstraite, agréable & amusante. C'est un grand mérite dans un temps, où l'on verse l'ennui à pleines mains

ſur les matières les plus ſuſceptibles de grace & d'enjouement. Ils ſont rares les auteurs, qui, comme M. *Fabre*, ſçavent tout-à-la-fois bien penſer & bien écrire.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Diſcours ſur divers ſujets de religion & de morale, par M. l'Abbé Aſſelin, *ancien Vicaire Général de Glandeves. A Paris, chez* Delalain *le jeune, Libraire, rue St. Jacques. Deux vol. in-12 d'environ 350 pages.*

LA réputation qu'ont ſi juſtement acquiſe à M. l'Abbé *Aſſelin* ſes excellens diſcours ſur la vie religieuſe, eſt ſans doute, Monſieur, du plus heureux augure pour ceux que je vous annonce aujourd'hui. Tous les Journaux rendirent dans le temps le

compte le plus avantageux du premier ouvrage. Un ſtyle pur & plein d'une douce onction, des images neuves & touchantes, des traits profonds & gracieux tout à la fois, & ſur-tout une grande connoiſſance de l'état pour lequel ces Diſcours étoient compoſés, méritèrent à l'auteur des éloges & des applaudiſſemens univerſels. (1)

Ces qualités, ſi rares aujourd'hui, ſe reproduiſent dans les deux volumes de ſermons dont j'ai à vous entretenir, & M. l'Abbé *Aſſelin* prouve qu'il ſait donner des leçons également ſolides & inſtructives aux pieux habitans des maiſons ſolitaires, & aux gens du monde. Dans les dix Diſcours qu'il offre au public, vous n'en trouverez aucun qui ne vous préſente un plan ſage, des détails vrais & intéreſſans; &, quoique la plupart des ſujets qu'il traite l'aient déjà été pluſieurs fois, ils pourront encore avoir

---

(1) Voyez l'Année Littéraire 1782, Lettre huitième, page 174.

à vos yeux le mérite de la nouveauté.

Le caractère de l'éloquence de M. l'Abbé *Asselin* n'est ni la force, ni la véhémence. On ne trouve point chez lui de ces traits hardis qui frappent & étonnent, ni de ces sorties vigoureuses qui terrassent & font pâlir le vice. C'est par des voies plus douces qu'il gagne le chemin des cœurs, & il cherche plutôt à les émouvoir & à les attendrir qu'à les remuer fortement & à les remplir de terreur. Telle est l'impression que laisse après elle la lecture des Discours sur la grace sanctifiante, sur la manière de travailler au salut, sur les afflictions. Ce dernier sur-tout respire le sentiment le plus tendre, & est propre à nous faire chérir ce qui nous effraie le plus dans la vie, la peine & la douleur. D'après ce texte heureux, *beati qui lugent*, l'orateur entreprend de montrer que les afflictions sont une preuve de l'amour divin, qui doit exciter toute notre reconnoissance.

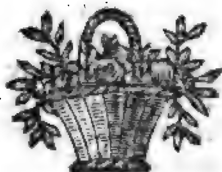
» Ce n'est point avec une santé » florissante, qui promet un long avé-

» nir, qu'on eſt convaincu de la fra-
» gilité de ce corps d'argile, & du
» crime de la vanité qui en fait une
» idole : ce n'eſt point au ſein de
» la gloire & de la félicité qu'on ſe
» rend attentif à cette vérité humi-
» liante qui ſort du creux des tom-
» beaux ; *il faut mourir*. On eſt plein
» de ſoi-même, entêté d'un prétendu
» mérite, dominé par ſes paſſions ;
» les yeux ſont fermés à toutes les
» lumières de la grace ; mais une
» infirmité qui ſurvient, une langueur
» habituelle rappelle en nous le ſen-
» timent de ces vérités, & nous les
» rend perſonnelles. On ſe croyoit
» une divinité, on ſent qu'on eſt
» homme. Sur ces triſtes monumens
» qu'on foule aux pieds, ce ne ſont
» plus des noms étrangers qu'on ap-
» perçoit ; on y lit ſon propre arrêt.
» Des membres flétris & décharnés
» annoncent la diſſolution de ce corps
» mortel. La victime ſe prépare, &
» le cœur ainſi diſpoſé par la dou-
» leur, eſt le premier tombeau où
» l'homme deſcend pour apprendre
» à ſe connoître ».

Tout ce morceau eſt plein de vérité, & rien de plus beau que l'idée qui le termine.

Vous ne lirez pas avec moins d'intérêt les autres Diſcours ſur la ſainteté, ſur la facilité du ſalut, ſur l'obligation d'aimer Dieu, &c. Vous trouverez dans tous des plans bien conçus, des idées ſaines, ſouvent agréables, un ton affectueux qui touche & pénètre le cœur; en un mot, les plus beaux ſentimens exprimés dans un ſtyle pur & toujours gracieux.

Je ſuis, &c.



LETTRE X.

Morale tirée des Confessions de Saint Augustin, *par M. l'Abbé* Grou; *à Paris, chez* Mérigot *jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. 2 vol.* in-12 *d'environ 400 pages chacun.*

Ce n'est pas seulement un ouvrage très-pieux, très-édifiant que je vous annonce ici, Monsieur; c'est encore un livre très-bien écrit. A une morale pure & toute céleste, l'Auteur joint le style le plus doux & le plus agréable. Il entre parfaitement dans les sentimens du grand & sublime docteur qu'il a pris pour son guide, & les développe avec autant d'action que d'éloquence.

Chaque passage de *Saint-Augustin* est une source abondante où M. l'Abbé *Grou* puise d'excellentes leçons pour

les différens états de la vie, & les diverses affections de l'ame & du cœur. Je ne vous citerai pour exemple que le douzième article, où l'auteur développe cette plainte que *Saint-Augustin* fait de lui-même : *Je me plaisois à moi-même, & je desirois de plaire aux yeux des hommes.* On ne peut pas mieux peindre les funestes effets de l'amour-propre, & les ravages qu'il cause dans notre ame, que le fait ici M. l'Abbé *Grou*, après avoir montré qu'il a perdu les anges rebelles, le premier homme; qu'il infecte même quelquefois jusqu'au cœur des saints, il fait voir qu'il n'est point d'âge, d'état & & de condition que cette funeste complaisance n'empoisonne.

« Observez les enfans. A peine se » sentent-ils qu'ils s'aiment déjà de » cet amour pervers, qu'ils rapportent tout à eux, qu'ils croyent que » tout leur est dû, & qu'ils s'irritent » contre tout ce qui s'oppose à leurs » desirs. A mesure qu'ils croissent & » qu'ils deviennent capables de ré» flexion, leur amour-propre s'étend » à plus d'objets; il devient en même,

» temps plus dissimulé, parce que la
» raison en découvre l'injustice ; il se
» déguise & se cache aux yeux des
» autres, pour mieux parvenir à ses
» fins ; il mendie finement les louan-
» ges ; il les prodigue, afin qu'on les
» lui rende : en un mot, il est intéressé,
» menteur, bassement complaisant ;
» &, dans tout ce qu'il paroît faire
» pour autrui, il n'envisage que lui-
» même. N'est-ce pas là ce que nous
» sommes tous pleins de mépris,
» d'envie, de jalousie pour les autres,
» de présomption, d'amour, d'admi-
» ration pour nous . . . . . .
» D'où est venu l'irreligion qui dé-
» sole aujourd'hui le royaume ? D'où
» est sortie cette malheureuse secte de
» Philosophes ? D'où sont nés tant
» d'écrits où règnent le libertinage &
» l'impiété ? De l'envie de se distin-
» guer, de se faire une réputation,
» de donner le ton à son siècle, de
» passer pour avoir plus de force d'es-
» prit, plus de génie que le commun
» des hommes, de paroître indépen-
» dant de toute autorité divine & hu-
» maine. Et cela qu'est ce autre chose

» qu'un amour-propre exalté, qui
» s'affranchit de toute règle, de tout
» lien, & qui se porte aux derniers
» excès de la déraison ?

» L'attrait pour le plaisir n'est pas
» l'unique cause de la corruption des
» deux sexes ; la vanité, le desir de
» plaire y entrent pour beaucoup :
» c'est même ordinairement par-là que
» la passion commence. On est con-
» tent de soi ; on aime à se parer, à
» se montrer, à attirer les regards, à
» être recherchée, parce que c'est là
» le triomphe de l'amour-propre. Un
» orgueil secret, une certaine com-
» plaisance en soi-même, un desir
» violent d'être préférée aux autres,
» le dépit, la jalousie qu'on a de ses
» rivales, ont pour le moins autant
» de part aux foiblesses du sexe, que
» le penchant de la nature & la force
» du tempérament.

» Que dirai-je de la dévotion, & de
» tous les défauts, de tous les travers,
» de tous les ridicules que l'amour-pro-
» pre y a introduits ? Les dévots sont-ils
» ceux qui ont le moins de complaisance
» en eux-mêmes ; qui desirent le moins

» de plaire aux autres ? Ne sert-on
» pas Dieu pour soi ? Ne s'en estime-
» t-on pas davantage, parce qu'on se
» croit plus de vertu & de piété ?
» N'étale-t-on pas avec affectation ses
» prières, ses bonnes œuvres ? Ne
» se distingue-t on pas par mille singu-
» larités ? N'est-on pas bien aise d'atti-
» rer sur soi les regards ? Ne censure-
» t-on pas aigrement le prochain ?
» N'en médit-on pas pieusement ? »

C'est avec cette éloquence simple & vraie que M. l'Abbé *Grou* expose les vices & les travers du monde, dans la vûe de les guérir, & de porter tous les hommes à la pratique des vertus chrétiennes & évangéliques. Un tel ouvrage ne fait pas moins d'honneur à son esprit qu'à son cœur, & il se montre pour ces deux rapports le digne interprète d'un des plus grands saints & des plus beaux génies qui aient jamais existé.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du règne animal; ou *essai sur la vertu anti-vénérienne des alkalis-volatils, dans lequel on expose la méthode d'administrer ces sels, avec des réflexions, des observations & des remarques critiques tendantes à perfectionner les autres méthodes. Par M.* Bern. Peyrilhe, *Membre du Collège de Chirurgie de Paris, Professeur Royal de Chymie & de Botanique, aux Ecoles de Chirurgie, Docteur en Medecine, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Letres de Toulouse, de celle des Sciences de Montpellier, Censeur Royal; seconde édition considérablement augmentée: à Montpellier, & se trouve chez* Didot *le jeune*

& Barrois *le jeune*, *Libraires*, *quai des Augustins*, *1786*, in-*8°*. *de 344 pages*, *3 livres 15 sols brochés*.

L'AUTEUR examine d'abord si l'art abonde en remèdes anti-vénériens ou s'il est à cet égard dans la disette. En n'admettant que les remèdes mercuriaux, la pratique ordinaire s'est privée d'une multitude de moyens puissans pour se borner à un seul agent: car, selon M. *Peyrilhe*, il n'y a pas de différence essentielle entre les diverses préparations de mercure, elles ne constituent, à proprement parler, qu'un seul & même médicament générique.

M. *P*. examine ensuite la manière d'agir des médicamens anti-siphylitiques, & prouve que la même action est commune à tous, qu'ils guérissent tous en excitant un effort utile des solides sur les fluides, en produisant & soutenant un mouvement *dépuratoire*, qu'il appelle *mouvement fébrile*. Par conséquent, tout ce qui peut developper & soutenir ce

mouvement, peut guérir & guérit en effet la maladie ſiphylitique. Il ſuit de-là que les praticiens bornés au mercure ont tort de nier la réalité d'une infinité de guériſons, d'après cette ſeule conſidération, qu'elles contrarient leur opinion ſur la vertu ſpécifique exclusive du mercure.

L'auteur prouve enſuite par l'autorité des plus grands maîtres, ſans excepter *Van-Swieten*, & par une multitude de faits authentiques, que le mal vénérien a été guéri mille fois; 1°. par les ſudorifiques : 2°. les purgatifs ; 3°. les exercices forcés & la vie dure : 4°. les alimens médicamenteux : 5°. l'influence d'un climat favorable : 6°. les ſeules forces de la nature : 7°. enfin par les alkalis-volatils concrets ou ſel d'Angleterre ; incorporé dans un ſirop aromatique.

Ce dernier moyen eſt le fruit des recherches & des tentatives de M. *P.* A ſon expérience, il joint ici celle de divers praticiens pour en conſtater l'efficacité & l'*innocuité*. Enfin il détaille ſa méthode, & n'omet rien de ce qui peut mettre les gens de l'art à

même de la pratiquer avec succès.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur examine un grand nombre d'erreurs de pratique, enfantées par l'empirisme & perpétuées par la routine. Cette partie de son ouvrage semble devoir intéresser tous les praticiens, parce que les observations judicieuses & les règles de conduite qu'elle contient, sont applicables à tous les anti-vénériens, à tous les procédés, à toutes les méthodes. Les principaux objets de ses remarques sont: l'usage, si souvent funeste, du sublimé corrosif; la coexistence de divers virus dans le même individu; la dégénération spontanée du virus siphylitique, un nouvel ordre d'expériences pour constater les effets des antivénériens nouveaux; l'affoiblissement du virus vénérien dans nos climats, qu'il se croit autorisé à nier d'après les faits, &c.

Quoiqu'il y ait beaucoup de critique dans cet ouvrage, il ne blesse personne. En combattant les erreurs, l'auteur, par égard pour ceux qui peuvent les avoir commises, s'abstient également de les nommer & d'in-

diquer ou même désigner leurs ouvrages. En effet, pour opérer le bien, il faut rejetter de ses écrits tout ce qui peut servir de prétexte au plus léger soupçon de partialité. Cet essai est écrit purement & sagement. Il ne peut qu'ajouter à la réputation littéraire de l'auteur de *l'histoire de la Chirurgie*.

Je suis, &c.

Triomphe de la Religion Chrétienne, sur toutes les Sectes philosophiques, par M. l'Abbé Liger, *à Paris, chez Charles-Pierre* Berton, *Libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet, au Soleil Levant. Vol.* in-12., *prix 3 livres relié en veau, avec cette épigraphe :*

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam.

Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie, & par des raisonnemens vains & trompeurs. *Ep. ad. cor. c. 2, v. 8.*

EXPOSER les opinions philosophiques, tant anciennes que modernes

ſur les ſujets les plus intéreſſans du dogme, de la morale, & du gouvernement ; mettre le lecteur à portée de comparer les ſyſtêmes nouveaux avec les anciens ; tirer de leur enveloppe ce ramas de ſophiſmes & de blaſphêmes qui ſont ſi artiſtement enchaſſés dans les productions modernes ; produire immediatement après les aſſertions anti-chrétiennes, les preuves victorieuſes du chriſtianiſme ; en un mot, fixer l'eſprit du lecteur par la conſidération de trois grands objets, 1°. des anciens philoſophes qui cherchent la vérité ſans l'atteindre ; 2°. des philoſophes naiſſans qui la voient & la fuient ; 3°. des philoſophes chrétiens qui l'enſeignent & qui la démontrent ; des payens qui rendent hommage à la religion & qui la perſécutent ; des mauvais chrétiens qui l'abandonnent & qui l'outragent ; de la religion enfin qui triomphe des ſophiſtes & des perſécuteurs ; tel eſt le but que s'eſt propoſé & qu'a très-bien exécuté M. l'abbé *Liger* dans cet ouvrage vraiment chrétien & vraiment philoſophe, & digne du titre qui le décore.

Notice sur Simeon de Provencheres, *Médecin à Sens. (Affiches de Sens.)*

Ce Savant, originaire de Langres, & citoyen de Sens, étoit premier Médecin de *Louis XIII* en 1616. Mais il nous apprend qu'alors *il n'étoit plus qu'un foible vieillard tout chenu, & en qui les glaces de l'âge épointoient le courage & les forces.* Il est l'auteur d'un ouvrage rare aujourd'hui, intitulé, *Histoire de l'inappétence d'un enfant de Vau-Profonde, près de Sens, de son désistement de boire & de manger pendant quatre ans & onze mois, & sa mort.* Il y a eu quatre éditions de cet ouvrage. La dernière, dont nous nous servons, est celle de Sens, chez *Georges Nivert*, *in*-8°. 1619.

L'auteur recherche en Médecin la cause d'un effet si extraordinaire; il prouve que la fin de l'appétit dans l'homme est la restauration de ce qui s'évapore de sa substance; que cet enfant, n'éprouvant aucune secrétion,

n'avoit pas besoin d'alimens pour se restaurer. Nous renvoyons cette question aux Maîtres de l'Art. Nous dirons seulement que les confrères de l'auteur ne furent pas de son avis. *Tot capita, tot sensus*, en Médecine comme partout ailleurs.

Il cite plusieurs exemples de la même espèce, qui se rencontrent rarement chez les hommes, mais qui sont très-fréquens chez les femmes. Le Chroniqueur *Gilles* fait mention d'une fille qui *cessa de prendre de la nourriture trois ans de suite, pour s'être accoutumée à jeûner*. Il parle d'une autre demoiselle de Dreux, qui ne vécut, pendant plusieurs années, qu'en *suçant un peu de vinaigre, une seule fois toutes les six semaines*.





Fête de la Délivrance d'Orléans.
(Affiches d'Orléans)

CETTE Fête consacrée à la gloire de la libératrice d'Orléans, sera encore désormais la Fête des Bonnes Mœurs & de la Vertu. Monseigneur *le Duc & Madame la Duchesse d'Orléans*, sur le rapport du digne Chef de leurs Conseils (M. le Marquis du Crest), ont fondé un Prix annuel pour doter la Fille la plus vertueuse, née dans l'enceinte de la Ville. LL. AA. SS. donnent la plus grande partie de la dot, & Mgr. l'Evêque d'Orléans, le Corps Municipal & les Chapitres de Ste. Croix & de St. Aignan se réunissent pour contribuer à cet acte de bienfaisance. Les précautions que l'on prend pour le choix de la Rosiere, sont dictées par la sagesse & doivent écarter toute idée de préférence & d'injustice. Chaque Curé de la Ville, assisté des plus notables Paroissiens, choisit une fille de sa pa-

roiſſe, & envoye ſon nom au Conſeil de Mgr. l'Evêque, avec le détail des traits de vertus qui la rendent recommandable; enſuite Mgr. l'Evêque aſſiſté de ſon conſeil, après les informations les plus exactes, fait choix de trois filles parmi toutes celles dont les noms lui ont été préſentés par MM. les Curés. Les noms des trois Filles choiſies par Mgr. l'Evêque ſont envoyés au Corps Municipal qui choiſit celle des trois qui doit être couronnée; on donne à chacune des deux autres une croix d'or, ſur laquelle ſont gravées les Armes de la Ville, avec cette inſcription: *Prix de la Vertu.* — La Fille qui a mérité la couronne cette année, eſt *Marie-Madelaine Bidault*, de la paroiſſe de la Conception. Les deux Filles qui ont obtenu des croix d'or, ſont des paroiſſes de St. Victor & de Notre-Dame-du-Chemin.

Lundi dernier 8 Mai, jour de la Fête, MM. les Officiers Municipaux ont envoyé un carroſſe pour prendre la Roſiere chez elle, & l'ont conduite de l'Hôtel-de-Ville à la Cathédrale, à pied & au bruit des inſtrumens,

Après avoir entendu le Panégyrique de Jeanne d'Arc, la Rosiere, accompagnée de son futur Epoux, a été conduite par M. le Maire de la Ville pour recevoir la Bénédiction Nuptiale, qui lui a été donnée par M. le président du chœur, en l'absence de Mgr. le Coadjuteur qui devoit célébrer ce Mariage sans une indisposition imprévue. Les deux Epoux ont entendu la Messe dans le chœur, & pendant les Bénédictions d'usage, deux de MM. les Echevins tenoient étendu sur eux le Drapeau de Jeanne d'Arc, au lieu du voile que l'on soutient sur la tête des Mariés. La Rosiere a été ensuite reconduite chez elle en carrosse, & le festin nuptial a été donné par MM. les Officiers Municipaux.

La noble décence qui a régné dans cette Fête, la nouveauté du spectacle, la modestie touchante de la Rosière, le caractère de sagesse qui sembloit revêtir toute sa personne & faire son unique parure, le souvenir de Jeanne d'Arc, qu'elle sembloit retracer par la pureté de ses mœurs, les sentimens de religion & de patriotisme

qui venoient ſe mêler & ſe confondre avec les douces émotions de la nature; tout concouroit à produire l'impreſſion la plus profonde ſur les différens Ordres des Citoyens. Une joie douce & religieuſe brilloit dans tous les regards : un peuple immenſe ſe précipitoit en foule ſur les pas de la Roſière, & ſembloit n'avoir qu'une même ame pour la bénir : tous à l'envi rendoient hommage à un Prince dont la bienfaiſance ingénieuſe ſçait multiplier les moyens de faire régner le bonheur dans ſes Domaines.

Cette manière de faire le bien nous paroît la plus propre à exciter l'émulation de la vertu, & à nourrir dans tous les cœurs l'amour de la patrie. Il n'a manqué au bonheur des citoyens, que de voir cette cérémonie religieuſe préſidée par Mgr. le Coadjuteur. L'abſence de ce Prélat a excité des regrets d'autant plus vifs, que c'eſt à lui que l'on doit la première idée de cette heureuſe innovation.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XII.

Les Œufs de Pâques de mes Critiques, Dialogues mêlés de Vaudevilles; par M. de Piis, *Ecuyer, Secrétaire-Interprète de Mgr. Comte* d'Artois; *de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'arras. Prix 2 liv. 10 sols broché. A Londres, & se trouve à Paris, chez la Veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint Jacques.*

REPONDRE à ses Critiques par des chansons, c'étoit une manière très-françoise; & qui pouvoit mettre les

rieurs du parti de l'Auteur critiqué; mais il ne falloit pas montrer de l'humeur, prendre le ton de l'injure, ni sur-tout remplir deux cent pages de chansons du Pont-Neuf.

Qu'avoit-on reproché à M. de *Piis?* D'avoir fait, sur *l'Harmonie imitative*, un poëme bisarre, en vers souvent durs & burlesques. On a peut-être eu tort de critiquer sérieusement un ouvrage qui a fait rire tous ceux qui l'ont lu : mais M. de *Piis* n'auroit pas été plus content si on l'avoit critiqué en vaudevilles.

Le meilleur parti qu'il avoit à prendre, pour déconcerter les critiques, étoit de dire qu'il n'avoit pas eu d'autre intention que de faire un badinage, une débauche d'esprit, une pure folie : tout au contraire, il prend la chose au sérieux. Son *intention*, dit-il, *étoit patriotique; c'est l'enthousiasme national qui lui a dicté son Poëme, & il a bien mérité de la Patrie en le composant.* Ainsi tous ses critiques, & par conséquent ses lecteurs, sont de mauvais patriotes. Cela est un peu dur. Toutefois je ne crois

pas que l'esprit de patriotisme soit compromis, quand on rira un peu de ces vers qui n'ont pas été faits pour la plus grande gloire de la patrie.

Le K partant jadis pour les Kalendes
grecques,
Laissa le Q, le C, Pour servir d'hypothèques.
L'I droit comme un piquet établit son
empire.
Ici l'M, à son tour, sur ses trois pieds
chemine,
Et l'N, à ses côtés sur deux pieds se
dandine.
L'R a cent fois rongé, rouillé, rompu,
raclé.
Enfin du P parti je n'entends plus les
pas, &c.

M. de *Piis* nous demande *si nous sommes entrés dans les vues de l'administration, en désirant dans le royaume un panégyriste de la langue françoise.* Cette question est bien aussi plaisante que ses vers.

Sa gaieté n'eſt pas moins burleſque que ſon ton ſérieux. Il débute par une Epitre dédicatoire *à très-haute & très-injurieuſe Dame l'Année Littéraire, à très-haut & très-inéxorable Seigneur le Journal de Paris, & à très-hautes mais très-peu puiſſantes Demoiſelles les Petites Affiches.* Ce ſont les trois Journaux dont il croit avoir le plus à ſe plaindre, ſans ſe douter que ceux qui l'ont loué, l'ont cruellement perſifflé. Il leur adreſſe ces couplets ſur le fameux air de *Marlboroug*,

Vous m'avez fait la guerre,
Mironton-ton-ton, mirontaine,
Vous m'avez fait la guerre,
Mais on en reviendra.
Mais on en reviendra.
Prenez ces Œufs de Pâques,
Mironton-ton-ton, mirontaine,
Prenez ces Œufs de Pâques.
Sublime Trinité!

La *ſublime Trinité* n'eſt-elle pas bien placée en un pareil ſujet? D'*Aſſouci* n'auroit pas plaiſanté plus fine-

ment & plus décemment. C'eſt ſur un ton auſſi délicat & auſſi enjoué qu'il prend la défenſe des beaux vers que nous avons cités ſur le K, ſur l'R & ſur le Q. Air : *Il étoit une fille.*

D'un maſque aſſez comique
Mon K s'eſt prévalu,
En général mon R a plu ;
On a ri du critique,
Comme vous, prévénu,
Qui tomba ſur le Q....

La jolie chûte ! Ces lettres font un auſſi bel effet en chanſons qu'en grands vers. M. de *Piis* s'eſt-il donc voué à ne rimer que l'alphabet ? Honneur & gloire au poëte de l'alphabet ! Son enthouſiaſme lyrique s'élève quelquefois juſqu'aux particules. Voici comme il chante la particule *on*, ſur l'air : *je ne ſçaurois danſer.*

La particule *on*
Chez nos critiques moderne,
La particule *on*
Eſt ſans ceſſe en action.

La particule *on*
De toutes leurs balivernes,
La particule *on*
Est garant & caution.
Faute de raiſon,
Prodiguent-ils des injures ?
La particule *on*
A leur procuration.

Pour baiſſer leur ton.
Veut-*on* prendre des meſures ?
Où les trouve-t-*on* ?
C'eſt dans la particule *on*.
La particule *on*,
Quand *on* leur porte une botte,
La particule *on*
Leur ſert toujours de plaſtron.
Cher Momus, pardon,
J'y briſerai ta marotte ;
Je veux, tout de bon,
Dauber la particule *on*.

Le Chantre de la particule *on* fait encore des chanſons plus ſavantes, car il y met du latin. Voici comme il cite *Pline*, ſur l'air de *la Catacoua*,

Contredanse. Cela est neuf : *Pline* en contredanse !

A l'étude de mon système
Je me suis long-temps préparé ;
Mais vous, à votre emploi suprême,
Etes-vous monté par dégré ?
Nenni. Craignez l'anathême
Que Phœbus vous a déclaré.
Pline à mon gré
l'a consacré
De pictore,
Sculptore,
Fictore,
Si l'on n'est artiste soi-même,
On ne sçauroit *judicare*.

La belle chose que l'érudition en *catacoua* ! C'est avec le même goût que M. de *Piis* prend la défense de l'antithèse. Air : *Aussitôt que la lumière*.

Le soleil avec la lune
Fait antithèse là-haut ;
Le froid fait, dans sa rancune,
Antithèse avec le chaud ;

Le jour fit toujours ſur terre
Antithèſe avec la nuit ;
Et le ſilence aime à faire
Antithèſe avec le bruit.

M. de *Piis* avoit ainſi immortaliſé le C, dans ſon poëme patriotique.

De tous les objets creux il commence le nom ;
Une cave, une cuve, une chambre, un canon,
Une corbeille, un cœur, un cofre, une carrière,
Une caverne enfin le trouvent néceſſaire ;
Par-tout en demi-cercle il court demi-courbé.

C'eſt pure malice à l'Auteur d'avoir oublié le *cerveau*, car il devoit l'avoir un peu *creux* quand il a fait de pareils vers : mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Ses critiques lui ont objecté qu'il y a beaucoup d'objets creux, tels qu'un pot, un verre, un tonneau, qui ne commencent point par un C, & qu'une pareille remarque

n'eſt pas dans le goût d'un badinage de *Lucien*, que M. de *Piis* ſe flate d'avoir imité. Notre Chanſonnier grammairien ſe fâche ſur l'air, *d'un bouquet de romarin*.

Lucien ne le dit point ;
Et je ſuis ſincère ;
Leibnitz eſt ſur ce point
Le ſeul qui m'éclaire ;
Mais de votre entêtement
Il eſt ſi fort mécontent,
Qu'il vous ordonne à l'inſtant
De baiſer la terre.

M. de *Piis*, qui ſe récrie ſans ceſſe contre le pédantiſme, conviendra que la manière la plus ridicule d'être pédant, c'eſt de l'être en chanſons. Sa mauvaiſe humeur va plus loin, & ſans doute elle paſſe toutes les bornes quand il dit à ſes critiques :

Votre bravade à mon courroux
Tend une vaine amorce ;
Pour diſputer d'E avec vous,
Je ne ſuis pas de force.

C'est la seule fois que M. de *Piis* se méfie de ses forces, & c'est la seule fois qu'il a tort de s'en méfier, car il paroît être bien en force pour ce genre de plaisanterie qui n'en demande pas beaucoup. Témoin la réponse qu'il fait à une épigramme qu'*une société de gens de lettres* lui avoit décochée. Air : *M. l'Abbé où allez-vous ?*

Eh vîte, & vîte, un errata,
Au bas de ce beau pamphlet là...
Au lieu de *gens de lettres*,
Eh bien ?
Lisez *en toutes lettres*,
Vous m'entendez bien.

Voilà ce que M. de *Piis* appelle des *Œufs de Pâques*, & très-persuadé qu'il a fait un chef-d'œuvre de plaisanterie & de raison, voici de quelle manière il s'assimile à *Pascal*, dans une épître circulaire qu'il a adressée à toutes les affiches de Province ?

Emule de Pascal, c'est par le badinage
Que je triompherai de leurs cruels propos.

Ma réponse, à côté d'une turlupinade,
Vous offrira toujours des raisonnements
sûrs;
Puisqu'à mes ennemis je donne *des casse-*
duns;
Il faut bien que Momus y joigne *la salade*.

Que l'amour-propre est ingénieux dans ses parallèles ! M. de *Piis* pouvoit trouver, parmi les écrivains du dernier siècle, des objets de comparaison plus analogues à sa manière d'écrire; les *Turlupins*, par exemple, les *Scarron*, les d'*Assouci*, les *Mascarilles*. Point du tout, c'est à *Pascal* qu'il veut ressembler, & il faut convenir qu'il y a une grande ressemblance entre ses calembourgs & les Lettres provinciales. Cherchez dans *Pascal* si la colère est aussi éloquente que celle de M. de *Piis*, sur l'air : *Tarare ponpon*.

A rire cette fois
Il faut que je renonce,
Le critique, je crois,
Sort un peu de ses droits.

Méditons.... Tout m'annonce
Qu'un propos si courtois
Demande une réponse
De poids.

Cette menace d'un si terrible écuyer ne demande pas d'autre réponse que le refrain de la chanson, *tarare ponpon*.

M. de *Piis* est tout aussi gai, aussi fin, aussi léger dans la prose de ses Dialogues que dans ses chansons : il fait mettre *à genoux* ses critiques ; il leur donne *cinq ou six férules bien appliquées* ; il appelle l'Année Littéraire *une feuille infernale*, & les Auteurs qui y travaillent *une légion de démons*. *Garasse* n'écrivoit pas plus gaiement. M. de *Piis* voudroit que ses critiques *fussent condamnés par Arrêt du Parlement, à se mettre à quatre pattes, & à abboyer comme des chiens pendant l'espace d'un quart-d'heure.* L'Auteur qui est si savant en *Harmonie imitative*, s'est chargé apparemment de leur donner le ton.

Nous ne parlerons point de l'apologie qu'il a entreprise de ses vers, qu'il veut justifier par des passages

d'*Origène* & de *Saint Jerome*; & surtout par l'autorité de *Ronsard* & de *Dubartas*. Nous convenons que M. de *Piis* a fait de prodigieuses recherches sur l'alphabet. Son érudition est immense ; mais sa tête n'étoit peut-être pas assez forte pour supporter un si lourd fardeau. La science mal digérée donne souvent des vertiges. C'est cette espèce de délire qui a produit le fameux poëme de *la Magdeleine*, & le fameux poëme sur l'*Harmonie imitative*.

Ce n'est qu'aux bons esprits que la science
est bonne.

Nous avions d'abord pris le parti de ne pas dire un seul mot de cette diatribe de M. de *Piis* ; mais on auroit pu croire que c'étoit par mépris. Non ; il ne faut jamais mépriser ce qui nous amuse.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Etudes de la Nature, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre; *seconde édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, de l'Imprimerie de* Monsieur; *chez* Didot *le jeune, Libraire, Quai des Augustins; &* Mequignon *l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.* 3 *vol.* in-12. *Fig. broché* 10 *liv. Avec cette Epigraphe.*

Miseris succurrere disco.

LA rapidité, Monsieur, avec laquelle la première édition de cet ouvrage a été épuisée, just fie le compte avantageux que nous en avons rendu au commencemet de l'année dernière. En payant à l'Auteur le tribut d'éloges qui lui sont dus, pour une foule de choses & d'idées heureuses répandues dans son livre; nous n'a-

vons pas cru devoir adopter non plus tous les systêmes particuliers qu'il a imaginés, & qui contredisent d'autres systêmes reçus & consacrés par le suffrage unanime de tous les peuples éclairés.

Parmi ces systêmes, les uns sont purement physiques, les autres tiennent à la morale. Celui des harmonies, qui fait la base de cet ouvrage, a paru si agréable, si ingénieux, l'auteur l'a confirmé par des rapprochemens & des contrastes si vrais & si saillans, qu'on trouve trop de plaisir à se laisser persuader, pour être tenté de les combattre; auroit-il tort? La vérité ici plairoit moins qu'une aussi douce erreur.

M. *de Saint-Pierre* a dû s'attendre à moins de soumission, relativement à la manière dont il explique les marées; son nouveau systême n'a converti personne, & chacun s'en est tenu constamment à celui de *Newton*, comme plus conforme aux loix de la physique. Cet auteur vient de fortifier son systême de nouvelles preuves qui lui paroissent sans replique, &

qui doivent, selon lui, entraîner la conviction. » D'autres, dit il, m'ont » opposé, pour toute réponse, l'au- » torité de *Newton* qui n'étoit pas » de mon avis. Je respecte *Newton* » pour son génie & pour ses vertus, » mais je respecte beaucoup plus la » vérité ». La discussion d'une pareille hypothèse n'est point de notre ressort & demanderoit un examen beaucoup plus étendu que ne le permet la nature de ce Journal. Il n'est pas peut-être non plus au pouvoir d'un seul homme de juger sur le champ une question aussi difficile. Ce n'est pas tout d'un coup qu'on s'est déterminé en faveur de *Newton* lui-même. Son systême a été long-temps combattu. M. *de Saint-Pierre* voudroit-il donc qu'on souscrivît à ses démonstrations, à l'instant où il les donne? Mais ce qu'on ne sauroit lui refuser, ce que la raison & la gloire des sciences exigent, c'est que les savans s'en occupent & les examinent avec la plus scrupuleuse impartialité, que les Professeurs de philosophie de l'Université de Paris, & des différens Col-

lèges du royaume, rédigent ſon ſyſtême & le propoſent avec toutes les probabilités dont il eſt revêtu, & qui peuvent le faire admettre ou rejetter. Le ſilence qu'ont gardé à cet égard quelques Journaux qui ont principalement ces queſtions pour objet, paroît avec raiſon injuſte à M. *de Saint-Pierre*. Un écrivain tel que lui, mérite bien au moins l'honneur d'être combattu.

D'après ce principe & d'après la juſtice que nous rendons à cet Auteur vraiment eſtimable, nous croyons devoir ne pas paſſer ſous ſilence un objet que nous n'avons pu qu'indiquer autrefois, & qui mérite cependant quelques réflexions de notre part, tant par ſa nature que par la manière dont M. de *Saint-Pierre* l'envifage; je veux parler de l'éducation, ſur laquelle l'Auteur revient ſouvent dans le cours de ſon ouvrage. Il s'élève en pluſieurs endroits & avec beaucoup de chaleur contre le principe qui en a fait juſqu'ici la baſe, & il finit par donner lui-même un plan conforme aux idées qu'il cherche par-

tout à établir. En parlant de ce syſtême, nous avons dit que c'étoit le rêve d'un homme de bien. C'eſt ce qu'il importe d'examiner.

Selon M. de *Saint-Pierre*, tous les vices qui inondent la ſociété viennent de l'éducation actuelle, qu'il appelle une éducation de vanité & d'orgueil. C'eſt cette émulation qu'on cherche à inſpirer aux jeunes gens, qui produit *l'eſprit inquiet, ambitieux, haineux, tracaſſier & intolérant de la plûpart des Européens.* » On en peut » voir, dit-il, des effets dans les » malheurs des peuples. Il eſt remar- » quable que ceux qui ont été les plus » agités au dedans & au dehors, ſont » préciſément ceux où notre éduca- » tion ſi vantée a été la plus floriſ- » ſante. C'eſt ce qu'on peut vérifier » pays par pays, ſiècle par ſiècle. » Les politiques ont cru voir la cauſe » des malheurs publics dans les dif- » férentes formes de gouvernement. » Mais la Turquie eſt tranquille, & » l'Angleterre eſt ſouvent agitée.

M. de *Saint-Pierre* ne me paroît pas ici heureux dans le choix de ſes

preuves. Eſt-ce par un effet de l'éducation, telle qu'elle exiſte aujourd'hui parmi nous, que les Perſes ont troublé le repos de la Grèce, que les Macédoniens ont à leur tour porté leurs armes victorieuſes dans la Perſe; les Romains, dans un temps où ils étoient barbares & groſſiers, ont formé ce ſyſtême de domination univerſelle, qui étoit à peu près achevé lorſqu'ils ſont devenus polis & éclairés? Quand la France a-t-elle été plus agitée au dedans & au dehors? N'eſt-ce pas dans ces temps de féodalité, où l'on ne connoiſſoit d'autre éducation que celle des armes & des combats? N'eſt-ce pas ſous les règnes de *Charles VI*, de *Charles VII*, où le royaume étoit déchiré par mille factions qui n'avoient pas certainement été formées d'après les principes qui règnent dans nos écoles modernes? *La Turquie tranquille!* Quel pays plus ignorant, plus apathique! & quel pays plus expoſé aux troubles & aux diſſenſions? On ne voit là que des Gouverneurs oppreſſeurs & opprimés, une ſoldateſque effrénée, des Grands

toujours tremblans pour leurs jours, & des Empereurs tour-à tour usurpateurs & détrônés. Je pense bien que le peuple est tranquille ; dans ce sens, qu'il souffre avec une insensibilité stupide les maux dont on l'accable. Mais M. de *Saint-Pierre* préféreroit-il cette indolence servile à l'activité & à l'énergie du peuple anglois ? & si les troubles qui agitent l'Angleterre sont, comme le prétend notre Auteur, le fruit des éducations modernes, & non du caractère national, ou plutôt de la nature du Gouvernement, d'où vient que ce même esprit de vertige & d'inquiétude, dont il accuse l'Angleterre, ne règne pas en France, en Allemagne, en Italie, & dans le reste de l'Europe, où il reconnoît que l'éducation est la même ?

C'est donc l'émulation qu'on cherche à entretenir dans le cœur des jeunes gens pour le progrès de leurs études, qui enfante tous les defauts auxquels les Européens sont sujets. Cette émulation, l'Auteur l'appelle *ambition*, & vous jugez qu'une fois muni de cette arme, il ne lui est pas

difficile de triompher. La raiſon, l'autorité même des livres ſaints viennent à ſon ſecours, pour montrer les inconvéniens d'une paſſion auſſi dangereuſe. Mais M. de *Saint-Pierre* ne reconnoît-il donc aucune différence entre ces deux paſſions de l'ame, & ne veut-il point diſtinguer ce qui eſt diſtingué par ſa nature ? Sera-t-il le ſeul à confondre deux objets qu'on a toujours régardés comme très-diſtincts ? Et depuis quand eſt-il détendu de chercher à fixer ſur ſoi l'attention & la bienveillance des autres, par un mérite & des talens ſupérieurs ? Otez ce ſentiment à l'homme, vous détruiſez le mobile le plus puiſſant de la ſociété, la ſource de l'induſtrie, & ce qui fait le plus ferme ſoutien des empires. L'amour de la gloire eſt naturel à tous les hommes, a dit un grand écrivain de l'antiquité, & ces philoſophes ſtoïques qui en prêchent le mépris, ne manquent pas de mettre leurs noms à la tête de ces mêmes ouvrages où ils donnent des leçons de modeſtie & d'humilité. Je voudrois ſavoir ſi M.

de *Saint-Pierre* est absolument lui-même indifférent là-dessus, lui qui s'échauffe assez vivement pour son systême du flux & du reflux, chose en elle-même fort peu intéressante au bonheur de l'humanité. Je n'ai jamais vu ces sauvages, ces asiatiques qu'il nous propose pour modèles de douceur & de tranquillité ; mais je suis sûr que leur esprit lourd & grossier se forme des idées de gloire & de distinction, proportionnées à leur mérite ou à leur stupidité ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire tous les voyageurs.

M. de *Saint-Pierre* vante beaucoup les Spartiates. Mais fût-il jamais peuple plus ambitieux, plus inquiet, plus orgueilleux ? C'est bien là que l'éducation étoit une vraie éducation de vanité, je dirois presque de férocité. Et cette émulation que blâme notre Auteur, n'en faisoit-elle pas la base ? Je ne sçais pourquoi, d'après *Plutarque*, il blâme *Numa* de n'avoir point établi d'éducation publique à Rome, comme *Lycurgue* l'avoit fait à Sparte, mais d'avoir laissé à chaque

particulier le soin d'élever ses enfans à son gré. Toute éducation publique suppose de l'émulation, & ne sauroit exister sans ce puissant mobile. Et M. de *Saint-Pierre* n'est-il pas en contradiction avec lui-même, lorsqu'ensuite il donne la préférence à un jeune homme élevé dans la maison paternelle, sur celui qui est élevé dans les maisons publiques.

Une éducation publique, telle que la conçoit l'Auteur, est impossible. Toutes les fois que plusieurs hommes se trouveront rassemblés, les uns voudront toujours se distinguer des autres; c'est un sentiment que nous apportons en naissant; les enfans ne savent pas parler qu'ils sentent déjà le plaisir de dominer. Cette passion n'est pas moins innée en nous que celles de la haine, de l'amour, de la joie & de la tristesse. Il ne s'agit donc pas de l'éteindre & de l'étouffer; ce seroit une entreprise insensée; le grand point est de la diriger vers un but louable & honnête.

Et que gagneroit-on à faire de tous les hommes des êtres purement

passifs, des espèces d'automates sans désir, sans volonté, & mus par une impulsion étrangère? Il y auroit peut-être moins de vices; mais n'y auroit-il pas aussi moins de vertus, moins de ces actions sublimes qui élèvent l'ame, & la pénètrent d'admiration.

Quel moyen d'ailleurs plus propre que l'émulation, à corriger ce penchant naturel qui nous entraîne vers la paresse, & à nous faire vaincre la répugnance que nous avons pour tout ce qui éxige de l'étude & de l'application? C'est l'appât du gain qui fait supporter le travail au mercenaire. Ce ne peut être que l'appât de la gloire qui fasse triompher l'esprit des dégoûts & des obstacles qu'il trouve dans l'étude des sciences & des arts. C'est donc une sagesse de la nature d'avoir mis ainsi le remède à côté du poison. La plûpart de ceux qui ne sentent point au fond de leur cœur cette étincelle divine, sont également à charge à eux-mêmes & à la société.

Mais ces inclinations vicieuses dont M. de *Saint-Pierre* accuse les Européens,

péens, ne sont-elles pas éxagérées, & les gens éclairés & instruits, qui sont ceux qui profitent le plus de l'éducation actuelle, méritent-ils bien les durs reproches qu'il leur fait? Les gens vraiment haineux, petits & tracassiers se trouvent presque tous dans la classe des sots & des ignorants; & le peuple lui-même, aux vertus duquel M. de *Saint Pierre* rend sans cesse hommage, n'est pas plus exempt de ces prétendus vices que les autres citoyens, & il a peut-être à un plus haut dégré toutes les passions que l'Auteur soutient n'être que le fruit de notre éducation.

Pour réaliser son projet d'éducation, M. de *Saint-Pierre* place au centre de Paris neuf amphitéâtres, qui seroient les écoles de la patrie. Il n'épargne rien pour les embellir & les décorer. L'éducation seroit partagée en trois classes, de trois ans chacune. Tous les enfans y seroient indistinctement admis. Les maîtres seroient placés au centre dans le bas, & il y auroit en haut plusieurs rangs

de galeries, afin de multiplier les places pour les auditeurs. Les trois premières années feroient employées à s'instruire de la religion, à apprendre à lire, à chiffrer & à écrire. A la seconde époque, qui feroit vers l'âge de dix ou douze ans, on leur donneroit des principes des arts de première nécessité, tels que l'agriculture, les diverses préparations du pain; on leur apprendroit aussi l'art de filer le lin & le chanvre, de faire de la toile, & de bâtir des maisons. On y joindroit les élémens des sciences naturelles qui ont fait imaginer ces métiers, les élémens de géométrie & les expériences de physique, les connoissances des arts libéraux, du dessin, de l'architecture, &c, ce qui n'empêcheroit pas de leur apprendre le latin, non par les principes de la grammaire, mais par l'usage.

A la troisième époque viendroit la lecture des meilleurs Auteurs de l'antiquité, l'étude des beautés de la nature, des intérêts des Princes, & des loix. Et les exercices du corps

feroient toujours mêlés à ceux de l'esprit.

Pour donner toutes ces connoissances, il ne feroit pas besoin de jamais écrire ; tout se feroit de vive voix, ce qui, selon M. de *Saint-Pierre*, grave les objets dans la mémoire beaucoup mieux que l'écriture. Ce dernier article paroît à l'Auteur celui qui pourroit mettre le plus d'obstacle au plan qu'il propose. Ce n'est pas cependant de la part des instituteurs actuels, qu'il craint les plus fortes oppositions, ce feroit des marchands de papier, qui verroient par-là tomber une de leurs plus grandes branches de commerce.

Je ne chercherai point ici à démontrer à quel point un tel systême est impraticable ; je n'examine point quel ordre ces maîtres, plantés comme des baladins dans un cirque, pourront observer dans le cours de leurs leçons, s'ils parleront tous ensemble à une certaine portion d'élèves, ou l'un après l'autre à tous à la fois ; si chaque maître sera instruit de tous les objets qu'exige l'Auteur, ou s'il y aura un maître particulier pour

chaque genre ; s'il eſt poſſible que des enfans legers, étourdis, profitent de ces leçons faites, pour ainſi dire, en plein air ; ſi les plus appliqués retireront même quelque fruit de ce qui leur ſera ainſi débité de vive voix ; ſi, &c. &c. Je demande ſeulement à l'Auteur s'il eſt bien sûr de bannir de ces écoles tout eſprit d'émulation, & du cœur de ſes élèves tout deſir de ſe ſurpaſſer les uns les autres. Du moment qu'il s'en trouvera quelques-uns, (& ceci eſt néceſſaire) qui ſaiſiront mieux les difficultés, qui répondront avec plus d'intelligence, ils concevront une plus haute idée d'eux-mêmes que des autres, & auront droit de ſe croire des eſprits ſupérieurs. Le dépit, la jalouſie, la ſuffiſance que l'Auteur reproche à l'éducation actuelle, régneront également dans la ſienne, & voilà tous les maux qui s'enſuivent pour la ſociété, également perpétués. A quoi bon tant ſe tourmenter pour en revenir toujours au même point ? Je crois cependant que M. de *Saint-Pierre* a trouvé le vrai moyen d'é-

teindre cette émulation si funeste dans ses conséquences. Son plan mettroit tous les jeunes gens de niveau, c'est-à-dire, qu'ils seroient tous parfaitement ignorans, & qu'ils n'auroient ni envie à se porter, ni reproche à se faire les uns aux autres. Reste à savoir si c'est là l'intérêt de la société.

M. de *Saint-Pierre* me paroît s'entendre beaucoup mieux à décerner des prix au mérite & à la vertu, qu'à former l'un & l'autre. Son élysée nous réalise ces jardins délicieux où les anciens plaçoient les ames vertueuses & les héros. On le parcourt avec un un sentiment de volupté & de mélancolie, qui attache l'ame & remplit le cœur, & on ne quitte qu'à regret ce séjour charmant, où l'on respire de tous côtés le doux parfum de la vertu.

En combattant l'opinion de cet Auteur sur l'éducation, mon intention n'a pas été de diminuer en rien l'estime qu'inspirent pour sa personne, à tout lecteur, la beauté de son éloquence & la pureté de ses sentimens. J'eusse moins insisté sur cet objet important,

si son autorité m'eut paru moins respectacle.

Au reste, Cette édition contient de plus que la première : 1°. un avis en tête de l'ouvrage que vous lirez avec intérêt : 2°. à la fin du troisième volume, dans l'explication des figures, une figure du globe qui *démontre d'une manière claire & simple, que la terre est alongée aux pôles, d'après les opérations de nos astronomes & contre leurs résultats* : 3°. des preuves curieuses & authentiques du cours de l'océan atlantique six mois vers le pôle sud, pendant notre été, & six mois vers le pôle nord, pendant notre hyver; *ce qui montre d'une manière évidente* que cet océan, ainsi que l'océan indien, doit son mouvement général & les marées qui en résultent, à la fonte alternative des glaces de chaque pôle, & non à l'attraction ou pression de la lune sur l'équateur.

Le sort des bons livres est d'exciter la cupidité de certains libraires peu délicats, qui trafiquent du génie & s'enrichissent aux dépens des Au-

teurs. C'est le sort qu'éprouve l'ouvrage de M. de *Saint-Pierre*. Il paroît depuis quelque temps une fausse nouvelle édition, imprimée à Lyon, sans nom de libraire. Il est aisé de la distinguer de celle-ci, qui lui est infiniment supérieure par la beauté des caractères de M. *Didot* le jeune, sans compter que la nouvelle contrefaçon n'est augmentée que de quelques absurdités. On ne sauroit trop prévenir un tel brigandage, également nuisible aux intérêts des Auteurs & du public.

Je suis, &c.



*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE, *sur une jeune fille condamnée à être brulée vive pour crime d'empoisonnement.*

SI l'on reproche, Monsieur, à notre nation d'être inconstante & légère, de se passionner pour des aérostats, des baquets de santé, des histrions, des charlatans, on ne peut dissimuler au moins qu'elle ne témoigne son enthousiasme dans des circonstances plus dignes de fixer son attention.

Traînée depuis cinq ans de Tribunaux en Tribunaux, sans autre espoir que son innocence, l'infortunée *Salmon* voyoit déjà les flammes du bucher fatal, lorsqu'un jurisconsulte généreux & sensible (1) entreprit de l'arracher au supplice affreux qu'elle alloit subir. Il fait parvenir ses cris jus-

(1) *Le Cauchois*, Avocat au Parlement de Rouen.

qu'au premier Magistrat du royaume. *
Un ordre du Roi suspend l'exécution de la Sentence, le Parlement de Paris est chargé de la revision du procès, &, par son Arrêt du 23 Mai dernier, il rend l'honneur & la vie à la fille *Salmon*. Vous connoissez, Monsieur, les détails de cette procédure, par les mémoires qui ont parus; mais vous ignorez peut-être le vif intérêt & la sensibilité touchante que les Magistrats & les citoyens de tous les rangs ont témoigné dans cette circonstance. Je vais en faire le recit succint, d'après un témoin oculaire.

Le mardi 23 Mai, vers 6 heures du matin, la fille *Salmon* fut conduite dans la chambre St. Louis, & remise à la garde de son Avocat, M. *le Cauchois*, pour y attendre l'arrêt qui alloit décider de son sort; sur les sept heures, elle entra au dernier interrogatoire, qui dura trois quarts-d'heure, & depuis cet instant les Juges furent aux opinions jusqu'à

* Monseigneur le Garde des Sceaux.

onze heures. Durant cet intervalle, si effrayant pour le crime, & même si alarmant pour l'innocence, vous présumez sans doute, Monsieur, que la triste *Salmon*, deux fois condamnée à périr dans les flammes, devoit éprouver des angoisses mortelles?.. Détrompez-vous! Une sécurité noble & décente régnoit dans l'ame de cette pauvre fille.

Plusieurs Conseillers d'Etat, de Grand'Chambre, de Maître des Requêtes, & autres Magistrats entrèrent dans la chambre Saint Louis, pour observer les traits de la fille *Salmon*, & deviner les sentiments dont elle pouvoit être agitée dans ce moment terrible, & tous admirent le calme & l'assurance modeste de la vertu. En voici une preuve. Assise près d'une fenêtre qui donne sur la rivière, elle dit à son Avocat: *Qu'est ce que ces bateaux là? On diroit qu'il y a des moulins dessus? — Oui, ma bonne, ce sont des moulins à bled. — Comment, des moulins sur des bateaux! ô c'est unique!*

Enfin, à onze heures M. *Chupin*,

l'un des Juges, entre dans la chambre St. Louis, & apprend à *Salmon* qu'elle est déchargée d'accusation. Aussitôt des cris d'allégresse se font entendre de toutes parts. *Salmon* se jette dans les bras de son courageux défenseur, on les embrasse l'un & l'autre, des larmes de joie coulent des yeux de tous les spectateurs ; on veut contempler le triomphe de l'innocence, la garde triplée ne peut contenir la foule & *Salmon* est placée sur les hauts bancs, afin de satisfaire l'empressement des spectateurs. Pendant cette scène attendrissante, *Salmon* avoit la contenance la plus respectueuse, & l'air retentissoit de bénédictions pour le Parlement & le défenseur de l'innocence. M. *Dionis du Sejour*, son Rapporteur, entre dans l'enceinte ; ce Magistrat vénérable rassure avec bonté la fille *Salmon*, ainsi que les Juges qui arrivent ensuite ; alors plusieurs voix s'écrient : *Salmon, embrassez votre Rapporteur*, ce qui s'exécute aux acclamations du public : cette scène attendrissante formoit le tableau le plus pathétique & le plus touchant.

Un des Juges mit deux écus de six livres dans son bonnet quarré, & les donna au Procureur de la fille. Cet exemple fut imité, l'argent pleuvoit de toute part. Le même enthousiasme accompagne la fille *Salmon* jusqu'à la voiture, où elle monte avec son avocat; elle fut plus de deux heures pour arriver du Palais à la rue de la Harpe : le peuple retenoit les chevaux par les brides, par les rênes, pour contempler les traits de la pauvre *Salmon*.

La Procession de Saint-Eustache passoit, à l'occasion des Rogations; le Curé s'informe du motif de cette affluence extraordinaire, ordonne sur le champ une quête, commence le premier cet acte de bienfaisance, & en envoie le produit à la fille *Salmon*. Arrivée chez son Procureur, elle trouva 724 livres 14 sols, dont plus de 15 livres en liards, parce que les plus pauvres citoyens voulurent participer à cette bonne œuvre, suivant leurs facultés.

M. *le Cauchois* conduisit *Salmon* à l'audience de Monseigneur le Garde

des Sceaux : « Remerciez Dieu, ma » fille, ne l'oubliez jamais, lui dit » ce ſage Magiſtrat ; reſpectez les » Juges qui ont pu ſe tromper, » parce qu'ils ſont hommes & ſuſ- » ceptibles d'erreurs. Soyez ſage ; » vous avez mis votre confiance dans » la providence & elle ne vous a » point abandonnée ». Monſeigneur le Garde des Sceaux félicita enſuite le défenſeur de *Salmon*, qui lui témoigna ſa reconnoiſſance : *ſans vous*, *Monſeigneur*, lui dit-il, *cette infortunée périſſoit dans les flammes* : M. le Lieutenant de Police & autres Magiſtrats firent le même accueil à la fille *Salmon*. Leur Alteſſe l'Archiduc & l'Archiducheſſe d'Autriche, Madame la Ducheſſe de la Vallière, M. le Comte d'Eſtaing, M. le Bailli de Suffren, M. le Comte d'Aranda, M. l'Archevêque de Paris, & la plupart des grands du royaume, ont honoré *Salmon* de leurs bienfaits, & donné des larmes d'attendriſſement à ſon ſort.

C'eſt Madame la Ducheſſe d'Orléans qui fait elle-même le trouſſeau de la fille *Salmon*. Admiſe chez des

Princes de de la maison d'Orléans, à Belle-Chasse, ces illustres rejettons embrassent *Salmon* & la comble de caresses, tandis que Madame la Comtesse *de Genlis* la tient serrée dans ses bras ; (1) partout enfin la présence de *Salmon* produit des scènes attendrissantes.

Mardi sept de ce mois, le Comte de *C**** envoya sa voiture pour prendre la fille *Salmon* avec son défenseur, & les conduire à Passy, afin de donner à cette infortunée des marques de son souvenir accompagnées de son portrait.

Les Poissardes de Paris & de Versailles ont cru que leur dignité ne seroit pas compromise, en venant

---

(1) Madame *de Genlis* écrivoit dernièrement à M. *le Gauchois*; » je vous prie, Mr., » de dire à Marie *Salmon* qu'elle a laissé » dans mon cœur une impression profonde; » que je goûterai un bonheur inexpri- » primable, en contribuant à la dédom- » mager des maux affreux qu'elle a souf- » ferts, &c.

féliciter *Salmon*, avec des tambours, des bouquets, des lauriers; & les Comédiens François & Italiens ont donné cinquante louis à *Salmon*, en lui accordant ses entrées à leur spectacle.

Jeudi huit de ce mois, Victoire *Salmon*, pour la première fois de sa vie, vint au Théâtre François; elle s'étoit placée dans la gallerie, mais les Comédiens invitèrent M. *le Cauchois* & *Salmon* à vouloir bien passer aux balcons; ce fut alors que le public témoigna, par des applaudissemens réitérés, l'intérêt que lui inspire cette innocente victime échappée des flammes. On donnoit *Mustapha*, & pour petite pièce *l'Amant bourru*, dans laquelle M. *Molé* jouoit le rôle de *Morinzer*, & Mlle. *Contat* celui de la Comtesse.

A la troisième scène du troisième acte, Mlle. *Contat* adressa au public ces trois vers que dit la Comtesse,

La vérité perce mal aisément,
Mais elle n'a besoin que d'un jour favorable
Et son triomphe en est plus éclatant.

Princes de de la … … saisie avec
à Belle-Chasse … …gards se tour-
embrassent S… … son Défenseur;
caresses, ta… …ans redoublèrent,
tesse de G… …ssi que Mlle, Contat
bras ; G… …oir mêler leurs applau-
de Sa… …s ceux du public.
drisse … pouvant se soustraire à l'em-
p… …ment des spectateurs & des Co-
de… …diens, il étoit près de dix heures
lorsque *Salmon* descendit sous le ves-
tibule, qu'elle trouva rempli d'une
multitude de personnes que le desir
de la voir encore avoit retenu, &
elle fut reconduite à sa voiture, ainsi
que M. *le Cauchois*, au bruit des plus
vives acclamations.

Je vais, en terminant cette lettre, vous faire connoître, Monsieur, un trait de bienfaisance de la fille *Salmon*. Il y avoit dans la même prison où elle étoit détenue à Paris, une jeune fille débauchée, arrêtée pour cause de contrebande, avec un enfant de vingt mois. La mère mourut, & *Salmon* prit soin de l'enfant. Le Curé des Enfans-trouvés vint offrir des secours à *Salmon* : « Je n'ai besoin

lui répondit- elle, M. le
urvoit à tout; mais je
de cet enfant; il ne
l'incontinence de
ne puis lui donner
ibles secours »: cette
fut acceptée, & l'enfant
Hôpital des Enfans trouvés,
le 23 Mai, jour où Marie-Victoire-Françoise *Salmon* a vu triompher son innocence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) Dans l'incertitude de savoir si cet enfant avoit été baptisé, ou non, le Curé fit proposer à *Salmon* de nommer l'enfant qu'elle avoit adopté, avec son Avocat; cette cérémonie fut faite en présence de douze cent personnes que la circonstance y avoit attiré, & l'enfant nommé *Pierre-Noël-Daniel-Innocent Moreau*.



Traduction nouvelle de l'Optique de Newton, *faite sur la dernière édition originale, ornée de vingt-une planches, dédiée au Roi, approuvée par l'Académie Royale des Sciences, & dont M.* Bauzée, *de l'Académie françoise est l'Editeur. Ouvrage proposé par souscription, sans exiger aucune avance.*

Le Traité de *Newton* sur les couleurs, sublime production du plus grand Physicien, est sans contredit le meilleur livre élémentaire qui ait été publié sur la plus belle & la plus intéressante des sciences exactes. Aussi cet ouvrage a-t-il été traduit dans la plupart des langues. Mais de toutes les traductions qui ont paru jusqu'ici, aucune n'est plus défectueuse que la traduction françoise. Infidèle & obscure, servile & barbare, elle rend en termes toujours impropres & souvent

inintelligibles, les ſublimes idées de l'original.

Le public ne ſauroit donc manquer d'accueillir avec empreſſement & avec reconnoiſſance celle qu'on lui propoſe aujourd'hui. Le nom de l'Auteur, M. *Bauzée*, de l'Académie Françoiſe, & le ſuffrage de l'Académie des Sciences, ſont de sûrs garans de la fidélité, de l'élégance & de la pureté de la nouvelle traduction.

Auſſi familier avec les expériences de *Newton*, que verſé dans l'art d'écrire, M. *Bauzée* a donné à ſon ouvrage toute la perfection dont il étoit ſuſceptible. Non content de retrancher les répétitions faſtidieuſes, de mettre en notes une foule de définitions & d'obſervations qui, intercalées par la forme de paranthèſes, rompoient la chaîne des raiſonnemens, il éclaircit dans des remarques ſavantes les endroits obſcurs du texte, trace dans des notes particulières, les progrès que l'optique a fait depuis *Newton*, & en rendant ſa théorie plus claire, il la rend en même temps plus aiſée à concevoir & à retenir.

Ce n'eſt pas ſeulement aux Opticiens-Géomètres, c'eſt encore aux Chymiſtes & aux Phyſiciens que cette traduction eſt néceſſaire; elle l'eſt ſurtout aux jeunes gens qui courent la carrière des ſciences; & dans un ſiècle où tout le monde eſt épris de la plus vive ardeur pour les connoiſſances phyſiques; il n'eſt aucune claſſe de lecteurs qu'elle ne doive intéreſſer. Qui pourroit en effet être indifférent ſur les merveilles de la viſion?

La beauté & la magnificence de la partie typographyque, en rendant cette traduction précieuſe aux amateurs des belles éditions, lui aſſignent d'avance une place dans toutes les bibliothèques.

Cet ouvrage, imprimé chez M. *Pierres*, ſera compoſé de deux volumes *in*-8°. ſur papier velin & ſur grand carré double & ſuperfin d'Angoulême.

On ſouſcrira pour l'édition ſur papier velin, broché, à raiſon de 20 liv. & pour l'édition ſur papier d'Angoulême, à raiſon de 12 livres. On n'exige des ſouſcripteurs qu'un ſimple engagement de payer. Le prix augmentera

d'un tiers pour ceux qui n'auront pas souscrit.

La souscription sera ouverte chez *Leroi*, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à vis celle de la Parcheminerie, & chez les principaux Libraires de France & d'Europe, jusqu'au premier août prochain.

Catalogue des livres de feu M. Barroy, *dont la vente se fera en sa maison, rue du Sentier, près le Boulevard; le Lundi 19 Juin & jours suivans, trois heures de relevée.*

CETTE Bibliothèque est composée de Livres rares, grecs, latins & françois, notamment des Auteurs dits *Variorum*, de ceux imprimés chez les *Elzevirs*, & de ceux imprimés à Londres, chez les *Brindley* & les *Faulis*: la plus grande partie de ces ouvrages est reliée en marroquin & en veau-fauve, dorée sur tranche.

Le Catalogue se distribue à Paris, chez Knapen, *au bas du Pont S. Michel.*

Extrait d'une Lettre de M. Blanchard, *à l'Auteur des Feuilles de Flandres. (Feuilles de Flandres.)*

Bruxelles le 27 Mai 1786.

L'ASSERTION avancée en 1784 ou 1785, par M. *de Morveau*, Physicien célèbre de Dijon, *qu'un Ballon rempli d'air atmosphérique dilaté, pouvoit s'élever dans les airs*, s'est réalisée aujourd'hui sur les 4 heures de l'après-midi, à mes dépens. Le Ballon qui vient de servir à cette terrible expérience est le même qui, le 26 Août de l'année dernière, nous a portés tous les deux, mon cher Compagnon, de Lille à Servon en Clermontois, en 7 heures de temps. Il contenoit 15142 pieds cubes d'air atmosphérique. Depuis trois jours il étoit exposé en cet état à la dilatation & à la condensation selon les variations de l'atmosphère. Des Ouvriers qui travailloient à lui donner un enduit, avoient soin de le remplir ou de le vuider suivant

que leur travail l'exigeoit. Le matin l'ardeur du soleil étoit excessive. Des nuages très-épais qui venoient de l'Est, le dilatoient ou le condensoient successivement. Je me suis alors déterminé à faire ouvrir la soupape. Je l'ai vuidé d'un quart & j'ai fait augmenter le nombre des cordages pour le retenir ; mais ma prévoyance a été inutile. Le moment où je me suis absenté pour aller dîner & que mes ouvriers étoient occupés avec ardeur à finir leur travail, ils ont senti pendant un instant une chaleur très vive ; le Ballon s'est gonflé à vue d'œil & ne leur a pas laissé le temps d'ouvrir aucune issue. Il a rompu huit forts cordages qui le retenoient, arraché des ferrures incrustées dans la muraille, emporté & cassé des poulies ; enfin, mes Ouvriers qui s'y étoient suspendus, se voyant prêts à être enlevés l'ont abandonné, & un coup de vent qui est survenu à cet instant l'a emporté presque perpendiculairement à la hauteur de la fleche du clocher le plus élevé. Je ne doute pas qu'il ne se fût soutenu longtemps en l'air, s'il ne s'étoit tourné sur

son axe. La chaleur alors s'est répandue sur toute la surface de sa sphère, & une dilatation totale a causé une explosion générale. Les cordages que j'avois fait mettre dans toutes les coutures, ceux de l'équateur & le Ballon même, tout a été mis en pièces. Juge à présent, mon cher Compagnon, quels sont les effets terribles de la dilatation. Elle peut porter un Voyageur dans la région la plus élevée & le faire périr s'il ne sait y parer ; la condensation peut aussi le précipiter vers la terre si l'expérience ne lui a appris à se garannir des écueils innombrables qui se rencontrent dans l'aérostation. Comme je suis muni de voitures aériennes, cet événement, quoique fâcheux par la perte que je viens d'éprouver, ne m'empêchera pas de partir pour la voute azurée le 10 de ce mois, si le temps le permet. Je suis avec un attachement inviolable, mon cher Compagnon, &c. *signé*, BLANCHARD.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XIV.

La Vie de Madame de Maintenon, *Institutrice de la Royale Maison de Saint Cyr ; à Paris, chez* Buisson, *Libraire, rue des Poitevins, hôtel de Mesgrigny. Prix 3 liv. 12 s. reliés.*

ON connoît, Monsieur, les Mémoires de *la Beaumelle*, en 6 volumes ; c'est moins une vie de Mde. de *Maintenon*, qu'une histoire de ce qui s'est passé de son temps à la Cour de *Louis XIV*. On y perd trop souvent de vue le personnage principal qui se trouve étouffé sous un amas d'anecdotes

ſouvent plus curieuſes qu'exactes. Le ſtyle en eſt vif, rapide, ingénieux, étincelant d'épigrammes, mais précieux, maniéré, & d'une prétention fatigante. Dans l'ouvrage qu'on donne aujourd'hui au public, c'eſt Madame de *Maintenon* ſeule qui fixe l'attention du lecteur. On s'appéſantit moins ſur les particularités de ſa vie, que ſur ſon caractère général, ſur ſa perſonne & ſur ſes mœurs; c'eſt moins une hiſtoire de Madame de *Maintenon* qu'un jugement motivé de toute ſa conduite; on entre ſur-tout dans de grands détails ſur l'action la plus glorieuſe à ſa mémoire, l'établiſſement de la royale maiſon de Saint Cyr, qui rendra reſpectable à jamais dans la poſtérité, le nom de ſon auguſte fondatrice.

Aux yeux d'un philoſophe ſans prévention & ſans enthouſiaſme, Madame de *Maintenon* eſt peut-être le perſonnage le plus extraordinaire que préſente l'hiſtoire ancienne & moderne : où trouver, je ne dis pas une femme, mais un homme dont la vertu ait été plus conſtante, plus

courageuſe & plus pure, qui ait mieux ſoutenu la bonne & la mauvaiſe fortune ; ſa vie n'a été qu'un ſacrifice continuel fait à ſes devoirs. Les évènements ſinguliers qui ont préparé ſon élevation, réuniſſent, à tout l'intérêt du roman, les charmes de la vérité & les avantages d'une inſtruction ſolide : l'imagination même d'un *Fenelon* n'eût pas enfanté une fiction auſſi heureuſe pour prouver que la ſageſſe & l'honnêteté ſont les plus ſûrs moyens de réuſſir même dans le monde. C'eſt dans la perſonne de Madame de *Maintenon* qu'on remarque ſur-tout l'influence de la religion ſur le cœur humain ; les auſtérités des anciens ſolitaires, les prodiges de ſainteté qui ont ſignalé tant de héros chrétiens, conſacrés dans les faſtes de l'égliſe, paroiſſent trop au-deſſus de la nature humaine ; on les admire ſans ſonger à les imiter ; & de prétendus philoſophes affectent de les faire paſſer pour les effets de l'enthouſiaſme, ou plutôt du fanatiſme.

La conduite de Madame de *Main-*

tenon, plus commune & plus ordinaire en apparence, quoique peut-être aussi héroïque, a quelque chose de plus utile & de plus instructif pour le vulgaire. Ses actions sont plus à notre portée, & ses vertus semblent, pour ainsi dire, plus près de nous, parce qu'elle les a exercées au milieu de la société, parce que sa pratique n'en paroît pas extraordinaire au premier coup-d'œil, & n'a rien qui choque trop ouvertement les usages reçus. On voit une jeune personne, ornée de toutes les graces de l'esprit & du corps, faire servir la religion à perfectionner encore ses qualités aimables & à relever ses agréments naturels; puiser dans la religion cette douceur, cette modestie, cette égalité de caractère, cette élévation de sentimens, cette gaieté décente, cette noble fermeté qui la rendent les délices des sociétés, & malgré son indigence, la font estimer & respecter de ce monde même où l'on n'adore que les richesses. Eclairée du flambeau de la religion, elle prend toujours le meilleur parti

dans les circonstances les plus délicates ; ne fait jamais une fausse démarche ; se conduit à la Cour avec une prudence supérieure à tout l'art des plus vieux courtisans ; &, dans un pays d'intrigues, de corruption, & de servitude, fait plus de progrès par une noble franchise & une piété courageuse, que les autres par la flaterie & par la bassesse. Un pareil tableau n'est-il pas bien propre à faire sentir combien la religion est utile à la société ; combien elle aggrandit l'homme, & quelle supériorité elle lui donne sur les vils jouets des erreurs & des passions humaines.

Le mérite de Madame de *Maintenon*, étoit trop éclatant pour ne pas irriter l'envie ; mais la pureté de ses motifs qui brille dans toutes ses actions, l'extrême prudence d'une conduite toujours égale & toujours soutenue, n'ont laissé à ses ennemis que la triste ressource des calomnies les plus absurdes : la multitude des suffrages les plus illustres qui se réunissent en sa faveur, a étouffé aisément quelques bruits injurieux, quel-

ques plaisanteries indécentes que la malignité & l'ignorance ont semées de son vivant & après sa mort.

On l'a accusée d'avoir cherché à supplanter Madame de *Montespan*, sa bienfaitrice ; d'avoir employé, pour séduire *Louis XIV*, le langage de la piété, & couvert ses desseins ambitieux du masque de la religion. Il n'est pas étonnant que *Louis XIV*, né avec un esprit droit & sérieux, dégoûté des plaisirs des sens, de la coquetterie & du manège des femmes, dans l'âge où les passions plus calmes laissent parler la raison, ait trouvé une grande différence entre Madame de *Montespan*, plus belle & plus jeune, mais hautaine, capricieuse, extravagante, & Madame de *Maintenon*, douce, modeste, affectueuse, joignant à toutes les graces de l'esprit, toute la solidité de la raison. Le respect du Monarque pour la religion se trouvant combattu par son goût pour les femmes, il a dû naturellement préférer la femme qui intéressoit son cœur sans alarmer sa conscience, &

qui cherchoit moins à lui plaire qu'à le convertir. Ce qui a supplanté M^de. de *Montespan*, c'est son caractère qui ne convenoit plus à l'âge mûr de son amant ; c'est le dégoût d'une passion usée, ce sont les remords d'une union criminelle, remords qui acquièrent bien de la force quand l'amour s'affoiblit. Le rôle que Madame de *Maintenon* joue à la Cour, dans cette circonstance, n'est pas celui d'une intrigante, mais d'une héroïne chrétienne. Il ne lui convenoit pas sans doute d'être la confidente, & en quelque sorte l'entremetteuse d'un commerce illégitime : choisie pour élever les enfans naturels du Roi, elle ne se crut pas faite pour être la complaisante de Madame de *Montespan* ; mais comme son amie, elle lui représente vivement la honte & le danger de sa situation, elle l'exhorte à rompre des nœuds coupables ; elle ose rappeller ses devoirs au Monarque le plus fier, à *Louis XIV*, enivré d'encens, accoutumé à voir ses foiblesses consacrées par la flaterie ; elle s'élève au-dessus de

toutes les considérations humaines; & ce que les *Bossuet*, les *Bourdaloue* n'avoient pu faire, elle arrache du sein de la volupté le plus grand Roi de l'Europe, que vingt années de fêtes & de plaisirs avoient amolli; & fait succéder dans son cœur, aux impressions d'une galanterie fade & romanesque, les sentimens nobles & solides d'une véritable piété. Il falloit que le même Prince, que les femmes avoient égaré, fut rendu à la vertu par une femme.

Il ne faut pas s'imaginer que Madame de *Maintenon* fût une pédante triste & fâcheuse, une ennuyeuse dévote, toujours armée d'une morale rigide, comme quelques esprits satyriques l'ont représentée. On conçoit qu'une femme de ce caractère n'eût pas été bien séduisante pour *Louis XIV*, & qu'il n'eût pas préféré à l'entretien brillant & léger de Mde. de *Montespan*, l'aigreur & les maussades reprimandes d'une prude & d'une bégueule. Avec autant de finesse & de graces dans l'esprit que Madame de *Montespan*, Madame de

Maintenon avoit bien plus de sens & de solidité ; elle sçavoit parer la raison de tous les agrémens qui peuvent la faire aimer, & donner à la vérité le coloris le plus flateur ; la persuasion habitoit sur ses lèvres ; elle mettoit dans ses conseils ce ton affectueux, cet intérêt vif & tendre, plus touchant pour un homme d'un âge mûr, que les saillies & les éclairs du bel esprit.

Les mauvais plaisans se sont égayés sur la dévotion de Madame de *Maintenon*, qu'ils traitent d'hypocrisie, de bigotterie, de momerie : pour les hommes instruits, pour les vrais philosophes, la religion est sur-tout ce qui donne une grande physionomie & un caractère auguste à Madame de *Maintenon*, c'est ce qui la distingue éminemment de toutes les femmes célèbres dans l'histoire ; c'est sur la religion qu'est fondée sa véritable gloire ; rien ne montre mieux la justesse, la droiture & la force de son esprit, que le courage, la constance, le discernement qu'elle a fait éclater dans la pratique des devoirs du christia-

nifme, fans aucun mélange de foibleffe, de minuties, de fuperftition. Elle n'eut aucune part à la révocation de l'Edit de Nantes. Sa douceur naturelle lui donnoit de l'averfion pour les moyens violens : & un jour qu'elle repréfentoit au Roi que l'erreur des proteftans devoit moins exciter fa colère que fa compaffion. *Louis* lui répondit : *je crains, Madame, que votre manière de voir ne foit un refte d'attachement pour votre ancienne religion*. Chez elle la piété toujours fage, toujours éclairée, toujours d'accord avec la raifon, ne fit que fortifier & confacrer les vertus de la philofophie : on pourroit regarder fa vie entière comme un exemple de la religion appliquée à la fociété.

» C'eft fur-tout à fes œuvres qu'il » faut s'attacher, pour apprécier fa » dévotion. Reconcilier les Princes » de *Conti* avec le Monarque ; mo» dérer, autant qu'il eft poffible, la » perfécution fufcitée aux Proteftans ; » fe charger de la caufe de tous les » malheureux ; ne faire ufage de fes

» revenus que pour les secourir ; par-
» donner à ceux qui calomnient ; ne
» se permettre jamais la plus légere
» médisance ; écarter les honneurs ;
» redouter l'orgueil ; donner gaiement
» à la société tout ce que la bien-
» séance exige : si ce n'est ici que le
» masque de la dévotion, où trouvera-
» t-on la vraie piété ? Tout ce qu'on
» reproche aux fausses dévotes n'a
» point de prise sur son âme ; on la
» voit aussi bonne à l'égard de ses
» domestiques, qu'humble envers tout
» le monde : point de Suisse à sa porte,
» point de valet de chambre à ses
» gages ; sa maison est l'hôtel de la
» simplicité ; & lorsqu'on l'approche,
» on la trouve occupée du soin des
» pauvres, ou du travail des mains ;
» il n'y a que l'élévation de ses sen-
» timens qui lui donne de la dignité.

Mais elle avoit, dit-on, la manie de ne mettre que des dévots à la tête des affaires, & le meilleur Général pour elle étoit celui qui alloit à la messe ; c'est aux mauvais choix qu'elle fit faire à *Louis XIV*, qu'il faut imputer tous les malheurs de la

France. Madame de *Maintenon* pensoit avec raison, qu'à mérite égal, un Général & un Ministre religieux est préférable à celui qui n'a aucuns principes ; mais elle étoit trop éclairée, trop intéressée au bonheur de la France, pour préférer un dévot sans capacité, à un grand Capitaine libertin : *Louis XIV*, dont l'esprit étoit plus susceptible de prévention & de préjugé, qui d'ailleurs avoit cet orgueil & cet entêtement que donne une longue suite de prospérités, croyoit que son choix seul formoit les Généraux & les Ministres : d'ailleurs, par une sorte de despotisme bien funeste à l'état, traçant lui-même, dans son cabinet, avec son Ministre, les plans des campagnes, le mérite du Général se réduisoit à ses yeux à l'obéissance ; & conséquemment il choisissoit, non le plus habile, mais le plus souple & le plus docile. Le fier *Louvois* entretenoit le Roi dans ces idées de domination qui flatoient le caractère de l'un & de l'autre : voilà pourquoi dans les guerres les plus critiques, on voyoit

Catinat, *Feuquieres*, *Vauban* & *Conti*, ou retirés dans leurs terres, ou sans considération à Paris, tandis que les armées étoient confiées à des écoliers à qui l'on avoit fait la leçon. Madame de *Maintenon* gémissoit souvent d'une pareille conduite; elle en souffroit plus que personne, car c'étoit elle qui étoit chargée de consoler le Roi dans les mauvais succès; mais elle eut toujours la prudence de se mêler peu des affaires d'état; de ne point proposer de Généraux, pour n'être pas responsable de leurs fautes; *Louis* d'ailleurs, le plus impérieux & le plus absolu des Princes ne se laissa jamais gouverner. Madame de *Maintenon* craignoit de le contredire; elle n'avoit que la voie des remontrances qui n'étoient pas toujours bien reçues.

» Quand le Roi ne prenoit pas
» son avis, elle n'en étoit point affli-
» gée; & quand il l'écoutoit, elle
» n'en tiroit aucune vanité. L'étude
» qu'elle avoit faite de l'esprit de la
» Cour & du caractère du Roi, lui
» apprit à ne dominer que par la pa-

» tience & par la douceur, moyen
» presque assuré de toujours réussir;
» & lorsque les Ministres manquoient
» à leur devoir, sa raison savoit les
» y rappeller, & non son autorité.
» Conduite toute différente de celle
» des favorites, & qui devoit la ren-
» dre infiniment précieuse à l'État.
» On peut juger par ces traits com-
» bien elle étoit éloignée de trafiquer
» des graces de la Cour: brigandage
» d'autant plus dangereux, qu'il est
» malheureusement très commun. L'on
» ne craignoit sa présence que lors-
» qu'on avoit à craindre la vérité.
» Convaincre & toucher, tels étoient
» ses moyens pour opérer le bien.
» On ne la vit ni déplacer des Mi-
» nistres, ni causer le rappel des
» Généraux d'armée, quoiqu'on ait
» osé dire le contraire. Si elle pro-
» pose quelque sujet au Roi, c'est
» avec une réserve qui honore sa
» prudence: la crainte de se tromper
» dans le choix des personnes, l'em-
» pêche de solliciter des bénéfices ou
» des emplois; elle ne parle avec
» force que pour défendre l'inno-

» cence opprimée, ou pour venger
» l'honneur de la religion.

» Sans l'empire que la vertu lui
» donne, disoit M. de *Fenelon*, on ne
» s'appercevroit point de son influence
» à la Cour ». Il est vrai que ne
» voyant la grandeur du Roi que
» dans celle de Dieu, elle ne mit
» sa gloire ni dans son rang ni dans
» son pouvoir.

» Je n'estime, disoit-elle, le crédit
» & la faveur des Grands, que pour
» être utile aux petits ».

» Elle pouvoit entrer au Conseil,
» & elle n'y parut que deux fois.
» Cela me passe, disoit-elle quand
» on lui parloit des affaires d'État,
» & cela n'est point de mon ressort ».

Rien ne détruit mieux le reproche d'ambition qu'on lui a fait, que le tableau de toute sa conduite à la Cour : son humilité, sa modestie, son désintéressement, son humanité, son amour pour les malheureux, annoncent, qu'en restant à la Cour, elle immoloit au bonheur du Roi & de l'état, son goût pour la liberté & pour la retraite. On frémit en lisant

le détail des ennuis, des importunités, des fatigues qu'elle essuyoit tous les jours : quel tourment, que la nécessité seule d'amuser un Prince aussi ennuyé que *Louis XIV*.

Les grossières calomnies qui attaquent ses mœurs ne méritent pas même d'être réfutées, & la vertu de Madame de *Maintenon* étoit si pure, si éclatante, si reconnue, que le Souverain Pontife lui rendit le témoignage le plus honorable, par un bref conçu en ces termes.

» A notre très chere fille en Jésus-» Christ, & noble femme Madame » de Maintenon. Vos vertus insignes » & vos recommandables prérogatives nous sont si connues, qu'elles » nous engagent à vous donner des » marques toutes particulieres de notre affection paternelle...... Nous » vous prions de vouloir bien accor-» der toute l'assistance & toute la » protection possible à ce qui con-» cerne la religion, dans une Cour » où les belles qualités que vous » possédez vous ont acquis avec jus-

» tice une faveur approuvée de tout
» le monde, &c. »

On a dit avec raiſon que cette pièce valoit un contrat de mariage. l'Auteur a recueilli avec ſoin tous les indices qui ſervent à conſtater cette union ſi glorieuſe pour Madame de *Maintenon*; on ne doute point aujourd'hui de la réalité de ce mariage; mais comme il n'en exiſte aucun acte authentique, on ne ſauroit raſſembler un trop grand nombre de probabilités, pour donner à ce fait intéreſſant toute l'évidence & la certitude poſſibles. Jamais la vertu ne remporta un plus beau triomphe; car Madame de *Maintenon* avoit 50 ans quand *Louis XIV* l'épouſa. C'eſt une des actions les plus ſages de ce Monarque; & lui qui juſqu'alors avoit ſi bien ſçu choiſir ſes Miniſtres & ſes Généraux, ſçut encore mieux choiſir ſa femme. Si, après avoir épuiſé toutes les jouiſſances de l'orgueil, tous les plaiſirs de l'amour, toutes les faveurs de la fortune, il devoit expier, par les plus ſenſibles diſgraces, cette longue proſpérité, que pouvoit-il lui arriver

de plus heureux que de trouver une amie véritable qui partageât ses humiliations & ses peines aussi volontiers que d'autres femmes avoient partagé son bonheur & sa gloire : le hasard la lui fit trouver ; mais il falloit avoir son discernement & sa prudence pour sentir le mérite d'une femme si précieuse, & pour se l'attacher par des liens indissolubles : quel sort eût été celui de *Louis XIV*, seul, dans les dernières années de son règne. Lorsque ses ennemis victorieux l'accabloient de toutes parts, qui auroit raffermi & soutenu son courage ? Dans quel sein auroit-il, avec confiance, épanché sa douleur : lorsque la mort moissonnoit sa famille & faisoit un désert de son Palais, qui auroit reçu ses larmes paternelles ? qui auroit pleuré avec lui ? Dans ses infirmités & ses maladies, où auroit-il trouvé une société douce & des consolations solides ? C'est dans le malheur qu'un Roi s'apperçoit qu'il est environné d'ames basses & venales, & qu'il n'a pas un ami : Madame de *Maintenon* étoit attachée à la personne

du Roi & non pas à ſon rang, elle ſe chargea de ſon bonheur lorſque la nature & la fortune ſembloient conſpirer contre lui; elle s'intéreſſa au bien de l'état comme à celui de ſa famille, & je ne puis mieux terminer cet article, que par le détail des ſervices qu'elle a rendus à la nation, & qui lui donnent droit à la reconnoiſſance éternelle des françois.

» On ſait qu'en écartant les favo-
» rites, elle remit les mœurs en hon-
» neur, choſe abſolument néceſſaire
» dans tout bon gouvernement;
» qu'elle tarit la ſource des profu-
» ſions; & le Royaume, depuis
» long-temps obéré, avoit beſoin
» d'une pareille réforme; que ſes
» conſeils tempérèrent chez le Mo-
» narque ce goût pour les édifices
» qui épuiſoit les finances; & qu'il
» y eut une économie dans l'Admi-
» niſtration, dont on ſentit l'utilité.

» On ſait que la Cour, en ſe mo-
» delant ſur ſes manières ſimples &
» ſur ſes vertus, devint moins faſ-
» tueuſe, plus unie & plus réguliere.

» On ſait qu'en plaidant ſouvent

» la cause des malheureux, elle ren-
» dit les Grands plus sensibles;
» qu'elle leur persuada d'établir des
» écoles de charité; qu'elle gagna
» l'esprit du Roi, pour substituer au
» luxe une bienfaisance habituelle;
» qu'elle fit récompenser les gens de
» Lettres; qu'elle détesta le despotis-
» me, comme il paroît dans un en-
» droit où, parlant d'un exil, elle dit:
» Je ne manquerois pas de représenter
» les conséquences de ces actes brus-
» ques d'autorité, si je croyois être
» écoutée ».

» On sait que les Ministres, redou-
» tant son œil pénétrant, s'obser-
» vèrent davantage sur l'article des
» graces & des refus; qu'il y eut plus
» d'activité dans les bureaux, plus de
» promptitude dans les expéditions,
» & sur-tout plus d'attention à ré-
» pondre exactement à tout le monde.

» On sait que des divisions, qui
» parmi les Princes du Sang pou-
» voient devenir funestes, s'appai-
» serent par ses soins, & qu'on lui
» dut cette heureuse concorde qui
» fit le bonheur du Royaume; qu'en

» détrompant le Roi ſur le compte de
» M. le Duc d'*Orléans*, que des hom-
» mes mal intentionnés vouloient ren-
» dre odieux, elle remit le calme
» dans le cœur du Monarque; & que,
» loin de l'arrêter au milieu de ſes
» victoires, elle ſe fit un devoir de
» l'accompagner pluſieurs fois en
» Flandres, & de l'engager à ſoute-
» nir la gloire de ſes armes.

» On ſait qu'en perfectionnant les
» excellentes qualités de Madame la
» Ducheſſe de *Bourgogne*, elle en fit
» une Princeſſe accomplie, & que la
» France lui auroit dû la meilleure
» des Reines, ſans la mort qui nous
» la ravit à la fleur de ſon âge.

» On ſait que le Roi d'Eſpagne &
» le Duc de *Bourgogne* la conſultèrent
» comme l'oracle de la raiſon; &
» que, d'après ſes avis, ils ſe déci-
» dèrent ſur des points eſſentiels d'une
» manière qui leur fut très-utile. «

» On ſait enfin que c'eſt à ſes ſoins
» maternels que toute la Nobleſſe du
» Royaume doit ce mémorable aſyle
» où les vertus ſe conſervent, où les
» talens fleuriſſent, où la vraie piété

» s'affermit ; & que ce seul établis-
» sement eût suffi pour éterniser son
» siècle & pour la rendre immortelle.

» Si l'on pouvoit récapituler de-
» puis cent ans tout le bien qui en
» a résulté dans les diverses Provinces ;
» on verroit que par ce moyen des
» maisons se sont relevées, que des
» familles ont appris à connoître les
» bons livres, & que l'urbanité s'est
» répandue dans toutes les campa-
» gnes.

» Une personne qui fait autant de
» bien à la Patrie, & qui n'en retire
» d'autre récompense que la satisfac-
» tion d'avoir contribué au bonheur
» général, mérite des statues. Ce
» n'est jamais sur des bruits vagues
» qu'on doit assigner l'estime & la
» reconnoissance, mais sur des faits
» aussi manifestes que ceux-ci. Quel-
» ques manuscrits travaillés dans l'obs-
» curité ne peuvent rompre une chaîne
» d'actions dont la France tient le pre-
» mier & le dernier anneau ; mais les
» hommes, presque toujours fâchés
» quand ils rencontrent des vertus,
» ne cherchent qu'à les obscurcir.

L'Auteur de la vie de Madame de *Maintenon* est presque toujours d'accord avec l'Auteur des mémoires. Son style est moins brillant, moins vif, mais plus judicieux. Son ouvrage, à l'exception de quelques détails sur l'établissement de Saint Cyr, est souvent un bon extrait du livre de *la Beaumelle*, & peut en tenir lieu pour tous ceux qui ne voudront que bien connoître Madame de *Maintenon*; ils y trouveront le portrait le plus fidele & le mieux tracé du caractère de cette femme admirable, à laquelle il n'a manqué que le titre de Reine, & que ses vertus & ses talents ont élevée dans la postérité, fort au-dessus de la plupart des Reines du monde. (1)

Je suis, &c.

---

(1) Saint Cyr rendra immortel le nom de Madame de Maintenon; mais sa postérité fait encore l'ornement de la Cour; & la maison des Noailles, où elle voulut choisir un époux à sa niéce, met cette

alliance au nombre de ses tites les plus honorables; parce que la plus vertueuse femme du royaume ne considéra, dans un pareil choix, que les vertus d'une famille qu'elle adoptoit. L'union du Comte d'Ayen avec Mademoiselle d'Aubigné a produit des fruits dont la France a lieu de s'applaudir; l'esprit, les graces & le mérite de Madame de Maintenon semblent revivre dans les rejettons de l'un & de l'autre sexe, qui composent aujourd'hui cette illustre & nombreuse famille.



DISCOURS *prononcé publiquement dans l'Eglise des Enfans trouvés, à Paris, le 26 Mai 1786, par M. l'Abbé* Arreſtaut, *Curé; à l'occaſion du Baptême de Pierre-Noël-Daniel-Innocent* MOREAU. (1)

L'ATTENDRISSANT Spectacle que nous a ménagé, pour ce beau jour, la divine Providence! tout eſt ici marqué à ſon doigt; c'eſt elle, oui, c'eſt elle ſeule qui réunit ſous nos yeux & dans ce temple les objets les plus propres à la faire adorer, à la faire célébrer.

UN pauvre & malheureux enfant, né, pour ainſi dire, dans les fers,

(1) Voyez la *Lettre* à l'occaſion de la fille Salmon, inſérée dans le N°. précédent, pages 200 & ſuivantes.

allaité, du moins élevé dans l'infection des cachots; privé de celle qui lui avoit donné le jour au moment où il commence à ſourire à ſes tendres careſſes; trop incertain de ſa naiſſance & de ſon baptême, pour jouir jamais des avantages de la ſociété, tout-à-coup adopté par une maiſon qui lui tient lieu de mère, & qui lui donne l'Etat pour père; aſſuré dans tous les droits de chrétien & de citoyen, par la religion qui le reçoit dans ſon ſein, & le marque de ſon ſceau! Enfant de la Providense, pouviez-vous nous *être* mieux préſenté que par un vertueux citoyen qui vient de ſervir d'inſtrument à cette divine Providence, que par une héroïne chrétienne, qui doit ſe regarder comme un prodige de la juſtice divine & humaine.

LES épreuves de la Providence ſont paſſées pour vous, ma chère fille. (*Salmon*) *Eh! quelles épreuves!* mais auſſi quelles faveurs elle vous ménageoit. Etre enſevelie pendant cinq années entières dans l'obſcurité

des prisons, pour être ensuite exposée au plus grand jour; n'avoir été en butte à la plus noire & à la plus dangereuse manœuvre, que pour être ensuite vengée d'une manière plus éclatante; n'avoir été si long-temps la victime de l'injustice des hommes que pour être *placée avec honneur sur le trône même de la justice.* (1) Être donnée en spectacle à la Capitale, après avoir passé pour être l'opprobre de ma Province...... Ah! que la mémoire s'en perpétue d'âge en âge; vous serez à jamais une preuve qu'il est une Providence qui soutient & qui venge tôt ou tard l'innocence.

PERSONNE n'ignore, Monsieur, (*le Cauchois*, Avocat.) que vous êtes le principal agent dont la Providence a voulu se servir pour en

(1) Aussitôt que l'innocence de l'infortunée Salmon eut été reconnue par le Parlement de Paris, les Juges la firent placer sur les hauts bancs de la Chambre Saint-Louis.

venir à ses fins. Qu'il est glorieux pour vous d'avoir été son instrument! Elle vous avoit formé pour cette grande œuvre, en vous donnant un cœur si sensible; elle avoit mis en vous une ame assez généreuse pour tout sacrifier; assez ferme & courageuse pour résister à tout; assez heureuse pour triompher de tout. Puisse votre triomphe, embelli par les acclamations & les bénédictions du public, contribuer à la gloire, à l'honneur de la Providence, qui suscite encore de nos jours des *Daniel*, & vous attacher entièrement à cette Capitale qui connoît tout le prix de vos lumières & de vos sentimens.

« Et vous, ma chère fille, vous dont j'ai eu le bonheur d'adoucir en partie le sort & la captivité, moins encore par des secours qui ne pouvoient manquer à l'innocence si solidement présumée, que par des prières qui vous ont été accordées de toutes parts; & le desir que j'ai plus d'une fois témoigné de pouvoir contribuer au salut d'une ame dont Dieu pre-

avoit si visiblement en main la défense. Puissiez-vous consacrer au service de sa divine Providence, des jours qu'elle ne vous a si miraculeusement conservés, que pour porter partout où vous irez, des preuves éclatantes du soin qu'elle prend de ceux qui mettent en elle leur confiance, & qui s'abandonnent entièrement à sa conduite paternelle.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

A l'instant où M. l'Abbé *Arrestkut* finissoit son Discours, un enfant répéta les vers suivans.

» Tout assure à l'enfant le plus heureux destin ;
» Pour marreine le Ciel lui donne l'innocence ;
» Et pour faire en ce jour briller sa bienfaisance
» Il choisit LECAUCHOIS pour être le parrein.

Par M. QUILLEBON.

Stances à Mr. Lecauchois, *Défenseur de la jeune* Salmon.

Un seul moment j'ai vu pancher
De Thémis l'auguste balance ;
J'ai vû s'élever le bûcher
Où devoit périr l'innocence.
J'ai vû dans ce jour de douleur
A marcher la victime prête :
Le Ciel suscite un défenseur,
Et dans l'instant la mort s'arrête.

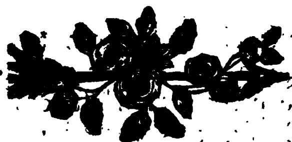
François, le voilà ce Héros,
Qui, démasquant la perfidie,
Sacrifia biens, & repos,
Et de SALMON sauva la vie !
En vain une fatale erreur
De Thémis trompa les oracles ;
LECAUCHOIS, guidé par son cœur,
A su triompher des obstacles.

On dit qu'à la mort entraînés,
Sophronie & le tendre Olinde ;
Tous deux par l'erreur condamnés ;

Furent défendus par Clorinde.
On dit que de braves *Dunois*
Existent pour nos Dorothées.....
En voit-on comme LECAUCHOIS
Combattre pendant cinq années ?

O Toi ! qui dans ces grands revers
Fis voir un sublime courage ;
Oui, c'est au nom de l'Univers
Que je t'adresse un pur hommage.
Tu recevras avec bonté
De tes Enfans le vœu sincère :
Le Vengeur de l'Humanité,
De tout Citoyen est le Père.

Par M. *L. S.*



LETTRE XV.

Le Mariage secret, Comédie en trois actes, en vers, représentée à Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le Vendredi 4 Novembre 1785, & pour la première fois, sur le Théâtre François, le 10 Mars 1786; avec cette Epigraphe tirée de la pièce même: Ne songez qu'au plaisir. *Prix 30 s. A Paris, chez la Veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint Jacques.*

JE vous ai rendu compte, Monsieur, de la première représentation de cette pièce, & du succès qu'elle a eu. Ce succès s'est toujours soutenu depuis. La quinzaine même qui a interrompu les spectacles, n'a point refroidi l'enthousiasme du public, & le *Mariage secret* est encore suivi. Cette constance à applaudir un bon

ouvrage, doit tout à la fois flater l'Auteur & encourager ceux qui attendent leur tour. Ils peuvent reconnoître que le public n'a point encore perdu le goût des bonnes choses; que le bon sens & la gaieté honnête & franche ont toujours leurs droits.

L'intrigue de cette pièce est simple, mais intéressante. Elle n'est point menée par un valet que seconde une soubrette : il n'y a ni soubrette, ni valet; ou le seul qui paroisse est un joskey qui apporte une lettre, & que l'on détermine, par l'offre d'une bourse, à briser la voiture de son maître : cependant, pour que la pièce ne perde rien de sa gaieté, l'Auteur a mis le fil de l'intrigue entre les mains d'une cousine spirituelle, gaie, vive, charmante; cela vaut bien une soubrette; n'est-il pas vrai, Monsieur? On ne peut qu'applaudir au parti que prennent les Auteurs d'élaguer soubrette & valet, & de les réduire à leur ministère : mais qu'ils nous donnent en revanche des cousines telles que l'aimable *Claire*, la piquante *Miss Hove*, ou bien telles

que Madame de *Volmare*; c'eſt le nom de l'héroïne de cette comédie. Elle voit qu'*Emilie*, ſa couſine, a du chagrin, & elle veut la conſoler: en vain *Emilie* repouſſe ſes ſoins & ſes conſolations; l'autre inſiſte.

Le bonheur aiſément peut ſe paſſer d'amis;
Mais un profond chagrin trouble en ſecret votre ame:
Ce moment m'appartient, & mon cœur le reclame.

Pour la mieux ſervir, elle veut ſavoir ſon ſecret. Elle ſoupçonne un amant: mais *Emilie* lui avoue que l'objet de ſes peines eſt un mari. Elle s'accuſe d'indiſcrétion: non, repart *Volmare*:

Parlons de vos tourmens: vos torts viendront après.

Emilie avoue donc, que veuve d'un époux dont la mauvaiſe conduite avoit irrité leur oncle, elle n'avoit oſé lui déclarer ſon nouveau mariage: que le Chevalier d'Iſtalles, c'eſt le ſe-

cond mari, l'avoit quittée au sortir de l'autel, pour passer les mers avec son régiment, qu'enfin ramené par la paix, il devoit être à Paris, où elle-même s'étoit flatée de pouvoir le rejoindre bientôt; mais que ses projets de réunion se trouvoient traversés par la résolution que leur oncle avoit prise de passer l'hyver dans ce château. Ainsi réunir les deux époux, & faire agréer ce mariage par M. de *Bessancourt*; voilà ce qu'il y a à faire; & c'est à quoi l'obligeante cousine va employer tous ses soins. Rien n'est moins aisé: car *Emilie* est obsédée par deux amans; l'un, c'est *Permaville*, jaloux, égoïste, méchant; l'autre, *Merval*, imbécille, crédule, officieux,

Mal-adroit, intrépide;
Qui fait tout, qui fait tout, & fait toujours tout mal.

N'importe, dit *Volmare*:

Il agit, c'est assez. Le reste m'est égal.

ÉMILIE.

Bavard.

Madame DE VOLMARE.

Tant mieux : il dit ce qu'on veut.

EMILIE.

Imbécille;

Vous-même....

Madame DE VOLMARE.

Je l'ai dit : mais il peut être utile.
Qu'importe ? Dans ce monde, avec tout homme, il faut
Estimer ce qu'il peut & jamais ce qu'il vaut.

Vous voyez, Monsieur, que le dialogue est rapide & gai. *Merval* vient, & la cousine a l'air de vouloir faire une ligue avec lui : *Merval* se croit aimé d'*Emilie*, & il va la demander à l'oncle. Jolie ruse de *Volmare*, qui veut préparer les choses d'un peu loin, & disposer d'avance l'oncle à pardonner un hymen secret.

».... A ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera son oreille farouche,

C'est toujours un pas fait; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

Un joskey anglois apporte une lettre de la part du chevalier: il est au bout de l'avenue. Ce joskey est gai: son début est plaisant.

Celle que je viens pour, l'être à ce qu'on m'a dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie,
A laquelle de vous m'adresser, je vous prie?

Pendant qu'*Emilie* va répondre, la cousine retient le postillon, & imagine le projet le plus joli du monde. Elle lui propose de verser exprès, de briser une roue. Il croit que Montame, il veut rire. Elle insiste, & une bourse lui fait comprendre la chose; il reçoit d'une main, puis tendant l'autre:

Pendant que vous cassez,
La roue y l'être deux.

Madame DE VOLMARE.

Oh ! une, c'eſt aſſez.

Le trait eſt comique, & tout le rôle du joskey eſt très-piquant. L'imitation de ſon jargon eſt fidelle, & il eſt aiſé de voir que l'Auteur ſait l'anglois : *celle que je viens pour*, tournure familière aux anglois, *her i coma for. Merval* revient, il a déjà parlé à M. de *Beſſancourt*, qui n'a pas dit non. Mais *Permaville* vient à bout de l'aigrir. *Volmare* a prévu tout cela. Comme elle ſonge à ſa roue caſſée & au voyageur, elle envoie *Merval* au bout de l'avenue, ſous prétexte d'y rejoindre *Emilie*, mais en effet pour recueillir le Chevalier. La choſe réuſſit. *Merval* trouve le Chevalier, reconnoît ſon ami, l'emmène, & le préſente à M. de *Beſſancourt*.

Il n'y a à craindre que l'indiſcrétion du Chevalier. Il eſt jeune, vif, amoureux, il n'a point revu ſa femme depuis le moment où il reçut ſa foi. *Permaville* l'obſerve & ſoupçonne un rival. *Merval* ne craint que *Permaville*.

Il fait au Chevalier l'aveu de son amour, & implore son secours. La situation n'est pas neuve, mais elle est encore plaisante. Sans être bien neuve non plus, la scène suivante est d'un effet comique. Les trois amans viennent attendre *Emilie* au même endroit. Chacun des trois veut rester le dernier. *Permaville* brode, le Chevalier lit, *Merval* rêve. C'est en cet état que Mde. de *Volmare* les trouve. Il s'agit d'en éloigner deux. Elle y va réussir. Elle n'a point voulu suivre *Emilie* jusqu'à sa volière. Bon, dit tout bas *Merval*; il ne tarde pas à y courir. *Permaville* qui soupçonne un rendez-vous, le suit bientôt. Tout ceci est filé le plus joliment du monde. Le Chevalier reste maître de la place, & la cousine sort pour lui envoyer *Emilie*; celle-ci vient en effet : on juge de sa joie, des transports du Chevalier. Ils lui font oublier qu'il peut être surpris. Il l'est en effet par l'oncle, qui entend les noms d'amant, d'époux. Il approche, renverse une chaise : les époux fuient. Heureusement il ne sait laquelle de

ses deux nièces est la coupable. A un cri qui a été poussé, il a cru reconnoître *Emilie*. Mais *Merval* soutient que c'est l'autre, & cela est assez vraisemblable. Lui même il vient apprendre à Madame de *Volmare* ce qu'elle doit faire. Elle ne songeoit pas à se mettre à la place d'*Emilie*. *Merval*, en lui disant que c'est elle qui a épousé le Chevalier, lui a fait naître l'idée de le laisser croire. Elle joue fort bien son rôle, & persuade *Permaville* lui-même. Elle fait plus : elle les met tous deux dans son parti ; & il ne lui en coûte pour cela que d'assurer chacun d'eux que l'autre n'épousera point *Emilie*. Elle est sûre de son fait. Dès-lors tous deux plaident sa cause. *Merval* n'est point écouté ; mais *Permaville* fléchit l'oncle. Une scène fort plaisante est celle où les deux rivaux, seuls avec l'oncle, se réunissent pour chanter les louanges de leur rival heureux. Cette idée n'a pu entrer que dans une tête très-comique : enfin, les deux nièces & le Chevalier paroissent ; *Emilie* tombe aux pieds

de son oncle. Autre équivoque plaisante. Il croit que c'est encore un autre mariage. *Il me pleut des neveux*, dit-il. Mais tout s'éclaircit. *Merval* & *Permaville* reconnoissent tous deux qu'ils ont été joués.

Vous voyez, Monsieur, que toute l'intrigue roule sur Madame de *Volmare*, que chaque acte amène une surprise nouvelle & un nouvel incident, & qu'enfin tout se dénoue sans effort & naturellement. Le rôle de Madame de *Volmare* est d'une gaieté continue, gaieté franche & de bon ton. *Emilie* est ce qu'elle doit être. *Merval* est charmant : c'est un de ces sots, bonnes gens, mais qui feroient insupportables, si l'on ne savoit pas en tirer parti. Le style est généralement comique, la versification est quelquefois un peu négligée, mais il y a dans la pièce cent vers à retenir. J'en ai déja cité quelques-uns. Vous trouverez peu de tirades : ce n'est pas un grand mal ; cependant le lecteur aimeroit à respirer quelquefois, & à se reposer sur une tirade

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont donné, Mardi treize de ce mois, *l'Inconſtant*, dont la repréſentation étoit attendue depuis long-temps avec impatience par l'auteur : l'événement a prouvé qu'il n'avoit pas tout-à-fait tort d'être impatient, car cette pièce lui fait beaucoup d'honneur ; débuter à ſon âge par une comédie de caractère, en cinq actes, en vers, & réuſſir, ſans intrigue romaneſque, ſans indécence, ſans vaine prétention, ſans bel eſprit, ſans calembourgs, cela promet.

L'Inconſtant eſt vraiment une pièce nationale ; car l'inconſtance eſt le défaut qu'on attribue univerſellement aux François. L'Auteur a bien fait de fondre, dans ſon perſonnage principal, les différentes nuances d'inconſtance que les grammairiens déſignent par les noms de *léger*, *volage*, & *changeant* ; car ce ſont autant de traits particuliers qui entrent dans le ca-

ractère général d'un *Inconstant*. Il est aussi très-naturel qu'un inconstant soit *capricieux*, *irrésolu*, & on ne peut pas faire un grand reproche à l'Auteur d'avoir trop multiplié les variations de son héros, dans l'espace de vingt-quatre heures ; ce défaut de vraisemblance est excusé & devient même indispensable, par la nécessité de le placer dans les diverses situations propres à faire ressortir son caractère.

On sçait que les pièces de caractère n'ont pas toujours besoin d'être fortement intriguées ; il y a peu d'action dans l'*Inconstant* ; mais la foule de détails agréables dont la pièce est remplie, soutient l'attention, & le mouvement continuel du principal personnage empêche que la scène ne languisse ; il y a cependant quelques longueurs qu'il est aisé d'élaguer : l'*Inconstant* éclipse tous les autres rôles ; heureusement qu'on le perd rarement de vue ; & qu'il a de quoi défrayer toute la pièce, tant il abonde en traits comiques, en mots heureux, en saillies vives & originales ;

le dialogue eſt vif, ingénieux, & ſur-tout d'une grande gaieté, qualité précieuſe & rare. On remarque dans la verſification & dans le ſtyle une facilité prodigieuſe, beaucoup d'imagination & de fécondité; & ce qui donne les plus heureuſes eſpérances, c'eſt qu'on apperçoit, dans les ſituations, dans les idées & dans toute la facture de la pièce, un talent franc & vrai, un naturel exquis que la Capitale n'a point gâté, & qu'elle ne peut plus aujourd'hui qu'embellir.

Pour vous donner une idée des agrémens du ſtyle de cette pièce, voici quelques vers de génie & de caractère qui ont excité les plus vifs applaudiſſemens.

Je ne pourroie jamais regarder ſans dépit
Mille ſoldats de front, vetus du même
    habit,
Qui, ſemblables de taille, ainſi que de
    coeffure,
Etoient auſſi, je crois, ſemblables de
    figure.

Car enfin feuilletez tous les livres divers
Vous rencontrez partout de la prose ou
des vers.

La constance n'est point la vertu d'un
mortel,
Et pour être constant, il faut être éternel.

Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir unique & sans pareil
D'assister, chaque jour, au lever du soleil.

J'offensois cent beautés, quand je n'en
aimois qu'une.
J'en veux adorer mille & n'en aimer
aucune.

Nulle part étranger, je veux qu'à Lon-
dres on puisse
Me prendre pour anglois, à Berne pour
un suisse.

Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle
part;
Un lieu rit, on y reste: il vous déplait,
on part.

Dans chaque ville on peut laisser une
Maîtresse.

Oui, quand on n'aimeroit, en passant,
 que l'hôtesse.

La peste soit des vers, de cette double
 rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son
 double son
M'apporte, à point nommé, le mortel
 unisson!

Et c'est pour ne pas être inconstant, au
 contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout
 exprès,
J'aime bien mieux changer auparavant
 qu'après.

Mais cette beauté là n'est point ce qu'il me
 faut;
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

Elle parle fort peu, mais ce peu me
 suffit,
Et je répondrois bien qu'elle a beaucoup
 d'esprit.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XVI.

Les Soirées Provençales, ou *Lettres de M.* Berenger, *écrites à ses amis, pendant ses voyages dans sa patrie; à Paris, chez* Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet; 3 vol. petit* in-12; *avec cette Epigraphe :*

Né avec une ame sensible, enchanté de tout ce qui frappoit mes regards sur les bords qui m'avoient vu naître, tous les objets avoient été pour moi, dans ma jeunesse, une source d'émotions & de délices qui me faisoient oublier mes malheurs....

Telephe. Liv. XI.

LA plûpart des lettres, Monsieur, qui composent ce recueil ont déjà

été publiées par l'Auteur, & quoique M. *Berenger* ne l'annonce pas, ceci est moins un ouvrage tout neuf, qu'une seconde édition d'un premier ouvrage. Son objet est de faire connoître la Provence, & de donner, sur cette contrée si intéressante, des détails curieux & instructifs. L'Auteur, né provençal, voyage dans sa patrie, dont il est absent depuis quelque temps, & chaque objet qui lui paroît digne de fixer l'attention, devient la matière d'une lettre qu'il écrit à ses amis. Les amis de M. *Berenger* ne sont pas en reste avec lui, & ils lui écrivent aussi quelquefois de leur côté ce qu'ils ont vu dans leurs voyages. Je doute qu'une telle correspondance soit fort naturelle, & qu'il y ait beaucoup de personnes qui se piquent entr'elles d'une pareille exactitude. Il y a dans ce commerce épistolaire je ne sçais quoi de guindé qui ne convient point à la véritable amitié. Il semble que M. *Berenger* pouvoit absolument attendre qu'il fût de retour pour raconter, ou pour lire à ses amis ce qu'il avoit

vu, ce qu'il avoit observé ; d'autant plus que n'écrivant pas toujours à la même personne, chacun ne peut avoir qu'une partie détachée de son ouvrage : mais peut-être aussi qu'aucune de ces lettres n'est venue par la poste, & que M. *Berenger* en a été tout à la fois & l'auteur & le courier.

Ne vous imaginez pas cependant, Monsieur, qu'il ne s'agisse ici que de la Provence, ainsi que semble l'annoncer le titre de *Soirées Provençales* qu'on lit à la tête. Vous y trouverez mille autres choses qui n'ont que peu, ou point de rapport avec l'objet principal. Si M. *Berenger* écrit à un de ses amis qui desire le venir joindre, il ne manque pas de lui tracer les différentes routes qu'il peut suivre ; il lui nomme d'avance les endroits par où il passera, & lui décrit les diverses curiosités qu'ils peuvent offrir, sans s'embarrasser s'il lui ôte ou non le plaisir de la surprise, & au risque de donner à penser qu'il ne le juge pas capable d'observer par lui-même. Ceci au moins tient en quelque sorte à la Provence ; mais

des lettres de M. *** sur quelques parties du Languedoc ; de M. *François de Neuf-Château*, sur son voyage de Lorraine à Bordeaux, & de Bordeaux en Amérique, mais un extrait d'un voyage de Genève, &c. ne sont-ce pas là des matières absolument disparates avec les *Soirées Provençales?* Pourquoi partager ainsi l'esprit de son lecteur? M. *Berenger* craignoit-il donc qu'on put s'ennuyer avec lui sous le beau ciel de sa patrie?

Malgré le peu de vraisemblance d'un pareil commerce épistolaire, malgré le défaut d'unité qui règne dans l'ouvrage, vous lirez cependant avec plaisir la plûpart des lettres qui le composent. Tableaux agréables, descriptions poëtiques, vues politiques & patriotiques, économiques & philosophiques, style brillant & animé; tout, dans cet ouvrage, annonce un écrivain élégant & poli, chez lequel on ne seroit cependant pas fâché de trouver un peu moins de recherche, un ton plus simple & plus naturel.

Une qualité que l'on ne contestera

pas à M. *Berenger*, c'eſt celle d'excellent patriote. Ce ſentiment eſt trop bien marqué, trop bien caractériſé chez lui, pour qu'on puiſſe le confondre avec cet enthouſiaſme factice, où le cœur n'a ſouvent aucune part. Liſez, entr'autres morceaux, *l'Epitre à ma Patrie*, vous y trouverez le fils tendre, le vrai citoyen; je ne parle pas du Poëte, on l'eſt toujours avec une ame ſenſible.

O! qui m'arrêtera ſous ces grottes humides
Qu'habitent le ſilence, & le calme & le
frais,
Et d'où l'œil ſuit le cours de ces voiles
rapides
Qui de tous les climats rapprochent les
bienfaits?
Quand verrai-je voguer ces légères chaloupes,
Dont le myrte couronne & les mats &
les poupes!
Le rire, en longs éclats, les chants &
les concerts,
Au bruit des tambourins ſe mêlent dans
les airs.

Que j'aime à contempler la gaieté franche
& vive
Du peuple, ami des jeux, qui danse
sur la rive !
Ses gestes, ses regards respirent le plaisir.
Si le sort fit couler les beaux jours de
ma vie
Loin des champs fortunés d'une terre
chérie,
J'aurai du moins, j'aurai la douceur d'y
mourir !
Est-il dans l'univers des humains plus
aimables,
Plus dignes d'être aimés, à leur Roi
plus soumis ?
Prompts, extrêmes, légers, mais de vice
incapables,
Ils ont tous les talens, & le don d'être
amis.

Mon intention n'est pas de suivre M. *Berenger* dans tous les lieux qu'il décrit. Je ferois un extrait aussi long que l'ouvrage. Je me contenterai de citer quelques morceaux qui pourront justifier les qualités que j'ai assignées

plus haut. Je passe la description de Vaucluse, vous la connoissez déjà; mais pour vous dédommager, voici un charmant portrait : c'est celui des femmes des environs & de la ville d'Arles : » En général, le sang est » très-beau dans cette contrée : les » formes y satisfont le peintre & le » sculpteur (sans déplaire aux poëtes). » Les drolets bruns ou noirs relèvent » l'éclat des carnations : de grands » yeux noirs, des sourcils bien ar» qués, des joues rondes & fraîches » comme des pommes d'api, le plus » joli sourire du monde, & une pro» digieuse mobilité dans les muscles » du visage, tels sont les *propres* » que ces charmantes créatures (je » parle du peuple) apportent presque » toutes en dot à leurs époux. Joi» gnez à ces biens un jargon d'une » naïveté, d'une douceur infinie, » des expressions caressantes, un ac» cent séducteur; l'usage des dimi» nutifs les plus mignards : & voyez si » l'on peut tenir à tant d'enchantemens; » voyez si c'est à tort que *Venus* » étoit anciennement la patrone des

» femmes d'Arles ». Je ne vous ajouterai pas la defcription du pays même, je craindrois de vous rendre tout autre féjour défagréable.

Vous pourriez cependant vous fentir partagé fur le choix, fi je vous mettois fous les yeux tous les fites délicieux que peint M. *Berenger;* allez à Arles, à Marfeille, à Toulon, par-tout vous ferez enchanté. Pour moi, je ne fçais fi j'irois fi loin; je craindrois de refter dans le comtat. » L'agréable contrée! Là, vous voyez » de fertiles guérets fillonnés en tout » fens, des verds tapis de luzerne, » des champs couverts de légumes, » féparés les uns des autres par des » plantations de mûriers, de faules & » de toute forte d'arbres fruitiers; tout » cela préfente ces campagnes comme » un tableau unique, où les figures » les plus jolies, les bordures les plus » fraîches, les compartimens les plus » réguliers à la fois & les plus bi- » farres, les verds les plus variés, » les gradations, les accords les plus » harmonieux, raviffent l'œil, en- » chantent l'ame, & feroient oublier

» l'univers aux voyageurs charmés,
» s'ils trouvoient les plus doux des
» hommes dans le plus doux des
» climats ».

Chemin faisant, notre voyageur rencontre un Mylord, qui, au lieu de jouir tout bonnement de tant de beautés, trouve mauvais que la France abandonne ce pays au Saint Père, sous prétexte que le commerce y est sans vigueur, & qu'il manque de population. Voici ce que lui répond M. *Berenger*.

» Mylord ! vous raisonnez en po-
» litique ; mais daignez, je vous prie,
» observer en philosophe. Qu'importe
» après tout, que ce pays-ci puisse
» renfermer plus d'habitans ! Il s'agit
» de savoir si ceux qui l'habitent sont
» heureux. Or, voyez & jugez : ici,
» les moissons ne sont pas dévorées
» par un camp-volant de commis &
» de collecteurs plus cruels, plus
» dévastateurs que la grêle & les sau-
» terelles : les publicains n'y *travaillent*
» *pas le pays en finance*. Le tabac
» vaut deux sols l'once ; le sel, six
» liards la livre ; le vin, deux sols

» le grand pot. Le pain & la viande
» y sont taxés à un prix raisonnable,
» qui accommode tout à la fois le
» propriétaire & le consommateur.
» Ces plaines couvertes de verds mû-
» riers, fournissent une énorme quan-
» tité de fort belle soie aux manu-
» factures de Lyon & du Langue-
» doc. Ces longues allées d'ormes,
» d'amandiers, d'oliviers; ces mille
» avenues de saules donnent le bois
» de chauffage, produisent des huiles
» & des fruits en abondance, & sup-
» pléent au manque de forêts; tous
» ces canaux si bien ménagés, les
» eaux du Rhône, les bras de la
» Durance, ces saignées de la Sor-
» gue avivent ces trefles & ces lu-
» zernes, & sont comme les veines
» & les artères de ces pâturages fé-
» conds en herbes & troupeaux:
» delà, les laines, les engrais, le
» bétail qui laboure, & le lait qui
» nourrit le laboureur. Pensez-vous,
» Mylord, que la belle culture de
» tant d'héritages puisse exister, dans
» cet état florissant, sans une population
» convenable, sans économie poli-

» tique, sans bonheur? Je suis loin
» de le croire, Monsieur; je regarde
» au contraire ce pays-ci comme
» une des plus heureuses contrées
» du monde, & il faut, Monsieur,
» que la plûpart de vos compatriotes
» en fassent la même estime, puisque
» toutes ces campagnes sont actuel-
» lement habitées par des anglois,
» & louées à bail. Ici, Mylord, *pro-
» priété*, *sûreté*, *liberté*, ne sont pas
» de vains mots..... J'y vois, quoi-
» qu'on en dise, des mœurs douces,
» de la joie, de l'aisance, du calme:
» l'air satisfait & tranquille annonce-
» roit-il, à votre avis, moins de féli-
» cité que cette turbulence inquiette,
» ces regards avides, cette ardeur
» âpre & cupide des habitans des
» villes commerçantes ».

Je ne vois pas de réplique à d'aussi bonnes raisons. Aussi Mylord, pour toute réponse, se mit à avaler la tasse de thé qu'il avoit tenue constamment à sa main, pendant que M. *Berenger* plaidoit la cause de ses chers comtadins.

Si cet article pouvoit indisposer

contre l'Auteur la gent *économiste*, ses vues sur les moyens d'améliorer le vin de Provence, sont bien faites pour le réconcilier avec les partisans du produit net. J'en dis autant de sa lettre sur les canaux d'arrosage & de navigation à faire en Provence. Ces morceaux annoncent un vrai philosophe, un bon citoyen. Je ne vois qu'une chose qui pourroit beaucoup nuire à M. *Berenger*, c'est l'éloge qu'il fait, dans une lettre très-bien écrite, de l'éducation actuelle des collèges, & la justice qu'il rend à la sagesse avec laquelle le Parlement de Paris la maintient dans toute sa pureté ; il ose jetter du ridicule sur les farces que jouent ces charlatans d'éducation qui fourmillent de toute part, & ne craint pas d'applaudir au projet de M. ***, Avocat Général au Parlement de ***, qui s'occupe actuellement d'un mémoire, où, entr'autres choses, il prouve que l'enseignement de l'Université, auquel nous devons tant de grands hommes en tout genre, est encore le meilleur de tous. Il faut bien du courage pour

oser penser ainsi tout haut, dans un temps où l'on débite sur cet objet important, tant de folies & d'extravagances.

Ces sages réflexions viennent à la suite d'un exercice de collège auquel l'Auteur avoit assisté. » Il ne s'agissoit pas d'un de ces exercices littéraires, où les jeunes gens rendent compte de leurs progrès dans les études, en présence d'un public attentif, éclairé & choisi.... » C'étoit un méprisable exercice, où » la perte du temps se réunissoit aux » exemples du plus mauvais goût: » c'étoit un histrionage révoltant, » où les écoliers déguisés & fardés, » après avoir joué des scènes détachées des *Fourberies de Scapin*, du » *Légataire*, de *l'Avocat patelin*, du » *Médecin malgré lui*, finirent par se » travestir en saltimbanques, pour » exécuter un éternel ballet: L'orchestre étoit assez bon, l'assemblée » brillante, emplumée, ambrée, mais » bruyante & confuse à l'excès. Un » coup d'archet fit avancer les figurans qui n'exécutèrent pas mal les

» premières entrées ; mais un jeune
» étourdi ayant perdu le dessin de
» sa figure, un autre en fit autant.
» Quatre danseurs brouillèrent, &
» tout alloit manquer, si deux RR.
» PP., en froc & en cuculle, ne
» fussent prestement sortis des cou-
» lisses, pour renouer le fil du la-
» byrinthe. En vérité ils prirent ces
» jolis enfans par la main, exécu-
» tèrent un pas de deux, & se re-
» tirèrent tout doucement de côté,
» en dirigeant habilement les acteurs
» du doigt & de l'œil ».

Vivement épris & enchanté, comme l'est M. *Berenger*, des beautés qu'offre le spectacle de la nature, on ne sera pas surpris que le séjour d'une ville, telle que Paris, ne lui inspire que du dégoût. Mais ne pousse-t-il pas ce sentiment un peu trop loin? Ce qui paroît le révolter davantage, c'est l'esprit d'intrigue & de tracasserie dont la Capitale est sur-tout le théâtre. M. *Berenger* a raison, & c'est principalement dans l'empire des lettres & des arts que règnent & dominent les cabales, & cette mi-

sérable ardeur, non de se surpasser, mais de se supplanter les uns & les autres. Mais qu'importe au vrai philosophe tout ce manège & cette ambition inquiette ? Il peut plaindre les malheureux qui s'y dévouent, sans que sa tranquillité en soit altérée, & vivre paisible & content au milieu de ce tourbillon qui s'agite autour de lui. C'est un spectacle de plus qui peut l'amuser & l'instruire en même temps. Qu'il laisse aux intrigans les pensions, les fauteuils académiques ; qui l'empêche d'ailleurs de cultiver en paix les lettres & les arts ? Pour l'homme sans passions tumultueuses, Paris est le séjour le plus doux, le plus paisible de l'univers. Obscur, inconnu, seul, pour ainsi dire, au milieu de la foule immense qui l'environne, il est dispensé du cérémonial, de l'étiquette auxquels il se trouve nécessairement assujetti ailleurs. Il choisit à son gré ses amis, ses sociétés, & n'est point esclave de toutes ces bienséances provinciales qui sont autant d'entraves de la liberté. Caché à tous les yeux, il est à l'abri

des caquets, des médiſances & de la calomnie, fléaux éternels des ſéjours où tout le monde ſe connoît. Il a même moins à ſouffrir de l'orgueil & des dédains du riche. Que, renfermé enfin au-dedans de lui-même, ou dans le cercle d'une ſociété choiſie, il dédaigne cette vaine célébrité qui coûte toujours ſi cher, & rien ne manque à ſon bonheur. Je ſçais qu'il eſt peu d'hommes capables d'un tel effort. On ne voit ici que gens qui s'intriguent & ſe tourmentent ſans ceſſe, & dont la vie ſe paſſe à courir après un vain fantôme de renommée qui leur échappe preſque toujours. Sans chercher nos exemples plus loin, quel métier que celui d'aſpirant aux honneurs & aux dignités littéraires? Ce n'eſt pas de faire de bons ouvrages qu'il doit s'occuper, mais de ſe faire des prôneurs, des créatures, des protecteurs. Que de viſites ſerviles & politiques auprès des chefs ſuprêmes! Quelle cour baſſe & aſſidue! Comment un homme de mérite peut-il, à l'inſtant d'une place vacante, ſe réſoudre à

aller solliciter de porte en porte des suffrages qu'il tremble de ne pas obtenir? Et comment peut-on exiger que le talent, qu'on devroit aller chercher par-tout où il se cache, soit réduit à ce rôle suppliant, qui blesse tout à la fois les règles de la bienséance & celles de la modestie.

Si M. *Berenger* s'est dit à lui-même: voilà à quoi je suis destiné en fixant mon séjour à Paris; j'approuve le vœu qu'il a formé de vivre loin de la Capitale, & de passer ses jours dans sa patrie. Mais rien ne l'oblige à un pareil genre de vie; qu'il s'amuse à faire de jolis vers, & qu'il laisse là les intrigues & les intrigans, & il pourra trouver ici, comme ailleurs, ce bonheur qui est plus souvent en nous-mêmes, que dans les lieux que nous habitons.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Œuvres de Mr. de Saint-Marc, *de l'Académie de Bordeaux ; troisième édition, dédiée au Roi de Suède ; deux volumes* in-8°. *A Paris, de l'Imprimerie de* Monsieur.

LA plûpart des ouvrages que ces deux volumes contiennent, étoient connus, Monsieur, & avantageusement. Chaque édition, en y ajoutant quelque chose, augmente le prix de la collection. Celle ci est la troisième, & offre quelques comédies de plus. Les opéra qui forment la moitié du premier volume, sur-tout *Adele de Ponthieu* & *Alceste*, n'ont besoin que d'être nommés. L'impression ne peut manquer de leur faire perdre beaucoup de leur mérite : cependant M. de *Saint-Marc* a perdu

moins qu'un autre. L'élégance & la sagesse de ses poëmes en rendent encore la lecture agréable. L'Auteur d'*Adele* avoit bien le droit de dire un mot sur l'opéra, & il a usé de ce droit avec bien de la modération, ce qui n'est pas ordinaire en un pareil sujet. Ses *réflexions* sont sages, honnêtes: elles font sentir l'avantage de l'opéra en général, & la supériorité du notre sur ceux de l'Italie & de l'Allemagne. Rien n'échappe à son attention. Le poëte, le musicien, les acteurs & le compositeur des ballets peuvent faire leur profit de ses conseils.

Le premier volume est terminé par des pièces fugitives. La première Epître est digne de l'Auteur d'*Adele* & du Chevalier *Dars*, à qui elle est adressée, & de *Bayard* & de *Duguesclin*, dont on y rappelle la franchise & les hauts faits. Embarrassé de choisir entre tant d'opuscules agréables, je m'arrête, Monsieur, à l'Epitre à M. le Comte de *L****, sur l'opéra; vous aimerez cette énumération de miracles qu'opère M. de *Saint-Marc* à l'opéra.

La foudre obéit à mes vœux,
Et Venus daigne leur sourire.
Mes desirs ne sont jamais vains.
Flore, attentive à mes desseins,
Change les torrens en cascades,
Et les deserts en beaux jardins
Que, sur le son des tambourins,
Foulent les jeux & les Nayades;
Les Sylphides & les Ondins.
Elle oppose aux regards malins
De verdoyantes palissades
Et par leur secours les Sylvains,
Réunis avec les Driades;
Cachent leurs amoureux larcins.
Je commande; Pluton soupire;
Des Rois gémissent dans les fers;
Apollon guide mes concerts,
Et le soleil, cessant de luire,
Dans la nuit plonge l'univers.
Aux divers accords de ma lyre,
Je calme ou soulève les mers;
Le marbre se meut & respire;
Des palais règnent dans les airs.
A ma voix, les cieux sont ouverts,
Et, près de moi, la cour divine,

Souvent, sans m'en faire la mine
Trouve les monstres des enfers.
Oui, le désespoir & la haine
Viennent rugir dans mon séjour,
Et de ma main je les enchaîne
Pour les immoler à l'amour.

Voilà le beau côté de la médaille, Monsieur. Mais

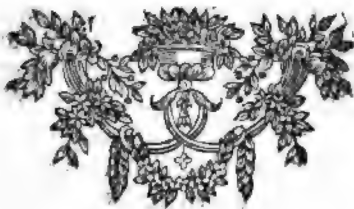
Quel revers! bien-tôt ma puissance
Dégénère en obéissance
Devant cet harmoniste altier
Qui, la main des trois clefs armée,
Voudroit forcer la renommée
De ne vanter que son laurier.
» Monsieur, il faut prendre la peine
» De raccourcir, & promptement
» Ce recitatif qui me gêne,
Me dit-il despotiquement :
» Allons, qu'une demi-douzaine
» De vers coupés également,
» Prépare un air de mouvement :
» Placez là les mots vole ou chaîne,
» Pour y produire un roulement ;
» Jettez des vers de sentiment.

» Dans tel acte, dans telle scène. —
» Mais, Monsieur.... — Point d'entêtement:
» Rayez ce développement;
» Je le veux, Monsieur; mon chant traîne;
» J'ai d'ailleurs certains petits airs
» Dont j'attends un effet unique;
» Vîte, qu'on abrège ces vers;
» Mettez des mots sous ma musique.

Tout le second volume est rempli par des comédies, qu'on pourroit appeller des comédies de société. Quoiqu'elles ne soient pas autrement comiques, on ne s'avisera pas de chicaner l'Auteur sur le titre de comédies, après qu'il a déclaré lui-même que c'étoit faute de pouvoir trouver un autre titre, qu'il avoit donné celui-là à ses petits drames. Ils sont sept: *la Bienfaisance*, *la Vanité corrigée*, *l'Amour filial*, *la Répétition*, *l'Ingratitude*, *la Confiance mal placée*, & *la Franchise*. Les héros & héroïnes de ces pièces sont presque tous des enfans & des pensionnaires

de douze à quatorze ans. Peut-être quelquefois s'expriment-ils trop bien pour leur âge. La scène aussi n'est pas toujours fort animée. Mais la gaieté en est honnête, la sensibilité douce, la morale excellente; & ceux qui prennent plaisir à la lecture de ces petites comédies, sont dignes de lire celles de Madame la Comtesse de *Genlis*.

Je suis, &c.



---

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, 20 Juin 1786.

MONSIEUR,

IL m'a été envoyé ces jours derniers, par la petite poste, un imprimé intitulé, *Gazette des Tribunaux*, N°. 16. J'y trouve une inexactitude singulière à mon égard, relativement au procès que je viens de gagner au Parlement de Paris, après quatre années de travaux peu communs, en faveur de l'infortunée fille *Salmon*. Six pages employées à faire l'éloge de la Consultation de M. *Fournel*, qui n'est pas jointe au procès, sans donner le soupçon du mien qui en a fait la seule base, cela me paroît étonnant; & ce qui me paroît indécent est la note suivante, page 244.

» *Il paroît* que M. *Fournel* a *intitulé* » son ouvrage *Consultation*, pour » qu'on

» qu'on ne le *confondît* pas avec un
» *Mémoire* qui avoit paru quelque
» temps auparavant, rédigé par Me
» *Lecauchois*, Avocat au Parlement
» de Rouen. On ne peut trop louer
» le zèle compatissant de Me *Lecau-*
» *chois*, qui a *le mérite* d'avoir *le*
» *premier* éveillé l'attention publique
» sur cette infortunée.

Cette espiéglerie est trop forte. Il faut ramener son auteur au dégré de vérité dont il n'auroit pas dû s'écarter. L'on verra que M. *Fournel* avoit raison d'avoir *la délicatesse* de ne pas souffrir que mon travail fut *confondu* avec le sien.

Le vingt-trois Mai dernier, aussitôt le jugement à jamais mémorable, qui rendit l'innocence à elle-même, les bouquetières du Palais apportèrent à ma fille *Salmon* & à moi chacun un bouquet de roses. Je partageai le mien entre M. *B****, mon Procureur, & Me *Fournel*, Auteur de la Consultation qui fait tout son *mérite* en ce procès. Ces Messieurs acceptèrent ce partage. Point d'épines à

ces roses ; aucun d'eux n'en avoit rencontré pour les avoir.

Monté dans *mon fiacre* avec *Salmon* & mon Procureur, un petit homme s'accrocha à la portière, en me criant ces mots : » M. *Lecauchois* donnez-» moi donc vos mémoires, *je n'ai* » *que* la Consultation de M. *Fournel!*

» Qui êtes-vous, Monsieur ?

» Je suis le gazetier des Tribu-» naux ; ah ! Monsieur, que l'on » vous doit de reconnoissance ! Je » vous prie, je veux faire une men-» tion honorable de votre action ; je » demeure rue & hôtel Serpente.

En conséquence, j'ai fait passer mes mémoires à M. le Gazetier, qui a fait la *mention honorable* énoncée dans la note ci-dessus. *Errare humanum est.*

MM. *B**** & *Fournel* acceptèrent le partage de mes roses qui étoient sans épines pour eux ; j'en avois essuyé les piqûures pendant quatre années consécutives, calomnié auprès du ministère ; ma vénérable mère, âgée de quatre-vingt-six ans, cruellement vexée, & jusqu'à ma servante

. . . .

parce qu'elle avoit l'humanité d'aller consoler *Salmon* dans les fers & lui porter des secours. Quatre années de travaux & de voyages ; plus de 500 pages de mémoires imprimés, fruits de mon seul travail ; trois ordres du Roi obtenus pour assurer la vie à mon infortunée cliente, le dernier de ces ordres donné sur mes seules & uniques représentations, j'en ai les preuves les plus honorables ; plus de deux mille pages d'observations, de copies & d'extraits manuscrits ; une correspondance, composée de plus de huit cent lettres de tous les ordres de l'état ; huit à dix mille livres de dépenses ; l'abandon de mon cabinet ; telles étoient les épines qui m'avoient piqué si long-temps & que j'avois eu soin de dégager des roses que je présentai à MM. *B**** & *Fournel*.

Quant à *la voiture de la fille Salmon* dont parle M. le Gazetier de la rue Serpente, cela est risible. A la vérité, une bien sinistre voiture lui avoit été préparée dans l'origine de

ce procès ; mais j'en bénis ma destinée, je suis parvenu à éclairer la justice qui m'a procuré la douce, l'inexprimable satisfaction de donner à l'innocente *Salmon* une place dans une voiture plus agréable, & que j'ai payée de bien bon cœur ; (1) ainsi que les félicitations des harangères de Paris, de Versailles, de quarante tambours que M. *B**** a eu soin de me renvoyer quant au paiement ; enfin jusqu'au timbre de mon travail JUSTIFICATION, à Paris. Mais aussi avec plaisir j'ai satisfait à tous ces objets ! Quel est l'homme sur terre qui puisse me disputer l'avan-

(1) C'est le cinquième individu à qui ma bonne étoile sauve la fortune, l'honneur & la vie. Sur la demande en révision au Conseil, j'ai eu 64 Juges, j'ai eu 64 voix : sur celle en cassation, j'ai eu 80 Juges, j'ai eu 80 voix ; il n'étoit pas alors question de la Consultation de M. *Fournel*, mais bien de l'honorable M. *Hupin*, notre Avocat aux conseils.

tage d'avoir placé son argent à pareil intérêt.

C'étoit donc avec bien de la justice que le travail de M. *Fournel*, fruit de son seul zéle dès avant mon arrivée à Paris, *& sans requisition de la fille Salmon*, (1) ne pouvoit, ne

---

(1) *Sans requisition de la fille Salmon* ; voici ce que m'écrivoit à Rouen, le quinze Janvier dernier, un ami intime, décoré, homme rare par son nom, & encore plus par les qualités de son cœur. » Vous imaginez, mon bon ami, que sa» chant votre infortunée cliente arrivée » à la conciergerie, j'y ai promptement » couru pour la voir. Mon Dieu! que sa » vue, en m'inspirant d'intérêt, m'a fait » de peines. *Les larmes que je lui ai vu* » *verser* m'ont bien attendri. Tous ses » vœux tendent à vous voir arrivé. Tout » paroît lui manquer éloignée de vous ; » vous êtes son ange gardien & tutélaire ; » elle m'a dit qu'*on l'avoit assurée que* » *vous ne viendriez pas à Paris* ; que ce

devoit être confondu avec le mien. Mais cela n'empêche pas que cet ouvrage, supérieurement écrit, ne caractérise bien l'excellence de l'ame de son auteur. Il se trouve chez M.

» seroit un Avocat du Parlement de Pa-
» ris qui se chargeroit de son affaire;
» *je lui ai dit le contraire*, en l'assurant
» que vous m'aviez écrit que vous seriez
» à Paris dans les premiers jours du mois
» prochain, *ce qui a séché ses larmes & a*
» *paru la tranquilliser.*

Et vers le même temps, on m'avoit fait écrire par une tête légère » que » MM. du Parlement auroient de la pré» vention s'ils ne voyoient la fille Sal» mon défendue par quelques écrivains » ou jurisconsultes de Paris.

Je me tais sur le surplus de cette honteuse lettre; mais j'ai eu soin de ne pas prendre le change, & définitivement j'ai séché les larmes de ma pauvre Salmon, en dépit de ses ennemis & des envieux de mon bonheur.

Cailleau, Imprimeur, rue Galande, N°. 64.

Mais aussi tout cela n'empêche pas de dire que j'ai été *le seul premier & le dernier* qui ait défendu, à tant d'égards, l'infortunée *Salmon*, originairement abandonnée de toute la terre. Je vais mettre le sceau à mon action, en la mariant incessamment, & sous de puissans auspices, à l'objet de son cœur qui est un excellent sujet.

L'oisiveté de mes envieux me force de dire ici, que quant aux présens que m'a fait la pauvre *Salmon*, ils consistent, 1°. en un pot d'œillets qu'elle m'envoya l'année dernière, au jour de ma fête; 2°. en un petit sachet ou matelas de soie pour placer ma montre; 3°. en une ame & des sentimens d'une parfaite reconnoissance. Je garderai le sachet de soie; mais en retour elle aura la montre pour présent de nôces de ma part. Elle m'a demandé mon portrait; Mademoiselle *de Noireterre*, Peintre en miniature, aussi estimable par les qualités de son cœur qu'habile dans

ſon art, a voulu l'exécuter gratuitement, & a doublé cette galanterie en me donnant celui de *Salmon*. Ces deux ouvrages ſont la juſte admiration des connoiſſeurs.

Je ſuis avec eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, LECAUCHOIS, Avocat, hôtel de Valois, rue des Bourdonnois.



COMÉDIE FRANÇOISE.

ENFIN, après une longue absence, *Guillaume Tell* a reparu sur la scène le vingt-un Juin. Ce nom & celui de l'auteur ont attiré un grand concours de spectateurs, qui ne demandoient pas mieux que d'applaudir. Le début promettoit : *Guillaume Tell* ouvroit la scène & excitoit ses camarades à s'affranchir d'un joug odieux ; l'enthousiasme étoit à son comble. Mais malheureusement cela ne s'est point soutenu. Le tyran *Gessner* vient froidement débiter ses maximes de rigueur & de despotisme. Il voit un jeune pâtre errer sur les rocs ; déguisé sous son manteau, il l'aborde ; on ne sait pourquoi, & parvient à le faire parler. Le jeune homme, dont *Gessner* a fait tuer le père, traite fort mal le tyran : celui-ci se découvre alors, & fait arrêter le jeune indiscret. Cette petite ruse, peu digne de la tragédie, ne produit pas d'ailleurs un grand effet. On annonce à *Gessner* que le

peuple commence à remuer. Il veut le contenir par la rigueur. Il ôte son chapeau, le donne à son confident, & ordonne qu'on se prosterne devant ce chapeau, comme devant sa propre personne. *Tell* refuse d'obéir & est arrêté. On le confronte avec l'autre prisonnier. La femme de *Tell* amène son fils, jeune enfant de huit ou neuf ans; elle pleure, gémit, & je ne sais pourquoi; cela n'est pas fort touchant. *Gessner*, plus inflexible encore que le public, imagine un supplice raffiné. Il a appris que *Tell* étoit un fameux tireur d'arc: il lui annonce qu'une pomme va être mise sur la tête de son enfant, & qu'il faut l'abbatre, que sa grace est à ce prix. La mère éclate en désespoir; le père est furieux; mais il faut céder. On se rend à la place publique. Au quatrième acte on apprend que *Guillaume Tell* a abbattu la pomme sans blesser son fils. Lui même paroît, & est fort applaudi: il a si bien tiré. Seul avec le tyran, celui-ci lui demande ce qu'il veut faire de la flèche qu'il voit dans son sein. Je la gardois,

dit-il pour te percer le sein, si j'eusse tué mon fils. Beau trait qui a été vivement senti. Il rappelle alors au tyran sa promesse, & demande la liberté; on la lui refuse. Le peuple s'indigne. *Gessner* est tranquille. *Tell* & ses compagnons ne respirent que vengeance: mais tous leurs complots, tous leurs beaux discours n'aboutiroient à rien, sans un accident le plus heureux du monde. *Gessner* fait conduire ses prisonniers sur l'autre bord du lac. Une tempête horrible s'élève. Tout l'équipage va périr. On dit que *Tell* peut seul le sauver. Car ce *Tell* est, comme vous le voyez, un fort habile homme. On lui donne donc le gouvernail. Ses flèches étoient à côté. Il arrive en effet à l'autre bord: saisit adroitement ses flèches, s'élance hors du bâteau, seulement son camarade le suit. *Tell*, d'un pied vigoureux, repousse la barque, & du bord il perce à coup de flèches les satellites du tyran. Le tyran seul échappe. A la fin du cinquième acte on le voit qui gravit avec peine ces affreux rochers. *Tell* l'apperçoit du

haut du roc, & le perce d'un coup de flèche. Le tyran tombe; *Tell*, du haut de son roc, appelle tous les Suisses à la liberté; ils accourent, & cela encore est fort applaudi. Il est vrai que le coup-d'œil est beau.

Le trait historique rendu tout uniment, beaucoup de discours très-longs, peu de vers tragiques, & des coups de théâtre au lieu de situations pathétiques, telle est la tragédie de *Guillaume Tell*, qui m'a paru au-dessous des autres ouvrages de M. *Lemierre*.

L'INCONSTANT a le sort des bons ouvrages dont le succès se fortifie & s'augmente par l'examen. L'Auteur a supprimé, au cinquième acte, des entrées & des sorties trop brusques & trop multipliées, qui avoient paru fatiguer le spectateur. Il a rendu le dénouement plus instructif & plus moral. Dans les premières représentations, *l'Inconstant* partoit dans le dessein de voyager, & ne laissoit dans les esprits que l'idée des amusemens

qu'il alloit se procurer. Maintenant on le voit puni; on voit un tableau fidèle des suites funestes de l'inconstance, qui conduit à l'ennui, au dégoût de soi-même, à une espèce d'anéantissement total; *l'Inconstant* ne sachant plus de quel côté chercher le bonheur qui le fuit, fatigué de tout, à charge à lui-même, se retire dans la résolution d'enterrer ses ennuis dans un cloître; & par-là, l'Auteur nous montre l'inconstance comme le principe de ces partis violens & désespérés, de ces démarches hasardées, qui font souvent le malheur de la vie entière. Si quelques esprits difficiles s'obstinent à trouver encore dans la pièce des endroits languissants, qu'ils se rappellent que dans une comédie de caractère, en cinq actes, il faut supporter quelques détails nécessaires pour lier les incidens, amener & motiver les situations, & qu'il est impossible que toutes les scènes soient aussi agréables que celles où *l'Inconstant* est en jeu. On ne peut refuser les plus grands éloges à la vivacité d'imagination, & à la singu-

llère fécondité que l'auteur a déployée dans ce caractère si plein, si bien soutenu d'un bout à l'autre, qui occupe & remplit seul le théâtre & ne permet pas de songer au vuide de l'action. Tant que *l'Inconstant* reste sur la scène, le spectateur est content, & semble ne rien désirer; il ne s'avise pas même de remarquer que *Florimon* est trop souvent & trop long-temps en conversation avec son valet; ce défaut, qui semble accrédité & autorisé par l'exemple universel de tous les comiques depuis *Moliere*, n'en est pas moins un défaut réel, qui choque les mœurs & la vraisemblance. Voyez *le Tartuffe* & *le Misanthrope*; éternels, mais désespérans modèles de toutes les comédies de caractère: dans la première, le valet ne se montre pas même sur le théâtre; dans la seconde, il n'a qu'une scène très-courte avec son maître, & sert à faire ressortir, par son étourderie & sa balourdise, l'humeur brusque & emportée d'*Alceste*: la nature & le bon sens veulent que le caractère principal soit en scène, non pas avec un valet, mais avec les

personnages de la société faits pour avoir des relations avec lui.

Il faut convenir que cette pièce qui n'a qu'un rôle, perdroit infiniment si ce rôle étoit joué par tout autre acteur que par le sieur *Molé*, dont le rare talent, depuis long-temps connu & cher au public, paroît cependant toujours nouveau dans chaque pièce nouvelle.

Je suis, &c.

COMEDIE ITALIENNE.

On a donné, le vingt Juin, sur ce Théâtre, *Le Duel*, drame en trois actes & en vers. Voilà bien des duels sur la scène, & dans un temps où, graces à ce siècle, on en voit moins que jamais dans le monde. Celui-ci sur-tout paroissoit inutile après celui de M. *Rochon de Chabannes*, qui laissoit peu de choses à désirer. M. *Lieutaud* ayant puisé dans une source commune, dans le théâtre allemand, a dû nécessairement se rapprocher de

M. *Rochon*. Nous ne donnerons point l'analyse du second ouvrage, puisqu'on se rappelle encore le premier. Ce n'est pas que M. *Lieutaud* n'y ait mis du sien : il a fait quelques changemens. Celui de donner trois actes à son drame n'est pas le plus heureux : le sujet n'en demandoit que deux. Il est vrai que l'Auteur y a pourvu, en semant sa pièce de traits piquans qui ont empêché la scène & les spectateurs de languir. Il y a sur-tout un jeune rôle très-gai & très-agréable. Chacun des autres a aussi son intérêt, excepté celui d'un père qui ne sait rien, & qui ne sert à rien. On a paru trouver peu vraisemblable que l'on revienne encore se battre dans la maison même de l'un des combattans. Que dans le premier mouvement, on mette l'épée à la main sur le lieu, passe : mais qu'après s'être séparés, on revienne encore là, cela n'est pas naturel. La règle d'unité de lieu est sage sans doute & fort ancienne ; mais celle du bon sens & de la vraisemblance l'est encore davantage. Quoi qu'il en

ſoit, ce drame a eu du ſuccès, & ſoutient la réputation que M. *Lieutaud* s'étoit déjà faite ſur le même théâtre.

Je ſuis, &c.

---

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

ENFIN, je me rends, Monſieur: je n'en puis plus douter. Oui, des hommes s'élèvent dans les airs. J'avois juſqu'ici refuſé de le croire: en vain mille journaux l'atteſtoient, en vain on me l'écrivoit de Paris. Du fond de ma province je ſecouois la tête, & je diſois; cela n'eſt pas poſſible. Mais obligé de faire un voyage à Paris, je lis dans un Journal qu'un ballon s'élevera, qu'un homme le ſuivra dans les airs. Parbleu, dis-je en moi-même, me voilà à portée de reconnoître s'ils m'ont tous trompé. Dimanche dernier donc, à l'heure dite, je vole au Luxembourg: je paye, j'entre; quelle ſurpriſe! j'ap-

perçois en effet tous les préparatifs de ce qu'on avoit annoncé. Un gros ballon, retenu par des cordages, sembloit n'attendre pour partir que la liberté. Fort bien. Mais je ne voyois point d'homme attaché à ce ballon: l'homme seul m'occupoit. Que m'importe un ballon qui s'élève en l'air? N'ai-je pas moi-même, cent fois dans mon enfance, fait élever aussi des boules de savon? Tout en disant cela, je m'approche, je m'approche; mais que vois-je? Une espèce de petit bateau attaché en bas, au ballon, chargé de lest, fourni de toutes sortes de provisions, & un homme dedans; oui, un homme; je frémis, je frémis plutôt que je n'admirai. Quoi, c'est bien un homme qui risque ainsi ses jours pour mériter les louanges d'une foule de spectateurs! Quel sacrifice! j'ai lu, il est vrai, dans l'histoire romaine, qu'un *Curtius*, que les *Decius* se sont dévoués pour la patrie. Mais ils étoient sûrs de l'intrépidité invincible que leur mort inspireroit à leurs concitoyens. La victoire & l'empire du monde étoient

le fruit de leur trépas. Mais ici je ne vois rien de semblable. Que fait à la patrie la hardiesse de ces navigateurs aériens. Qu'ont-ils fait tous tant qu'ils sont ? Car enfin il paroît que l'on m'a dit la vérité ; & cet homme va partir. Quel Journal a rendu compte de leurs découvertes : quelles expériences, quelles machines devons-nous à ces essais ? Aucunes. Des hommes sont montés dans les airs, ils ont été ballottés par tous les vents, puis ils sont descendus de plus ou moins haut, ou ils en sont tombés : voilà tout ? Pendant que je faisois ces tristes réflexions, Monsieur, le jeune voyageur s'agitoit dans sa nacelle, impatient de s'élancer. Il le faut avouer, sa jeunesse, son ardeur m'intéressèrent. Il n'a que vingt ans, dit-on ; mais il n'en paroissoit pas plus de quinze ; & si l'on ne m'avoit prévenu que c'étoit un jeune savant, l'espoir des astronomes & des académiciens, j'aurois cru que c'étoit un jeune écolier qui se jouoit dans le bâteau, ou l'enfant du navigateur qui préludoit avant le départ de son

père. Mais c'étoit bien lui-même qui devoit partir. Deux coups de canon s'étoient déjà fait entendre. Un petit ballon fut lancé, c'étoit le précurseur de l'autre. Le jeune homme sembloit envier le sort de ce petit ballon. Mais son tour ne tarda pas à arriver. Un troisième coup de canon annonça son départ : je tremblois de tous mes membres. Partira-t-il, disois je ; osera-t-il partir ? Il partit. Le ballon s'élève fort lentement, trop lentement au gré du navigateur, qui, plein de joie, saluoit tous les spectateurs de la main, du chapeau. Il resta long-temps assez près de nous : & c'est alors qu'il avoit tout l'air d'un enfant enlevé par accident, comme autrefois *Ganimède* par l'oiseau. Pour moi, Monsieur, l'œil fixe, le col tendu, j'observois sans dire un mot : à peine j'en pouvois croire mes yeux. Je suis resté long-temps dans cette attitude ; on ne pouvoit plus le voir, & je regardois encore. Enfin, j'apperçus plusieurs personnes autour de moi ; il est donc parti, leur dis je, la larme à l'œil. Pauvre

jeune homme ? Où est-il à présent ? Que va-t-il devenir ? Hélas ! errant au gré des vents, sur quels rochers va-t-il être jetté ! On se mit à rire. On voit bien que Monsieur n'avoit pas encore vu de ballon, dit quelqu'un de la compagnie. Non, Monsieur. — Oh ! je l'aurois parié. Rassurez-vous. Nous savons ce que c'est. Ce n'est pas le premier qui s'est élevé ainsi. Cela n'est plus pour nous qu'un spectacle fort divertissant. — Mais s'il périssoit ? — Il n'y a pas d'apparence. Il est vrai que *Pilatre du Rosier* a péri : mais c'étoit sa faute. Il compte aller en Angleterre, dit un autre. Il a déclaré qu'il ne descendroit pas de vingt-quatre heures. La conversation continua de la sorte, &c..., vous le dirai-je, Monsieur ? Ils ne paroissoient pas plus émus de cet évènement que d'une course de chevaux, ou d'une danse de corde. Apparemment l'on s'accoutume à tout. Pour moi, qui ne suis pas assez aguerri à ce spectacle, je m'en retournai chez moi, tout plein de ce que j'avois vu, oppressé, le cœur serré, admirant l'in-

venteur de cette rare découverte; mais gémissant sur les suites qu'elle avoit eues & sur celles qu'elle pourroit encore avoir; étonné de la généreuse intrépidité du jeune M. *le Teu*, j'aurois mieux aimé pourtant le voir monter ainsi à une escalade; & je ne cessois de redire tout bas, en regagnant ma demeure; *pauvre jeune homme! pauvre jeune homme! que va-t-il devenir?*

Je suis, &c.

P.-S. Une lettre datée de Clermont en Beauvoisis, du Lundi dix-neuf, marque que M. *Teu* est descendu le Dimanche, à sept heures & demie du soir, à un village nommé Verville, à deux lieues de Clermont; qu'il y a séjourné, & qu'il est remonté presqu'aussitôt. Depuis on n'en a point eu de nouvelles. Je m'étonne que l'on ait pu monter une fois dans un ballon, mais que l'on y remonte, cela m'étonne davantage.

PEINTURES.

Les Hommes vertueux & sensibles
i se dévouent à la défense des in-
cens opprimés, ont de justes droits
notre vénération, & l'on voit avec
isir les beaux arts s'empresser de
re passer leurs traits à la postérité.
est dans cette vue que Mademoi-
le *de Noireterre* vient de peindre
miniature M. *Lecauchois*, Avocat
Parlement, & Marie-Victoire-
rançoise *Salmon* : ces deux portraits
nt destinés à être gravés.

Si les ouvrages de Mademoiselle
Noireterre, déjà exposés au Salon
e la correspondance des sciences &
es arts, hôtel Villayer, lui ont
btenu les suffrages des amateurs
clairés, les portraits que je vous
nnonce, ne peuvent qu'ajouter en-
ore à la réputation de cette jeune
tiste. On y remarque un dessin pur,
ne touche spirituelle & moëlleuse,
n coloris frais, un effet piquant.
es deux miniatures ne pouvoient

paroître dans une circonstance plus favorable ; le public a paru contempler avec plaisir les traits de l'infortunée *Salmon*, que le zèle de son généreux défenseur, M. *Lecauchois*, a préservée des flammes, & qui a vu couronner sa constance par l'Arrêt du Parlement de Paris.

Comme M. *Lecauchois* & la fille *Salmon* étoient Vendredi dernier au Salon de la correspondance, on a pu juger de la parfaite ressemblance de leurs portraits, qui ont été généralement applaudis : c'est un hommage que l'on doit à la vérité ainsi qu'aux talens distingués de Mademoiselle *de Noireterre*.

Je suis, &c.



LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVIII.

*Tableau des Arts & des Sciences, depuis les temps les plus reculés juſqu'au temps d'*Alexandre le Grand; *Ouvrage traduit de l'anglois de M.* Banniſter. *Prix 2 liv. broc. A Paris, chez J. R.* Lottin *de St.-Germain, Imprimeur-Libraire de la Ville, rue St. André-des-Arcs.*

L'Auteur anglois ſe plaint dans ſa préface de la multitude des romans frivoles, qui, ſous le titre de *Nouvelles* [illegible], affoibliſſent l'eſprit

de ses concitoyens & le rendent susceptible de toutes sortes de mauvaises impressions; il souhaite qu'on détourne le public de ces lectures frivoles & dangereuses, en lui présentant des ouvrages utiles & solides, qui épurent le goût, fortifient l'entendement & forment le cœur: lui-même paroît s'être proposé pour but de donner aux personnes, qui n'ont pas eu l'avantage de recevoir l'éducation classique, des idées générales sur les progrès des arts & des sciences, ainsi que sur leur liaison avec la morale & le gouvernement. Il s'est aussi flaté de l'espoir d'exciter les amateurs des arts à consulter les anciens écrivains de la Grèce & de Rome, *ces sources précieuses des vraies connoissances & de la saine philosophie.*

On peut juger, par cette préface, que le goût de l'instruction & des études solides est encore de mode en Angleterre; qu'il n'est pas encore du bon ton de s'y moquer du grec & du latin; & [illegible] à [illegible] de plus frivole & même de plus ridicule [illegible]

les usages anglois, nous devrions bien prendre aussi leur estime pour l'éducation classique & pour les langues savantes.

Ce livre n'est qu'une légère esquisse, un simple apperçu sur l'histoire des arts, dégagé de tout l'appareil de l'érudition; mais c'est le coup-d'œil d'un savant qui donne souvent en quelques lignes le résultat d'un grand nombre de volumes. M. *Bannister* est substantiel dans sa briéveté; il passe rapidement en revue les arts principaux cultivés par les anciens; il suit leur marche & leur progrès, & fixe avec impartialité le dégré de perfection où ils sont arrivés au siècle d'*Alexandre le Grand*.

Et d'abord il considère l'architecture. Les hommes, après avoir quelque temps partagé avec les animaux les tanières & les cavernes, ne tardèrent pas à sentir le désagrément d'une pareille demeure; leur industrie, éveillée par le besoin, construisit des cabanes dont la forme & les matériaux furent en quelque sorte indiqués par la température de leur cli-

mat, par la nature de leur pays, & par leur genre de vie ; tant que les hommes ne connurent d'autre moyen de subsistance que la chasse & la pêche, l'architecture dut rester extrêmement grossière : lors-même que les occupations paisibles du berger succédèrent au métier barbare du chasseur ; la nécessité de mener une vie errante, pour trouver de l'eau & des pâturages, arrêta les progrès de l'architecture ; les peuples pasteurs habitèrent sous des tentes qui sont très-aisées à transporter. Les Tartares & les Arabes ne connoissent pas même encore aujourd'hui d'autre habitation ; ils dédaignent nos chef-d'œuvres d'architecture, comme très-inférieurs aux beautés de la nature. Que sont, disent-ils, vos plus belles colonnes, quand on les compare à l'élevation majestueuse d'un arbre ; vos temples les plus magnifiques inspirent-ils ce respect religieux qui saisit à l'entrée d'un bois écarté & couvert d'une ombre épaisse.

C'est l'agriculture qui, attachant l'homme au sol qu'il cultive, & lui

rocurant, avec le superflu, des besoins nouveaux, a contribué à faire fleurir l'architecture. La religion dont l'agriculture fortifie le sentiment, engagea les hommes à construire à l'Etre Suprême des demeures dignes d'un si grand hôte, & les temples furent les premiers monumens où l'art & l'industrie humaine se développèrent : les palais des Rois & les édifices publics épuisèrent ensuite toute l'habileté des artistes ; mais les maisons des particuliers, dans le siècle même le plus brillant de l'architecture, restèrent simples & grossières. Athènes, où l'architecture s'est elevée au plus haut dégré de perfection, Athènes remplie de temples, de portiques, de théâtres, & autres monuments publics, qu'on a toujours regardés comme les derniers efforts de l'art, étoit cependant, du temps de *Periclès*, une ville assez mal bâtie, & dont les plus belles maisons n'étoient pas comparables au moindre des hôtels dont Paris est rempli.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la construction des théâtres grecs, ce

ſont ces vaiſſeaux d'airain placés ſous les ſièges, diſpoſés de manière à renvoyer & à fortifier le ſon, par une combinaiſon ſi heureuſe, que le ſpectateur, placé dans l'endroit le plus éloigné d'un théâtre aſſez vaſte pour contenir trente mille hommes, pouvoit entendre diſtinctement chaque mot de la pièce. Aujourd'hui qu'on ſe flatte d'avoir pouſſé ſi loin la ſcience des mathématiques, & qu'on affecte de mépriſer l'ignorance des anciens dans cette partie, y a-t-il un ſeul de nos géomètres, de nos méchaniciens qui ſoit en état de communiquer ainſi le ſon clairement & diſtinctement dans les plus petits théâtres de Paris & de Londres. Une pareille invention ſeroit ſur-tout bien utile & bien néceſſaire dans la ſalle des François, qui abſorbe le ſon au lieu de le renvoyer, & où l'on entend très-difficilement les acteurs.

L'Egypte nous étonne par ſes coloſſes & ſes maſſes énormes : mais la Grèce nous enchante par l'élégance & les juſtes proportions de ſes monumens ; c'eſt dans cette heureuſe

partie du génie & du goût que l'architecte a élevé des modèles du vrai beau, qui ne laissent au moderne que l'espoir de les égaler en les imitant.

Les Grecs, si supérieurs en architecture aux Egyptiens leurs maîtres, leur furent inférieurs en astronomie; ils n'égalerent pas même les Chaldéens & les Phéniciens; mais tous ces peuples, si fameux par leurs connoissances astronomiques, peuvent être regardés comme des ignorans, en comparaison des modernes. Nous devons cette supériorité à la découverte de la boussole, à beaucoup de machines ingénieuses inconnues aux anciens, & sur-tout à nos télescopes, qui, en étendant les bornes de la vue humaine, ont exposé à nos regards un nombre infini de nouveaux mondes.

De l'astronomie l'Auteur passe au langage. *Rousseau*, dit-il, *suppose que les hommes ont vécu pendant un grand nombre de siécles sans faire usage du langage. Il est inutile de montrer l'absurdité de cette opinion, & ce seroit perdre son temps que de répondre sérieu-*

semens à un visionnaire sauvage, dont les écrits ne sont pas moins opposés au sens commun, que destructeurs de tout principe de morale & de religion. Après avoir exposé la manière la plus naturelle dont le langage a dû se former; il traite de l'écriture, & entre dans quelques détails sur l'art de *peindre la parole, & de parler aux yeux.* Avant l'invention de l'alphabet, l'écriture n'étoit que la peinture des objets qu'on vouloit faire connoître aux absens. Quand les Espagnols arrivèrent au Mexique, les naturels du pays, pour donner avis de cet événement à leur Roi *Montezuma*, lui envoyèrent une grande pièce d'étoffe représentant les Espagnols & leurs vaisseaux. Les sauvages du nord de l'Amérique, pour perpétuer le souvenir d'une victoire, gravoient sur un arbre, les traits des nations ennemies, les marques de leurs tribus, & ils indiquoient le nombre des tués par des figures d'hommes sans tête. C'étoient là leurs archives. Avec un pareil procédé il faudroit des volumes d'une grosseur énorme

pour dire fort peu de choſes ; on chercha donc le moyen de reſſerrer les caractères dans un moindre eſpace : delà ſont nés les *hiéroglyphes* : l'auteur en diſtingue trois eſpèces, *l'hiéroglyphe curiologique*, qui conſiſte à repréſenter une circonſtance d'une action pour donner l'idée de la totalité. C'eſt ainſi qu'on déſignoit une bataille par deux mains, dont l'une tenoit un bouclier & l autre portoit un arc. Un tumulte, ou une révolte populaire s'exprimoit par un homme armé, lançant des flèches, & pour marquer un ſiège, on traçoit une échelle deſtinée à eſcalader les murs. *L'hiéroglyphe tropique* qui ſubſtituoit l'inſtrument, ſoit réel, ſoit métaphyſique, de l'objet à l'objet lui même ; un œil placé dans un endroit élevé repréſentoit la ſcience univerſelle de Dieu ; un œil & un ſceptre déſignoient un Monarque ; un pilote & un vaiſſeau ſignifioient la providence qui gouverne ce monde. *L'hyéroglyphe ſymbolique* repréſentoit un objet par un autre, avec lequel il avoit quelque reſſemblance ou quelqu'analogie. Une veuve, qui ne ſe

remarioit pas, étoit désignée par un pigeon blanc; un Roi sévère & inéxorable, par un aigle.; une femme haïssant son mari, ou des enfans insultans leur mère, étoient peints sous l'emblême d'un vipère. Cette dernière espèce d'hiéroglyphe est la plus obscure, & les prêtres égyptiens en augmentèrent l'obscurité, pour jetter un voile mystérieux sur leur religion & leurs loix. M. *Bannister* termine cette dissertation sur le langage par un jugement très-court sur les principaux écrivains qui ont fait la gloire de la langue grecque, la plus belle, la plus harmonieuse, & la plus riche que les hommes aient jamais parlé.

Il jette ensuite un coup-d'œil sur le chaos de l'ancienne mythologie & sur la philosophie morale. Les allégories égyptiennes adoptées par les grecs, & prises au pied de la lettre par le peuple grossier; l'apothéose des grands hommes & des bienfaiteurs de l'humanité; voilà les deux bases de cette religion grecque, obscurcie par tant de fables & de fictions; il ne faut donc pas chercher

à expliquer tout par un seul systême, & on s'égarera toujours quand on ne distinguera pas avec soin la partie allégorique d'avec la partie historique.

On ne conçoit pas comment les égyptiens, le peuple le plus éclairé de l'antiquité, le plus célèbre par la sagesse de ses loix & la régularité de son gouvernement, a pu prostituer ses hommages & son encens aux plus vils animaux & aux plantes les plus communes; plusieurs savans se sont donnés la torture pour rendre raison de cette inconséquence. L'explication la plus satisfaisante est celle qui attribue le culte extravagant des animaux & des plantes à l'abus des hiéroglyphes. Les égyptiens représentoient les qualités humaines & même les attributs divins, par des figures d'animaux & de plantes : Le vulgaire ne pénétrant pas le sens mystérieux de l'emblême, s'arrêta à l'objet extérieur, il prit le symbole pour la réalité, & adora la plante ou l'animal pour la Divinité dont il étoit la peinture.

On est d'abord surpris de voir les anciens philosophes, dans le temps

même qu'ils enseignent les vérités les plus sublimes, respecter la superstition & l'idolatrie nationale, exciter même le peuple, par leurs préceptes ou par leur exemple, à se conformer aux cérémonies les plus absurdes de la religion du pays. Mais ces philosophes n'écrivoient pas pour faire du bruit, pour s'acquérir, par leur audace, la réputation d'esprit fort; leur premier but étoit d'être utiles; inviolablement attachés aux loix & à la constitution de leur patrie, ils voyoient que le systême civil étoit intimement lié au systême religieux, & qu'on ne pouvoit attaquer la religion nationale sans troubler la tranquillité publique; d'ailleurs, quoiqu'en disent certains partisans fanatiques de la tolérance, qui voudroient nous persuader que la religion chrétienne est la seule où le zèle soit persécuteur; il n'en est pas moins vrai que les anciens grecs n'entendoient point raillerie sur l'article de la religion. Leur histoire est pleine d'exemples terribles d'intolérance; on laissoit les philosophes enseigner ce qu'ils

vouloient dans leurs écoles, parce qu'on regardoit leurs opinions comme des jeux de l'esprit; mais pour peu que leur doctrine tendît à diminuer le respect dû à la religion, le novateur étoit puni, non pas comme hérétique, mais comme perturbateur du repos public.

Dans la dernière dissertation qui traite de la philosophie naturelle, l'auteur offre un précis des opinions & des systêmes des anciens philosophes grecs, & particulièrement de *Platon*; il termine son ouvrage par un parallèle entre *Platon* & *Aristote*. « Le style » de *Platon* est poëtique & figuré. » On remarque dans ses écrits un » arrangement de périodes plein d'art » & une harmonie de cadence étu- » diée; souvent dans les sujets les » plus abstraits, il s'adresse à l'ima- » gination du lecteur, & revet ses » idées sublimes du voile clair & » transparent de la fable & de l'allé- » gorie. *Aristote* au contraire ne parle » qu'à l'entendement; s'appuyant sur » la force de ses raisonnemens, il re- » jette tout ornement étranger; il

» transmet ses préceptes avec une pré-
» cision féconde, & on peut dire qu'il
» est aussi avare de paroles que pro-
» digue d'idées .... *Platon*, dont
» l'imagination étoit riche & qui étoit
» doué d'une grande sensibilité, étoit
» très-affecté des impressions reli-
» gieuses, & ses écrits sont remplis
» des plus sublimes idées sur la Di-
» vinité, sur son pouvoir, sa sagesse
» & sa bonté qui se manifestent dans
» la création & la conservation de
» tous les êtres; on y trouve aussi
» les exhortations les plus éloquentes
» & les plus persuasives pour enga-
» ger à mener une vie pleine de piété
» & de vertu, d'après les motifs puis-
» sans de l'amour, de la reconnois-
» sance & du respect que nous de-
» vons à l'Etre Suprême. Mais dans
» *Aristote*, la faculté dominante est le
» jugement, & il ne paroît pas avoir
» possédé beaucoup d'imagination &
» de sensibilité: quoiqu'il fut porté,
» par son esprit, à reconnoître pour
» première cause Dieu, à qui il donne
» les attributs ordinaires; cependant
» il s'exprime lui-même avec une

» espèce de doute & d'incertitude sur
» deux articles les plus importans de
» tous pour le genre humain : sça-
» voir, la providence de Dieu dans
» le gouvernement du monde, &
» l'immortalité de l'ame..... En un
» mot, *Aristote* écrit comme s'il s'a-
» dressoit à une pure intelligence ;
» *Platon* au contraire considère l'hom-
» me, comme une créature composée,
» & en même temps qu'il instruit
» l'entendement, il s'efforce de frap-
» per son imagination & d'émouvoir
» les passions.

Il est aisé de voir que ce tableau des arts & des sciences est extrêmement incomplet, puisqu'on n'y trouve ni la peinture, ni la sculpture, ni la musique, ni la poësie, ni la géométrie, ni l'arithmétique, &c. M. *Bannister* a donné un titre trop pompeux & trop étendu à quelques dissertations qu'il avoit composées sur certaines sciences ; mais ces dissertations n'en sont pas moins savantes & profondes ; on n'en doit pas savoir moins de gré au traducteur d'en avoir enrichi notre langue : on lui a aussi l'o-

bligation d'avoir corrigé & rectifié quelques idées peu exactes de M. *Bannister*, relativement à la religion. Cette attention prouve combien ses vues sont droites, combien il est attaché aux vrais principes. En général, le choix des originaux anglois qu'il entreprend de nous faire connoître, décèle la solidité de son jugement ; le style dans lequel il les traduit fait honneur à son goût ; & cette manière de rendre utile à sa patrie jusqu'à son loisir même, ne peut qu'augmenter à son égard l'estime & la confiance du public.

Je suis, &c.



STANCES *à Madame* Leçauchois, *Mère de l'Avocat du même nom, qui a été le Défenseur & le Libérateur de la Fille* Salmon.

ENFIN, réjouis-toi; bénis ta destinée;
O femme vénérable, ô mère fortunée!
Vois triompher un fils, l'objet de ton amour;
Aux yeux de l'univers sa victoire est complète.
Ce vertueux athlète
De cinq ans de travaux est payé dans ce jour.

Ces héros si vantés, tous ces foudres de guerre,
Sont l'admiration & l'effroi de la terre!
Mais quoi, leur front n'est ceint que d'un laurier sanglant;
Ton fils est plus heureux: à son zèle héroïque,

La couronne civique (1)
Offre un prix bien plus noble, un prix plus consolant.

Thémis doit consacrer aux fastes de son temple
Un succès si brillant jusqu'ici sans exemple.
Sous un arrêt fatal qui vient de la flétrir
Gémit, dans un cachot, la débile innocence,
Hélas! & sans défense....
Par un supplice affreux elle va donc périr!....

Déjà le bûcher prêt demande la victime...
Ton fils alors paroît.... ô mouvement sublime!...
Arrêtez... suspendez ce spectacle d'horreur,
Dit-il; d'un noir forfait Salmon fut incapable,

(1) A Rome cette couronne étoit décernée à celui qui avoit eu le bonheur de sauver la vie à un citoyen. Elle étoit formée d'une branche de chêne vert.

Son cœur n'est point coupable ;
Craignez de consommer la plus cruelle
erreur. »

Salmon, rassure-toi :... J'irai, pour te
défendre,
J'irai jusqu'à Louis qui daignera m'en-
tendre ;
De quiconque l'implore, il écoute la
voix ;
Le Juge qui se trompe, en lui trouve
son Juge ;
Louis est le refuge
De tous les opprimés qui vivent sous ses
loix.

Un ordre est émané de ce Monarque
auguste,
Et cet ordre est suivi de l'Arrêt le plus
juste :
Enfin, la vérité se montre à tous ses yeux :
Et Salmon, triomphante, au supplice ravie,
Recouvre avec la vie,
L'honneur, qui de nos biens est le plus
précieux.

O que ne peux-tu voir la publique al-
légresse !

Mais sur-tout du vainqueur que de vois-
tu l'ivresse !
Du bonheur qu'il procure, il semble être
l'objet ;
Telle doit se montrer une ame généreuse,
Egalement heureuse,
Qu'elle accorde ou reçoive un si rare
bienfait.

Ne crains pas que, pourtant, ton fils
s'énorgueillise:
C'est le Suprême Auteur dont vient toute
justice:
Qui l'inspira, dit-il, & l'a fait réussir...
O piété touchante ! ô modestie insigne.
Et qui le rend plus digne
Que pour cette action Dieu l'ait daigné
choisir.

Lorsqu'on vengea *Calas* d'un arrêt *san-
guinaire*,
Il n'étoit déjà plus ce déplorable père ;
Et l'on ne put, hélas ! sauver que son
honneur ;
Je veux que ce succès dans le royaume
sombre

Ait consolé son ombre.....

Salmon vivoit encore, & sent tout son bonheur.

Déjà par ta naissance (1) & ton mérite aimable,
Tu te voyois placée en un rang honorable ;
Ton titre le plus beau, c'est ton fils, aujourd'hui ;
De ces Gracques fameux, ainsi la mère illustre (2).

---

(1) Cette Dame est d'une famille distinguée & a des alliances avec plusieurs Magistrats des Cours Supérieures de Normandie.

(2) Cornélie, mère de Tiberius Gracchus & de Caius Gracchus, si célèbres par leur attachement pour les intérêts du peuple. Elle étoit du sang des Scipion, & fille de celui qui mérita le surnom glorieux d'*Afriquain* ; mais elle préféroit le titre de mère des Gracques, & n'en prenoit jamais d'autre.

Trouvoit son plus beau lustre
Dans ses fils qui du peuple étoient le
ferme appui.

Du charme le plus pur que ton ame
s'enivre :
D'autres ont trop vécu; (1) tu ne peux
assez vivre
Pour goûter pleinement des honneurs si
bien dûs :
Puisse doubler pour toi la carrière bornée
Aux mortels assignée,
Et puisse ton bonheur égaler tes vertus!

Par Mr. D... Fils.

---

(1) Madame Lecauchois est âgée de quatre-vingt-six ans.



LETTRE XI.

Eloge de Louis XII, surnommé LE PERE DU PEUPLE; Discours qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoise, 1785; par M. l'Abbé Michel, Avocat en Parlement. A Londres, & se trouve, à Paris, chez Royer, Libraire, quai des Augustins, près du Pont-Neuf.

UNE marche simple & rapide, des vues sages & sagement exposées, des réflexions justes qui naissent du fond du sujet, un style agréable, telles sont les qualités qui doivent, Monsieur, vous faire distinguer cet éloge. Sans s'asservir à un plan trop méthodique, l'Auteur présente successivement le tableau de l'administration intérieure de *Louis XII*, & de ses

guerres en Italie. Le sentiment d'admiration qu'excite en lui le spectacle des vertus de son héros, ne lui ferme point les yeux sur ses défauts, & en louant les unes, il ne dissimule point les autres. C'est ainsi que devroient être faits tous les éloges. Le héros n'en seroit pas moins grand, & le panégyriste ne paroîtroit pas un fade adulateur.

L'adversité est un grand maître. C'est à son école que *Louis XII* fut formé. Jeune, impétueux, *Louis* se livra d'abord à la fougue de son génie & de ses passions. » La journée de » Saint-Aubin, si fatale au parti & à » la liberté du Prince, mit fin à ses » écarts. Une longue & sévère prison, » une cage de fer, invention de la » tyrannie du règne précédent, voilà » quel fut le terme d'une jeunesse » inconsidérée. C'est dans la tour de » Bourges, où *Louis* fut renfermé » pendant trois ans, qu'il apprit à » connoître le prix de la liberté, à » respecter celle de autres; à réflé- » chir sur les misères de l'homme; » les dangers des passions trop vives, » les

» les écueils de l'ambition. C'eſt là,
» qu'inſtruit à l'école du malheur,
» la plus ſûre de toutes les écoles,
» & la ſeule peut-être capable de
» former les bons Princes, il jetta
» les fondemens de ces vertus pré-
» cieuſes qu'il développa ſur le trône,
» & qui ont immortaliſé ſon règne.
» Si ſes mains n'euſſent jamais porté
» des fers, elles n'auroient peut-être
» jamais été dignes de porter le
» ſceptre; & *Louis XII* dut peut-
» être plus à la tour de Bourges, &
» à la cage de fer, dans laquelle on
» dit qu'on le renfermoit tous les
» ſoirs, qu'aux plus ſublimes leçons
» de la philoſophie ».

Bon ami, bon Prince, *Louis* n'oublia pas ſur le trône ceux qui lui étoient reſtés attachés dans ſes diſgraces; il n'oublia que ſes reſſentimens particuliers. Occupé uniquement du bonheur de ſon peuple, il jette les yeux ſur les déſordres qui affligent l'état, & s'empreſſe de les détruire.

» Pour apprécier tout ce que nos
» aïeux & leurs deſcendans lui durent

» de bonheur & de gloire, exami-
» nons en quel état étoit la France
» lorsque les rênes du gouvenement
» passèrent dans ses mains. Un royau-
» me endetté & chargé d'impôts,
» épuisé même, en quelque sorte,
» par les malheureuses guerres d'I-
» talie; l'agriculture languissante &
» découragée; le commerce sans ac-
» tivité & sans industrie; les finances
» en desordre, une armée de com-
» mis levant ses tributs sur le peuple
» avec autant de dureté que s'ils euf-
» sent exigé des contributions d'un
» ennemi; les Gendarmes indiscipli-
» nés, avides & souvent oppresseurs;
» les habitants des campagnes ran-
» çonnés impitoyablement par les sei-
» gneurs, & implorant en vain le
» secours des loix; l'ignorance en-
» veloppant de ses ténèbres épaisses
» tous les états, les barbares & ri-
» dicules épreuves de l'eau bouillante
» & du fer chaud; admises pour dé-
» cider de l'innocence des accusés; de
» grandes Provinces privées de Tri-
» bunaux, où la justice put récla-
» mer ses droits; des Magistrats igno-

» rans & inappliqués ; des Moines » voluptueux & fiers ; un Clergé » corrompu ; les arts inconnus & » méprisés ; des préjugés de toute » espèce & des abus sans nombre, » voilà l'état de la France lorsque » *Louis* monta sur le trône, dont » *Charles VIII* venoit de descendre.

C'est le détail rapide des sages opérations de *Louis XII*, relativement à chacun de ces objets, qui forme l'éloge de ce Prince, & je ne saurois vous en donner une plus juste idée, qu'en disant que chaque partie répond parfaitement au tableau général que je viens de mettre sous vos yeux.

M. l'Abbé *Michel* blâme avec raison *Louis XII* d'avoir porté la guerre en Italie. L'exemple de son prédécesseur eût dû lui servir de leçon. Ce fut encore une grande faute de politique de sa part d'avoir eu trop de confiance dans *Ferdinand le Catholique*, qui le trompa sous le masque de la bonne foi. Mais ces fautes furent dans ce bon Prince l'effet de ses grandes qualités. *Louis* étoit brave

& généreux. » La politique, cet art
» de cacher ses desseins & ses vues,
» en taçhant de découvrir celles de
» son ennemi, ces ressorts secrets,
» ce manège adroit pour faire pren-
» dre le change, cette apparence de
» bonne foi, ces ruses, ces artifices,
» ces volontés *ambidextres*, ces hai-
» nes invétérées sous le masque de
» l'intérêt public ou particulier, ces
» divers traités formés & violés pres-
» qu'aussi tôt, ce grand art si néces-
» saire, dit-on, pour gouverner les
» états & conduire les hommes, la
» politique enfin, que j'appellerois
» volontiers la fille de la mauvaise
» foi & du mensonge, n'étoit pas
» le partage du grand cœur de *Louis*.
» Il étoit franc, ouvert, esclave de
» sa parole, incapable de feindre &
» de dissimuler, le meilleur des hom-
» mes & le plus loyal des Rois.

Une chose qui procure un vrai plaisir dans la lecture de ce Discours, c'est l'art avec lequel l'Orateur a su y faire entrer les paroles les plus mémorables de son héros. Elles réveillent l'attention, & ôtent à son

éloge ce ton de roideur qui fatigue dans la plûpart des productions de ce genre.

Des courtisans ennemis & jaloux cherchoient à irriter *Louis* contre le brave *la Tremouille. Un Roi de France*, répond-t-il, *ne venge point les querelles d'un Duc d'Orléans, si la Tremouille a bien servi son maître contre moi, il me servira de même contre ceux qui seroint tentés de troubler l'état.*

Qui peut mieux peindre sa bonté que ces mots? *Un bon Pasteur*, disoit cet excellent Prince, *ne peut trop engraisser son troupeau; je ne trouve les Rois heureux qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.*

Voici qui prouve admirablement son amour pour la justice? *Jugez*, disoit-il aux Magistrats, *jugez toujours conformément aux loix, malgré les ordres contraires que pourroit m'arracher l'importunité ou la surprise.*

Le Duc de Lorraine reclamoit la Provence, donnée à *Louis XI* par testament. Le Roi nomme des Commissaires intègres & éclairés. « Exa-

» minez mes droits, leur dit-il, & » ceux du Duc de Lorraine ; si la » justice est pour lui, je lui rendrai » son héritage ; je ne veux rien » avoir que ce qui m'appartient lé» gitimement ». Aussi disoit-on alors dans toute l'Europe : *une seule promesse de Louis vaut mieux que mille scellés d'un autre.*

Lorsqu'il apprit la victoire & la mort du brave & jeune Duc de *Nemours ; souhaitons*, dit il à ceux qui le félicitoient sur le succès de ses armes, *souhaitons de pareilles victoires à nos ennemis ; je voudrois n'avoir pas un pouce de terre en Italie, & que Nemours fût encore vivant.*

A la journée d'Agnadel, comme le Roi s'exposoit au feu du canon, un courtisan le supplie de ménager davantage sa personne sacrée. *Ce n'est rien*, dit Louis ; *que ceux qui auront peur se mettent à couvert derrière moi.*

Observez que ces belles paroles, répandues dans le cours du Discours, n'en interrompent point la marche, & qu'elles lui prêtent un nouvel intérêt.

Je n'ai qu'un reproche à faire à l'Auteur, c'est de terminer les différents morceaux de son Discours d'une manière trop uniforme. Je crois qu'il eût dû être un peu moins prodigue d'apostrophes. *O Rois*, &c. *O sublimes paroles*, &c. *O digne représentant de la Divinité*, &c. *O Grands*, *ô Rois*, *ô Hommes*, &c., sont des tours qu'on voit reparoître trop souvent à la fin de chaque tirade. On pourroit blâmer encore quelques expressions néologiques, telles que *indéfendu*, *impolitique*.

Excepté ces défauts assez légers, ce Discours est aussi sagement écrit que sagement pensé. Sans rien omettre d'essentiel, l'Auteur sait se renfermer dans de justes bornes. Son éloge est un tableau fidele, où tous les traits qui distinguent *Louis XII* sont parfaitement saisis & agréablement présentés. Vous ne trouverez ici aucune de ces déclamations vagues, qui annoncent plus de vaine prétention que de vraie philosophie ; aucune de ces phrases entortillées, où, sous une apparence

de profondeur, on ne rencontre que du vuide ; aucun sarcasme contre les loix, la religion & leurs ministres. C'est dans les faits eux-mêmes que M. l'Abbé *Michel* puise sa morale & sa censure. Si cette manière d'écrire n'est pas entièrement dans le goût académique, elle est au moins dans le goût de la nature, & elle doit mériter au Panégyriste de *Louis XII* le suffrage des personnes qui préfèrent une noble simplicité aux beautés pénibles & factices de nos orateurs modernes.

Je suis, &c.

COMEDIE ITALIENNE.

Il est rare de voir un début aussi brillant, aussi justement applaudi, que celui de Madame *Saint-Aubin* au Théâtre Italien. Cette jeune-actrice, qui donne les plus grandes espérances, avoit débuté à l'Opéra, le 26 Janvier, dans le rôle de *Colinette à la Cour*. Une figure intéressante, de la naïveté,

un organe brillant & ſonore, de la fineſſe, des graces lui méritèrent l'accueil & les ſuffrages du public. Mais préférant de paroître ſur un théâtre plus propre à développer les talens qu'elle a reçus de la nature, elle débuta jeudi dernier, aux Italiens, par le rôle de *Marine* dans la *Colonie*, & celui de *Deniſe*, dans *l'Epreuve villageoiſe*.

Ces deux rôles, remplis ordinairement par des actrices juſtement eſtimées du public, ajoutoient encore à la timidité naturelle de Madame *St.-Aubin*; mais on s'empreſſa d'encourager le talent modeſte; & raſſurée par ces témoignages flateurs, la jeune débutante fit voir une parfaite intelligence de la ſcène, un jeu noble & décent, de l'expreſſion, de la naïveté, une voix légère, une prononciation pure, & les applaudiſſemens devinrent univerſels. Pénétrée de ſon rôle, & dédaignant ces reminiſcences ſerviles, que le goût & la vérité réprouvent également, Madame *Saint-Aubin*, toute entière à la ſcène, intéreſſe par ſon jeu muet,

sans détruire l'attention qui doit se réunir sur le personnage en action. Tels sont les qualités qu'on a remarquées dans cette jeune actrice, & que le temps & l'étude perfectionneront encore.

La toile baissée, on a demandé constamment la débutante; elle a paru, & son maintien modeste a occasionné de nouveaux applaudissemens.

Une circonstance qui mérite d'être remarquée, & qui ne peut qu'ajouter encore à l'intérêt qu'inspire Madame *Saint-Aubin*, c'est qu'elle est épouse & mère, & qu'elle sçait allier & remplir ces devoirs respectables avec ceux de son état.

Son mari, qui reste à l'Opéra, mérite l'accueil flateur qu'il a reçu du public dans les rôles d'*Achille*, d'*Iphigénie en Aulide*, & dans celui de *Pilade*, d'*Iphigénie en Tauride*.

A une très-belle haute-contre, il joint une physionomie noble, & fait chaque jour de nouveaux progrès dans l'art si difficile de réunir à la pantomime théâtrale un chant expressif & vrai, toujours analogue aux sentimens du personnage qu'il représente.

Je suis, &c.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cherbourg, 26 Juin 1786.

LA bonté, la sensibilité touchante que le Roi a témoignée à ses peuples, & l'enthousiasme général que sa présence vient d'inspirer ici, me fait présumer, Monsieur, que cette lettre pourra intéresser vos lecteurs.

Sa Majesté est arrivée le vingt-trois de ce mois, à onze heures du soir; les rues sur son passage étoient sablées, la ville illuminée. On a fait, sur la principale place, un portique sous lequel le Roi a passé, il étoit accompagné sur les côtés de pyramides, le tout illuminé de manière à faire sentir la forme élégante de l'architecture. La nuit étoit calme, le ciel serein, tous les habitans bordoient les rues, les *Vive le Roi* se répétoient avec transport sur son passage: il fut conduit au milieu des acclamations

jusqu'à l'hôtel de M. le Duc d'*Harcourt*, qui a eu le bonheur de le loger.

Le Roi avoit été précédé la veille par MM. les Maréchaux de *Castries* & de *Segur*, qui ne le prévinrent à son arrivée que pour profiter du beau temps qui sembloit certain pour le lendemain ; on proposa à Sa Majesté de se lever à 3 heures du matin pour voir sortir de dessus son chantier le cône qu'on se disposoit à submerger. Sans s'occuper des fatigues de son voyage, ni du peu de temps qui lui restoit pour se reposer, le Roi accepte la proposition. A deux heures & demie du matin il est sur pied, entend la messe, & se rend sur le bord de la mer, au lieu où étoit le cône. C'est là où Sa Majesté éprouva les premières impressions que fait l'aspect de l'océan, lorsque pour la première fois on en contemple l'immensité. La mer étoit calme comme les eaux d'un bassin, elle s'élevoit par le mouvement lent & progressif que lui donnent les marées. Les tonnes qu'on avoit attachées la veille à sa base, lorsque la mer étoit retirée, se submergeoient de

plus en plus ; à cinq heures elles le soulevèrent entièrement de dessus le chantier où il avoit été construit. Le Roi étoit déjà embarqué dans un superbe canot, conduit par dix-huit rameurs, accompagné des principaux Officiers & Seigneurs de sa suite. Le cône fut rendu au lieu où il devoit être coulé à onze heures ; il avoit parcouru un trajet d'environ une lieue. Pendant ce temps le Roi visitoit les cônes déjà coulés ; il se rendit ensuite sur le cône le plus prochain de celui qu'on devoit submerger. On y avoit dressé une tente & servi un déjeûner. Bientôt le cône se trouva fixé à la place où il devoit être coulé. On fit jouer les couteaux pour détacher les premières fosses, & successivement en continuant cette opération, le cône s'enfonça par dégrés ; en moins d'une demi-heure il se trouva parfaitement placé au fond de la mer. Sa Majesté témoigna à M. *de Cessar*, Inspecteur général des ponts & chaussées, inventeur des cônes, sa satisfaction sur la grandeur & la belle exécution de cette entreprise.

Le Roi fut ensuite à l'Ile-Pelée, où l'on construit un fort considérable ; (cette isle fait suite avec les cônes pour composer la fermeture de la rade projetée.) Il y trouva M. *de Cau*, Directeur des Ingénieurs des fortifications, qui lui rendit compte du systême de défense de cette isle. Ce vieillard respectable, très-affligé de la goute, se tenoit avec peine sur ses pieds ; le Roi, qui s'en apperçoit, lui ordonne avec bonté de s'asseoir, & continue de l'écouter avec beaucoup d'attention.

L'Escadre d'évolution armée à Brest, s'étoit rendue depuis quelques jours dans la rade de Cherbourg : M. *d'Albert de Rions*, Chef d'Escadre qui la commandoit, montoit le vaisseau le *Patriote* de 74 canons. Le Roi alla à bord de ce vaisseau, l'examina dans le plus grand détail, écoutant avec intérêt toutes les explications qu'on lui donnoit. A trois heures de l'après-midi, Sa Majesté se rendit chez M. le Duc *de Harcourt*, où l'on avoit préparé son dîner. Elle dit que le plus grand de ses besoins étoit

le sommeil; fut se reposer & donna l'ordre qu'on la réveillât à sept heures du soir pour souper. Tous ceux qui l'avoient accompagnée, pressés du même besoin, en firent autant.

Le lendemain le Roi reçut dans la matinée tous ses corps, & dit aux Chefs les choses les plus agréables. Il s'embarqua à onze heures pour se rendre à bord du vaisseau *le Patriote* où il dîna; toute l'Escadre mit à la voile & fit des évolutions dans la Manche, donna un combat simulé. Le vent étoit d'abord favorable, mais il calma ensuite au point que le soir l'Escadre ne pût rentrer en rade. Elle jeta l'encre à 6 heures du soir à 2 ou 3 lieues du port. Le Roi la quitta & revint à terre dans son canot, enchanté de la navigation qu'il venoit de faire : il avoit été à portée de voir l'Isle d'Origny.

Le surlendemain 24, Sa Majesté partit dans son canot à huit heures du matin, pour se rendre à la batterie de Querqueville, à une lieue & demie de Cherbourg; après qu'elle l'eût visitée & qu'on lui eût proposé les

projets d'agrandissement nécessaires à cette fortification, qui sera la défense d'une des passes de la rade ; le Roi revint dans son canot visiter plusieurs bâtimens de l'Escadre & dîna à bord du vaisseau le *Patriote*, vint après dans le chantier de construction, la mer étoit basse, il y vit un cône entiérement construit qui étoit à sec ; entra dans l'intérieur, & y vit sous un autre aspect combien ses machines sont immenses : Sa Majesté vit ensuite deux autres cônes qu'on commençoit à construire, parcourut les atteliers du chantier, où on fit jouer devant elle un des couteaux qui servent à détacher les tonnes au fond de l'eau. Du chantier le Roi alla à pied au fort du Haut-Mai, ouvrage qui doit défendre la passe du milieu de la rade. De-là il s'embarqua de nouveau dans son canot & se rendit dans le port marchand, où l'on ouvrit en sa présence le pont tournant & les portes du bassin, dont il fit le tour ; en sortant il les fit fermer devant lui pour en mieux connoître le méchanisme. Un peuple innombrable

de la ville & des pays circonvoisins bordoit les quais & crioit avec transport des *vive le Roi*, qui portoient une douce émotion dans tous les cœurs.

Le Roi, sans quitter son canot, fut ensuite au Bequet, petit port à l'entrée de la rade, où se fait l'embarquement de la plus grande partie des pierres qui se jettent dans les cônes & sur les digues intermédiaires. Le Roi revint en voiture, traversa la ville & se rendit à l'hôtel de M. le Duc *d'Harcourt* pour l'heure du souper. Pendant les trois jours de sa résidence, Sa Majesté dînoit sur l'eau & soupoit à terre; les Seigneurs de sa suite & principaux Officiers étoient admis à sa table, le public avoit la satisfaction d'être présent à ses repas & de remarquer la gaité & le contentement exprimés dans sa personne. Elle avoit la bonté, pour contenter l'empressement du peuple qui couroit en foule dans les chemins pour le voir, de faire marcher lentement sa voiture. Les bateries de la rade & les bâtimens de l'Escadre saluoient par trois bordées de leur artillerie toutes les fois que le Roi sortoit de la rade ou de la ville Il paroît que le Roi se plaisoit beaucoup sur la mer, quoi qu'elle ait été quelquefois assez agitée; il la parcouroit également, comme s'il avoit été familier avec cet élément.

Avant que de quitter ce pays, Sa Majesté a laissé des témoignages de sa bienfaisance & de sa satisfaction. Elle a élevé au

grade de Lieutenant-Général. M. d'Albert de Rions, Commandant de l'Escadre, a accordé la Croix de Saint Louis & des grades à d'autres Officiers & n'a point oublié les pauvres.

Un seul évènement a troublé la satisfaction que le Roi n'a cessé d'éprouver ; à l'instant où l'on travailloit à assujettir le cône qu'on a coulé, les Matelots qui viroient sur un cabestan, trop occupés de la présence de leur auguste Souverain, ne firent pas assez d'attention aux précautions qu'exigeoit leur travail ; le cabestan par un mouvement subit du cône, retourna en sens contraire, renversa plusieurs hommes, dont un fut tué & trois autres blessés. Le Roi donna des marques de la plus grande sensibilité & ordonna qu'ils fussent secourus à l'instant. Il s'est fait rendre compte chaque jour de la situation des blessés & leur a fait promettre des récompenses proportionnées à leurs malheurs. (Aucuns ne sont dangereusement blessés).

Le 26, à cinq heures du matin, le Roi a quitté Cherbourg ; il y a laissé les cœurs remplis d'admiration & d'attachement pour leur auguste Souverain. Il va coucher à Caen & part le lendemain pour le Havre.

L'Escadre est partie le même jour ; on croit qu'elle va mouiller devant le Havre

---

Notes du Rédacteur. Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer au prochain numéro d'autres détails non moins intéressans sur le voyage du Roi.

CHANSON des Mariniers passans Sa Majesté LOUIS XVI, *d'Honfleur au Havre, le 27 Juin 1786.*

Air : *Malborough.*

Ah ! Madame la Seine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Ah ! Madame la Seine,
Et Monsieur l'Océan,
Votre bonheur est grand !
Tant d'honneur vous surprend !

Sur vos flots se promène,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Sur vos flots se promène,
Ce LOUIS, ce bon Roi,
Dont on chérit la loi,
Et par qui tout est coi.

Sur cette humide plaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
Sur cette humide plaine,
Zéphirs, conduisez nous :
A nos voeux rendez-vous :
Soufflez, soufflez tout doux.

Joignons à leur haleine,
Mironton, ton, ton, mirontaine;
Joignons à leur haleine
Le nom de ce bon Roi,
Dont on chérit la loi,
Et par qui tout eſt coi.

C'eſt ſa main ſouveraine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
C'eſt ſa main ſouveraine,
Qui rend libre les mers,
Des peuples rompt les fers,
Et calme l'univers.

L'Anglois pour ſa fredaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
L'Anglais pour ſa fredaine,
N'a plus que le renom
D'avoir pris le haut ton
Sauf reſpect, d'un.. Gaſcon.

Vive cette ame humaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Vive cette ame humaine
De notre bon LOUIS:
C'eſt lui qui rend amis
Les deux Mondes unis.

On voit bien que, ſans peine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
On voit bien que, ſans peine,
De ce Roi bienfaiſant
Chacun parle à cœur franc,
Même quoique Normand.

Dûſſions-nous perdre haleine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Dûſſions-nous perdre haleine,
Chantons notre bon Roi,
Dont on chérit la loi,
Et par qui tout eſt coi,

Couplets chantés par un des fils de l'auteur, arrivé du Cap le 25 au ſoir.

J'arrive, . . . Oh ! quelle aubaine!
Mironton, ton, ton, mirontaine,
J'arrive . . . . Oh ! quelle aubaine !
Je chante & ſers mon Roi.
Moment heureux pour moi !
A ſes pieds je me vois !



TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE QUATRIEME VOLUME.



